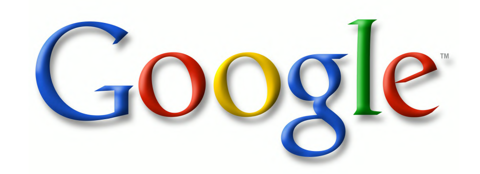


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

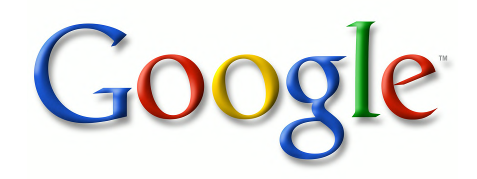
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

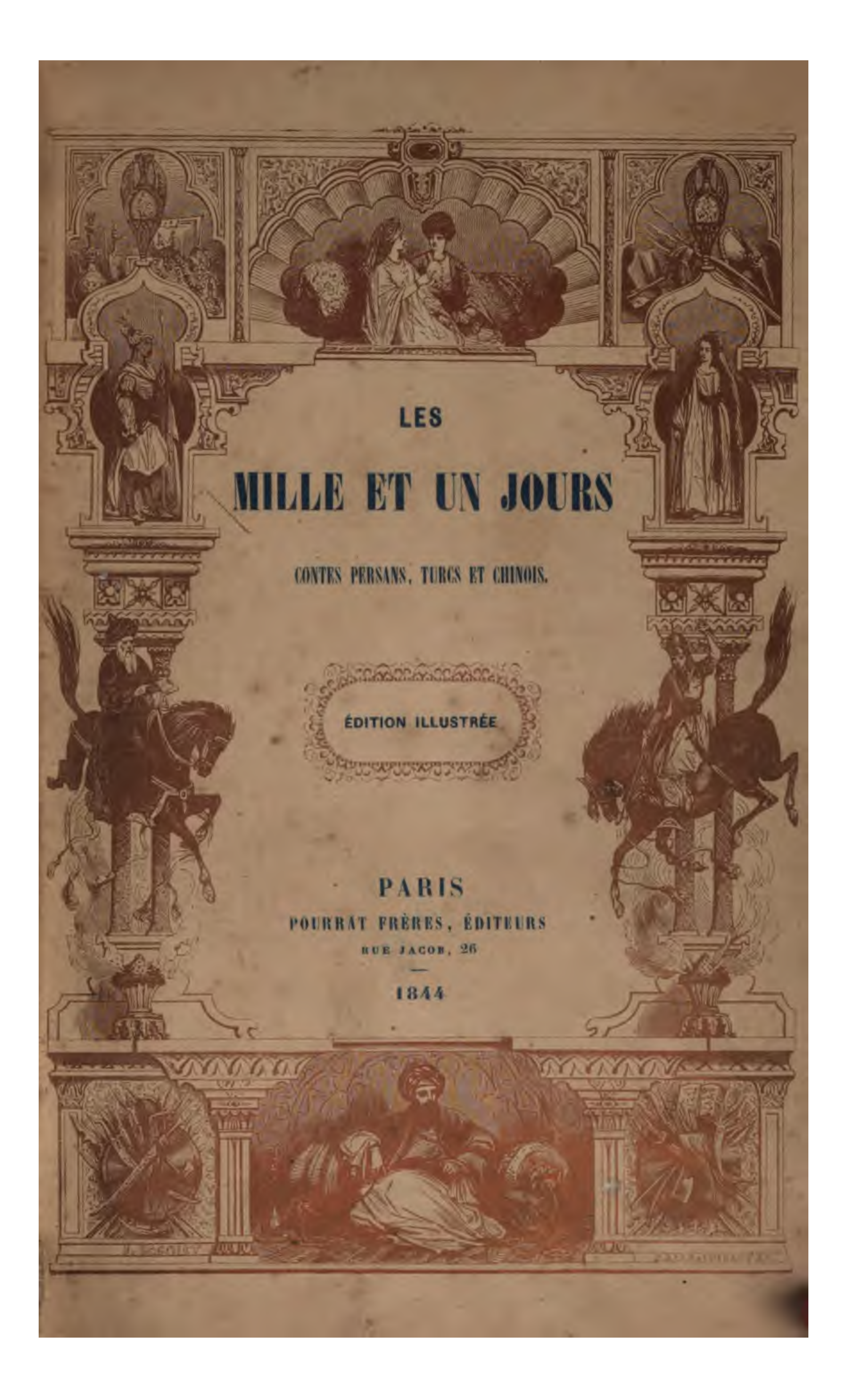
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`








LES
MILLE ET UN JOURS
CONTES PERSANS, TURCS ET CHINOIS.
ÉDITION ILLUSTRÉE
PARIS
POURRAT FRÈRES, ÉDITEURS
RUE JACOB, 26
1844


LES
MILLE ET UN JOURS
CONTES PERSANS, TURCS ET CHINOIS.
ÉDITION ILLUSTRÉE
PARIS
POURRAT FRÈRES, ÉDITEURS
RUE JACOB, 26
1844

Offert à Monsieur [illegible]
par son très humble serviteur
[illegible]

LES MILLE ET UN JOURS

PARIS. — TYPOGRAPHIE LACRAMPE ET COMP., RUE DAMIETTE, 2.

LES

MILLE ET UN JOURS

Contes Persans, Turcs et Chinois

TRADUITS

PAR PETIT DE LA CROIX, CARDONNE, CAYLUS, ETC.

AUGMENTÉS

DE NOUVEAUX CONTES TRADUITS DE L'ARABE

PAR M. SAINTE-CROIX PAJOT

membre de la Société Orientale

ÉDITION ILLUSTRÉE



PARIS

POURRAT FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE JACOB, 26

1844

AME5884



PRÉFACE

C'est de l'Orient que nous sont venus ces apologues, ces fables si riches, si palpitantes d'esprit, de sentiment, et parfois de sagesse et de raison; ces contes qui ont bercé notre enfance, instruit notre âge mûr, et qui doivent charmer nos vieux jours. Pour des peuples pasteurs qu'un ciel de feu retient sous la tente, entendre conter fut toujours un plaisir délicieux. Aujourd'hui encore l'Arabe est conteur; celui que la nature a doué d'une riante imagination est le bienvenu dans toutes les tribus; vous rencontrez le conteur dans le camp du soldat, sous la tente du bédouin, au feu de la halte des caravanes, au carrefour des villes, à la porte des cafés; partout vous l'entendez avec ses interminables récits. Mal vêtu, mal nourri, souvent espérant de l'aumône son repas du soir, il vous décrit un festin somptueux : les mets les plus exquis, les boissons les plus savoureuses, y

sont servis dans l'or et le cristal; des esclaves à demi nues enivrent les sens par leurs danses voluptueuses, au son d'une musique et de voix dont l'harmonie serait digne des dieux. Il parle d'amour, de richesse, de bonheur; il sème à pleines mains, dans ces récits, les fleurs, les perles, les diamants; il bâtit de riches palais, plante des jardins enchantés dans lesquels jaillissent des eaux limpides et odorantes.



A sa voix descendent du ciel les rois, les sages, les génies; il fait sortir de la terre et des mers les monstres, les géants; il évoque les démons. Se livrant à la fougue de son transport, il invente un sujet, le brode, l'embellit de détails nouveaux, obtient souvent un effet inattendu et

parfois n'ayant aucune affinité avec le commencement du récit. Qu'importe à son auditeur, savourant en silence le délice de son kief, s'enivrant doucement du tabac de latakié et du café moka? il voit comme dans un rêve les festins des califes, les danses des houris; il s'endort heureux : n'est-ce pas mieux que la réalité?



Dans sa brillante dissertation sur l'origine des ***Mille et une Nuits***, M. le baron Sylvestre de Sacy a dit qu'au lieu de recherches dénuées d'intérêt, qu'au lieu de citations et de preuves hasardées, il préférerait pouvoir montrer un volume inédit des ***Mille et une Nuits***. Une des gloires à venir de la France nouvelle, un jeune orientaliste, M. Sainte-Croix Pajot, a eu le bonheur de rapporter de ses voyages le précieux trésor envié

par l'illustre savant [1]. Il a retrouvé une page égarée de cet immense recueil, de ce gracieux mirage d'un pays où les coutumes, les mœurs, les costumes, ne changent jamais.

M. Sainte-Croix Pajot a traduit ce manuscrit maugrabin, qui date de plusieurs siècles. Parmi une foule de contes inconnus, on y lit quelques contes des *Mille et une Nuits*, qui viennent témoigner de l'originalité de ceux traduits et de la bonne foi de Galland.

M. Sainte-Croix Pajot nous permet de puiser dans son manuscrit ceux des contes inédits qui conviennent le mieux pour enrichir les MILLE ET UN JOURS que nous publions. Nous lui en témoignons ici notre reconnaissance ; grâce à lui, nos MILLE ET UN JOURS seront un livre nouveau.

Nous mettrons tous nos soins à illustrer dignement ces MILLE ET UN JOURS ; les dessinateurs les plus connus de la France et de l'étranger y prêteront leur concours, et rien ne sera épargné pour que la gravure, le papier et l'impression ne laissent rien à désirer.

(1) Le manuscrit maugrabin apporté par M. Sainte-Croix Pajot lui a été donné par le scheik Reffaa-Effendi, directeur de l'école des langues au Caire, savant distingué, qui prétend, dans sa généalogie, descendre de la fille du Prophète ; il était, dit-il, depuis plusieurs siècles dans sa famille. Ce manuscrit est sur parchemin ; il a pour titre les *Cent et une Nuits*. Le cadre est le même que celui des *Mille et une Nuits*, mais les détails en sont tout à fait différents.





INTRODUCTION

DES MILLE ET UN JOURS

ILLUSTRÉS

Le royaume de Cachemire était autrefois gouverné par un roi nommé Togrul-bey. Il avait un fils et une fille qui faisaient l'admiration de leur temps. Le prince, appelé Farrukhrouz (jour heureux), était un jeune héros que mille vertus rendaient recommandable, et Far-

rukhnaz (heureuse fierté), sa sœur, pouvait passer pour un miracle de beauté.

En effet, cette princesse était si belle et en même temps si piquante qu'elle inspirait de l'amour à tous les hommes qui osaient la regarder; mais cet amour leur devenait funeste, car la plupart en perdaient la raison ou tombaient dans une langueur qui les consumait insensiblement.

Lorsqu'elle sortait du palais pour aller à la chasse, elle n'avait point de voile. Le peuple la suivait en foule et témoignait par ses acclamations le plaisir qu'il prenait à la voir. Elle montait ordinairement un cheval tartare blanc à taches rousses, et marchait au milieu de cent esclaves magnifiquement vêtues et montées sur des chevaux noirs. Ces esclaves étaient aussi sans voile, mais, bien qu'elles fussent presque toutes d'une beauté charmante, leur maîtresse s'attirait seule tous les regards. Chacun s'efforçait de s'approcher d'elle malgré la garde nombreuse qui l'environnait. Vainement les soldats avaient le sabre à la main pour tenir le peuple éloigné; ils avaient beau même frapper et tuer tous ceux qui s'avançaient trop, il se trouvait toujours des malheureux qui, loin de craindre un si déplorable sort, semblaient se faire un plaisir de mourir aux yeux de la princesse.

Le roi, touché des malheurs que causaient les charmes de sa fille, résolut de la soustraire aux yeux des hommes. Il lui défendit de sortir du palais, de manière que le peuple cessa de la voir. Cependant la réputation de sa beauté se répandit dans l'Orient. Plusieurs rois se laissèrent enflammer sur la foi de la renommée, et bientôt on apprit à Cachemire que des ambassadeurs, partis de toutes les cours de l'Asie, venaient demander la main de la princesse. Mais avant qu'ils arrivassent, elle fit un songe qui lui rendit tous les hommes

odieux. Elle rêva qu'un cerf étant arrêté dans un piége, une biche l'avait délivré, et qu'ensuite la biche étant tombée dans le même piége, le cerf, au lieu de la secourir, l'avait abandonnée.

Farrukhnaz, à son réveil, fut frappée de ce songe. Elle ne le regarda point comme une illusion de la fantaisie agitée; elle crut que le grand Kesaya (idole adorée à Cachemire) s'intéressait à sa destinée, et qu'il avait voulu par ces images lui faire comprendre que tous les hommes étaient des traîtres, qui ne pouvaient payer que d'ingratitude la tendresse des femmes.



Prévenue de cette étrange opinion, et dans la crainte d'être sacrifiée à quelqu'un des princes dont les ambassadeurs devaient incessamment arriver, elle alla trouver le roi son père. Sans lui dire qu'elle fût révoltée contre les hommes, elle le conjura, les larmes aux yeux, de ne la point marier malgré elle. Ses pleurs attendrirent Togrul-bey.

Non, ma fille, lui dit-il, je ne contraindrai point vos inclinations. Bien qu'on dispose ordinairement de vos pareilles sans les consulter, je jure par Kesaya qu'aucun prince, fût-ce l'héritier même du sultan des Indes, ne vous épousera jamais si vous n'y consentez. La princesse, rassurée par ce serment dont elle connaissait la force, se retira très-satisfaite, et bien résolue de refuser son aveu à tous les princes qui la rechercheraient.

Peu de jours après, il arriva des ambassadeurs de plusieurs cours différentes; ils eurent audience tour à tour. Chacun vanta l'alliance de son maître et le mérite du prince qu'il venait proposer. Le roi leur fit à tous beaucoup d'honnêtetés, mais il leur déclara que sa fille était maîtresse de sa main, parce qu'il avait juré par Kesaya qu'il ne la livrerait point contre son penchant. Ainsi, la princesse ne voulant se donner à personne, les ambassadeurs s'en retournèrent fort confus de n'avoir pas réussi dans leur ambassade.

Le sage Togrul-bey vit leur départ avec douleur. Il craignit que leurs maîtres, irrités de ses refus, ne songeassent à s'en venger, et, fâché d'avoir fait un serment qui pouvait lui attirer une guerre cruelle, il fit venir la nourrice de Farrukhnaz. Sutlumemé (gorge de lait), lui dit-il, je vous avoue que la conduite de la princesse m'étonne. Qui peut causer la répugnance qu'elle a pour le mariage? Parlez, n'est-ce point vous qui la lui avez inspirée? — Non, seigneur, répondit la nourrice, je ne suis point ennemie des hommes, et cette répugnance est l'effet d'un songe. — D'un songe! s'écria le roi, fort surpris. Ah! que m'apprenez-vous? Non, non, ajouta-t-il un moment après, je ne puis croire ce que vous me dites. Quel songe pourrait avoir fait sur ma fille une si forte impression?

Sutlumemé le lui raconta, et après lui en avoir dit toutes les circonstances: Voilà, seigneur, continua-t-elle, voilà le songe dont la

princesse a l'imagination frappée. Elle juge des hommes par ce cerf, et, persuadée que ce sont tous des ingrats et des perfides, elle rejette également tous les partis qui se présentent.

Ce discours augmenta l'étonnement du roi, qui ne concevait pas comment ce songe pouvait avoir mis la princesse dans la disposition où elle était. Eh bien! ma chère Sutlumemé, dit-il à la nourrice, que ferons-nous pour détruire les défiances dont l'esprit de ma fille s'est armé contre les hommes? Crois-tu que nous puissions la ramener à la raison?— Seigneur, répondit-elle, si Votre Majesté veut bien me charger de ce soin-là, je ne désespère pas de m'en acquitter heureusement. —Hé! comment vous y prendrez-vous? reprit Togrul-bey. — Je sais, reprit la nourrice, une infinité d'histoires curieuses, dont le récit peut, en divertissant la princesse, lui ôter la mauvaise opinion qu'elle a des hommes. En lui faisant voir qu'il y a eu des amants fidèles, je la disposerai sans doute insensiblement à croire qu'il y en a encore. Enfin, seigneur, ajouta-t-elle, laissez-moi combattre son erreur, je me flatte que je pourrai la dissiper. Le roi approuva le dessein de la nourrice, qui ne songea plus qu'à trouver des moments favorables pour l'exécuter.

Comme Farrukhnaz passait ordinairement l'après-dînée avec le roi, le prince de Cachemire et les princesses de la cour, à entendre les esclaves du palais chanter et jouer de toutes sortes d'instruments, le matin parut plus commode à Sutlumemé, qui résolut de prendre le temps que la princesse employait à se baigner. Ainsi, dès le jour suivant, aussitôt que Farrukhnaz fut dans le bain, la nourrice lui dit : Je sais des histoires remplies d'événements singuliers; si ma princesse veut me permettre de les lui conter pour l'amuser, je ne doute point qu'elle n'y prenne beaucoup de plaisir.

La princesse de Cachemire, moins peut-être pour satisfaire sa

propre curiosité que pour contenter celle de ses femmes, qui la pressaient d'entendre ces histoires, permit à Sutlumemé d'en commencer le récit, ce qu'elle fit dans ces termes (1) :

(1) L'auteur maugrabin des contes traduits par M. Sainte-Croix Pajot a compris tout ce qu'avait de monotone et de fastidieux les éternels *ma chère sœur, si vous ne dormez pas*..... des MILLE ET UNE NUITS, et les a supprimés : à son exemple, nous supprimerons aussi la critique de chaque conte de Sutlumemé faite à la fin par Farrukhnaz, qui n'y voit jamais que la malice et la perfidie des hommes. Nous conserverons les séparations des jours, mais nous ferons suivre sans interruption les histoires variées du conteur.





PREMIÈRE SÉRIE

—

I JOUR

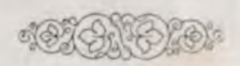
Le Calife et les cinq Prisonniers

C'était la fête de l'Arapha. Pour célébrer dignement un jour aussi saint par la clémence, le prince des croyants, Haroun-al-Raschild, sortit de son palais, accompagné de Giafar le Barmecide, son grand-vizir, et d'une nombreuse suite de courtisans. Il se rendit à la prison de Bagdad, en fit ouvrir les portes, et ayant donné l'ordre de lui amener les prisonniers, il s'assura en les interrogeant, ou que leurs fautes étaient légères, ou que le temps qu'ils avaient passé en prison était

suffisant pour leur châtiment, et en fit mettre six cents en liberté. En sortant, chacun d'eux reçut une somme d'argent prise dans le trésor royal, pour subvenir aux besoins de la vie, et travailler honnêtement à l'avenir.

Le calife allait se retirer lorsqu'il aperçut sous une voûte cinq hommes qui, serrés les uns contre les autres et prosternés vers la terre, formaient comme un nœud, ou mieux encore ressemblaient à la bosse de chameaux couchés. Ces prisonniers priaient en silence. Le prince s'approcha d'eux, et leur dit : — Si j'en crois les apparences, votre place serait plutôt dans une mosquée qu'ici. Pourquoi y êtes-vous ? Que chacun me raconte son histoire, mais je veux toute la vérité.

L'un d'eux prit la parole, et dit, après s'être prosterné aux pieds du calife :



HISTOIRE DU MARCHAND

Commandeur des croyants, mon père, riche marchand de Bagdad, me laissa à sa mort en position d'être le plus heureux des hommes. Estimé de mes confrères, jeune et beau, je me trouvais à vingt ans possesseur d'une grande fortune ; j'avais épousé ma cousine, jeune et belle vierge aux grâces attrayantes, qui m'avait rendu père d'un gros garçon.

Je ne fréquentais guère le bazar que pour me distraire et voir mes anciens amis, et j'habitais avec ma famille dans une magnifique maison dont les terrasses et les jardins étaient posés au bord du Tigre.



II JOUR

Un de mes amis vint un jour s'asseoir près de moi à ma boutique, et me montrant une boîte venue des pays étrangers, remplie de conserves et de bonbons, il me dit en plaisantant qu'il la destinait à une femme qu'il aimait, et qu'elle avait la vertu de rendre amoureux de celui qui l'offrait.

Pendant notre conversa-

tion, un de mes esclaves, de qui c'était le devoir journalier, m'apporta mon fils, que je m'empressai d'embrasser. Mon ami, pour plaire au petit garçon, lui glissa à mon insu la boîte dans les manches de sa robe.

Vers la fin du jour, l'enfant retourna près de sa mère, et voulut dormir; celle-ci, en le couchant, aperçut la boîte, la prit et la cacha sous les coussins du divan.

Le soir, en rentrant, lorsque je m'assis, je sentis sous moi un corps étranger, et ayant trouvé la boîte, possédé du démon de la jalousie, qui me troubla l'esprit, je me mis à douter de la fidélité de ma femme, et résolus de la faire mourir. Comme je n'avais pas de preuves suffisantes contre elle et que mon beau-père était puissant, j'employai la ruse pour consommer cette mauvaise action.

Appelant ma cousine, je lui dis : — La chaleur me tourmente beaucoup en ce lieu; faites, je vous prie, mon lit sur la terrasse. Ma femme m'obéit, et comme elle se penchait pour regarder dans le Tigre, je la saisis par derrière, et l'y précipitai.

La pauvre femme, étourdie de sa chute, fut bientôt entraînée par le courant du fleuve; la nuit étant noire, personne ne pouvait voir son danger ni lui porter secours. Heureusement que le hasard la conduisit dans les filets d'un pêcheur, où elle s'arrêta, et, de bonne fortune, il vint les lever à ce moment. Ce brave homme lui prodigua tous ses soins et la rappela à la vie; mais comme elle ne pouvait encore répondre à ses questions, il la conduisit à sa maison, qui se trouvait éloignée de Bagdad d'environ trois lieues.

Le lendemain matin, à son réveil, mon fils s'étant mis à pleurer, je lui en demandai la cause. — O mon père, me dit-il, votre ami m'avait donné hier une boîte de bonbons, ma mère me l'a ôtée pendant mon sommeil, et je voudrais la ravoir. Je compris à ces paroles que ma malheureuse femme était innocente, et je m'abandonnai à la douleur la plus vive.

Remise de son trouble par une nuit de repos chez le pêcheur, ma femme, en se rappelant ce qui s'était passé, se rendit compte que mon intention avait été de me défaire d'elle; mais, comme j'avais jusque-là toujours été bon et juste à son égard, jugeant que quelque événe-

ment extraordinaire m'avait troublé l'esprit et poussé à ce crime, elle donna ses habits au pêcheur pour les porter au crieur du bazar, avec ordre de me les montrer; ce qu'il fit. A cette vue, saisi d'effroi, je me hâtai d'y mettre une enchère qui m'en rendit le maître.

Lorsque le pêcheur vint pour recevoir le prix convenu avec le crieur, je lui dis : — Au nom de Dieu ! réponds la vérité. D'où et comment es-tu devenu possesseur de ces habits? Le pêcheur, après avoir reçu la promesse d'une forte récompense, répondit selon l'ordre qu'il en avait reçu, qu'il les avait trouvés sur le corps d'une femme noyée, et sortie par lui des eaux du Tigre.

En entendant ces paroles, je me mis à pleurer de telle sorte, que le pêcheur, touché de mon désespoir, m'apprit enfin que ma femme était vivante et en sûreté chez lui. Charmé de cette nouvelle, j'embrassai le pêcheur et le comblai de présents; puis, ayant fait amener ma



mule, je me dirigeai en toute hâte au lieu où ma cousine était cachée. En la revoyant je la pris dans mes bras, l'accablai de caresses, et la suppliai d'oublier le passé. — L'amour, lui dis-je, m'a poussé à la jalousie, et la jalousie au crime; pardonnez-moi, parce que je vous ai trop

aimée. Nous passâmes le reste du jour à nous réjouir avec la famille du pêcheur.

A l'approche de la nuit, ayant dit adieu à nos hôtes, nous prîmes, ma femme et moi, le chemin de la ville. Comme nous en approchions, nous rencontrâmes des Arabes bédouins, qui, après m'avoir dépouillé, me laissèrent sur la place à moitié mort de coups, et emmenèrent ma femme et ma mule.

Les voleurs partis, rendu à la vie par la fraîcheur de l'air, je me traînai jusqu'à Bagdad, et, rentré chez moi, je me mis au lit, bien malade de corps et d'esprit.

A quelque temps de là, à peu près guéri des coups que j'avais reçus, mais non consolé de la perte de ma femme, je me promenais dans le bazar, lorsque je vis aux mains du crieur public un châle qui m'avait appartenu, et que je portais le jour même où j'avais été battu et volé par les Bédouins. J'appelai le crieur, et le priai de me dire à qui appartenait le châle.— C'est, répondit-il, la propriété d'un Arabe de la montagne.—Faites-le-moi venir, et vous aurez le bacchis pour boire.

Le crieur parut bientôt, accompagné du Bédouin. En le voyant, je marchai vers lui d'un air de connaissance : — Seigneur scheik, lui dis-je, soyez le bienvenu ; j'ai été privé longtemps de votre présence, et vous n'avez pas reparu chez moi depuis le jour où vous m'avez remis en dépôt trois mille mitkals d'or.—Venez-vous pour que je vous les rende? Séduit par ces paroles, l'homme du désert répondit que je ne me trompais pas et qu'il était bien le maître du dépôt.

Après avoir causé de diverses choses, je demandai au Bédouin d'où lui venait le châle. — Seigneur marchand, me dit-il, il y a peu de jours que, longeant les bords du Tigre avec quelques Arabes de ma tribu, nous rencontrâmes un homme monté sur une mule, en compagnie de sa femme. Nous tuâmes le mari, et ce châle devint ma part du butin.

Bien sûr de tenir en mes mains l'un des ravisseurs de ma femme, je dissimulai mon émotion, et, sous prétexte de lui remettre le dépôt, je l'emmenai chez moi. A peine entré, je le fis saisir par mes domestiques, et battre de coups de fouet, en lui disant : — Je suis celui que

vous croyiez avoir tué, et dont vous avez volé la femme et la mule. Si vous n'écrivez de suite aux gens de votre tribu de rendre l'une et l'autre, je vous ferai chaque jour frapper ainsi, non pas assez pour vous donner la mort de suite, mais de manière à vous faire mourir lentement. Le voleur, pris au piége, demanda du papier, un roseau taillé, de l'encre, et il écrivit : « Mes frères, aussitôt que celle-ci vous parviendra, renvoyez sans délai la jeune femme enlevée, ainsi que la mule; je suis prisonnier, et si vous tardez, on m'ôtera la vie. » Puis, ayant placé son cachet au bas de cette lettre, il la remit à mon esclave de confiance, avec l'indication précise du lieu où campait sa tribu.

Les voleurs ayant lu la missive de leur camarade, s'empressèrent de faire revêtir ma femme de ses habits, et, l'ayant placée sur la mule, ils me l'envoyèrent. Je revis ma cousine avec joie, et quand j'eus appris par elle les bons traitements qu'elle avait reçus des Arabes, je fis sortir le Bédouin de prison, je lui remis des présents pour lui et ses compagnons, et le congédiai fort content de moi.

Je résolus à l'avenir de dormir confiant en la vertu de ma femme; mais, hélas! qui peut échapper à sa destinée? J'avais un esclave favori, jeune et beau, qui possédait toute ma confiance. Il s'éprit d'une fatale passion pour elle; dans la persuasion que son amour était partagé, je lui plongeai mon poignard dans le cœur. Il était chéri de mes autres esclaves, qui résolurent de le venger. Une nuit, je fus réveillé par une fumée épaisse et une grande clarté. Je sautai à bas de mon lit, et, certain que le feu était à ma maison, je courus chez ma femme pour la sauver. L'incendie avait commencé au-dessous de son appartement, et, malgré mes efforts, elle y fut consumée. Ma maison et celles de plusieurs de mes voisins furent brûlées. La justice rechercha les causes de ce sinistre. Mes esclaves furent interrogés; ils déposèrent de ma jalousie, citèrent l'accès qui m'avait fait précipiter ma femme dans le Tigre, et la mort récente de mon esclave favori. Ils affirmèrent tous ne pas douter que je n'eusse mis le feu à ma maison pour me venger et faire périr ma femme. Que vous dirai-je, seigneur? le juge fut convaincu, malgré mes dénégations. Par indulgence pour ma passion, qu'il traita de folie, il ne me condamna qu'à dix ans de prison. J'y suis depuis cinq ans, et je bénirai éternellement votre bonté si vous m'en faites

fréquentai les bazars, je sus me faire aimer des marchands par ma probité, et en me rendant utile à leurs transactions comme courtier, je réussis à amasser drachme par drachme une somme assez forte. Dès que j'eus gagné l'argent nécessaire pour n'avoir plus la crainte que l'aumône fît un jour rougir mon front, j'abandonnai mon état, et résolus de m'expatrier pour vivre inconnu, mais à ma guise.

Je partis pour venir m'établir en cette ville. Le jour de mon arrivée, comme la chaleur était grande, j'entrai dans une mosquée, où, me croyant seul, je m'assis en un coin, et sortant ma bourse, je me mis à compter mes pièces d'or. Je savais avoir cinq cents dinars; ne les trouvant pas complets dans mon premier calcul, je les comptai de nouveau; ayant reconnu ma somme exacte, je la serrai sous ma robe, et, ma prière achevée, je sortis de la mosquée.

Un vieillard à l'air dévot et vénérable, qui se trouvait aussi, pour mon malheur, dans cette mosquée, m'avait vu compter mes pièces d'or. Il en savait le nombre et la valeur. A peine étais-je dans la rue, qu'il vint en hâte derrière moi, et, poussant un grand cri, il dit : — O mes frères, aidez-moi à arrêter ce voleur! il m'a pris mon bien, et s'il ne me le rend, je serai réduit à la misère. Je me vis aussitôt entouré de tous côtés par les passants, et les gardes de la police étant survenus, sur la dénonciation de ce fourbe, qu'on croyait honnête, ils me conduisirent devant leur chef. Cet officier connaissait le vieillard, il le reçut avec politesse, et lui demanda : — Comment cet étranger a-t-il pris votre argent? Il répondit : — Je suis entré dans la mosquée, et me croyant seul, j'ai sorti ma bourse pour compter ce qu'elle contenait. Cet homme injuste, que je n'avais pas vu venir se placer près de moi, avec cet air de bonne foi et de douceur que vous lui voyez, m'a captivé, et m'a dit : — O mon père, vous avez fait erreur en comptant vos pièces d'or, voulez-vous que je vous aide à les vérifier? Trop confiant que je suis, j'ai remis ma bourse en ses mains, et ce malfaiteur l'a aussitôt cachée sous sa robe, et s'est enfui. Seigneur officier, au nom de Dieu! faites-moi rendre mes cinq cents dinars.

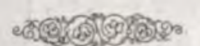
Par l'ordre de leur chef, les gardes me fouillèrent, et la bourse et les cinq cents dinars s'étant trouvés sur moi, malgré mes prières

et mes explications, on remit le tout à l'infâme vieillard. Quant à moi, malheureux spolié, sur l'ordre du chef de la police, je reçus trois cents coups de fouet, et, après m'avoir fait faire le tour de la ville, entouré des gardes qui criaient : Voici la punition d'un voleur ! on me jeta en prison, où je suis depuis deux ans.

Haroun-al-Raschild avait écouté ce récit avec intérêt. Il dit à l'étranger : — Dieu t'a éprouvé par le malheur ; ton imprudence t'a fait perdre deux fois la fortune ; rends-toi digne d'un meilleur avenir par ta bonne conduite; tu es libre. Informe-toi si ton voleur est encore dans cette ville, et je te rendrai justice. Il congédia le prisonnier, après lui avoir fait donner vingt pièces d'or.

Le vieillard était mort, mais il avait laissé à son fils une grande fortune. Le calife le condamna à payer au prisonnier dix fois la somme que son père lui avait volée.

Sur l'ordre du prince, un autre prisonnier commença son récit.



HISTOIRE DU COLPORTEUR



J'EXERÇAIS l'état de marchand ambulant, j'allais de pays en pays et de ville en ville pour vendre et acheter des marchandises. Un jour j'arrivai à Bagdad, avec un âne porteur de mon bagage. Il faisait nuit; les boutiques et les maisons étaient fermées, et moi, pauvre étranger, je ne savais où frapper pour avoir un

gîte. Inquiet de ce contre-temps, j'entrais dans une rue qui longeait les bords du Tigre, lorsqu'une femme, assise sur le seuil de sa porte, me vit passer et m'appela. — Étranger, me dit-elle, la nuit est noire, les okels sont fermés, tout le monde dort, la police et les voleurs seuls veillent; si les gardes vous rencontrent, ils vous mettront en prison, et si les coureurs vous arrêtent, ils voleront vos marchandises, et vous tueront; si vous voulez loger chez moi, vous n'avez qu'à faire entrer votre âne. — O femme charitable, répondis-je, merci de votre hospitalité; mais je ne puis m'arrêter chez vous si vous y êtes seule. — Soyez donc sans crainte, reprit-elle, j'ai mon mari avec moi; il dort, mais il sera charmé de vous voir à son réveil. Je touchai mon âne dans le vestibule, et je suivis la femme dans l'intérieur de la maison. Elle me présenta de quoi boire et manger, ce que je fis à la



hâte, puis je retournai où j'avais laissé mon âne et mes marchandises, et ne les y trouvai plus. Je demandai à mon hôtesse ce qu'ils étaient devenus. Elle me répondit : — Je vous le dirai plus tard, mais

maintenant j'exige de vous le secret sur ce que vous allez savoir et sur le service que vous allez me rendre. Jurez-moi de faire ce que je vais vous ordonner, autrement vous perdrez non-seulement votre bien, mais encore la vie. — O mon Dieu! m'écriai-je, que voulez-vous donc de moi? — Il y a ici le corps d'une esclave; elle plaisait à mon mari; poussée par la jalousie, je l'ai tuée; vous allez prendre le cadavre sur vos épaules, et vous irez le jeter dans le fleuve.

Comme je résistais, cette femme abominable ajouta, d'un ton de voix dont je fus pénétré : — Je vous en conjure, faites ce que je vous demande, et ma reconnaissance pour vous n'aura pas de bornes : je vous recevrai dans mon lit, je vous traiterai comme un amant bien-aimé; si vous avez quelque passion au cœur, si vous aimez le plaisir, j'espère que mes complaisances et mes charmes vous satisferont.

Ses caresses et la crainte de perdre mon bien me forcèrent à faire ce qu'elle désirait. Elle me montra un objet volumineux et pesant roulé dans une natte, m'aida à le charger sur mes épaules, et j'allai aussitôt le jeter dans le Tigre.

Au retour, je trouvai mon hôtesse auprès d'une autre natte de la même forme que la première. — Nous nous sommes trompés, me dit-elle; vous venez de jeter dans le fleuve un simple rouleau de nattes, et vous avez laissé ici le corps. Sans croire ce qu'elle me disait, je chargeai ce nouveau fardeau sur mes épaules, et j'allai aussi le jeter dans le Tigre. Quand je revins, cette femme me dit en m'embrassant avec une feinte tendresse : — O mon amant! mettez-vous au lit, je vais me parer pour vous rejoindre. Fasciné par ses cajoleries et à moitié mort de frayeur, j'obéis, et me couchai. Quel fut mon effroi lorsqu'en me mettant au lit ma main rencontra quelque chose de chaud et d'humide, et crus toucher un corps humain! J'appelai mon hôtesse, et la priai d'apporter de la lumière; mais, à ma voix, elle courut vers la porte de la rue, et se mit à pousser des cris si perçants, que les voisins, éveillés, arrivèrent aussitôt avec des armes et des lumières à la main. Ils demandèrent les motifs de ces cris, et cette méchante femme répondit : — Il y a un voleur et un assassin dans ma maison. Les voisins entrèrent en tumulte, et lors-

qu'ils furent dans la chambre à coucher, ils virent sur le lit le corps d'un homme assassiné et moi auprès, tout sanglant, et quasi mort de frayeur.

Quand la maîtresse de la maison fut en face de moi, elle redoubla ses cris : — Tuez cet homme, c'est l'assassin de mon mari. J'avais peine à me croire éveillé, en présence de tant d'horreur, et je ne pus que dire : — O mon Dieu ! sauvez-moi de l'esprit du mal. La femme se frappait le visage, s'arrachait les cheveux, et ne cessait de m'accabler d'imprécations. — Mon mari reposait, j'allais entrer dans la chambre pour me mettre près de lui, lorsque j'ai aperçu ce scélérat, qui, un couteau à la main, se tenait tapi au coin du lit; alors, dans mon effroi mortel, j'ai couru vers la porte de la rue, et j'ai appelé du secours. Quel malheur qu'un tel monstre ait trouvé notre maison mal fermée, et pénétré chez nous pour nous voler et nous assassiner ! J'essayais en vain de me défendre et de dire : — Je ne connais pas cet homme, ce n'est pas moi qui lui ai donné la mort ; personne ne voulut m'écouter ; les voisins, mêlant leurs larmes et leurs cris à ceux de cette femme, m'interpellaient par leurs exclamations : — Maudit, pourquoi as-tu tué son mari? Voici le couteau, instrument de ton crime, que nous trouvons près du lit, et le sang dont tu es couvert témoigne encore contre toi. Puis ils se ruèrent tous sur moi, et m'assommèrent de coups. Les gardes de nuit intervinrent et me conduisirent devant le chef de la police, qui, sur l'unanime témoignage des assistants, me condamna à recevoir cinq cents coups de fouet, et me fit jeter en prison en m'annonçant que je paraîtrais devant vous, et subirais l'arrêt que vous dicterait votre justice.

O prince des croyants ! voici deux ans que cette terrible aventure m'est arrivée ; depuis ce temps, je n'ai pas cessé de prier et d'espérer, car vous êtes le représentant de Dieu sur la terre, et Dieu sait que je suis innocent.

Le calife donna l'ordre de chercher la femme qui avait causé tous ces malheurs. Elle n'habitait plus la ville, et avait disparu quelque temps après la mort de son mari, inculpée qu'elle était dans l'assassinat d'un marchand dont le corps fut trouvé dans le Tigre. Ne pou-

vant découvrir la vérité par ce moyen, Haroun-al-Raschild fit appel aux bazars des étrangers et des marchands; les témoignages furent unanimes pour le prisonnier; il avait toujours été réputé un homme honnête, incapable de commettre un tel crime.

Le prince dit qu'on mît le colporteur en liberté, lui fit compter vingt pièces d'or, et ordonna au quatrième prisonnier de parler à son tour.



IV JOUR

HISTOIRE DU DÉBAUCHÉ

Je suis né à Bagdad, et ma jeunesse a été fort orageuse. Mon père, marchand de cette ville, que ses affaires avaient mis en relation avec des hommes au-dessus de lui, s'étant engoué d'un savoir que son ignorance l'empêchait d'apprécier ce qu'il valait, me fit

donner une éducation coûteuse et impropre à l'état auquel il me destinait. J'appris l'histoire, la philosophie, les langues, l'astrologie, la danse, la musique; mais de l'arithmétique pas un brin, et du commerce, si l'on m'en entretenait, c'était pour me le peindre comme un vil trafic, indigne d'un homme bien né et un peu haut placé; aussi, à mon retour des écoles, arrivai-je chez moi avec la résolution de vivre à ma guise, de résister à tout travail de boutique, de fréquenter les condisciples de choix que j'appelais mes amis, et de me livrer au plaisir. Mon père, heureusement pour lui, ne vécut pas assez pour voir l'effet funeste de cette éducation déplacée; il me laissa en mourant, non pas une grande, mais une fortune honnête. A peine ses funérailles étaient-elles terminées, que j'avais repris ma vie accoutumée. Au retour du cimetière, un ami s'empara de moi, et me conduisit dans un okel, où nous attendait un repas splendide et des vins exquis. Je me défendis d'y prendre part, mais mon amphitryon jura par son divorce que je ferais trêve à mes chagrins et que je demeurerais et boirais avec ses amis. Je dus céder, et je passai cette première nuit à m'enivrer.

Le lendemain, le sentiment du devoir me fit partir de bonne heure pour aller prier sur le tombeau de mon père; mon mauvais destin me fit rencontrer un autre ami, qui m'entraîna dans un jardin enchanté, où se trouvait nombreuse compagnie de femmes équivoques et de libertins dignes d'elles. Le caprice les avait dispersés dans les bosquets témoins de leurs plaisirs. Il régnait là une licence de mœurs qui eût dû me faire rougir, affligé comme je l'étais; mais une fausse honte me retint, j'acceptai une de leurs faciles beautés, je m'assis à leur festin, et m'enivrai encore aux sons d'une musique délicieuse. Une telle vie de dissipation et de bruit m'eut bien vite consolé de la mort de mon père, mais elle eut promptement dissipé ma fortune, et avec elle s'éclipsèrent tous ces amis, qui n'espéraient plus rien de moi.

Néanmoins, m'étourdissant sur ma position, je continuai à chercher le plaisir, et le prenais partout où je le trouvais. Un soir que je venais de souper en ville, cheminant pour me rendre chez moi, je vis une femme galamment vêtue qui marchait légèrement, et détournait la tête pour s'assurer si je la suivais. Je m'approchai, et lui

demandai si elle voulait me permettre d'aller chez elle. M'ayant examiné sous son voile, elle répondit : — Vous ne pouvez venir chez moi, mais j'irai chez vous. Où est votre maison? L'esprit troublé par l'ivresse, je lui dis, en lui montrant une maison étrangère : — C'est celle qui est près de vous; mais ma mère, actuellement au bain, en a emporté la clef. — Cela n'est pas, répondit la jeune femme, car la porte est ouverte. En effet, l'ayant poussée avec force, elle entra, et je l'y suivis, après toutefois avoir mis les verrous intérieurs.

Nous arrivâmes ainsi dans une chambre richement ornée, et dont les meubles étaient couverts d'étoffe de soie. La jeune femme ôta ses bottines, se découvrit comme si elle eût été chez elle, et me dit : — Mon ami, voyez s'il n'y a rien à manger. J'allai au hasard, et je trouvai dans un buffet les restes d'un repas; je les apportai. Ma compagne me dit encore : — Je sens l'odeur du vin, cherchez donc si vous en trouverez. Je découvris bientôt une grande jarre pleine d'un vin excellent, qui avait l'odeur du musc; j'en pris dans un vase de cristal, et, l'ayant posé près du lit, nous nous mîmes à boire et à manger, et ensuite, cédant aux agaceries de la jeune femme, j'oubliai entièrement que j'étais dans une maison étrangère.

La nuit était fort avancée lorsque le maître du logis revint pour se coucher. Ne pouvant ouvrir sa porte, qui était fermée intérieurement, il passa par la maison d'un voisin, et, avec son aide, il rentra par sa terrasse. Quand il vint dans l'appartement où nous étions, loin de paraître ému par la crainte ou la colère, il se mit à sourire et me dit : — Comment? est-il honnête de boire, de manger et de se divertir sans son hôte? Pour moi, je le regardais sans pouvoir lui répondre. C'était un beau jeune homme, aux traits réguliers et gracieux, dont la figure douce et blanche commençait à peine à s'orner d'un léger duvet brun. Sa taille était haute et flexible, et sa démarche noble et aisée. Il s'approcha du meuble où il serrait ses habits, quitta sa robe, et, après avoir pris un vêtement plus commode, il vint s'asseoir près de nous, en disant : — Je jure Dieu que je suis content de vous, et que vous êtes les bienvenus chez moi. Puis, sans nous interroger davantage, il prit un verre et se mit à boire avec nous. Enhardis par cette conduite, nous nous livrâmes à la joie

comme avant sa venue. Mon hôte me versait fréquemment à boire; mais, malgré mon ivresse, je remarquai qu'il fixait souvent ma compagne, et que celle-ci le regardait avec des yeux brillants d'amour. Je compris avec dépit que, sans ma présence, elle se serait livrée à lui avec plaisir. Je feignis de dormir, et, au moment où notre hôte se levait pour l'embrasser, je me jetai sur lui avec fureur, armé d'un couteau tranchant, et lui coupai la gorge sans aucune pitié.

A la vue de cet acte de cruauté, la jeune femme se sauva vers la porte de la rue en poussant les hauts cris. Les voisins accoururent, et m'ayant arrêté, ils me livrèrent aux mains des gardes de la police. La femme raconta notre aventure, et comme elle était connue et qu'elle payait l'impôt, on la mit en liberté.

Pour moi, un peu revenu de mon ivresse, je tremblai de l'énormité de mon crime. Amené devant le chef de la police, je lui contai la vérité tout entière; mais, au lieu de décider de mon sort, il ordonna qu'on me conduisît en prison pour y attendre votre auguste volonté. O commandeur des croyants, que mes remords obtiennent mon pardon; accordez ma grâce à mon repentir.

Le calife répondit : — L'ivresse n'excuse point le crime; celui qui a tué périra. Et aussitôt il lui fit trancher la tête.



V JOUR

HISTOIRE DU VANIER

Le prisonnier baisa la terre devant le prince des fidèles, et dit : — Je suis né de parents pauvres et honnêtes; mon père, vanier de son état, m'apprit à tresser toutes sortes de paniers. Seul, je vivais passa-

blement du produit de mon travail; mais lorsque j'eus vingt ans, je me mariai, et en peu d'années, ma femme ayant mis au monde plusieurs enfants, mon travail ne suffit plus à nourrir ma famille. L'état de vanier gagne si peu : aujourd'hui une drachme, le lendemain deux, et quelquefois seulement une demie; aussi mes entrailles et celles de mes enfants ressentaient souvent les douleurs de la faim.



Un jour, je terminai une grande corbeille; l'ouvrage en était solide et propre, et j'espérais en tirer au moins trois drachmes. Je la portai au bazar et dans les rues sans que personne se présentât pour l'acheter; la nuit étant venue, je rentrai chez moi. Lorsque ma femme et mes enfants me virent revenir sans provisions, ils se mirent à pleurer en demandant du pain; comme je n'en avais pas, je ne pus que pleurer avec eux; la nuit fut longue et triste. Au point du jour, ma femme, en m'éveillant, me dit : — Allez et vendez cette corbeille à tout prix, fût-ce pour une demi-drachme. Je courus vainement les rues et les carrefours, et la nuit vint encore sans que j'eusse trouvé marchand. Ma femme se mit dans une grande colère. — Quoi, s'écria-

t-elle, vous rapportez encore cette corbeille! Voulez-vous nous voir mourir de faim à côté? Je jurai Dieu et le Prophète que j'avais fait vainement tout ce qui était en moi pour m'en défaire; elle prit quelques objets qui lui appartenaient, et me dit : — Allez, vendez cela, et apportez du pain pour nos enfants. Je fus aussitôt chez un marchand et ayant reçu une demi-drachme, j'achetai de quoi faire faire à ma famille affamée un chétif repas que mon ennui m'empêcha de partager. Je dormis bien peu. Dès le point du jour, ayant fait mes ablutions et supplié Dieu de me venir en aide, je pris cette invendable corbeille, et courus encore vainement toute la ville. A l'heure de midi, accablé de fatigue et exténué de besoin, je m'assis à la porte d'une mosquée.

La voix du muezzim appelait les musulmans à la prière; j'entrai implorer la bonté de Dieu, pour qu'il m'aidât à vendre ce panier. La prière achevée, les fidèles sortis de la mosquée, j'y restai seul avec un Persan vénérable, que j'ai su depuis se nommer Saadi, et qui semblait absorbé par la contemplation. Lorsqu'il se leva pour s'en aller, il passa près de moi, et considérant ma pâleur, il me dit : — Ami, vous vous livrez trop à la passion du vin, et votre santé en est altérée. — Seigneur, m'écriai-je, ne croyez point cela; je n'ai jamais goûté du vin; je suis faible et pâle parce que depuis deux jours il n'est entré aucune nourriture dans mon estomac. Je lui contai ma vie, mon état et ma misère; en écoutant mon récit, l'étranger versa des larmes, et lorsque j'eus achevé de parler, il me dit : — Dieu soit loué, ô mon frère! car je puis mettre un terme à tes peines; prends ceci, ajouta-t-il en me mettant une bourse dans la main; cours au

marché, et achète de la viande, du pain et des fruits pour rassasier ta famille. Ce que je te donne peut te suffire pendant un an; en échange, je ne te demande qu'une chose : c'est que chaque année, à pareil jour et à pareille heure, tu viennes m'attendre à cette même place. Et aussitôt il disparut.

Resté seul, je crus que je venais de faire un rêve; mais la bourse me prouva que j'étais bien éveillé; je l'ouvris, et j'y trouvai cent pièces d'or. Plein de joie, je courus au bazar, et suivant les ordres du bienfaisant vieillard, j'achetai, non-seulement de quoi apaiser la faim, mais encore des viandes succulentes comme jamais il n'en était entré chez moi; je mis tout cela dans ma corbeille, et me hâtai de revenir à ma maison.

Arrivé à la porte, j'écoutai, curieux de savoir ce qui s'y passait. Mes enfants se désolaient, et leur mère tâchait de les apaiser en leur répétant pour la centième fois : — Soyez sages, ne pleurez pas, votre père va revenir avec ce qu'il faut pour vous faire dîner. J'entrai en m'écriant : — Dieu vous a entendue, et nous envoie l'abondance pour longtemps. Mais quand j'eus montré la bourse et tout ce que contenait la corbeille, ma compagne s'écria : — Avez-vous tué et dépouillé quelqu'un? allons-nous être en butte aux recherches et aux rigueurs de la justice? Je lui racontai l'heureuse rencontre que j'avais faite; elle m'embrassa en pleurant de joie, et, la conscience tranquille, nous nous mîmes à boire et à manger en bénissant notre bienfaiteur.

Pendant un an, je vécus ainsi dans l'aisance. Le jour fixé par l'étranger étant arrivé, après avoir fait mes ablutions et m'être revêtu d'un habit honnête, je me rendis à la mosquée; le Persan vint s'asseoir près de moi. Après la prière, tout le monde étant sorti, il se tourna de mon côté d'un air souriant, et me dit : — O mon frère! comment tes jours se sont-ils passés depuis notre dernière entrevue? — Seigneur, grâce à votre générosité, ma vie a été douce et heureuse. L'étranger m'ayant questionné sur mon courage, sur mon adresse et sur mon goût pour les voyages, je répondis à tout de manière à le satisfaire, et lui demandai à mon tour à quoi je pouvais lui être bon. — Abd-Allah, reprit-il, je projette un voyage, et je dé-

sire que vous m'accompagniez comme mon serviteur ; je vous emploierai honnêtement, et si vous vous montrez obéissant et dévoué, vous conserverez de moi un bon souvenir. Ce voyage doit durer deux mois ; voici trente dinars, achetez des provisions afin que votre famille ne manque de rien durant votre absence. Dans huit jours, vous ferez vos adieux à votre femme et à vos enfants, et vous me rejoindrez ici, en vous précautionnant de riz et de dattes, et vous armant d'un yatagan, pour vous défendre si nous étions attaqués.

J'allai trouver ma femme, et je lui répétai ce que l'étranger exigeait de moi. — C'est, reprit-elle, notre bienfaiteur; votre devoir est d'obéir. Je passai ces huit jours à faire des provisions pour ma famille et pour le voyage, et au terme fixé, ayant embrassé ma femme et mes enfants, je me rendis à la mosquée; mon maître s'y trouvait déjà. Le muezzim annonçant la prière, nous priâmes ensemble; ensuite je le suivis jusqu'à un endroit désert, où deux chevaux de bonne race et bien harnachés se trouvaient entravés; nous les détachâmes, et étant montés dessus, nous nous mîmes en route.

Après avoir traversé durant un mois des déserts et des montagnes, nous arrivâmes dans une riche plaine, arrosée par une belle rivière, dont les eaux, tranquilles et limpides, faisaient une presqu'île d'une épaisse forêt; un pavillon à coupole dorée semblait surgir de cette masse de verdure, et brillait aux rayons du soleil comme s'il eût été enflammé.

Le Persan me dit : — Abd-Allah, entrez dans cette forêt, et venez me rendre compte de ce que vous aurez remarqué. J'obéis, mais à peine eus-je marché durant une heure, que je vis venir à moi deux énormes lions à la crinière hérissée ; saisi de crainte, je reculai, et m'étant mis à courir, j'arrivai hors d'haleine vers mon maître, qui ne fit que rire de ma frayeur, et m'assura que j'avais eu peur de monstres qui n'étaient pas à redouter; il voulait me faire retourner sur mes pas, mais je m'y refusai, et force lui fut d'y venir avec moi. Arrivés près des lions, le Persan les conjura par des paroles magiques ; soumis à son pouvoir, ils restèrent immobiles et nous laissèrent passer. Nous cheminâmes plusieurs heures dans les détours de la forêt, rencontrant avec effroi des troupes de cavaliers le sabre à la

main, des géants armés de massues, prêts à nous frapper. Tous ces êtres fantastiques disparaissaient devant le vieillard, et nous parvînmes enfin auprès du pavillon qui couronnait cette forêt.



VI JOUR

Mon maître me dit : — Marchez vers ce pavillon, détachez la ceinture de chaînes de fer qui en arrête les portes, pendant que je vais prier le grand Salomon d'être propice à notre entreprise. Je fis ainsi qu'il m'était ordonné, mais lorsque je laissai tomber les chaînes, un effroyable bruit se fit entendre et la terre trembla sous mes pieds. Plus mort que vif, je revins vers le Persan, qui, ayant fini sa prière, entra dans le pavillon. Au bout d'une heure, il en sortit en rapportant un livre écrit dans la langue sacrée ; il se mit aussitôt à le lire, et lorsqu'il l'eut achevé, son visage rayonnait de plaisir, et il s'écria : — O

trois fois heureux Saadi, tu possèdes donc enfin ce livre sacré, recueil de la sagesse, miroir des bons et terreur des méchants! Puisse la lecture de ce jardin des roses ramener les enfants d'Adam à cette innocence primitive dont ils se sont si fatalement éloignés! Ecoute ces maximes et ces sentences, dignes de régenter depuis le pâtre jusqu'aux rois :



« Celui qui apprend les règles de la sagesse sans y conformer sa « vie est semblable à l'homme qui labourerait son champ et ne le « sèmerait jamais.

« La vertu ne consiste pas à acquérir les richesses de ce monde, « mais à s'attacher les cœurs par ses bienfaits et par ses services.

« Si tu es insensible aux peines du malheureux, tu ne mérites pas « le nom d'homme.

« Il vaut mieux être mis dans les fers pour avoir dit la vérité, que « de s'en tirer à la faveur d'un mensonge.

« Un méchant t'accuse de libertinage : fais-le rougir à son tour par « tes vertus et ton innocence.

« L'homme devrait se souvenir qu'il est né de la terre, et que c'est « à la terre que doit un jour aboutir son orgueil.

« Le verre se rencontre partout, rien de plus rare que le diamant; « de là la différence de leur prix.

« L'instruction ne porte du fruit qu'autant que la nature l'a se- « condée. Quand même vous mèneriez l'âne du Christ à la Mecque, « de retour il serait toujours un âne.

« La sévérité du maître vaut mieux pour l'enfant que l'indulgence « du père.

« Tant que l'arbre est jeune, il est facile de le diriger comme on

« veut ; quand on l'a laissé croître, il n'y a plus que le feu qui puisse « le redresser.

« Malheur à l'homme puissant qui dévore la substance du peuple ! « car il s'y trouvera toujours à la fin un os pour l'étrangler.

« Le plus triste spectacle qui paraîtra au jour du jugement, a dit le « Prophète, sera de voir en paradis les esclaves pieux, et en enfer les « maîtres durs et impitoyables.

« Vous demandez si la fourmi qui est sous vos pieds a droit de se « plaindre ? Oui, ou vous n'avez pas droit de vous plaindre lorsque « vous êtes écrasés par l'éléphant.

« La compassion pour les méchants est une injure pour les bons, « et rien ne porte plus d'atteinte à la vertu que l'indulgence pour le « crime.

« L'auteur de l'injustice passe, mais sa mémoire est livrée à une « éternelle exécration.

« Ne fais que de bonnes œuvres, sois sûr de ta récompense, que « tu portes l'habit de derviche ou la mitre des rois.

« Un roi veut-il n'avoir rien à craindre de ses ennemis, qu'il soit « en paix avec ses sujets.

« O mon frère ! le monde ne reste à personne ; attache ton cœur au « créateur de l'univers, et c'est assez. Qu'importe de mourir sur la « terre ou sur le trône ?

« Que ta prière du matin et du soir soit celle-ci : Grand Dieu, dai- « gne te souvenir de ton serviteur, qui ne t'a jamais oublié ! »



VII JOUR

Mon ambition est satisfaite, mais une telle fortune n'en serait pas une pour toi, Abd-Allah ; il te faut un trésor matériel, et le livre sacré m'apprend où nous devons le chercher ; vite à cheval, et mar-

chons pendant que Salomon nous favorise. Nous nous mîmes en selle, et, partant au galop, nous entrâmes dans le désert, et voyageâmes pendant deux jours et une nuit.

Le soir du second jour, nous arrivâmes auprès d'une ville adossée à une haute montagne; elle était entourée de murailles blanches et brillantes comme de l'argent. Nous passâmes la nuit sous des arbres, et le lendemain, ayant fait nos prières, nous nous occupâmes des moyens d'y entrer; les portes de cette ville étaient fermées, et nous n'entendîmes aucun bruit venant de l'intérieur. Mon maître fit le tour des murailles, et son examen lui fit découvrir, près d'une tour, une table de pierre dans laquelle était scellé un anneau de fer; nous essayâmes de la soulever, mais nous ne pûmes y parvenir.



Le Persan m'ordonna de prendre les chevaux, et de me servir de nos ceintures pour les atteler à cet anneau; j'obéis, et bientôt la pierre, déplacée, laissa voir l'entrée d'un souterrain. Mon maître me dit : — Abd-Allah, suis-moi; c'est par ce passage que nous pénétrerons dans la ville. En sortant du souterrain, nous entendîmes un bruit semblable à celui que pourraient produire de grands soufflets de forge; nous crûmes un instant la ville habitée. Cet étrange bruit

n'était autre que le sifflement de deux serpents ailés, qui s'avançaient vers nous en rampant et par bonds effrayants. Le livre sacré à la main, le Persan alla à leur rencontre, les toucha avec ce talisman et les renversa par terre. Cet obstacle vaincu, nous parcourûmes la ville, admirant ses places, ses maisons, ses mosquées, ses palais. Qu'étaient devenus ses habitants? par quel fléau avaient-ils disparu, ou quelle puissance avait pu les contraindre d'abandonner une aussi belle cité? depuis combien de temps était-elle inhabitée? Mon esprit s'égarait à chercher les raisons de choses fort au-dessus de ma portée, et mon maître ne répondait pas aux questions que je lui faisais. Nous nous arrêtâmes à la grille ouverte de jardins qui entouraient un vaste palais; leur richesse surpassait tout ce que l'imagination peut créer: on y voyait des bosquets touffus, des vergers couverts de fleurs et de fruits, des prairies émaillées qu'arrosaient des ruisseaux aux eaux murmurantes, des parterres plantés des fleurs les plus rares et les plus variées. Le Persan s'assit sous un ombrage frais, ouvrit le livre sacré, et après avoir lu, il m'ordonna d'entrer dans le palais. J'y arrivai par un escalier que les génies seuls pouvaient avoir fait; les marches, les statues qui le bordaient, étaient de marbre rare et précieux. Après avoir parcouru plusieurs pièces spacieuses et magnifiquement ornées, je pénétrai dans une salle souterraine plus vaste et plus riche encore. Cent lustres brillants d'or et de pierreries, garnis de mille bougies, y donnaient une lumière plus éclatante que le jour. Ses murs étaient couverts de peintures dans lesquelles l'esprit du mal luttait en vain contre l'esprit du bien, et une longue suite de statues des princes morts justement célèbres, était rangée tout autour. Des piédestaux non occupés attendaient celles des rois encore vivants; leurs noms étaient sur les piédestaux. Je remarquai celle de votre père, et près de sa statue, sur un piédestal vide, votre auguste nom. Puissiez-vous, grand roi, pour le bonheur du monde, occuper bien tard votre place dans ce temple de la gloire et de l'immortalité!

Au milieu de ce souterrain, s'élevait un trône d'or, incrusté de perles et de rubis; sur ce trône était couché un vieillard au visage pâle comme celui d'un mort, mais dont les yeux ouverts brillaient

d'un éclat surnaturel. Je le saluai avec respect, il ne bougea pas; je lui adressai la parole, il ne me répondit point. Saisi d'étonnement et de crainte, je retournai vers mon maître, et lui contai ce que je venais de voir. —Dieu soit loué ! dit-il, nous touchons au but de notre entreprise. O Abd-Allah ! reviens vers le vieillard, marche à lui sans crainte, et apporte-moi le coffre sur lequel repose sa tête. J'obéis, et



de retour dans la salle souterraine, je m'approchai du trône : trois marches d'argent y conduisaient. Lorsque je mis le pied sur la première, le vieillard se redressa; malgré ma surprise, je franchis la seconde, il prit alors un arc et y plaça une flèche acérée, qu'il dirigea vers moi. Sans égard pour les ordres de mon bienfaiteur, je sautai en arrière et m'enfuis de nouveau. Quand l'Arabe me vit, il me dit: —Est-ce là ce que tu m'as promis? Homme sans courage, viens avec

moi, et tu trouveras des richesses inestimables ! Je le conduisis alors vers le lieu où était le vieillard. Quand il fut près du trône, il gravit la première marche, le vieillard se leva; lorsqu'il posa le pied sur la seconde, il prit l'arc et y plaça la flèche; mais lorsque l'Arabe eut posé le pied sur la troisième marche, le vieillard banda l'arc et décocha la flèche pour le percer; mon maître la reçut sur le livre sacré, où elle se brisa comme sur un bouclier de fer. Le vieillard retomba immobile sur le trône, et ses yeux cessèrent de briller. Mon maître s'étant emparé du coffre mystérieux dont il m'avait parlé, en tira la clef magique qui ouvrait des souterrains où étaient déposés des monceaux de perles, de diamants et de rubis. Nous y fûmes; l'Indien me permit d'y puiser assez de richesses pour qu'à l'avenir je n'eusse rien à envier que je ne pusse payer. Je remplis ma ceinture, les plis de ma robe et mon turban, des plus belles perles, des plus gros diamants et de toutes sortes de pierres précieuses. Comme le sage Saadi passait devant ces trésors sans les regarder, je lui dis : — O Seigneur, pourquoi laissez-vous ici ces richesses inestimables et n'emportez-vous, pour prix de tant de travaux, qu'une chose d'une mince valeur? Le livre de la Sagesse est aujourd'hui une inutilité; quel est l'homme qui ne se croie sage, et qui veuille changer? — Mon fils, me répondit le vieillard, je touche au terme de ma carrière; ma vie s'est passée à la recherche de la vérité. Si je n'ai pas amélioré les hommes, lorsque je serai devant Dieu, il me tiendra compte non-seulement du bien que j'aurai fait, mais encore de celui que j'aurai voulu faire. Quant à toi, qui as une femme et des enfants, je t'approuve de t'assurer un avenir pour eux. Nous sortîmes de la ville enchantée, à mon grand regret d'y laisser tous ces trésors.

Quand nous fûmes dans la campagne, je me retournai pour voir le palais et la ville, mais ils avaient disparu; j'en témoignai mon étonnement à mon maître, qui me dit : — Abd-Allah, ne cherchez point à approfondir les mystères de la science, contentez-vous de vous réjouir avec moi de la réussite de notre voyage.

Nous reprîmes la route de Bagdad, et au bout de peu de temps nous y arrivâmes sans avoir éprouvé rien autre qui soit digne de vous être raconté.

Le vieillard demeura chez moi seulement pendant trois jours, qu'il employa à me lire le Gulistan et à me donner de sages conseils. — O Abd-Allah, vous êtes possesseur de grandes richesses, sachez en faire un bon usage; que la part de l'aumône soit abondante; ayez toujours présent à votre mémoire combien vous étiez malheureux lorsque je vous trouvai dans la mosquée; méfiez-vous des flatteurs, des faux amis, et même de votre bon cœur, et soyez plus prudent que l'Arabe dont je vais vous conter l'histoire.



VIII JOUR

LE CHEIKH ET LE SERPENT

Un cheikh vivait dans la crainte de Dieu et l'amour de la créature; en musulman fidèle, il disait religieusement chaque jour les cinq prières et faisait les cinq ablutions ordonnées par le Koran, son corps était sain, son bras fort et son esprit pur. Un jour qu'il était assis dans son divan, fumant son chiêhe (pipe à eau) et roulant entre ses doigts les grains précieux de son rosaire, il vit venir un serpent qui fuyait devant un homme armé d'un bâton.

— O cheikh! toi l'ami de tous, lui dit le reptile, sauve-moi en permettant que j'entre dans ton divan et que je m'y cache. — Entre, cache-toi, et que Dieu te sauve! reprit l'homme de bien. — O cheikh, continua le serpent, mon ennemi approche; il va chercher ici, et m'ayant trouvé, il me tuera. Je t'en prie, par la mort de ton père, ouvre-moi ta bouche pour m'y cacher, alors mon ennemi cherchera en vain.

— Jure-moi, dit le cheikh, que si je t'ouvre ma bouche et te loges en mon corps pour te sauver, tu ne chercheras pas à me mordre, et

que tu sortiras aussitôt que ton ennemi sera parti. Le serpent jura, et se précipita dans l'asile qui lui était ouvert.

L'homme au bâton survint. — O cheikh! dit-il, n'as-tu pas vu venir de ce côté mon ennemi le serpent? Permets que je le cherche et l'assomme. Le cheikh l'ayant permis, l'homme au bâton chercha; puis, n'ayant rien trouvé, il s'en fut. Le vieillard dit alors au serpent: — Maintenant que ton ennemi est loin, hâte-toi de sortir de mon corps! Le reptile, avançant la tête au bord de la bouche de son hôte, lui cria : — O toi! fils d'homme, tu te piques de tout savoir, et tu n'as pas su discerner le bien d'avec le mal et le bon du méchant.



A l'instant choisis : que veux-tu que je dévore, de ton foie ou de ton cœur? — Allah-Kerim! Dieu est plus miséricordieux, exclama le cheikh; quoi! je t'ai sauvé la vie, et tu veux ma mort! Eh bien! je m'y résous, mais ne souille pas l'hospitalité de ma maison. Il y a dans la

campagne, non loin d'ici, un arbre; j'irai me coucher sous son ombrage, et là tu me tueras.

Le cheikh avait beaucoup voyagé; il avait assisté maintes fois, dans les Indes, à ces spectacles forains où des baladins se jouent de charmer et prendre les serpents. Combien il regrettait de n'avoir pas près de lui quelqu'un de ces jongleurs, pour le délivrer de son ennemi!

Bien triste en son âme, il congédia ses esclaves et ses serviteurs, puis il alla s'asseoir sous l'arbre, en disant : — Serpent, au nom de Dieu, tue-moi.

Une voix plus forte que celle du muezzim, et plus harmonieuse que celle du rossignol, lui cria : — O cheikh, toi qui fus un homme habile et sage, comment ne sais-tu point te tirer du mauvais pas où tu te trouves? Prends deux feuilles de cet arbre, mange-les, et que Dieu t'aide!

Le vieillard prit les feuilles, les mangea, et aussitôt le serpent sortit de son corps, déchiré par morceaux.

— Qui es-tu donc, toi qui m'as conservé la vie? s'écria le cheikh. — Je suis le génie des bons, reprit la voix, et je suis venu pour te sauver, toi le serviteur de Dieu. Retourne dans ta maison, et vis en paix.

Le bon vieillard, plein de reconnaissance, tomba à genoux et pria. — La Hah-Hallah, Mahomet, raçoul ullah. Dieu est grand, il n'y a que Dieu, et Mahomet est son prophète.

En achevant cet apologue, Saadi ajouta : — Craignez d'exciter la jalousie, et n'oubliez jamais qu'il n'est si faible ennemi qui ne trouve tôt ou tard l'occasion de nous nuire. Le sage vieillard reçut nos embrassements, et nous quitta pour retourner à Schiraz, sa patrie, emportant les bénédictions de toute ma famille.

Après le départ de Saadi, je négligeai de suivre de si prudents conseils, et vécus avec une grande splendeur. Mon luxe, mes richesses, mon bonheur, excitèrent l'envie de mes voisins, qui me dénoncèrent à l'officier chargé du recouvrement de l'impôt, comme ayant trouvé un immense trésor. Ce magistrat me fit venir en sa présence, et m'ordonna avec dureté de lui payer la part qui en revenait au souverain. Je n'avais point trouvé de trésor, puisque je tenais de la générosité de mon maître tout ce que je possédais. Je

lui racontai mes aventures, qu'il traita de fables mal ourdies, et je reçus, par son ordre, trois cents coups de fouet, comme argument pour m'arracher la vérité. Cet indigne traitement m'ulcéra; ma fortune étant en sûreté, je persistai dans ce que j'avais déclaré, et je fus jeté dans cette prison, où je suis depuis trois ans.

En entendant ce récit, Haroun-al-Raschild semblait frappé d'étonnement, et déplorer les erreurs de la justice. Il ne fit aucune observation, mais il critiqua le jugement rendu contre le prisonnier, en le faisant revêtir d'une robe d'honneur, et en lui donnant un emploi parmi ses officiers.

Le calife, comblé des souhaits des heureux qu'il avait faits, et entouré d'un peuple immense dont il était l'idole, revint ensuite à son palais, et passa chez Zobeide, sa favorite, où l'attendaient la joie et le plaisir (1).

(1) Cette série de contes est traduite de l'arabe par M. Sainte-Croix Pajot.





DEUXIÈME SÉRIE

—

I JOUR

Histoire du prince Calaf et de la princesse de la Chine

Le prince Calaf était fils d'un ancien khan des Tartares Nogaïs. L'histoire de son siècle en fait une glorieuse mention; elle dit qu'il surpassait tous les princes de son temps en bonne mine, en esprit et en valeur; qu'il était aussi savant que les plus grands docteurs, qu'il perçait le sens mystique des commentaires de l'Alcoran et savait par cœur les sentences de

Mahomet; enfin, elle l'appelle le héros de l'Asie et le phénix de l'Orient.

En effet, ce prince, dès l'âge de dix-huit ans, n'avait peut-être pas son semblable dans le monde; il était l'âme des conseils de Timurtasch, son père. S'il ouvrait un avis, les ministres les plus consommés l'approuvaient et ne pouvaient assez admirer sa prudence et sa sagesse. Outre cela, s'il s'agissait de faire la guerre, on le voyait, à la tête des troupes de l'État, aller chercher l'ennemi, le combattre et le vaincre. Il avait déjà remporté plusieurs victoires; et les Nogaïs s'étaient rendus si redoutables par leurs heureux succès, que les nations voisines n'osaient se brouiller avec eux. Les affaires du khan son père étaient dans cette disposition, lorsqu'il vint à sa cour un ambassadeur du sultan de Carizme, qui, dans l'audience qu'on lui donna, déclara que son maître prétendait qu'à l'avenir les Tartares Nogaïs lui payassent un tribut tous les ans, autrement qu'il viendrait en personne les y forcer avec deux cent mille hommes, et ôter la couronne et la vie à leur souverain pour le punir de ne s'être pas



soumis de bonne grâce. Le khan là-dessus assembla son conseil. On mit en délibération si l'on paierait le tribut plutôt que d'en venir aux

mains avec un si puissant ennemi, ou si l'on mépriserait ses menaces. Calaf, et la plupart de ceux qui assistaient au conseil, furent de ce dernier avis, et l'ambassadeur partit avec un refus.

Après cela on envoya des députés chez les peuples voisins pour leur représenter l'intérêt qu'ils avaient de s'unir avec le khan contre le sultan de Carizme, dont l'ambition était excessive, et qui ne manquerait pas d'exiger aussi d'eux le même tribut s'il y pouvait contraindre les Nogaïs. Les députés réussirent dans leurs négociations; les nations voisines et entre autres les Circassiens prirent l'engagement de se joindre au khan et de lui fournir cinquante mille hommes. Sur cette promesse, outre l'armée que ce prince avait ordinairement sur pied, il leva de nouvelles troupes.

II JOUR



PENDANT que ces préparatifs se faisaient chez les Nogaïs, le sultan de Carizme de son côté assembla deux cent mille combattants et passa le Jaxartes à Cogende. Il traversa les pays d'Ilac et de Saganac, où il trouva des vivres en abondance, et il s'a-

vança jusqu'à Jund avant que l'armée du khan, commandée par le prince Calaf, pût se mettre en campagne, parce que les Circassiens et les autres troupes auxiliaires n'avaient pu joindre plus tôt. D'abord que Calaf eut reçu tous les secours qu'il attendait, il marcha droit à Jund ; mais à peine eut-il passé Jengikunt, que ses coureurs lui rapportèrent que les ennemis paraissaient et venaient à lui en bataille. Aussitôt le jeune prince fit faire halte et disposa ses troupes à combattre.

Les deux armées étaient à peu près égales en nombre, et les peuples qui les composaient n'étaient pas moins belliqueux les uns que les autres. Aussi le combat qui se donna fut-il sanglant et opiniâtre. Il commença le matin et dura jusqu'à la nuit. Des deux côtés les officiers et les soldats s'acquittèrent bien de leur devoir. Le sultan fit pendant l'action tout ce que pouvait faire un guerrier consommé dans le métier des armes, et le prince Calaf, plus qu'on ne devait attendre d'un si jeune général. Tantôt les Tartares Nogaïs avaient l'avantage, et tantôt ils étaient obligés de céder aux efforts des Carizmiens, de manière que les deux partis, successivement vainqueurs et vaincus, sonnèrent la retraite à l'entrée de la nuit, résolus de recommencer le combat le lendemain. Mais le commandant des Circassiens alla secrètement trouver le sultan et lui promit d'abandonner les Nogaïs, pourvu que par un traité qu'il jurerait d'observer religieusement, il s'engageât à ne jamais exiger de tribut des peuples de Circassie, sous quel prétexte que ce fût. Le sultan y consentit, le traité fut fait; le commandant regagna son quartier, et le jour suivant lorsqu'il fallut retourner à la charge, on vit tout à coup les Circassiens se détacher de leurs alliés et reprendre le chemin de leur pays.

Cette trahison causa un vif chagrin au prince Calaf qui, se voyant alors beaucoup plus faible que le sultan, aurait fort souhaité d'éviter le combat, mais il n'y eut pas moyen. Les Carizmiens attaquèrent brusquement, et profitant du terrain qui leur permettait de s'étendre, ils enveloppèrent de toutes parts les Nogaïs. Ceux-ci cependant, quoique abandonnés de leurs meilleures troupes auxiliaires et environnés d'ennemis, ne perdirent pas courage. Animés par l'exemple de leur prince, ils se serrèrent et soutinrent longtemps les plus vives charges du sultan; ils furent toutefois enfoncés, et alors

Calaf, désespérant de remporter la victoire, ne songea plus qu'à échapper à son ennemi. Il choisit quelques escadrons, et se mettant à leur tête, il se fit jour au travers des Carizmiens. Le sultan, averti de sa retraite, envoya six mille chevaux pour tâcher de le prendre; mais il trompa leur poursuite en prenant des chemins qui ne leur étaient pas connus; et enfin il arriva, peu de jours après la bataille, à la cour de son père, où il répandit la tristesse et la terreur en apprenant le malheur qui lui était arrivé.

Si cette nouvelle affligea Timurtasch, celle qu'on reçut bientôt après acheva de le mettre au désespoir. Un officier, échappé du combat, vint dire que le sultan de Carizme avait fait passer sous le sabre presque tous les Nogaïs, et qu'il s'avançait à grandes journées, dans la résolution de faire mourir toute la famille du khan et de soumettre la nation à son obéissance. Le khan se repentit alors d'avoir refusé de payer le tribut; mais, comme dit le proverbe arabe : « A quoi sert le repentir après la ruine de la ville de Basra? » Comme le temps pressait et qu'il fallait se sauver de peur de tomber au pouvoir du sultan, le khan, la princesse Elmaze (diamant), sa femme, et Calaf se chargèrent de tout ce qu'il y avait de plus précieux dans leur trésor, et sortirent d'Astracan, leur ville capitale, accompagnés de plusieurs officiers du palais qui ne voulurent point les abandonner, et des troupes, qui s'étaient fait jour avec le jeune prince au travers des ennemis.

Ils prirent la route de la grande Bulgarie; leur dessein était d'aller mendier un asile chez quelque prince souverain. Il y avait plusieurs jours qu'ils étaient en marche, et ils avaient déjà gagné le mont Caucase, lorsque quatre mille brigands, habitants de cette montagne, vinrent tout à coup fondre sur eux. Bien que Calaf eût à peine cinq cents hommes, il ne laissa pas de soutenir l'impétuosité des brigands : il en tua même une grande partie; mais il perdit toutes ses troupes, et demeura enfin au pouvoir de ces bandits, dont les uns se saisirent des richesses qu'ils trouvèrent, pendant que les autres ôtaient la vie à toutes les personnes qui suivaient le khan. Ils n'épargnèrent que ce prince, sa femme et son fils; encore les laissèrent-ils presque nus au milieu de la montagne.

III JOUR



On ne peut exprimer quelle fut la douleur de Timurtasch lorsqu'il se vit réduit à cette extrémité. Il enviait le sort de ceux qui venaient de périr à ses yeux ; et se livrant au désespoir, il voulait se donner la mort. La princesse, de son côté, fondait en pleurs et faisait retentir l'air de plaintes et de gémissements. Calaf seul avait la force de soutenir le poids d'une si mauvaise fortune ; pénétré des maximes de l'Alcoran et des sentences de Mahomet sur la prédestination, il avait une fermeté d'âme inébranlable. L'extrême affliction que le khan et sa femme faisaient éclater était sa plus grande peine. O mon père ! ô ma mère ! leur disait-il, ne succombez point à vos malheurs, songez que c'est Dieu qui veut que vous soyez si misérables. Soumettons-nous sans murmure à ses ordres absolus. Sommes-nous les premiers princes que la verge de sa justice ait frappés ? Combien de souverains avant nous ont été chassés de leurs États ; et après avoir mené une vie errante et passé même pour les plus vils mortels dans des terres étrangères, sont remontés sur leurs trônes ! Si Dieu a le pouvoir d'ôter les couronnes, il peut aussi les rendre. Espérons donc qu'il sera touché de notre misère, et qu'il fera succéder la prospérité à la déplorable situation où nous sommes.

Il ajouta plusieurs autres paroles consolantes, et à mesure qu'il parlait, son père et sa mère, attentifs à ses discours, sentaient une

secrète consolation. Ils se laissèrent enfin persuader. Je le veux, mon fils, dit le khan, abandonnons-nous à la Providence; et puisque les maux qui nous environnent sont tracés sur la table fatale, souffrons-



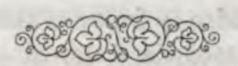
les donc sans nous plaindre. A ces mots, ce prince, sa femme et son fils, résolus d'avoir de la fermeté dans le malheur, continuèrent leur chemin à pied, car les voleurs leur avaient ôté leurs chevaux. Ils marchèrent assez longtemps, et vécurent des fruits qu'ils trouvèrent dans les vallées; mais ils s'engagèrent dans un désert où la terre ne produisant rien dont ils pussent subsister, leur courage s'abattit. Le khan, déjà dans un âge avancé, commençait à sentir que les forces lui manquaient; et la princesse, fatiguée du chemin qu'elle avait fait, pouvait à peine se soutenir; si bien que Calaf, quoiqu'il fût lui-même assez las, les portait sur ses épaules l'un après l'autre pour les soulager. Enfin, accablés tous trois de faim, de soif et de lassitude, ils arrivèrent à un endroit rempli de précipices affreux. C'était une colline très-élevée et entrecoupée de creux abominables, entre

lesquels il paraissait fort dangereux de passer; et l'on ne voyait pas d'autre chemin pour entrer dans une vaste plaine qui était au delà, parce que des deux côtés de la colline, le pays paraissait si embarrassé de ronces et d'épines, qu'on ne pouvait s'y faire un passage. Quand la princesse aperçut les abîmes, elle poussa un grand cri, et le khan perdit enfin patience. Il entre en fureur : C'en est fait, dit-il au prince son fils, je cède à mon mauvais destin, je succombe à tant de peines; je vais me précipiter moi-même dans un de ces gouffres profonds, que le ciel sans doute m'a réservés pour tombeau; je veux m'affranchir de la tyrannie de mon infortune; j'aime mieux la mort qu'une vie si pénible.

Le khan, se laissant entraîner au mouvement furieux qui l'agitait, allait se jeter dans un précipice lorsque le prince Calaf le prit entre ses bras et le retint. — Ah! mon père, lui dit-il, que voulez-vous faire? à quel transport vous abandonnez-vous? est-ce ainsi que vous témoignez la soumission que vous devez aux ordres du ciel! rentrez en vous-même. Au lieu de marquer une impatience rebelle à ses volontés, tâchons de mériter par notre constance qu'il nous regarde d'un œil plus favorable. Nous sommes, je l'avoue, dans un état très-fâcheux, et nous ne saurions sans péril marcher parmi ces abîmes; mais il y a peut-être quelque chemin pour entrer dans la plaine : permettez-moi de le chercher. Vous cependant, seigneur, calmez la violence de vos mouvements et demeurez ici avec la princesse; je serai bientôt de retour. — Allez, mon fils, répondit le khan, nous vous attendrons, ne craignez point mon désespoir, j'en serai maître jusqu'à ce que vous soyez revenu.

Le jeune prince parcourut toute la colline sans pouvoir découvrir aucun chemin. Il en fut fort affligé, se prosterna, gémit et implora le secours du ciel. Il se leva ensuite et chercha de nouveau quelque sentier qui conduisît à la plaine; enfin il en trouva un. Il le suivit en rendant grâces à Dieu de ce bonheur, et s'avança jusqu'au pied d'un arbre qui était à l'entrée de la plaine et qui couvrait de son ombre une fontaine d'une eau pure et transparente. Il aperçut aussi d'autres arbres chargés de fruits d'une grosseur surprenante. Charmé de cette découverte, il courut en donner avis à son père et à sa mère, qui reçu-

rent cette nouvelle avec d'autant plus de joie, qu'ils jugèrent par là que le ciel commençait d'avoir pitié de leur misère.



IV JOUR



Calaf les conduisit à la fontaine, où ils se lavèrent tous trois le visage et les mains, et soulagèrent l'ardente soif qui les dévorait. Ensuite ils mangèrent des fruits que le jeune prince alla leur cueillir et qui, dans le pressant besoin qu'ils avaient de nourriture, leur parurent excellents. Seigneur, disait Calaf à son père, vous voyez l'injustice de vos murmures; vous vous imaginiez que le ciel nous avait abandonnés. J'ai imploré son secours, et il nous a secourus; il n'est point sourd à la voix des malheureux qui ont une entière confiance en lui.

Ils demeurèrent près de la fontaine deux ou trois jours à se reposer et à réparer leurs forces épuisées. Après cela ils se chargèrent de fruits et s'avancèrent dans la plaine, espérant qu'elle les conduirait à quelque lieu habité. Ils ne se flattèrent pas d'une fausse espérance; ils aperçurent bientôt au-devant d'eux une ville qui leur parut grande et superbement bâtie. Ils y allèrent, et quand ils furent arrivés aux portes, ils s'arrêtèrent pour attendre la nuit, ne voulant point entrer dans la ville pendant le jour, couverts de sueur et de poussière et

presque nus. Ils s'assirent sous un arbre qui faisait beaucoup d'ombre, et s'étendirent sur l'herbe. Il y avait déjà quelque temps qu'ils se reposaient en cet endroit, lorsqu'un vieillard, sorti de la ville, vint sous le même arbre prendre le frais et s'assit auprès d'eux après leur avoir fait une profonde révérence. Ils se mirent à le saluer à leur tour, et ensuite ils lui demandèrent comment se nommait cette ville. — Elle s'appelle Jaïk, répondit le vieillard, c'est la capitale du pays où le fleuve Jaïk a sa source. Le roi Ilenge-Khan y fait son séjour. Il faut que vous soyez bien étrangers, puisque vous me faites cette question. — Oui, dit le khan, nous sommes d'un pays assez éloigné d'ici. Nous avons pris naissance dans le royaume de Carizme, et nous demeurons sur les bords de la mer Caspienne : nous nous mêlons de négoce. Nous allions avec plusieurs autres marchands dans Captchac : une grosse troupe de voleurs est venue attaquer notre caravane et l'a pillée; ils nous ont laissé la vie, mais ils nous ont mis dans l'état où vous nous voyez. Nous avons traversé le mont Caucase et nous sommes venus jusqu'ici sans savoir où nous portions nos pas.

Le vieillard, qui était un homme fort compatissant aux peines de son prochain, leur témoigna qu'il était sensible à leur malheur; et pour mieux le leur persuader, il leur offrit sa demeure. Il leur fit cette offre de si bonne grâce, que, quand ils n'auraient pas eu besoin de l'accepter, ils n'auraient pu s'en défendre. Il les mena donc chez lui dès que la nuit fut venue. C'était une petite maison fort simplement meublée, mais où tout était propre et avait plutôt un air de modestie que d'indigence. Le vieillard en entrant donna quelques ordres tout bas à un de ses esclaves, qu'on vit revenir peu de temps après suivi de deux garçons marchands, dont l'un portait un gros paquet d'habits d'hommes et de femmes tout faits, et l'autre était chargé de toutes sortes de voiles, de turbans et de ceintures. Le prince Calaf et son père prirent chacun un caftan de drap et une veste de brocart avec un turban de toile des Indes, et la princesse un habillement de femme aussi complet. Après cela l'hôte paya les marchands, les renvoya et demanda à souper. Deux esclaves dressèrent aussitôt une table avec un buffet couvert de porcelaines, de plats de bois de sandal et d'aloès et de plusieurs coupes de corail, parfumées

avec de l'ambre gris. Ils servirent ensuite un repas délicat sans être trop abondant. Le vieillard s'efforçait d'inspirer de la joie à ses hôtes; mais s'apercevant qu'il n'en pouvait venir à bout : — Je vois bien, leur dit-il, que vous avez sans cesse présent à la mémoire le souvenir de ce qui vous est arrivé. Sachez vous consoler de la perte des biens que les voleurs vous ont enlevés, les voyageurs et les négociants éprouvent souvent de semblables aventures. J'ai moi-même été volé sur le chemin de Moussel à Bagdad, j'y faillis aussi perdre la vie, et je me trouvai dans la position misérable où vous êtes. Il faut que je vous raconte mon histoire : le récit de mes malheurs pourra vous encourager à supporter les vôtres. Après ces paroles, le bon vieillard ordonna à ses esclaves de se retirer, et parla dans ces termes :



V JOUR

HISTOIRE DU PRINCE FADLALLAH

Je suis fils du roi de Moussel, du grand Bin-Ortoc. Aussitôt qu'il me vit parvenu à la vingtième année de mon âge, il voulut me marier.

Il se fit amener un grand nombre de jeunes esclaves, parmi lesquelles il y en avait de fort belles; on me les présenta. Je les regardai toutes avec indifférence; il n'y en eut pas une qui fît sur moi la moindre impression; elles s'en aperçurent, elles en rougirent et se retirèrent pleines de dépit d'avoir manqué mon cœur. Mon père fut aussi surpris de mon insensibilité; il ne l'avait pas prévue; au contraire, il avait cru que, frappé à la fois de plusieurs beautés différentes, j'aurais de la peine à faire un choix. Je lui dis que je ne me sentais pas de goût pour le mariage; que cela venait peut-être de ce que j'avais une extrême envie de voyager; que je le conjurais de m'accorder la permission d'aller seulement à Bagdad, et qu'à mon retour je pourrais me déterminer à prendre une femme. Il ne voulut pas me contraindre, il me permit de faire un voyage à Bagdad; et pour paraître en fils de roi dans cette grande ville, il ordonna qu'on me fît un magnifique équipage. Il ouvrit ses trésors et on en tira la charge de quatre chameaux de pièces d'or. Il me donna des officiers de sa maison pour me servir, avec cent soldats de sa garde pour m'escorter.

Je partis donc de Moussel avec ce nombreux cortége pour aller à Bagdad. Il ne nous arriva point d'accident les premières journées; mais une nuit, pendant que nous reposions dans une prairie où nous étions campés, nous fûmes attaqués si brusquement, et par un si grand nombre d'Arabes bédouins, que la plupart de mes gens furent égorgés avant même que je connusse tout le péril où je me trouvais. Je me mis en défense avec tout ce qui me restait de gardes et d'officiers de la maison de mon père. Nous chargeâmes les Bédouins avec tant de furie, qu'il en tomba sous nos coups plus de trois cents. Le jour étant survenu, les brigands qui nous tenaient enveloppés, honteux et irrités de l'opiniâtre résistance d'une poignée de gens, redoublèrent leurs efforts; et nous eûmes beau combattre en désespérés, ils nous accablèrent; enfin, il fallut céder à la force; ils nous ôtèrent nos armes et nos habits, et au lieu de nous réserver à l'esclavage, ou de nous laisser aller comme des gens qui étaient assez misérables de se voir dans l'état où nous étions réduits, ils voulurent venger la mort de leurs compagnons; ils furent assez lâches et assez barbares pour faire passer sous le sabre des hommes qui ne pouvaient plus se

défendre. Tous mes gens périrent; et j'allais avoir le même sort, lorsque me faisant connaître aux voleurs :—Arrêtez, téméraires, leur dis-je; respectez le sang des rois. Je suis le prince Fadlallah (le bienfait de Dieu), le fils unique de Bin-Ortoc, roi de Moussel, et l'héritier de ses États.—Je suis bien aise, me dit alors le chef des Bédouins, d'apprendre qui tu es. Il y a longtemps que nous haïssons mortellement ton père; il a fait pendre plusieurs de nos camarades qui sont tombés



entre ses mains : tu seras traité de la même manière.

En effet, il me fit lier; et les voleurs, après s'être saisis de mon équipage, me menèrent avec eux au pied d'une montagne entre deux forêts, où une infinité de petites tentes grises étaient dressées. C'était là leur retraite. On me mit sous la tente du chef, qui s'élevait au milieu des autres, et paraissait beaucoup plus grande. On me garda un jour entier, après quoi on m'attacha à un arbre, où, en attendant la mort lente qui devait venir borner mes jours, qui n'étaient encore qu'au commencement de leur course, j'avais le chagrin de me voir environné de tous ces bandits, qui m'insultaient par de piquantes railleries et prenaient plaisir à m'outrager.

Il y avait déjà longtemps que j'étais lié à l'arbre, et le dernier mo-

ment de ma vie n'était pas éloigné, quand un espion vint avertir le chef des Bédouins qu'il y avait un beau coup à faire à sept lieues de là; qu'une grosse caravane devait camper la nuit prochaine dans un certain endroit qu'il nomma. Ce chef ordonna aussitôt à ses compagnons de se préparer à partir, ce qui fut fait en peu de temps. Ils montèrent tous à cheval, et me laissèrent dans leur retraite, ne doutant point qu'à leur retour ils ne me trouvassent sans vie. Cependant le ciel, qui rend inutiles toutes les résolutions des hommes lorsqu'elles ne s'accordent pas avec ses desseins éternels, ne voulait pas que je périsse si tôt. La femme du chef des voleurs eut pitié de moi; elle vint pendant la nuit auprès de l'arbre où j'étais attaché, et me dit : — Jeune homme, je suis touchée de ton malheur, et je voudrais te tirer du danger où tu es; mais si je te déliais et te mettais en liberté, aurais-tu encore assez de force pour te sauver? — Oui, lui répondis-je; comme c'est Dieu qui vous a inspiré ce mouvement charitable, il me prêtera des forces pour marcher. Cette femme m'ôta mes liens, me donna un vieux caftan de son mari avec deux ou trois pains; et me montrant un sentier : — Va par là, me dit-elle, suis cette route, et tu arriveras à un lieu habité. Je remerciai ma libératrice, et marchai toute la nuit sans m'écarter du chemin qu'elle m'avait enseigné.

Le lendemain j'aperçus un homme à pied, qui chassait devant lui un cheval chargé de deux gros ballots. Je le joignis, et après lui avoir dit que j'étais un malheureux étranger qui ne connaissait point le pays et s'était égaré, je lui demandai où il allait. — Je vais, répondit-il, vendre des marchandises à Bagdad, où j'arriverai dans deux jours. J'accompagnai cet homme : je ne le quittai qu'en entrant dans cette grande ville; il alla où ses affaires l'appelaient, et moi je me retirai dans une mosquée, où je demeurai deux jours et deux nuits. J'avais peu d'envie d'en sortir; je craignais de rencontrer des gens de Moussel qui me reconnussent. J'avais tant de honte de me voir dans la situation où j'étais, que, bien loin de songer à découvrir ma condition, j'aurais voulu me la cacher à moi-même. La faim toutefois m'ôta une partie de ma honte, ou, pour mieux dire, il me fallut céder à cette nécessité qui nous entraîne tous. Je me résolus à mendier mon pain

comme un misérable, en attendant que je prisse un meilleur parti.

Je me présentai devant une fenêtre basse d'une grande maison, et je demandai l'aumône d'un ton de voix élevé. Une vieille esclave parut presque aussitôt avec un pain à la main, qu'elle voulut me donner. Dans le temps que je m'avançais pour le prendre, le vent, par hasard, leva le rideau de la fenêtre, et me laissa voir dans la salle une jeune dame d'une beauté surprenante; son éclat frappa ma vue comme un éclair; j'en fus tout ébloui. Je reçus le pain sans songer à ce que je faisais, et je demeurai immobile devant la vieille esclave, au lieu de lui rendre les grâces que je lui devais.



VI JOUR

J'étais si surpris, si troublé, si éperdu d'amour, qu'elle me prit sans doute pour un insensé : elle disparut, et me laissa dans la rue, occupé à regarder inutilement la fenêtre; car le vent ne leva plus le rideau. Je passai pourtant le reste de la journée à attendre un second coup de vent favorable. Quand je vis que la nuit s'approchait, je songeai à me retirer; mais avant que de m'éloigner de cette maison, je

demandai à un vieillard qui passait s'il ne savait pas à qui elle appartenait. C'est, répondit-il, la maison du seigneur Mouaffac, fils d'Adbane; c'est une personne de qualité, qui de plus est riche et homme d'honneur. Il n'y a pas longtemps qu'il était gouverneur de cette ville; mais il se brouilla avec le cadi, qui trouva moyen de le perdre dans l'esprit du calife et de lui faire ôter son gouvernement.

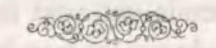
En rêvant à cette aventure, je sortis insensiblement de la ville et j'entrai dans un grand cimetière, résolu d'y passer la nuit. Je mangeai mon pain avec peu d'appétit, bien que je dusse en avoir beaucoup: ensuite je me couchai près d'un tombeau, la tête appuyée sur un monceau de briques. Je n'eus pas peu de peine à m'endormir; la fille de Mouaffac agitait terriblement mes sens; son image charmante échauffait mon imagination, et d'ailleurs le mets que j'avais mangé n'était pas assez succulent pour me procurer par ses vapeurs un sommeil aisé. Je m'assoupis pourtant malgré les idées qui m'occupaient, mais mon assoupissement ne fut pas de longue durée; un grand bruit qui se faisait entendre dans le tombeau me réveilla bientôt.

Effrayé de ce bruit, dont je ne savais pas la cause, je me levai pour prendre la fuite et m'éloigner du cimetière, quand deux hommes qui étaient à l'entrée du tombeau, m'ayant aperçu, m'arrêtèrent et me demandèrent qui j'étais et ce que je faisais dans ce cimetière. Je suis, leur dis-je, un malheureux étranger que la fortune réduit à subsister d'aumônes, et je suis venu passer ici la nuit parce que je n'ai point de logement dans la ville. — Puisque tu es un mendiant, me dit un de ces deux hommes, remercie le ciel de nous avoir rencontrés; nous allons te faire faire bonne chère. En disant cela, ils m'entraînèrent dans le tombeau, où quatre de leurs camarades mangeaient de grosses raves et des dattes, et vidaient de grandes cruches d'eau-de-vie.

Ils me firent asseoir auprès d'eux, autour d'une longue pierre qui leur servait de table, et je fus obligé de manger et de boire par complaisance. Je les soupçonnai d'abord d'être ce qu'ils étaient, c'est-à-dire des voleurs, et ils me confirmèrent bientôt par leurs discours dans mes soupçons. Ils commencèrent à s'entretenir d'un vol considérable qu'ils venaient de faire, et, s'imaginant que ce serait un grand

plaisir pour moi que d'entrer dans leur compagnie, ils m'en firent la proposition, ce qui me jeta dans un terrible embarras. Vous jugez bien que je n'étais nullement tenté de m'associer avec ces gens-là, mais je craignais de les irriter en n'acceptant pas le parti qu'ils me proposaient; c'était ce qui m'embarrassait. Je ne savais donc ce que je devais leur répondre, quand tout à coup je me vis tiré de cette peine. Le lieutenant du cadi, accompagné de vingt ou trente asas (archers) bien armés, entra dans le tombeau, se saisit des voleurs et de moi, et nous mena tous en prison, où nous passâmes le reste de la nuit. Le jour suivant, le cadi vint interroger les prisonniers. Les voleurs confessèrent leur crime, parce qu'ils virent bien qu'il leur serait inutile de le nier; pour moi, je contai au juge de quelle manière je les avais rencontrés, et comme ils assurèrent la même chose, on me fit mettre à part. Le cadi voulait m'interroger en particulier avant que de me laisser sortir de ses mains. En effet, il vint à moi et me demanda ce que j'étais allé faire dans le cimetière où j'avais été pris, et comment je passais le temps à Bagdad. Enfin il me fit mille questions, et j'y répondis avec beaucoup de sincérité, excepté que je ne lui découvris pas ma naissance. Je lui rendis surtout un compte exact de toutes mes démarches, et même je lui contai que le jour précédent, m'étant présenté devant une fenêtre de la maison de Mouaffac pour demander l'aumône, j'avais vu par hasard une jeune dame qui m'avait charmé.

Au nom de Mouaffac, je vis les yeux du cadi s'animer. Ce juge demeura quelques moments à rêver, ensuite il prit un air gai et me dit : — Jeune homme, il ne tiendra qu'à toi de posséder la dame que tu as vue hier. C'est sans doute la fille de Mouaffac, car on m'a dit qu'il a une fille d'une beauté parfaite. Quand tu serais le dernier des hommes, je te ferai arriver au comble de tes vœux. Tu n'as qu'à me laisser faire, je vais travailler à ta fortune. Je le remerciai sans pénétrer encore le dessein qu'il méditait, et je suivis l'aga de ses eunuques noirs, qui, par son ordre, me fit sortir de prison et me mena au hamman (bains publics).





VII JOUR

Pendant que j'y étais, le juge envoya deux tchaoux (exempts) chez Mouaffac, pour lui dire qu'il souhaitait de lui parler pour l'entretenir d'une affaire de la dernière conséquence. Mouaffac vint avec les tchaoux. Dès que le cadi l'aperçut, il alla au-devant de lui, le salua et l'embrassa à plusieurs reprises. Mouaffac fut assez étonné de cette réception. — Ho! ho! dit-il en lui-même, d'où vient que le cadi, mon plus grand ennemi, me fait aujourd'hui tant de civilités? Il y a quelque chose là-dessous. — Seigneur Mouaffac, lui dit le juge, le ciel ne veut pas que nous demeurions plus longtemps ennemis; il nous offre une occasion d'éteindre cette haine qui sépare depuis quelques années votre famille et la mienne. Le prince de Basra arriva hier au soir à Bagdad. Il est parti de Basra sans prendre congé du roi son père. Il a ouï parler de votre fille, et sur le portrait qu'on lui en a fait, il en est devenu si amoureux, qu'il a pris la résolution de vous la demander en mariage. Il veut que ce soit par mon entremise que cette union se forme, ce qui m'est d'autant plus agréable, que c'est un moyen de me réconcilier avec vous. — Je suis étonné, lui répondit Mouaffac, que le prince de Basra songe à me faire l'honneur d'épouser Zemroude ma fille, et que ce soit vous qui m'annonciez cette nouvelle, vous qui vous êtes toujours montré si ardent à me nuire. — Ne parlons plus du passé, seigneur Mouaffac, reprit le cadi; oublions, de grâce, tout ce que nous avons fait mutuellement l'un contre l'autre, en faveur des beaux nœuds qui vont lier à votre fille le prince de Basra; vivons le reste de nos jours en bonne intelligence.

Mouaffac était naturellement aussi bon que le juge était mauvais; il se laissa tromper aux faux témoignages d'amitié que son ennemi lui donnait. Il étouffa sa haine en ce moment, et se livra sans défiance aux caresses perfides du cadi. Ils s'embrassaient tous deux en se jurant l'un à l'autre une inviolable amitié, lorsque j'entrai dans la chambre où ils étaient, conduit par l'aga, qui m'avait fait prendre au sortir du bain une belle robe, avec un turban de mousseline des Indes, dont le bout de toile d'or pendait jusque sur mon oreille.—Grand prince, me dit le cadi dès qu'il m'aperçut, bénis soient vos pieds et votre arrivée à Bagdad, puisque vous avez bien voulu venir loger chez moi! Quelle langue pourrait vous marquer toute la reconnaissance que j'ai d'un si grand honneur? Voilà le seigneur Mouaffac, que j'ai informé du sujet de votre voyage en cette ville; il consent à vous donner sa fille, qui est belle comme un astre, pour en faire votre légitime épouse. Mouaffac me fit alors une profonde révérence, et me dit: — O fils de grand! je suis confus de l'honneur que vous souhaitez de faire à ma fille; elle se trouverait assez heureuse d'être l'esclave d'une des princesses de votre sérail.

Jugez dans quel étonnement me jetèrent ces discours, auxquels je ne savais que répondre. Je saluai Mouaffac sans lui rien dire; mais le cadi me voyant troublé, et craignant que je ne fisse quelque réponse qui renversât son projet, se hâta de prendre la parole : — Il faut, dit-il, que le contrat de mariage se fasse tout à l'heure en présence de bons témoins. En parlant ainsi, il ordonna à son aga d'aller chercher des témoins, et pendant ce temps-là il dressa le contrat.

Quand l'aga eut amené des témoins, on lut devant eux le contrat, que je signai. Mouaffac le signa aussi et ensuite le cadi, qui y mit la dernière main. Alors le juge renvoya les témoins et dit à Mouaffac : Vous savez que les affaires des grands ne se font pas comme celles des autres hommes; il faut du secret et de la diligence. Conduisez ce prince à votre maison, il est présentement votre gendre; donnez promptement vos ordres pour la consommation du mariage, et ayez soin que tout se fasse comme il faut.





VIII JOUR

Je sortis de chez le cadi avec Mouaffac. Nous trouvâmes à la porte deux beaux mulets très-richement enharnachés qui nous attendaient, et sur lesquels le juge nous fit monter avec d'assez grandes cérémonies. Mouaffac me mena chez lui, et lorsque nous fûmes entrés dans sa cour il descendit le premier, et d'un air fort respectueux se présenta pour me tenir l'étrier, ce que je fus obligé de souffrir. Après cela, il me prit par la main et me fit monter à l'appartement de sa fille, où il me laissa seul avec elle, aussitôt qu'il l'eut instruite de ce qui s'était passé chez le cadi.

Zemroude, persuadée que son père venait de la marier avec le prince de Basra, me reçut comme un mari qui devait un jour la placer sur le trône; et moi, le plus content et le plus amoureux des hommes, je passai la journée aux pieds de cette jeune dame, à qui je tâchai, par des manières tendres et complaisantes, de donner un peu de goût pour moi. Je m'aperçus bientôt que je ne perdais pas mon temps, et que ma jeunesse et mon amour faisaient sur elle quelque impression. Que cette découverte eut de charmes pour moi! Je redoublai mes soins, et j'eus le plaisir de remarquer, de moment en moment, que je faisais quelques progrès dans son cœur. Pendant ce temps-là, Mouaffac, pour célébrer les noces de sa fille, fit préparer un grand repas où se trouvèrent plusieurs personnes de sa famille. La mariée y parut plus brillante et plus belle que les houris. Les sentiments que je lui avais déjà inspirés semblaient ajouter un nouvel éclat à sa beauté.

Le repas fut suivi de danses et de concerts; plusieurs esclaves assez jolies commencèrent à danser, à chanter, et à jouer de toutes sortes d'instruments. Tandis que la compagnie était occupée à les regarder

et à les entendre, je vis disparaître la mariée avec sa mère. Quelque temps après, Mouaffac vint me prendre par la main et me conduisit à un fort bel appartement. Nous entrâmes dans une chambre très-richement meublée, où il y avait un grand lit de brocart d'or, autour duquel on voyait des bougies de cire parfumée, qui brûlaient dans des flambeaux d'argent. Zemroude, que sa mère et deux esclaves venaient de déshabiller, y était déjà couchée. Mouaffac, sa femme et les esclaves se retirèrent et me laissèrent dans cette chambre, où, après avoir rendu grâces au ciel de mon bonheur, j'ôtai mes habits et me mis au lit auprès de la personne que j'aimais plus que ma vie.



Le lendemain matin, j'entendis frapper à la porte de ma chambre. Je me levai, j'allai ouvrir; c'était l'aga noir qui portait un gros paquet de hardes. Je m'imaginai que c'était le cadi qui nous envoyait, à ma femme et à moi, deux robes d'honneur; mais je me trompais. — Seigneur aventurier, me dit le nègre d'un air railleur, le cadi vous salue et vous prie de lui rendre l'habit qu'il vous prêta hier, pour faire le prince de Basra; je vous rapporte votre vieille robe et vos haillons. Vous pouvez reprendre vos habits naturels. Je fus assez surpris de ce compliment. Je connus alors toute la malice du cadi; je remis entre

les mains de l'aga le turban et la robe de son maître, et repris mon vieux caftan, qui était tout déchiré. Zemroude avait entendu une partie du discours du nègre, et me voyant couvert de lambeaux : — O ciel! dit-elle, que signifie ce changement, et qu'est-ce que cet homme vient de vous dire? — Ma princesse, lui répondis-je, le cadi est un grand scélérat; mais il est dupe de sa malignité. Il croit vous avoir donné pour époux un misérable, né dans la plus obscure condition, et c'est avec un prince que vous êtes mariée. Je ne suis point au-dessous du mari dont vous vous imaginez avoir reçu la main; le rang du prince de Basra n'est pas au-dessus du mien. Je suis fils unique du roi de Moussel, l'héritier du grand Bin-Ortoc, et Fadlallah est mon nom. En même temps je lui contai mon histoire, sans en supprimer la moindre circonstance. Lorsque j'en eus achevé le récit : — Mon prince, me dit-elle, quand vous ne seriez pas le fils d'un grand roi, je ne vous en aimerais pas moins; et j'ose vous assurer que, si j'ai de la joie d'apprendre votre haute naissance, ce n'est que par rapport à mon père, qui est plus sensible que moi aux honneurs du monde. Toute mon ambition est d'avoir un mari qui m'aime uniquement et qui ne me fasse pas le déplaisir de me donner des rivales.

Je ne manquai pas de lui protester que je l'aimerais toute ma vie. Elle me parut charmée de cette assurance; elle appela une de ses femmes et lui donna ordre d'aller secrètement et en diligence chez un marchand, acheter un habit d'homme tout fait et des plus riches. L'esclave qui fut chargée de cette commission s'en acquitta comme on le souhaitait; elle revint promptement, chargée d'une robe et d'une veste magnifiques, avec un turban de mousseline des Indes aussi beau que l'autre, de sorte que je me trouvai en un instant encore plus richement vêtu qu'auparavant. — Hé bien! seigneur, me dit alors Zemroude, croyez-vous que le cadi ait grand sujet de s'applaudir de son ouvrage? Il a voulu faire un affront à ma famille, et il lui a procuré un honneur immortel. Il s'imagine sans doute en ce moment que nous sommes accablés de douleur. Quel sera son chagrin lorsqu'il apprendra qu'il a si bien servi ses ennemis! Mais avant que de lui faire connaître qui vous êtes, il faut punir sa mauvaise intention. Je me charge de ce soin-là. Je sais qu'il y a dans cette ville un teinturier

qui a une fille d'une laideur effroyable.... Je ne veux pas vous en dire davantage, ajouta-t-elle en se reprenant; il faut vous laisser le plaisir de la surprise. Qu'il vous suffise de savoir que je médite un projet de vengeance qui mettra le cadi au désespoir et le rendra la fable de la cour et de la ville.

Je croyais ce juge assez puni de m'avoir donné pour gendre à Mouaffac, et j'aurais souhaité qu'on se fût contenté de lui découvrir ma condition; mais Zemroude paraissait avoir un désir extrême de se venger. Vous connaissez les femmes, je ne lui aurais pas fait plaisir de m'opposer à son dessein. Elle prit de simples habits, mais propres; et après s'être couvert le visage d'un voile épais, elle me demanda la permission de sortir; je la lui accordai. Elle sortit toute seule, se rendit à l'hôtel du cadi, et se tint debout dans un coin de la salle, où ce juge donnait audience tant aux musulmans qu'aux infidèles.



IX JOUR

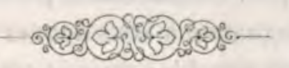
Il ne l'eut pas plutôt aperçue que, frappé de son port majestueux, il lui envoya demander par un exempt qui elle était et ce qu'elle

désirait. Elle répondit qu'elle était fille d'un artisan de la ville et qu'elle souhaitait d'entretenir le cadi d'une affaire secrète. L'exempt ayant porté cette réponse au cadi, ce juge, qui aimait naturellement le beau sexe, fit signe à Zemroude d'approcher et d'entrer dans un cabinet qui était à côté de son tribunal. Elle obéit en faisant une profonde inclination de tête; elle s'assit sur un sofa et leva son voile. Le cadi la suivit, se mit auprès d'elle et fut surpris de sa beauté. — Hé bien! ma chère enfant, lui dit-il, qu'y a-t-il pour votre service? — Seigneur, lui répondit-elle, vous qui avez le pouvoir de faire observer les lois, et qui rendez justice aux pauvres comme aux riches, soyez, je vous prie, attentif et sensible à mes plaintes, ayez pitié de la triste situation où je me trouve. — Explique-moi ton affaire, reprit le cadi déjà tout ému; je jure sur ma tête et sur mes yeux que je ferai pour toi le possible et l'impossible.

Alors Zemroude ôta son voile entièrement, et montrant au juge de beaux cheveux de couleur de musc qui flottaient par boucles sur ses épaules : — Voyez, monseigneur, lui dit-elle, si cette chevelure est désagréable; examinez, de grâce, mon visage, et dites-moi sans façon ce que vous en pensez. Le cadi, à ces paroles qui lui donnaient si beau jeu, ne demeura pas muet : — Par le sacrifice du mont Arafate, s'écria-t-il, je n'aperçois en vous aucun défaut; votre front ressemble à une lame d'argent, vos sourcils à deux arcs, vos joues à des roses, vos yeux à deux pierres précieuses qui jettent un éclat éblouissant, et l'on prendrait votre bouche pour une boîte de rubis qui renferme un bracelet de perles.

La fille de Mouaffac ne s'en tint pas là; elle se leva de dessus le sofa et fit quelques pas dans le cabinet en se donnant de bons airs : — Regardez ma taille, monseigneur, disait-elle, considérez-la bien; y trouvez-vous quelque chose d'irrégulier? n'est-elle pas libre et dégagée? Ai-je les manières contraintes, le geste embarrassé? Qu'y a-t-il de choquant dans ma démarche? — Je suis enchanté de toute votre personne, répliqua le juge; je n'ai jamais rien vu de si beau que vous. — Et que vous semble de mes bras? reprit-elle en les découvrant; ne sont-ils pas assez blancs et assez ronds? — Ah! cruelle, interrompit en cet endroit le cadi transporté d'a-

mour, tu me fais mourir! Si tu as d'autres choses à me dire, parle vite, car la raison m'abandonne et je ne puis plus soutenir ta vue. — Vous saurez donc, monseigneur, reprit Zemroude, que, malgré les attraits dont le ciel m'a pourvue, je vis dans l'obscurité d'une maison interdite non-seulement à tous les hommes, mais aux femmes même, qui pourraient par leurs discours me donner quelque consolation. Ce n'est pas qu'il ne se soit présenté souvent des partis pour moi, et il y a longtemps que je serais mariée si mon père n'avait eu la cruauté de me refuser à tous ceux qui m'ont demandée en mariage. Il dit aux uns que je suis plus sèche que du bois, et aux autres que je suis bouffie; à celui-ci, que je suis boiteuse et manchote; à celui-là, que j'ai perdu l'esprit, que j'ai un cancer au dos, que je suis hydropique et couverte de gale; enfin, il me fait passer pour une créature indigne de la compagnie des hommes, et il m'a si fort décriée, qu'il m'a rendue l'opprobre du genre humain; personne ne me recherche plus, et je suis condamnée à un éternel célibat.



X JOUR

En achevant ces paroles, elle fit semblant de pleurer et joua son personnage avec tant d'art, que le juge s'y laissa tromper. — O père barbare! s'écria-t-il, peux-tu traiter avec tant de rigueur une fille si aimable! Tu veux donc qu'un si bel arbre demeure stérile? Oh! c'est ce que je ne souffrirai point! Eh! quel est donc, poursuivit-il, le dessein de votre père? Parlez, mon ange, pourquoi ne veut-il pas vous marier? — Je n'en sais rien, seigneur, repartit

Zemroude en redoublant ses fausses larmes, j'ignore quelles peuvent être ses intentions; mais je vous avouerai que ma patience est à bout : je ne puis plus vivre dans l'état où je suis. J'ai trouvé moyen de sortir de chez mon père; je me suis échappée pour venir me jeter entre vos bras et implorer votre secours : ayez donc la bonté, monseigneur, d'interposer votre autorité pour me faire rendre justice, ou je ne réponds plus de ma vie. Je me frapperai moi-même de mon propre cangiar (poignard), et je me tuerai pour mettre fin à mes souffrances.

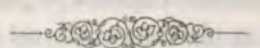
Zemroude, par ces derniers mots, acheva de renverser la cervelle au cadi. — Non, non, dit-il, vous ne mourrez point et vous ne passerez pas toute votre jeunesse dans les pleurs et les gémissements. Il ne tiendra qu'à vous de sortir des ténèbres qui recèlent vos perfections, et d'être même dès aujourd'hui la femme du cadi de Bagdad. Oui, parfaite image des houris, je suis prêt à vous épouser si vous voulez bien y consentir. — Monseigneur, répondit la dame, quand vous ne seriez pas une des plus considérables personnes de cette ville, je n'aurais point de répugnance à vous donner ma main, car vous me paraissez un homme fort aimable; mais je crains que vous ne puissiez obtenir l'aveu de mon père, quelque honneur que lui fasse votre alliance.

— N'ayez point d'inquiétude là-dessus, reprit le juge, je réponds de l'événement; dites-moi seulement dans quelle rue demeure votre père, comment il se nomme, et de quelle profession il est. — Il s'appelle Ousta Omar, repartit Zemroude; il est teinturier; il demeure sur le quai oriental du Degela (le Tigre), et l'on voit à la porte de sa boutique un palmier chargé de dattes. — Cela suffit, dit le cadi; vous pouvez présentement vous en retourner au logis, vous entendrez bientôt parler de moi, sur ma parole.

Alors la dame, après avoir regardé le juge d'un air gracieux, se couvrit le visage de son voile, sortit du cabinet et revint me trouver. Elle me rendit compte de l'entretien qu'elle venait d'avoir avec lui; à peine pouvait-elle se posséder, tant elle était transportée de joie. — Nous serons vengés, me disait-elle; notre ennemi, qui croit nous faire servir de risée au peuple, en sera lui-même le jouet. Effectivement,

le juge n'eut pas perdu de vue Zemroude, qu'il envoya un exempt chez Ousta Omar, qui se trouva dans sa maison : — Venez parler au cadi, lui dit l'exempt, il veut vous entretenir, et il m'a donné ordre de vous mener devant lui. Le teinturier pâlit à ces paroles, il crut que quelqu'un avait été se plaindre de lui au juge, et que c'était à cause de cela qu'on le venait chercher. Il suivit l'exempt avec beaucoup d'inquiétude.

Aussitôt qu'il fut devant le cadi, ce juge le fit entrer dans le même cabinet où il avait entretenu Zemroude, et le fit asseoir sur le même sopha. L'artisan était si confus de l'honneur qu'on lui faisait, qu'il changea plusieurs fois de couleur. Maître Omar, lui dit le cadi, je suis bien aise de vous voir, il y a longtemps que j'entends parler de vous avantageusement.



XI JOUR



On dit que vous êtes un homme de bonnes mœurs, que vous faites régulièrement vos cinq prières par jour, et que vous ne manquez jamais d'assister à celle du vendredi dans la grande mosquée; outre cela je sais que vous ne mangez point de porc, que vous ne buvez ni vin ni eau de-vie de dattes, et qu'enfin, pendant que vous travaillez, un de vos garçons lit l'Alcoran. — Cela est vrai, monseigneur, répondit le teinturier, je sais même par cœur plus de quatre mille hadits (sentences de Mahomet), et je me prépare à faire bientôt le pèlerinage de la Mecque. — Je vous assure, reprit le juge, que tout cela me fait beaucoup de plaisir, car j'aime passionnément les bons musulmans. On m'a dit aussi, poursuivit-il, que vous avez derrière le rideau de chasteté une fille qui est en âge d'être

mariée, cela est-il véritable? — Grand juge, repartit Ousta Omar, dont le palais sert de port et de refuge aux malheureux qui sont agités des tempêtes de ce monde, on vous a dit vrai. J'ai une fille qui est assez âgée pour avoir un mari, car elle a trente ans passés; mais la pauvre créature n'est pas en état d'être présentée à un homme; elle est laide, ou plutôt effroyable, estropiée, galeuse, imbécile; en un mot, c'est un monstre que je ne saurais trop cacher. — Bon, dit le cadi en souriant, je m'attendais à celui-là, maître Omar; j'étais bien persuadé que vous me feriez ainsi l'éloge de votre fille. Mais apprenez, mon ami, que cette galeuse, cette imbécile, cette estropiée, cette effroyable, ce monstre avec tous ses défauts, est aimée à la rage d'un homme qui souhaite de l'avoir pour femme, et que cet homme-là c'est moi.

A ce discours, le teinturier regarda le juge en face, et lui dit : Si monseigneur le cadi veut plaisanter, il est le maître; il peut, tant qu'il lui plaira, se moquer de ma fille. — Non, non, répliqua le cadi, je ne plaisante point; je suis amoureux de votre fille et je vous la demande. L'artisan fit un éclat de rire à ces paroles : Par le prophète, s'écria-t-il, quelqu'un veut vous en donner à garder, car je vous avertis, monseigneur, que ma fille est manchote, boiteuse, hydropique... — Justement, répondit le juge, je la reconnais à ce portrait-là; j'aime ces sortes de filles, c'est mon goût. — Encore une fois, reprit le teinturier, elle ne vous convient pas, elle se nomme Cayfacattaddahri (le monstre du temps), et je vous proteste qu'elle est bien nommée. — Oh! c'en est trop, dit le cadi d'un ton brusque et impérieux, je suis las de tous ces raisonnements : maître Omar, je veux que tu m'accordes cette Cayfacattaddahri telle qu'elle est, et ne me réplique pas davantage.

Le teinturier le voyant déterminé à épouser sa fille, et persuadé plus que jamais que quelqu'un, pour s'en divertir, l'avait rendu amoureux d'elle sur un faux portrait, dit en lui-même : Il faut que je lui demande un gros schirbeha (dot en argent comptant); cette somme pourra le dégoûter de ma fille et il cessera de m'en parler. Monseigneur, lui dit-il, je suis disposé à vous obéir, mais je ne livrerai point Cayfacattaddahri que vous ne m'ayez donné auparavant une

dot de mille sequins d'or. — La somme est un peu forte, dit le cadi, cependant je vais te la mettre entre les mains. En même temps il se fit apporter un grand sac plein de sequins; on en compta mille, on les pesa et le teinturier les prit. Alors le juge ordonna qu'on dressât le contrat; mais lorsqu'il fut question de le signer, l'artisan protesta qu'il ne le signerait qu'en présence de cent personnes de loi. Tu es bien défiant, lui dit le cadi; n'importe, je veux te satisfaire, car je ne prétends pas que ta fille m'échappe. Il envoya chercher sur-le-champ des docteurs et des alfaquihs, des moullas, des gens de mosquée et de justice, et il en vint plus que le teinturier n'en avait demandé.

Lorsque tous les témoins furent assemblés chez le juge, Ousta Omar prit la parole : Seigneur cadi, dit-il, je vous donne ma fille pour être votre épouse légitime, puisque vous voulez absolument que je vous l'accorde; mais je déclare devant tous ces seigneurs, que c'est à condition que si elle vous déplaît quand vous l'aurez vue et qu'il vous prenne envie de la répudier, vous lui donnerez mille sequins d'or comme ceux que j'ai reçus de vous. — Hé bien! je te le jure, dit le cadi, et j'en atteste toute l'assemblée. Es-tu content? Le teinturier répondit que oui, et sortit en disant qu'il allait lui envoyer la mariée.

Après le départ d'Omar, toute l'assemblée se sépara et le cadi demeura seul chez lui. Il y avait deux ans qu'il était marié avec la fille d'un marchand de Bagdad, avec qui jusque-là il avait vécu en assez bonne intelligence. Cette femme ayant appris que son mari songeait à de nouvelles noces, se mit en colère contre lui. Comment donc! lui dit-elle, deux têtes dans un bonnet, deux mains dans un gant, deux épées dans un fourreau, deux femmes dans une maison! Ah! volage, puisque les caresses d'une épouse fidèle et jeune encore ne sont pas capables de fixer ton inconstance, je suis prête à céder ma place à ma rivale et à me retirer chez mes parents. Tu n'as qu'à me répudier et me compter ma dot, et tu ne me reverras plus. — Tu me fais plaisir de me prévenir, lui répondit le juge, car je me faisais une peine de t'annoncer mon nouveau mariage. Aussitôt il tira d'un coffre une bourse où il y avait cinq cents sequins d'or, et la lui mettant entre les mains : Tiens, femme, lui dit-il, ta dot est là-dedans. Va,

emporte ton trousseau, je te répudie une fois, deux fois, trois fois, je te répudie. Et afin que tes parents ne doutent point que je ne t'aie répudiée, je vais te donner ces paroles écrites et signées de moi et de mon nayb, selon les lois. Il n'y manqua pas, et sa femme se retira chez son père avec son écrit et son argent.

Il ne la vit pas hors de sa maison, qu'il fit meubler magnifiquement un appartement pour recevoir sa nouvelle épouse. On y mit des tapis de pied de velours avec des tapisseries et des sofas de brocart et d'argent; plusieurs cassolettes remplies d'agréables odeurs parfumaient la chambre nuptiale. Tout était déjà prêt et le cadi attendait impatiemment Cayfacattaddahri, qui ne venait point; il appela son fidèle aga (le chef des eunuques noirs), et lui dit : L'aimable objet de mes désirs devrait, ce me semble, être ici. Qui peut la retenir si longtemps chez son père? Que les moments qui retardent mon bonheur me paraissent longs!



XII JOUR

Le cadi, impatient de voir sa nouvelle femme, allait envoyer son aga chez Ousta Omar, lorsqu'il arriva un porte-faix chargé d'une caisse de sapin, couverte d'un tapis de taffetas vert. Que m'apportes-tu là, mon ami? lui dit le juge. — Monseigneur, lui répondit le porte-

faix en posant la caisse à terre, c'est la mariée; vous n'avez qu'à ôter le tapis, et vous verrez comme elle est faite. Le cadi ôta le tapis et aperçut une fille de trois pieds et demi; elle avait le visage long et couvert de gale, des yeux enfoncés dans la tête et plus rouges que du feu, elle n'avait point de nez; il paraissait seulement au-dessus de la bouche, faite en forme de gueule de crocodile, deux larges naseaux très-dégoûtants. Il ne put voir cet objet sans horreur, il remit dessus promptement le tapis et dit au porte-faix : Que veux-tu que je fasse de cet horrible animal?—Seigneur, repartit le porte-faix, c'est la fille de maître Omar le teinturier, qui m'a dit que vous l'avez épousée par inclination. —Juste ciel! s'écria le cadi, est-ce qu'on peut épouser un monstre pareil à celui-là!

Dans ce moment, le teinturier, qui avait bien prévu la surprise du juge, arriva. Misérable, lui dit le cadi, pour qui me prends-tu? Il faut que tu sois bien effronté pour me faire de semblables tours. Tu m'oses traiter ainsi, moi qui puis me venger facilement de mes ennemis, moi qui, quand il me plaît, mets tes pareils dans les fers! Crains ma colère, malheureux! Au lieu de cet épouvantable objet que tu m'as envoyé, donne, donne-moi ton autre fille, dont rien n'égale la beauté, autrement tu éprouveras bientôt ce que peut un cadi irrité.—Monseigneur, dit Omar, cessez de me menacer, je vous en supplie, et ne soyez plus en colère contre moi. Je jure par le créateur de la lumière que je n'ai pas d'autre fille que celle-ci. Je vous ai dit mille fois qu'elle ne vous convenait point; vous n'avez pas voulu me croire; à qui vous en prenez-vous?

Le cadi, à ce discours, rentra en lui-même et dit au teinturier : Maître Omar, il est venu ici ce matin une fille parfaitement belle, qui m'a dit que vous étiez son père et que vous la faisiez passer dans le monde pour un monstre, afin que personne n'eût envie de vous la demander en mariage.—Monseigneur, lui dit l'artisan, cette belle fille-là est assurément une friponne, et il faut que vous ayez quelque ennemi.

Alors le cadi baissa la tête sur son estomac et demeura quelque temps à rêver. Ensuite prenant la parole : C'est, dit-il, un malheur qui devait m'arriver, n'en parlons plus. Fais, je te prie, remporter

ta fille chez toi, garde les mille sequins d'or que je t'ai donnés, mais ne m'en demande pas davantage si tu veux que nous soyons amis.

Quoique le juge eût juré devant les gens de loi qu'il donnerait encore mille sequins si la fille d'Omar ne lui plaisait pas, cet artisan n'osa l'obliger à tenir sa parole, de peur de se brouiller avec lui, car il le connaissait pour un homme très-vindicatif et qui savait trouver facilement l'occasion de nuire à ses ennemis. Il aima mieux se contenter de ce qu'il avait reçu. Monseigneur, lui dit-il, je vais vous obéir et vous débarrasser de ma fille, mais il faut, s'il vous plaît, la répudier auparavant. —Oh! vraiment, dit le cadi, je n'ai pas dessein d'y manquer, et je t'assure que cela sera bientôt fait. Effectivement, il envoya chercher son nayb à l'heure même, et la répudiation se fit dans les formes. Après quoi maître Omar prit congé du juge et fit emporter chez lui par le porte-faix l'horrible Cayfacattaddahri.



XIII JOUR

Cette aventure fut bientôt sue dans la ville. Tout le monde en rit et approuva fort la tromperie qu'on avait faite au cadi, qui n'en fut pas quitte pour le ridicule que cela lui donna dans Bagdad. Nous poussâmes la vengeance plus loin ; j'allai, par le conseil de Mouaffac, trouver le prince des fidèles, à qui je dis mon nom et contai mon histoire. Je ne supprimai pas, comme vous pouvez penser, les circonstances qui marquaient davantage la malignité du cadi. Le calife, après m'avoir écouté fort attentivement, me fit d'obligeants reproches : Prince, me dit-il, pourquoi n'avez-vous pas eu d'abord recours

à moi? Vous aviez honte sans doute de votre fortune, mais vous pouviez sans rougir vous présenter à mes yeux dans un état misérable. Dépend-il des hommes d'être heureux ou malheureux, et n'est-ce pas Dieu qui compose à son gré le tissu de notre vie? Deviez-vous craindre que je ne vous fisse pas un accueil favorable? Non, vous savez que j'aime et que j'estime le roi Ben-Ortoc, votre père : ma cour était un asile assuré pour vous.

Le calife me fit mille caresses, il me donna la galate (robe d'honneur), avec un fort beau diamant qu'il avait au doigt. Il me régala d'un excellent sorbet, et lorsque je fus de retour chez mon beau-père j'y trouvai six gros paquets de brocart de Perse, d'or et d'argent, deux pièces de kemkha (damas à grandes fleurs), avec un très-beau cheval persan, richement harnaché. Outre cela, il redonna à Mouaffac le gouvernement de Bagdad, et pour punir le cadi d'avoir voulu tromper Zemroude et son père, il déposa ce juge et le condamna à une prison perpétuelle, où, pour combler sa misère, il lui ordonna de vivre avec la fille d'Ousta Omar.

Peu de jours après mon mariage, j'envoyai un courrier à Moussel pour informer le roi mon père de tout ce qui m'était arrivé depuis mon départ de sa cour, et pour l'assurer en même temps que je m'en retournerais bientôt avec la personne que j'avais épousée. J'attendis impatiemment le retour de mon courrier; mais hélas! il m'apporta des nouvelles qui m'affligèrent fort : il m'apprit que Ben-Ortoc, ayant su que quatre mille Arabes bédouins m'avaient attaqué et que mon escorte avait été taillée en pièces, persuadé que je ne vivais plus, en avait conçu tant de chagrin, qu'il s'était enfin laissé mourir; que le prince Amadeddin Zengui, mon cousin germain, occupait le trône; qu'il régnait avec beaucoup d'équité, et que cependant, quoiqu'il fût généralement aimé, les peuples n'avaient pas plutôt appris que j'étais encore vivant qu'ils en avaient témoigné une joie incroyable. Le prince Amadeddin lui-même, par une lettre que le courrier me donna de sa part, m'assurait de sa fidélité, et me marquait beaucoup d'impatience de me voir pour me remettre le diadème et devenir mon premier sujet.

Ces nouvelles me firent prendre la résolution de hâter mon retour

à Moussel. Je pris congé du prince des fidèles, qui me donna trois mille chevaux de sa garde pour m'escorter jusque dans mes États, et, après avoir embrassé Mouaffac et sa femme, je partis de Bagdad avec ma chère Zemroude, qui serait morte de douleur en quittant son père et sa mère, si l'amour qu'elle avait pour moi n'en eût modéré le sentiment.



Je n'avais pas fait la moitié du chemin de Bagdad à Moussel, que l'avant-garde de mon escorte découvrit la tête d'un corps de troupes qui marchait droit à nous. Je crus que c'étaient encore des Arabes bédouins. Je mis aussitôt mes gens en bataille, et nous étions déjà disposés à combattre, lorsque mes coureurs me vinrent rapporter que les hommes que nous prenions pour des brigands et des ennemis étaient des troupes de Moussel qui venaient au-devant de moi, et qu'Amadeddin Zingui les conduisait.

Ce prince, de son côté, ayant appris qui nous étions, se détacha de sa petite armée pour me venir trouver avec les principaux seigneurs de Moussel. Il me parla conformément à sa lettre, c'est-à-dire d'une manière soumise et respectueuse, et toutes les personnes de qualité qui l'accompagnaient m'assurèrent de leur zèle et de leur fidélité.

Je pensai devoir leur montrer toute ma confiance en renvoyant les soldats de la garde du calife. Je n'eus pas lieu de me repentir : loin d'être capable de former un noir attentat, le prince Amadeddin ne songea qu'à me donner des marques de son attachement.



XIV JOUR

Lorsque nous fûmes à Moussel, notre heureuse arrivée fut célébrée par des dons aux mosquées, d'abondantes aumônes aux malheureux, des fêtes, et une illumination des jardins du palais en globes de cristal nuancés de mille couleurs. Tout le peuple témoigna par des acclamations le plaisir qu'il avait de me revoir, et fit pendant trois jours de grandes réjouissances. Les boutiques des asoua-

ques (les rues marchandes) et des bezeisteins (bazars) furent tapissées en dedans et dehors, et la nuit elles étaient éclairées de lampions qui formaient les lettres d'un verset de l'Alcoran ; de sorte que chaque boutique ayant son verset particulier, ce sacré livre se lisait tout entier dans la ville, et il semblait que l'ange Gabriel l'apportât une seconde fois à notre grand prophète en caractères lumineux.

Outre cette pieuse illumination, il y avait sur le devant des boutiques de grands plats de pileau de toutes sortes de couleurs en pyramide, avec de grandes jattes de sorbet et de jus de grenades, dont les passants buvaient et mangeaient à discrétion. A tous les carrefours on voyait des danses de tchenguis (baladins) animés par le son des tambouras et des deffs (luths et tambourins), et les calenders, selon leur coutume, couraient par la ville comme des fous furieux. Tous les gens de métier, montés sur des chariots parés de clinquant et de banderoles volantes de diverses couleurs, avec des outils qui marquaient leurs professions, après avoir traversé la grande rue, venaient, au son des fifres, des timbales et des trompettes, passer devant mon balcon, où Zemroude était assise auprès de moi, et ils nous saluaient en criant de toutes leurs forces : *Essalat ou esselam aleik ya resoul Allah! Allah ynsor Assultan* (Bénédiction et salut sur toi, ô apôtre de Dieu! Dieu donne la victoire au roi).

Je ne me contentai pas de partager ces honneurs avec la fille de Mouaffac, je m'étudiai à chercher tout ce qui pouvait lui faire quelque plaisir. Je fis mettre dans son appartement tout ce qu'il y avait de plus rare et de plus agréable à la vue. Je composai sa suite de vingt-cinq jeunes dames géorgiennes, esclaves du sérail de mon père ; les unes chantaient et jouaient parfaitement du luth, les autres de la harpe, et les autres dansaient avec autant d'art et de grâce que de légèreté. Je lui donnai aussi un aga noir avec douze eunuques, qui tous avaient quelque talent propre à la divertir.

Je régnais sur des sujets fidèles et zélés; j'aimais plus que jamais Zemroude, et j'en étais aimé. Je vivais heureux, lorsqu'un jeune derviche parut à ma cour. Il s'introduisit auprès des principaux seigneurs par un esprit plaisant et agréable ; il gagna bientôt leur amitié par ses bons mots et ses reparties justes et brillantes. Il les ac-

compagnait à la chasse, il faisait la débauche avec eux, il était de toutes leurs parties. Quelques-uns m'en parlaient tous les jours comme d'un homme qui avait la conversation charmante, et enfin ils firent si bien qu'ils me donnèrent envie de le voir et de l'entretenir.

Loin de trouver qu'on m'en eût fait un portrait flatteur, il me parut encore plus spirituel qu'on ne me l'avait dépeint. Son entretien me charma et me tira d'une erreur où sont encore aujourd'hui beaucoup de gens de qualité qui croient qu'on ne voit qu'à la cour des esprits fins et délicats. Je pris tant de goût aux discours du derviche, et il me sembla même si propre aux grandes affaires, que je voulus le mettre au nombre de mes ministres; mais il me remercia et me dit qu'il avait fait vœu de n'exercer jamais aucun emploi; qu'il aimait à mener une vie libre et indépendante; qu'il méprisait les honneurs et les richesses et se contentait de ce que Dieu, qui a soin des plus vils animaux, lui faisait trouver pour subsister; en un mot, qu'il était content de sa condition.

J'admirais un homme si détaché des choses du monde, et j'en avais plus d'estime pour lui; je le recevais agréablement toutes les fois qu'il se présentait pour me faire sa cour; s'il était dans la foule des courtisans, mes yeux l'allaient chercher, et il était un de ceux à qui j'adressais le plus souvent la parole : je conçus insensiblement tant d'amitié pour lui, que j'en fis mon favori.

Un jour que je chassais dans un bois, je m'écartai du gros de la chasse, et le derviche se trouva seul avec moi. Il commença de m'entretenir de ses voyages, car quoiqu'il fût encore jeune, il ne laissait pas d'avoir voyagé. Il me parla de plusieurs choses curieuses qu'il avait vues dans les Indes, et entre autres d'un vieux brahmane qu'il y avait connu. Ce grand personnage, me dit-il, savait une infinité de secrets, tous plus curieux les uns que les autres : la nature n'avait rien d'impénétrable pour lui. Il mourut entre mes bras; mais comme il m'aimait, avant que d'expirer il me dit : — Mon fils, je veux t'apprendre un secret, afin que tu te souviennes de moi, à condition que tu ne le diras à personne. Je le lui promis, ajouta le derviche, et sur la foi de ma promesse, il m'apprit ce secret.

— Hé! de quelle nature est ce secret? lui dis-je. N'est-ce pas celui

de faire de l'or? — Non, sire, répondit-il, c'est un secret plus rare et bien plus précieux, c'est de ranimer un corps mort. Ce n'est pas, poursuivit-il, que je puisse rendre à un cadavre la même âme qu'il a perdue, le ciel seul a le pouvoir de faire ce miracle, mais je puis faire entrer mon âme dans un corps privé de vie, et j'en ferai l'épreuve devant votre majesté quand il lui plaira. — Très-volontiers, lui dis-je, et ce sera tout à l'heure si vous voulez.



XV JOUR

Il passa fort à propos auprès de nous dans ce moment une biche, et je lui décochai une flèche qui la perça et l'abattit. Nous allons voir, repris-je alors, si vous ranimerez cet animal. — Sire, reprit le dervi-che, votre curiosité sera bientôt satisfaite : remarquez bien ce que je vais faire. A peine eut-il achevé ces paroles, que je vis tout à coup tomber son corps sans sentiment, et en même temps je vis la biche

se relever avec beaucoup de légèreté. Je vous laisse à juger de ma surprise. Quoiqu'il ne fût pas permis de douter de ce que je voyais, je me défiai du rapport de mes yeux. Cependant la biche me vint flatter, et après avoir fait plusieurs bonds, elle tomba, et aussitôt le corps du derviche, qui était étendu par terre, se ranima.

Je fus charmé d'un si beau secret et je priai le derviche de me l'apprendre. Sire, me dit-il, je suis fâché de ne pouvoir contenter votre envie, mais je promis au brahmane mourant de ne faire part de ce secret à personne, et je suis esclave de ma parole. Plus le derviche se défendait de satisfaire mes désirs curieux, plus je sentais qu'il les irritait. Au nom de Dieu, lui dis-je, ne me refuse point la satisfaction que je te demande; je te promets aussi de ne pas découvrir ce secret, et je jure par celui qui nous a créés tous deux que je n'en ferai jamais un mauvais usage. Le derviche rêva un moment; ensuite reprenant la parole : — Je ne puis, dit-il, tenir contre un roi que j'aime plus que ma vie : je me rends à tant d'instances. Aussi bien, ajouta-t-il, je ne fis au brahmane qu'une simple promesse, je ne me liai point par un serment inviolable : je vais donc apprendre mon secret à votre majesté. Il ne s'agit que de retenir deux mots, il suffit de les dire mentalement pour ranimer un cadavre. En même temps il me les apprit.

Je ne les sus pas plutôt que je voulus en éprouver la vertu; je les prononçai dans l'intention de faire passer aussi mon âme dans le corps de la biche, et je me vis à l'instant métamorphosé en cet animal. Mais le plaisir que j'avais de sentir que l'opération se faisait heureusement se changea bientôt en douleur, car dès que mes esprits furent entrés dans le corps de la biche, le perfide fit passer les siens dans mon cadavre, et bandant promptement mon arc, il allait me percer d'une de mes flèches si, jugeant à son action de son dessein, je ne me fusse dérobé à ses coups par une prompte fuite. Il ne laissa pas de décocher une flèche, mais par bonheur il me manqua.

Me voilà donc réduit à vivre avec les animaux des montagnes et des bois, heureux si je leur eusse plus parfaitement ressemblé, et qu'en perdant la forme humaine, j'eusse aussi perdu la raison : je n'aurais pas été la proie de mille affligeantes réflexions.

XVI JOUR

PENDANT que je déplorais mon infortune dans les forêts, le derviche occupait le trône de Moussel, et, ce qui me faisait beaucoup de peine, il possédait Zemroude. Il laissa dans le bois son corps de derviche, et fort satisfait d'avoir pris le mien, il goûtait en paix la douceur de régner. Comme il craignait pourtant qu'avec le même secret qui m'avait été si funeste, je ne trouvasse moyen de m'introduire dans le palais et de me venger de sa personne, il ordonna, dès le même jour qu'il se vit à ma place, qu'on tuât toutes les biches qu'on trouverait dans le royaume, voulant, disait-il, purger ses États de cette sorte de bêtes, qu'il haïssait mortellement; et, pour mieux engager ses sujets à détruire ces animaux, il fit publier qu'il donnerait trente sequins pour chaque biche dont on lui apporterait la tête.

Les peuples de Moussel, animés par l'espérance du gain, se répandirent dans les campagnes avec leurs arcs et leurs flèches; ils entrèrent dans les forêts, parcoururent les montagnes et percèrent de leurs traits toutes les biches qu'ils rencontrèrent. Heureusement leurs coups n'étaient pas à craindre pour moi, car ayant aperçu au pied d'un arbre un rossignol mort, je le ranimai; et sous cette nouvelle forme je volai vers le palais de mon ennemi et me glissai dans l'épais

feuillage d'un arbre du jardin. Cet arbre n'était pas éloigné de l'appartement de la reine. Là, rêvant à ma triste aventure et au bonheur de mon rival, je m'attendris et je commençai à chanter mes peines. C'était un matin, le soleil se levait, et déjà plusieurs oiseaux, charmés de revoir sa lumière, exprimaient par leurs chants la joie qui les animait. Pour moi, peu sensible à la clarté du nouveau jour, je n'étais occupé que de mes ennuis; les yeux tristement tournés vers l'appartement de Zemroude, je poussais dans les airs une voix si plaintive, que j'attirai cette princesse à une fenêtre. Je continuai mon douloureux ramage à sa vue; je m'efforçai même de le rendre encore plus touchant, comme si j'eusse pu lui faire comprendre le sujet de ma douleur. Mais, hélas! elle prenait plaisir à m'écouter, et j'avais la mortification de remarquer qu'au lieu de se laisser toucher à mes pitoyables accents, elle n'en faisait que rire avec une de ses esclaves qui était accourue à la même fenêtre pour m'entendre.

Je ne sortis point du jardin ce jour-là ni les autres suivants, et j'avais soin tous les matins de chanter au même endroit. Zemroude ne manquait pas non plus de se mettre à ses fenêtres, et, ce qui me parut l'ouvrage du ciel, elle eut envie de m'avoir. Écoutez, dit-elle à ses femmes, je veux qu'on prenne ce rossignol; qu'on aille chercher des oiseliers, j'aime cet oiseau, j'en suis folle; qu'on fasse si bien qu'on s'en saisisse et qu'on me l'apporte. On obéit à la reine, on fit venir d'habiles oiseliers qui me tendirent des filets; et comme je n'avais pas dessein de leur échapper, parce que je voyais bien qu'on n'en voulait à ma liberté que pour me rendre esclave de ma princesse, je me laissai prendre. D'abord que je fus entre ses mains, elle fit paraître une grande joie. — Mon mignon, dit-elle en me flattant, charmant rossignol, je veux être ta rose. Je me sens déjà pour toi une tendresse infinie. A ces mots elle me baisa, moi je portai mon bec doucement sur ses lèvres. Ah! le petit fripon, s'écria-t-elle en riant, il semble qu'il entende ce que je lui dis. Enfin, après m'avoir caressé, elle me mit elle-même dans une cage de fil d'or qu'un eunuque de sa maison avait été acheter dans la ville.

Je chantais tous les jours dès qu'elle était éveillée, et lorsque,

pour me flatter ou me donnait quelque chose, elle se présentait devant ma cage; bien loin de paraître farouche, j'étendais mes ailes pour lui marquer ma joie, et lui tendais mon petit bec. Elle était étonnée de me voir apprivoisé en si peu de temps; quelquefois elle me tirait de ma cage, et me laissait voler dans sa chambre; j'allais toujours à elle pour lui faire des caresses et recevoir les siennes, et si quelqu'une de ses esclaves me voulait prendre, je la pinçais très-rudement. Je me rendis par ces manières peu à peu si cher à Zemroude, qu'elle disait souvent que si par malheur je venais à mourir, elle en serait inconsolable, tant elle se sentait attachée à moi.



XVII JOUR

Si dans mon malheur j'avais quelque plaisir d'être dans l'appartement de la reine, je le payais bien cher quand le derviche venait la voir. Quel affreux supplice! je ne puis même encore aujourd'hui y penser sans frémir. Je levais de temps en temps les yeux au ciel pour lui demander vengeance; mes plumes se hérissaient, et le cœur bouffi de colère, je m'agitais, je me tourmentais extraordi-

nairement dans ma cage. Si quelquefois la reine me caressait devant le traître et qu'il voulût lui-même me flatter, je lui donnais des coups de bec de toute ma force et faisais paraître beaucoup de fureur; mais ma rage ne servait qu'à les réjouir l'un et l'autre et ne pouvait me venger.

Zemroude avait aussi dans sa chambre une chienne qu'elle aimait.

Cet animal, un jour que nous étions seuls, mourut en faisant ses petits. Sa mort m'inspira la pensée de faire une troisième épreuve du secret. Il faut, dis-je en moi-même, que je passe dans le corps de cette chienne; je veux voir ce que produira le chagrin que la princesse aura de la mort de son rossignol. Je ne sais pourquoi cette fantaisie me prit, car je ne prévoyais pas à quoi cette nouvelle métamorphose pouvait aboutir; mais ce mouvement me parut un avis secret du ciel, et je le suivis à tout hasard.

Lorsque Zemroude revint dans la chambre, son premier soin fut de venir se présenter devant la cage. Dès qu'elle s'aperçut que le rossignol était mort, elle fit un cri qui attira toutes ses esclaves.—Qu'avez-vous, madame? lui dirent-elles d'un air effrayé. Vous est-il arrivé quelque malheur?—Vous me voyez au désespoir, répondit la princesse en pleurant amèrement; mon rossignol est mort! Mon cher oiseau, mon petit mari, pourquoi m'es-tu si tôt enlevé? Je ne goûterai donc plus la douceur de tes chants! je ne te reverrai plus! Qu'ai-je fait pour mériter que le ciel me punisse avec tant de rigueur?

Elle était si affligée, que ses femmes tâchèrent vainement de la consoler; leurs discours ne servirent qu'à irriter sa douleur. Une d'entre elles courut avertir le derviche de l'état où se trouvait la reine. Il se rendit auprès d'elle en diligence et lui représenta que la mort d'un oiseau ne devait pas causer une si grande affliction; que la perte n'était pas irréparable; que si elle aimait tant les rossignols et qu'elle en voulût avoir, il était aisé de la contenter. Mais il eut beau parler, tous ses raisonnements furent inutiles, il ne put rien gagner sur Zemroude.—Cessez, seigneur, lui dit-elle, cessez de combattre ma douleur, vous ne la vaincrez jamais. Je sais bien que c'est une grande faiblesse de ne pouvoir se consoler de la mort d'un oiseau, j'en suis persuadée comme vous, et toutefois je ne puis résister à la

force du coup qui m'accable. J'aimais ce petit animal, il paraissait sensible aux caresses que je lui faisais et il y répondait d'une manière qui me ravissait. Si mes femmes s'en approchaient, il se montrait farouche ou plutôt dédaigneux, au lieu qu'il venait au-devant de ma main quand je l'avançais pour le prendre. Il semblait qu'il se sentit de l'amour pour moi; il me regardait d'un air tendre et languissant, et l'on eût dit quelquefois qu'il était mortifié de n'avoir pas l'usage de la parole pour m'exprimer ses sentiments. Je lisais cela dans ses yeux. Ah! je n'y puis penser sans désespoir, mon aimable oiseau, je t'ai perdu pour jamais! En achevant ces mots, elle redoubla ses pleurs et parut ne pouvoir souffrir aucune consolation.



XVIII JOUR

Je conçus un présage favorable de la vivacité de cette douleur; j'étais dans un coin de la chambre, où je donnais à teter à mes petits

chiens, d'où j'entendais tout ce qui se disait et observais tout ce qui se faisait sans qu'on prît garde à moi. J'eus un pressentiment que le derviche, pour consoler la reine, mettrait en œuvre son secret, et ce pressentiment ne fut pas trompeur.

Le derviche, voyant que la princesse n'était pas capable d'écouter la raison, comme il l'aimait éperdument et qu'il était touché de ses larmes, au lieu de se répandre en discours superflus, ordonna aux esclaves de la reine de sortir de la chambre et de le laisser seul avec elle.— Madame, lui dit-il alors, croyant que personne ne l'entendait, puisque la mort de votre rossignol vous fait tant de peine, il faut qu'il revive; ne vous affligez plus, vous le reverrez vivant; je promets de le rendre à votre tendresse; dès demain, à votre réveil, vous l'entendrez chanter encore et vous aurez le plaisir de le caresser.

— Je vous entends, seigneur, lui dit Zemroude, vous me regardez comme une insensée dont il faut flatter la douleur; vous me faites espérer que demain je reverrai mon rossignol en vie; demain vous remettrez ce miracle au jour suivant, et ainsi en différant toujours, vous comptez que peu à peu vous me ferez oublier mon oiseau; ou bien, poursuivit-elle, vous avez dessein d'en faire chercher un autre aujourd'hui et de le mettre à sa place pour tromper mon affliction.
— Non, ma reine, repartit le derviche, non; c'est cet oiseau que vous voyez étendu dans sa cage sans sentiment, ce rossignol, l'heureux objet d'une si vive douleur, c'est lui-même qui chantera; je lui donnerai une vie nouvelle et vous pourrez lui prodiguer vos bontés. Il en connaîtra mieux le prix et vous le verrez encore plus empressé à vous plaire, car ce sera moi qui l'animerai; tous les matins je le ferai revivre pour vous divertir. Je puis faire ce prodige, continua-t-il, c'est un secret que je possède; si vous en doutez ou si vous avez trop d'impatience de revoir votre oiseau ranimé, je vais le faire revivre tout à l'heure.

Comme la princesse ne lui répondait point et qu'il jugeait par son silence qu'elle n'était pas bien persuadée qu'il pût faire ce qu'il disait, il alla s'asseoir sur un sofa, où, par la vertu des deux paroles cabalistiques qui servaient comme de véhicule à l'âme pour la faire passer dans un cadavre, il laissa son corps, ou plutôt le mien, et entra dans

celui du rossignol. L'oiseau se mit aussitôt à chanter dans sa cage, au grand étonnement de Zemroude. Mais la voix ne tarda guère à lui manquer, car d'abord qu'il eut commencé son ramage, je quittai le corps de la chienne et me hâtai de reprendre le mien. En même temps, courant à la cage, j'en tirai brusquement l'oiseau et lui tordis le cou. — Que faites-vous, seigneur? me dit la princesse. Pourquoi traitez-vous ainsi mon rossignol? Si vous ne vouliez pas qu'il vécût, vous ne deviez pas le rappeler à la vie.

— Grâce au ciel, m'écriai-je alors, sans faire attention à ce qu'elle disait, tant j'étais occupé de la vengeance que je venais de tirer de l'outrage fait à mon honneur et à mon amour, c'en est fait! je viens de punir le perfide dont l'exécrable trahison méritait un plus rigoureux châtiment! Si Zemroude avait été surprise de revoir son rossignol vivant, elle ne le fut pas moins de m'entendre prononcer ces paroles avec beaucoup d'émotion. — Seigneur, me dit-elle, quel transport vous agite et que signifie ce que vous venez de dire?



XIX JOUR

Je lui racontai tout ce qui m'était arrivé, et je remarquai qu'en lui faisant ce récit elle frémissait à tous moments : tantôt la honte de m'avoir été infidèle, quoique innocemment, la faisait rougir, et tantôt la douleur qu'elle en ressentait la rendait plus pâle que la mort.

Elle ne pouvait douter que je ne fusse véritablement Fadlallah, parce qu'elle savait qu'on avait trouvé dans le bois le corps du derviche, et l'ordre qu'il avait donné de tuer toutes les biches.

Après avoir achevé d'instruire Zemroude d'une si étrange aventure, je m'en repentis; j'aurais pu lui dire seulement que quelque grand cabaliste m'avait appris le secret de ranimer un corps mort, sans lui parler du tour que le derviche m'avait fait. Plût au ciel

qu'elle eût toujours ignoré cette horrible perfidie! peut-être, hélas! vivrait-elle encore! Mais que dis-je? où mon esprit va-t-il s'égarer? Ne sais-je pas que les biens et les maux qui doivent nous arriver sont marqués dans le ciel?

La fille de Mouaffac conçut tant de chagrin d'avoir fait le bonheur d'un misérable, qu'il me fut impossible de la consoler. J'eus beau lui représenter que son erreur l'excusait entièrement et que tout le crime devait être imputé au derviche, qui l'avait expié par sa mort, malgré toutes les assurances que je lui donnai de l'aimer toujours avec la même tendresse, je ne pus lui faire oublier ce désagréable événement. Elle tomba malade, et mourut entre mes bras en me demandant pardon d'un crime dont elle n'était pas coupable et qui ne m'ôtait rien de mon amour pour elle.

En effet, quand elle fut morte et que j'eus rendu à son tombeau tous les soins que je lui devais, je fis appeler le prince Amadeddin Zengui. — Mon cousin, lui dis-je, je n'ai point d'enfants, je me démets en votre faveur de la couronne de Moussel, je vous l'abandonne; je renonce à la grandeur souveraine et veux passer le reste de ma vie dans un état obscur. Amadeddin, qui m'aimait véritablement, n'épargna rien pour me détourner de ma résolution, mais je lui fis connaître qu'il la combattait inutilement. — Prince, lui dis-je, le dessein en est pris, je vous donne mon rang. Occupez le trône de Fadlallah, et puissiez-vous être plus heureux que lui! Régnez sur des peuples qui connaissent votre mérite et ont déjà éprouvé le bonheur de vous avoir pour maître. Pour moi, dégoûté des grandeurs, je vais dans des climats éloignés, vivre comme un homme d'une condition commune, et là, libre des soins attachés au pouvoir souverain, je veux pleurer Zemroude, et, me rappelant les jours heureux que nous avons passés ensemble, faire mon unique occupation d'un si doux souvenir.

Je laissai donc Amadeddin sur le trône de Moussel, et, accompagné seulement de quelques esclaves, je pris la route de Bagdad, où j'arrivai heureusement avec beaucoup d'or et de pierreries. J'allai descendre chez Mouaffac. Sa femme et lui ne furent pas peu surpris de me voir, et ils le furent encore bien davantage lorsque je leur appris

la mort de leur fille, qu'ils aimaient passionnément. Je ne fis pas ce récit sans répandre des larmes ni sans exciter les leurs. Je ne demeurai pas longtemps à Bagdad, je me joignis à un grand nombre de pèlerins qui allaient à la Mecque, où, après avoir fait mes dévotions, je trouvai par hasard une compagnie de pèlerins tartares, avec qui je vins en Tartarie. Nous arrivâmes dans cette ville; j'en trouvai le séjour agréable, je m'y arrêtai, je m'y établis, et il y a près de quarante années que j'y demeure. J'y passe pour un étranger qui s'est autrefois mêlé de négoce; je m'occupe de contemplation et d'étude; j'y mène une vie retirée, je ne vois presque personne. Zemroude est toujours présente à ma pensée, et je prends plaisir à m'en ressouvenir.



XX JOUR

CONTINUATION DE L'HISTOIRE DU PRINCE CALAF

ET DE LA PRINCESSE DE LA CHINE

Fadlallah, ayant achevé le récit de ses aventures, dit à ses hôtes : —Voilà mon histoire. Vous voyez par mes malheurs et par les vôtres que la vie humaine est un roseau sans cesse agité par le vent froid du Nord. Je vous dirai pourtant que je vis heureux et tranquille depuis que je suis à Jaïc; je ne me repens point d'avoir abandonné la couronne de Moussel; je trouve des douceurs dans l'obscurité du sort dont je jouis.

Timurtasch, Elmaze et Calaf donnèrent mille louanges au fils de Bin-Ortoc; le khan admira la résolution qu'il avait pu prendre de se dépouiller lui-même de ses États pour vivre comme un particulier

dans une terre étrangère, où l'on ne savait pas même le rang qu'il avait autrefois tenu dans le monde. Elmaze loua la fidélité qu'il avait gardée à Zemroude et le ressentiment qu'il avait eu de sa mort. Et enfin Calaf lui dit: — Seigneur, il serait à souhaiter que tous les hommes qui sont dans l'adversité eussent autant de constance que vous en avez fait paraître dans la mauvaise fortune.

Ils continuèrent de s'entretenir jusqu'à ce qu'il fût temps de se retirer. Alors Fadlallah appela ses esclaves, qui apportèrent des bougies dans des flambeaux faits de bois d'aloès, et menèrent le khan, la princesse et son fils dans un appartement où régnait la même simplicité qu'on voyait dans le reste de la maison. Elmaze et Timurtasch demeurèrent dans une chambre, et Calaf alla se coucher dans une autre. Le lendemain matin le vieillard entra dans l'appartement de ses hôtes lorsqu'ils furent levés, et il leur dit : — Vous n'êtes pas seuls malheureux; on vient de m'apprendre qu'un ambassadeur du sultan de Carizme arriva hier au soir dans cette ville; que son maître l'envoie à Ilenge-Khan pour le prier, non-seulement de ne pas donner un asile au khan des Nogaïs, son ennemi, mais même de le faire arrêter s'il passe dans le pays de Jaïc. Effectivement, poursuivit Fadlallah, le bruit court que ce khan infortuné, de peur de tomber entre les mains du sultan de Carizme, a quitté sa capitale et s'est sauvé avec sa famille. A cette nouvelle, Timurtasch et Calaf changèrent de couleur, et la princesse s'évanouit.

L'évanouissement d'Elmaze, aussi bien que le trouble du père et du fils, fit juger à Fadlallah que ses hôtes n'étaient pas des marchands. — Je vois bien, leur dit-il après que la princesse eut repris l'usage de ses sens, que vous prenez beaucoup de part aux malheurs du khan des Nogaïs; ou plutôt, vous dirai-je ce que je pense? je crois que vous êtes tous trois les déplorables objets de la haine du sultan. — Oui, seigneur, lui dit Timurtasch, nous sommes les victimes qu'il veut sacrifier. Je suis le khan des Nogaïs; vous voyez ma femme et mon fils; nous aurions tort de ne nous pas découvrir à vous, après la réception et la confidence que vous nous avez faites. J'espère même que par vos conseils vous nous aiderez à sortir de l'embarras où nous nous trouvons.

XXI JOUR

— La conjoncture est assez délicate, répliqua le vieux roi de Moussel; je connais Ilenge-Khan, il craint le sultan de Carizme, et il ne faut pas douter que pour lui plaire il ne vous fasse chercher partout. Vous ne serez pas en sûreté chez moi ni dans aucune autre maison de cette ville : vous n'avez point d'autre parti à prendre que de sortir promptement du pays de Jaïc; passez la rivière d'Irtiche et gagnez le plus tôt qu'il vous sera possible les frontières de la tribu de Berlas. Timurtasch, sa femme et Calaf goûtèrent cet avis. Aussitôt Fadlallah leur fit préparer trois chevaux avec des provisions, et leur donnant une bourse pleine de pièces d'or : — Partez vite, leur dit-il, vous n'avez point de temps à perdre; dès demain peut-être, Ilenge-Khan vous fera chercher.

Ils rendirent au vieux roi les grâces qu'ils lui devaient; ils sortirent ensuite de Jaïc, passèrent l'Irtiche, et, s'étant joints à un chamelier qui s'y rendait, ils arrivèrent après plusieurs jours de marche sur les terres de la tribu de Berlas. Ils s'arrêtèrent à la première horde qu'ils rencontrèrent, ils y vendirent leurs chevaux, et y vécurent avec assez de tranquillité tant qu'ils eurent de l'argent; mais lorsqu'il vint à leur man-

quer, les chagrins du khan se renouvelèrent. — Pourquoi faut-il que je sois encore au monde? Ne valait-il pas bien mieux attendre dans mes États mon superbe ennemi et périr en défendant ma ville capitale, que de conserver une vie qui n'est qu'un enchaînement de malheurs? C'est en vain que nous souffrons patiemment nos disgrâces, le ciel ne nous rendra jamais heureux, puisque, malgré la soumission que nous avons à ses ordres, il nous laisse toujours dans la misère. — Seigneur, lui dit Calaf, ne désespérons point de voir finir nos maux ; le ciel, qui dispose des événements, nous en prépare peut-être d'agréables que nous ne pouvons prévoir. Allons, poursuivit-il, à la principale horde de cette tribu ; j'ai un pressentiment que notre fortune y pourra changer de face.



Ils allèrent donc tous trois à la horde où demeurait le khan de Berlas. Ils entrèrent sous une grande tente qui servait d'hôpital aux pauvres étrangers, et ils se couchèrent dans un coin, fort en peine de ce qu'ils feraient pour subsister. Calaf laissa son père et sa mère en cet endroit, sortit, et s'avança dans la horde en demandant la charité aux passants; il en reçut une petite somme d'argent, dont il acheta des provisions, qu'il porta sur la fin du jour à son père et à sa mère. Ils ne purent tous deux s'empêcher de pleurer quand ils surent que leur fils venait de demander l'aumône. Calaf s'attendrit avec eux et leur dit : — Rien, je l'avoue, ne me paraît plus mortifiant que d'être réduit à mendier ; cependant, si je ne puis autrement vous procurer du secours, je le ferai, quelque honte qu'il m'en coûte. Mais, ajouta-t-il, vous n'avez qu'à me vendre comme un esclave, et de l'argent qui vous en reviendra vous aurez de quoi vivre longtemps. — Que dites-vous, mon fils? s'écria Timurtasch à ce dis-

cours. Vous nous proposez de vivre aux dépens de votre liberté ! ah ! dure plutôt toujours l'infortune qui nous accable ! S'il faut vendre quelqu'un de nous trois pour secourir les deux autres, c'est moi ; je ne refuse point de porter pour vous deux le joug de la servitude.

—Seigneur, reprit Calaf, il me vient une pensée : demain matin j'irai me mettre parmi les porte-faix ; quelqu'un m'emploiera, et nous vivrons ainsi de mon travail. Ils s'arrêtèrent à ce parti. Le jour suivant, le prince se mêla parmi les portefaix de la horde et attendit que quelqu'un voulût se servir de lui ; mais il arriva par malheur que personne ne l'employa, de manière que la moitié de la journée était déjà passée qu'il n'avait encore rien gagné. Cela l'affligeait fort. Si je ne fais pas mieux mes affaires, dit-il en lui-même, comment pourrai-je nourrir mon père et ma mère?

Il s'ennuya d'attendre en vain parmi les portefaix que quelqu'un vînt s'adresser à lui. Il sortit de la horde et s'avança dans la campagne pour rêver plus librement aux moyens de subsister. Il s'assit sous un arbre, où, après avoir prié le ciel d'avoir pitié de sa situation, il s'endormit. A son réveil, il aperçut auprès de lui un faucon d'une beauté singulière : il avait la tête ornée d'un panache de mille couleurs, et il portait au cou une chaîne de feuilles d'or garnie de diamants, de topazes et de rubis. Calaf, qui entendait la fauconnerie, lui présenta le poignet, et l'oiseau se mit dessus. Le prince des Nogaïs en eut beaucoup de joie. Voyons, dit-il en lui-même, où ceci nous mènera ; cet oiseau, selon toutes les apparences, appartient au souverain de cette horde. Il ne se trompait pas, c'était le faucon d'Alinguer, khan de Berlas, que ce prince avait perdu à la chasse le jour précédent. Ses grands veneurs le cherchaient dans la campagne avec d'autant plus d'ardeur et d'inquiétude que leur maître les avait menacés du dernier supplice s'ils revenaient à la cour sans son oiseau, qu'il aimait passionnément.



XXII JOUR

Le prince Calaf rentra dans la horde avec le faucon. Aussitôt tout le peuple se mit à crier :—Hé ! voilà le faucon du khan retrouvé ! Béni soit le jeune homme qui va réjouir notre prince en lui portant son oiseau ! Effectivement, lorsque Calaf fut arrivé à la tente royale et qu'il y parut avec le faucon, le khan, transporté de joie, courut à son oiseau et lui fit mille caresses. Ensuite s'adressant au prince des Nogaïs, il lui demanda où il l'avait trouvé. Calaf raconta la chose comme elle s'était passée. Après cela le khan lui dit : — Tu me parais étranger. De quel pays es-tu et quelle est ta profession ?—Seigneur, lui répondit le fils de Timurtasch en se prosternant à ses pieds, je suis fils d'un marchand de Bulgarie qui possédait de grands biens ; je voyageais avec mon père et ma mère dans le pays de Jaïc ; nous avons rencontré des voleurs qui ne nous ont laissé que la vie, et nous sommes venus jusqu'à cette horde en mendiant.

—Jeune homme, reprit le khan, je suis bien aise que ce soit toi qui

aies trouvé mon faucon, car j'ai juré d'accorder à la personne qui me le rapporterait les trois choses qu'il voudrait me demander; ainsi tu n'as qu'à parler, dis-moi ce que tu souhaites que je te donne, et sois sûr de l'obtenir. — Puisqu'il m'est permis de demander trois choses, repartit Calaf, je voudrais premièrement que mon père et ma mère, qui sont à l'hôpital, eussent une tente particulière dans le quartier de Votre Majesté, qu'ils fussent entretenus à vos dépens le reste de leurs jours et servis même par des officiers de votre maison; secondement, je désire un des plus beaux chevaux de vos écuries, tout sellé et bridé, et enfin un habillement complet et magnifique, avec un riche sabre, et une bourse pleine de pièces d'or pour pouvoir faire commodément un voyage que je médite. — Tes vœux seront satisfaits, dit Alinguer: tu m'amèneras ton père et ta mère, je commencerai dès aujourd'hui à les faire traiter comme tu le souhaites; et dès demain, vêtu de riches habits et monté sur le plus beau cheval de mes écuries, tu pourras t'en aller où il te plaira. Ta modestie, l'amour filial dont sont empreints tes souhaits, ta jeunesse, ton air digne, m'agréent; sois mon hôte, viens partager mon festin; je veux te faire entendre un Arabe conteur dont le savoir et l'imagination instruisent et amusent mes tribus.

Le khan et le fils de Timurtasch prirent place autour d'une table chargée de viandes, de confitures, de fruits et de fleurs; la chair de gazelle, la perdrix aux pieds rouges, l'oiseau du phase et le coq de bruyère s'y faisaient distinguer comme trophée d'un roi chasseur. L'Arabe, debout près du khan, attendait ses ordres. — Moustapha, lui dit son maître, j'ai vanté ton savoir et ton esprit à mon convive; surpasse-toi et montre-lui que je n'ai rien exagéré; il va t'indiquer un sujet, traite-le de manière à mériter son suffrage. — Je suis curieux, lui dit le prince, de connaître la Chine; je te demande de m'instruire de ce qui en fait un important État; apprends-moi les mœurs et les coutumes de ce grand peuple. L'Arabe réfléchit un instant, et préluda à son récit par des généralités. Il peignit à grands traits ce céleste empire dont la civilisation remonte aux premiers âges du monde; il dit son étendue égale à la moitié de la terre habitée; sa population, qui se compte par centaines de millions; il mentionna ces villes dont plu-

sieurs sont pour leur roi d'un produit qui surpasse celui de grands royaumes; ces travaux gigantesques, ces canaux d'un cours égal à celui des grands fleuves qui vivifient ce vaste empire. Il fit entrevoir aux Tartares guerriers le jour où, franchissant cette muraille que la peur de leurs armes fit élever, ils conquerront de nouveau ces riches contrées. Enfin il aborda son récit en ces termes :



XXIII JOUR

HISTOIRE DE LIU-IU

Le bien ou le mal qui éclatent
Attirent un bonheur ou un malheur sensible;
C'est là ce qui détourne du vice;
C'est là ce qui anime à la vertu.

Une famille d'une condition médiocre habitait à Wou-si, ville dépendante de la cité de Tchang-tcheou, dans la province de Kiang-nan. Trois frères composaient cette famille : l'aîné s'appelait Liu-iu (ou le jaspe); le cadet Liu-pao (ou le précieux), et le troisième Liu-tchin (ou la perle). Celui-ci n'était pas encore mûr pour le mariage; les deux autres étaient mariés. La femme du premier s'appelait Wang, et celle du cadet se nommait Yang; elles avaient l'une et l'autre toutes les grâces qui donnent de l'agrément aux femmes.

Liu-pao n'avait de passion que pour le jeu et le vin : l'on ne voyait

en lui nulle inclination vers le bien; sa femme était du même caractère, et n'était nullement portée à la vertu, bien différente en cela de Wang, sa belle-sœur, qui était un exemple de modestie et de régularité. Ainsi, quoique ces deux femmes vécussent ensemble d'assez bonne intelligence, leurs cœurs n'étaient que faiblement unis.

Wang eut un fils nommé Hi-eul, c'est-à-dire fils de la réjouissance. Ce jeune enfant n'avait que six ans, lorsqu'un jour, s'étant arrêté dans la rue avec d'autres enfants du voisinage pour voir passer une procession solennelle, il disparut dans la foule, et le soir il ne revint pas à la maison.

Cette perte désola le père et la mère. Ils firent afficher partout des billets; il n'y eut point de rue où l'on ne fit des enquêtes; mais toutes les perquisitions furent inutiles : on ne put apprendre aucune nouvelle de ce cher fils. Liu-iu, son père, était inconsolable; et dans l'accablement de tristesse où il était, il songea à s'éloigner de sa maison, où tout lui rappelait sans cesse le souvenir de son cher Hi-eul. Il emprunta d'un de ses amis une somme pour faire un petit commerce de côté et d'autre aux environs de la ville, se flattant que, dans ces courtes excursions, il trouverait enfin le trésor qu'il avait perdu.

Comme il n'était occupé que de son fils, il sentait peu le plaisir des avantages qu'il retirait de son commerce. Il le continua néanmoins durant cinq ans, sans s'éloigner trop de sa maison, où il revenait chaque année passer l'automne. Enfin ne trouvant point son fils après tant d'années, et le croyant perdu sans ressource, voyant d'ailleurs que sa femme Wang ne lui donnait point d'autre enfant, il pensa à se distraire d'une idée si chagrinante; et, comme il avait amassé un petit fonds, il prit le dessein d'aller négocier dans une autre province.

Il s'associa en chemin un riche marchand, lequel, ayant reconnu ses talents et son habileté dans le négoce, lui fit un parti très-avantageux. Le désir de s'enrichir le délivra de ses inquiétudes.

A peine furent-ils arrivés l'un et l'autre dans la province de Chansi que tout réussit à leur gré. Le débit de leurs marchandises fut prompt, et le gain considérable. Le paiement, qui fut reculé à cause de deux années de sécheresse et de famine dont le pays était affligé,

et une longue maladie dont Liu-iu fut attaqué, l'arrêtèrent trois ans dans la province; ayant recouvré la santé et son argent, il part pour s'en retourner dans son pays.

S'étant arrêté durant le voyage près d'un endroit appelé Tchin-lieou, pour s'y délasser de ses fatigues, il aperçoit une ceinture de toile bleue, en forme de petit sac long et étroit, telle qu'on en porte autour du corps sous les habits, et où l'on renferme de l'argent; en la soulevant, il sent un poids considérable. Il se retire aussitôt à l'écart, ouvre la ceinture, et y trouve environ deux cents taëls (le taël vaut 7 fr. 50 c.).

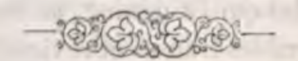
A la vue de ce trésor, il fit les réflexions suivantes : — C'est ma bonne fortune qui me met cette somme entre les mains : je pourrais la retenir et l'employer à mes usages, sans craindre aucun fâcheux retour. Cependant, celui qui l'a perdue, au moment qu'il s'en apercevra, sera dans de terribles transes et reviendra au plus vite la chercher. Ne dit-on pas que nos anciens, quand ils trouvaient ainsi de l'argent, n'osaient presque y toucher et ne le ramassaient que pour le rendre à son premier maître. Cette action de justice me paraît belle et je veux l'imiter, d'autant plus que je suis déjà avancé en âge et que je n'ai point d'héritier. Que ferais-je d'un argent qui me serait venu par ces voies indirectes?

A l'instant, retournant sur ses pas, il va se placer près de l'endroit où il avait trouvé la somme, et là il attend tout le jour qu'on vienne la chercher. Comme personne ne parut, il continua le lendemain sa route.

Après cinq jours de marche, étant arrivé sur le soir à Nan-soutcheou, il se logea dans une auberge où se trouvaient plusieurs autres marchands. Dans la conversation, le discours étant tombé sur les avantages du commerce, un de la compagnie dit : — Il n'y a que cinq jours que, partant de Tchin-lieou, je perdis deux cents taëls que j'avais dans ma ceinture intérieure; j'avais ôté cette ceinture et je l'avais mise auprès de moi tandis que je prenais un peu de repos, lorsque tout à coup vint à passer un mandarin avec tout son cortége : je m'éloigne de son chemin de crainte d'insulte, et j'oublie de reprendre mon argent. Ce ne fut qu'à la couchée, qu'en quittant mes habits je m'aperçus de la perte que j'avais faite. Je vis bien que le lieu où j'a-

vais perdu mon argent étant aussi fréquenté qu'il l'est, ce serait en vain que je retarderais mon voyage de quelques journées pour aller chercher ce que je ne trouverais certainement pas.

Chacun le plaignit. Liu-iu lui demanda aussitôt son nom et le lieu de sa demeure. — Votre serviteur, lui répondit le marchand, s'appelle Tchin et demeure à Yang-tcheou, où il a sa boutique et un assez bon magasin. Mais oserais-je, à mon tour, vous demander à qui j'ai l'honneur de parler? Liu-iu se nomma et dit qu'il était habitant de la ville de Wou-si. — Le chemin le plus droit pour m'y rendre, ajouta-t-il, me conduit à Yang-tcheou; si vous l'agréez, j'aurai le plaisir de vous accompagner jusque dans votre maison.



XXIV JOUR



CHIN répondit comme il devait à cette politesse : — Très-volontiers, lui dit-il, nous irons de compagnie; je m'estime très-heureux d'en trouver une si agréable. Le jour suivant, ils partent ensemble de grand matin. Le voyage ne fut pas long, et ils se rendirent bientôt à Yang-tcheou.

Après les civilités ordinaires, Tchin invita son compagnon de voyage à entrer dans sa maison et y fit servir une petite collation. Alors Liu-iu fit tomber la conversation sur l'argent perdu à Tchin-lieou. — De quelle couleur, dit-il, était la ceinture où vous avez serré votre argent, et comment était-elle faite? — Elle était de toile bleue, répondit Tchin. Ce qui la rendait bien reconnaissable, c'est qu'à un bout la lettre *Tchin*, qui est mon nom, y était tracée en broderie de soie blanche.

Cet éclaircissement ne laissait plus aucun doute; aussi Liu-iu s'écria-t-il d'un air épanoui : — Si je vous ai fait ces questions, c'est que passant par Tchin-lieou, j'y ai trouvé une ceinture telle que vous venez de la dépeindre. Il la tire en même temps : — Voyez, dit-il, si

c'est la vôtre ? — C'est elle-même, dit Tchin. Sur quoi Liu-iu, la tenant encore entre les mains, la remit avec respect à son vrai maître.



Tchin, plein de reconnaissance, le pressa fort d'accepter la moitié de la somme dont il lui faisait présent ; mais ses instances furent inutiles, Liu-iu ne voulut rien recevoir. — Quelles obligations ne vous ai-je pas? reprit Tchin ; où trouver une fidélité et une générosité pareilles? Il fit servir aussitôt un grand repas, et ils s'invitèrent l'un l'autre à boire avec les plus grandes démonstrations d'amitié.

Tchin disait en lui-même : — Où trouver aujourd'hui un homme de la probité de Liu-iu ? Des gens de ce caractère sont bien rares. Mais quoi ! j'aurais reçu de lui un si grand bienfait et je n'aurais pas moyen de le reconnaître ! J'ai une fille qui a douze ans, il faut qu'une alliance m'unisse avec un si honnête homme. Mais a-t-il un fils? c'est ce que j'ignore. — Cher ami, lui dit-il, quel âge a présentement votre fils?

A cette demande, les larmes coulèrent des yeux de Liu-iu. —

Hélas! répondit-il, je n'avais qu'un fils, qui m'était infiniment cher, et il y a sept ans que ce jeune enfant, étant sorti du logis pour voir passer une procession, disparut sans qu'il m'ait été possible d'en avoir depuis ce temps-là aucune nouvelle. Pour surcroît de malheur, ma femme ne m'a plus donné d'enfant.

A ce récit, Tchin parut un moment rêveur; ensuite prenant la parole : — Mon frère et mon bienfaiteur, dit-il, quel âge avait ce cher enfant lorsque vous le perdîtes? — Il avait six ans, répondit Liu-iu — Quel était son surnom? — Nous l'appelions Hi-eul, répliqua Liu-iu. Il avait échappé aux dangers de la petite vérole ; on n'en voyait aucune trace sur son visage; son teint était blanc et fleuri.

Ce détail causa une grande joie à Tchin, et il ne put s'empêcher de la faire paraître dans ses yeux et dans tout son air. Il appela sur-le-champ un de ses domestiques auquel il dit quelques mots à l'oreille. Celui-ci, ayant fait signe qu'il allait exécuter les ordres de son maître, rentra dans l'intérieur de la maison.

Liu-iu, attentif à l'enchaînement de ces questions et à l'épanouissement qui avait paru sur le visage de son hôte, forma divers soupçons dont il s'occupait, lorsqu'il vit tout à coup entrer un jeune domestique qui avait environ treize ans. Il était vêtu d'un habit long et d'un surtout modeste, mais propre; sa taille bien faite, son air et son maintien, son visage dont les traits étaient réguliers, et où l'on voyait de beaux sourcils noirs surmontant des yeux vifs et perçants, frappèrent d'abord le cœur et les yeux de Liu-iu.

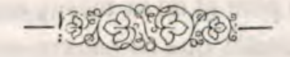
Dès que le jeune enfant vit l'étranger assis à table, il se tourna vers lui, fit une profonde révérence, et dit quelques mots de civilité; ensuite s'approchant de Tchin, et se tenant modestement vis-à-vis de lui : — Mon père, dit-il d'un ton doux et agréable, vous avez appelé Hi-eul, que vous plaît-il m'ordonner? — Je vous le dirai tout à l'heure, reprit Tchin; et en attendant, tenez-vous à côté de moi.

Le nom de Hi-eul que se donnait le jeune enfant fit naître de nouveaux soupçons dans l'esprit de Liu-iu. Une impression secrète saisit son cœur, qui, par d'admirables ressorts de la nature, lui retrace à l'instant l'image de son fils, sa taille, son visage, son air et ses manières. Il voit tout cela dans celui qu'il considère. Il n'y a que le

nom de père donné à Tchin qui déconcerte ses conjectures. Il n'était pas honnête de demander à Tchin si c'était là véritablement son fils; peut-être l'était-il en effet, car il n'est pas impossible que deux enfants ayant reçu le même nom se ressemblent.

Liu-iu, tout occupé de ces réflexions, ne songeait guère à la bonne chère qu'on lui faisait. On lisait sur son visage l'étrange perplexité où il se trouvait. Je ne sais quel charme l'attirait invinciblement vers ce jeune enfant : il tenait les yeux sans cesse attachés sur lui, et ne pouvait les en détourner. Hi-eul, de son côté, malgré la timidité et la modestie de son âge, regardait fixement Liu-iu, et il semblait que la nature lui découvrait en ce moment que c'était son père.

Enfin Liu-iu, n'étant plus le maître de son cœur, rompit tout à coup le silence et demanda à Tchin si c'était là véritablement son fils. — Ce n'est point de moi, répondit Tchin, qu'il a reçu la vie, quoique je le regarde comme mon propre fils. Il y a sept ans qu'un homme qui passait par cette ville, menant cet enfant par la main, s'adressa par hasard à moi et me pria de l'assister dans son besoin extrême. Ma femme, dit-il, est morte et ne m'a laissé que cet enfant. Le mauvais état de mes affaires m'a obligé de quitter pour un temps mon pays et de me retirer à Hoaïngan, chez un de mes parents de qui j'espère une somme d'argent qui m'aide à me rétablir. Je n'ai pas de quoi continuer mon voyage jusqu'à cette ville; auriez-vous la charité de m'avancer trois taels? Je vous les rendrai fidèlement à mon retour, et, pour gage de ma parole, je laisse ici en dépôt ce que j'ai au monde de plus cher, c'est-à-dire mon fils unique. Je ne serai pas plutôt à Hoaïngan, que je viendrai retirer ce cher enfant.





XXV JOUR

Cette confidence me toucha, et je lui mis en main la somme qu'il me demandait pour lui. En me quittant il fondait en larmes, témoignant qu'il se séparait de son fils avec un extrême regret. Ce qui me surprit, c'est que l'enfant ne parut nullement ému de cette séparation; mais, ne voyant pas revenir son prétendu père, j'eus des soupçons dont je voulus m'éclaircir. J'appelai l'enfant, et, par les différentes questions que je lui fis, j'appris qu'il était né dans la ville de Wou-si; qu'un jour, voyant passer une procession dans sa rue, il s'était un peu trop écarté et qu'il avait été trompé et enlevé par un inconnu. Il me dit aussi le nom de son père et de sa mère; or, ce nom de famille est le vôtre. Je compris aussitôt que ce pauvre enfant avait été enlevé et vendu par quelque fripon; j'en eus compassion, et il sut entièrement gagner mon cœur; je le traitai dès lors comme mes propres enfants, et je l'ai envoyé au collége avec mon propre fils pour y faire ses études. Bien des fois j'ai eu la pensée de faire un voyage à Wou-si pour

m'informer de sa famille. Mais il m'est toujours survenu quelque affaire qui m'a fait différer un voyage auquel je n'avais pas tout à fait renoncé. Heureusement, il y a quelques moments vous m'avez parlé par occasion de ce fils. Certains mots, jetés par hasard, ont réveillé mes idées. Sur le rapport merveilleux de ce que je savais avec ce que vous me disiez, j'ai fait venir l'enfant pour voir si vous le reconnaîtriez.

A ces mots, Hi-eul se mit à pleurer de joie, et ses larmes en firent aussitôt couler d'abondantes des yeux de Liu-iu. — Un indice assez singulier, dit-il, le fera reconnaître : il a, un peu au-dessus du genou, une marque noire qui est l'effet d'une envie de sa mère lorsqu'elle était enceinte. Hi-eul aussitôt relève le bas de son haut-de-chausses et montre au-dessus du genou le signe dont il s'agissait. Liu-iu, le voyant, se jette au cou de l'enfant, l'embrasse, l'élève entre ses bras. — Mon fils, s'écria-t-il, mon cher fils, quel bonheur pour ton vrai père de te retrouver après une si longue absence!

Dans ces doux moments on conçoit assez à quels transports de joie le père et le fils se livrèrent. Après mille tendres embrassades, Liu-iu, s'arrachant des bras de son fils, alla faire une salutation à Tchin : — Quelles obligations ne vous ai-je pas, lui dit-il, d'avoir reçu chez vous et élevé avec tant de bonté cette chère portion de moi-même! Sans vous, aurions-nous jamais été réunis?

— Mon aimable bienfaiteur, répondit Tchin en le relevant, c'est l'acte généreux de vertu que vous avez pratiqué en me rendant les deux cents taels, qui a touché le ciel. C'est le ciel qui vous a conduit chez moi, où vous avez retrouvé ce que vous aviez perdu et que vous cherchiez vainement depuis tant d'années. A présent que je sais que ce joli enfant vous appartient, mon regret est de ne lui avoir pas fait plus d'amitié. — Prosternez-vous, mon fils, dit Liu-iu, et remerciez votre insigne bienfaiteur.

Tchin se mettait en posture de rendre des révérences pour celles qu'on venait de lui faire, mais Liu-iu, confus de cet excès de civilité, s'approcha aussitôt, et l'empêcha même de se pencher. Ces cérémonies étant achevées, on s'assit de nouveau, et Tchin fit placer le petit Hi-eul sur un siége à côté de Liu-iu, son père.



XXVI JOUR

Pour lors Tchin prenant la parole : — Mon frère, dit-il à Liu-iu (car c'est un nom que je dois vous donner maintenant), j'ai une fille âgée de douze ans; mon dessein est de la donner en mariage à votre fils et de nous unir plus étroitement par cette alliance. Cette proposition se faisait d'un air si sincère et si passionné, que Liu-iu ne crut pas devoir se servir des excuses ordinaires que la civilité prescrit. Il passa par-dessus et donna sur-le-champ son consentement.

Comme il était tard, on se sépara. Hi-eul alla se reposer dans la même chambre que son père. On peut juger tout ce qu'ils se dirent de consolant et de tendre durant la nuit. Le lendemain, Liu-iu songeait à prendre congé de son hôte, mais il ne put résister aux empressements avec lesquels on le retint. Tchin avait fait préparer un second festin, où il n'épargna rien pour bien régaler le futur beau-père de sa fille et son nouveau gendre, et se consoler par là de leur départ. On y but à longs traits et l'on se livra à la joie.

Sur la fin du repas, Tchin tire un paquet de vingt taels et, regardant Liu-iu : — Mon aimable gendre, dit-il, durant le temps qu'il a demeuré chez moi, aura sans doute eu quelque chose à souffrir contre mon intention et à mon insu : voici un petit présent que je lui fais jusqu'à ce que je puisse lui donner des témoignages plus réels de ma tendre affection; je ne veux pas au reste qu'il me refuse.

— Quoi ! reprit Liu-iu, lorsque je contracte une alliance qui m'est si honorable et que je devrais, selon la coutume, faire moi-même les présents de mariage pour mon fils, présents dont je ne suis dispensé pour le moment que parce que je suis voyageur, vous me comblez de vos dons! c'en est trop ! je ne puis les accepter : ce serait me couvrir de confusion.

— Hé! qui pense, dit Tchin, a vous offrir si peu de chose? C'est à mon gendre et non au beau-père de ma fille que je prétends faire ce petit présent. En un mot, le refus, si vous y persistez, sera pour moi une marque certaine que mon alliance ne vous est pas agréable.

Liu-iu vit bien qu'il fallait absolument se rendre et que sa résistance serait inutile : il accepta humblement le présent, et, faisant lever son fils de table, il lui dit d'aller faire une profonde révérence à Tchin : — Ce que je vous donne, dit Tchin en le relevant, n'est qu'une bagatelle et ne mérite point de remerciements. Hi-eul alla ensuite dans l'intérieur de la maison pour remercier sa belle-mère. Tout le jour se passa en festins et en divertissements; il n'y eut que la nuit qui les sépara.

Liu-iu, s'étant retiré dans sa chambre, se livra tout entier aux réflexions que faisait naître cet événement : — Il faut avouer, s'écria-t-il, qu'en rendant les deux cents taels que j'avais trouvés, j'ai fait une action bien agréable au ciel, puisque j'en suis récompensé par le bonheur de retrouver mon fils et de contracter une si honorable alliance. C'est bonheur sur bonheur : c'est comme si l'on mettait des fleurs d'or sur une belle pièce de soie. Comment puis-je reconnaître tant de faveurs? Voilà vingt taels que mon allié Tchin vient de donner; puis-je mieux faire que de les employer à la subsistance de quelques vertueux bonzes? C'est là les jeter en une terre de bénédictions.

Le lendemain, après avoir bien déjeuné, le père et le fils préparent leur bagage et prennent congé de leur hôte; ils se rendent au port et y louent une barque. A peine eurent-ils fait une demi-lieue, qu'ils approchèrent d'un endroit de la rivière d'où s'élevait un bruit confus et où l'eau agitée paraissait bouillonner : c'était une barque chargée de passagers qui coulait à fond. On entendait crier ces pauvres infortunés : — *Au secours! sauvez-nous!* Les gens du rivage voisin, alarmés de ce naufrage, criaient de leur côté, à plusieurs petites barques qui se trouvaient là, d'accourir au plus vite et de secourir ces malheureux qui disputaient leur vie contre les flots. Mais les bateliers, gens durs et intéressés, demandaient qu'on leur assurât une bonne récompense, sans quoi il n'y avait nul secours à espérer.



XXVII JOUR

Pendant ce débat, arrive la barque de Liu-iu; lorsqu'il eut appris de quoi il s'agissait, il se dit à lui-même : — Sauver la vie à un homme, c'est une œuvre plus sainte et plus méritoire que d'orner des temples et d'entretenir des bonzes. Consacrons les vingt taels à cette bonne œuvre ; secourons ces pauvres gens qui se noient. Aussitôt il déclare qu'il donnera vingt taels à ceux qui recevront dans leurs barques ces hommes à demi noyés.

A cette proposition, tous les bateliers couvrent en un moment la rivière; quelques-uns même des spectateurs, placés sur le rivage et qui savaient nager, se jettent avec précipitation dans l'eau, et en un moment tous sans exception furent sauvés du naufrage. Liu-iu distribua de suite aux bateliers la récompense promise.

Ces pauvres gens, arrachés du milieu des flots, vinrent rendre grâces à leur libérateur. Un d'entre eux, ayant considéré Liu-iu, s'écria tout à coup : — Hé ! quoi ! c'est vous, mon frère aîné ! par quel bonheur vous trouvé-je ici? Liu-iu, s'étant retourné, reconnut son troisième frère Liu-tchin. Alors, transporté de joie et tout hors de lui-même : — O merveille ! dit-il en joignant les mains, le ciel

m'a conduit ici à point nommé pour sauver mon frère! Aussitôt il lui tend la main, le fait passer sur sa barque, l'aide à se dépouiller de ses habits tout trempés et lui en donne d'autres.

Liu-tchin, après avoir repris ses esprits, s'acquitta des devoirs que la civilité prescrit à un cadet envers son aîné, et celui-ci, ayant répondu à son honnêteté, appelle Hi-eul qui était dans une des chambres de la barque, afin de venir saluer son oncle; pour lors, il lui raconta toutes ses aventures qui jetèrent Liu-tchin dans un étonnement dont il ne pouvait revenir : — Mais enfin apprenez-moi, lui dit Liu-iu, le motif qui vous amène en ce pays-ci.

— Il n'est pas possible, répondit Liu-tchin, de dire en deux mots la cause de mon voyage. Depuis trois ans que vous avez quitté la maison, on nous est venu apporter la triste nouvelle que vous étiez mort de maladie dans la province du Chan-si. Mon second frère prit des informations et il assura que la chose était véritable. Ce fut un coup de foudre pour ma belle-sœur : elle fut inconsolable et prit aussitôt le grand deuil. Pour moi, je ne voulus nullement ajouter foi à cette n[illegible]

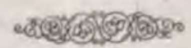
Peu de jours après, mon second frère pressa ma belle-sœur de songer à un nouveau mariage. Elle a toujours rejeté bien loin une pareille proposition; enfin elle m'a engagé à faire le voyage du Chan-si, pour m'assurer sur les lieux de ce qui vous regarde; et lorsque j'y songe le moins, près de périr dans les eaux, je rencontre mon frère bien-aimé qui me sauve la vie. Ce bonheur inespéré n'est-il pas un bienfait du ciel? Mais, mon frère, croyez-moi, il n'y a point de temps à perdre : hâtez-vous de vous rendre à la maison pour calmer ma belle-sœur. Le moindre délai peut causer des malheurs irrémédiables.

Liu-iu, consterné de ce récit, fait venir le maître de la barque, et, quoiqu'il fût fort tard, il lui ordonna de mettre à la voile et de naviguer toute la nuit.

Pendant que toutes ces aventures arrivaient à Liu-iu, Wang, sa femme, était dans la désolation. Mille raisons la portaient à ne pas croire que son mari fût mort; mais Liu-pao, qui, par cette mort prétendue, devenait le chef de la famille, l'en assura si positive-

ment, qu'enfin elle se laissa persuader et prit des habits de deuil.

Liu-pao avait un mauvais cœur et était capable des actions les plus indignes : — Je n'en doute plus, dit-il, mon frère aîné est mort. Ma belle-sœur est jeune et belle; elle n'a d'ailleurs personne pour la soutenir : il faut que je la force à se remarier, il m'en reviendra de l'argent.



XXVIII JOUR



Aussitôt il communique son dessein à Yang, sa femme, et lui ordonne de mettre en œuvre une habile entremetteuse de mariages. Mais Wang rejeta bien loin une pareille proposition; elle jura qu'elle voulait rester veuve et honorer par sa viduité la mémoire de son mari. Son beau frère Liu-tchin l'affermissait dans sa résolution. Ainsi tous les artifices qu'on employa n'eurent aucun succès. Et comme il lui venait de temps en temps dans l'esprit qu'il n'était pas sûr qu'il fût mort : — Il faut, dit-elle, m'en éclairer; les nouvelles qui viennent sont souvent fausses; c'est dans le lieu même qu'on peut avoir des connaissances certaines. A la vérité, il s'agit d'un voyage de près de cent lieues. N'importe, je connais le bon cœur de Liu-tchin, mon beau-frère, il voudra bien pour me tirer de peine se transporter dans la province du Chan-si et s'informer si effectivement j'ai eu le malheur de perdre mon mari; du moins il m'en apportera les restes précieux.

Liu-tchin fut prié de faire ce voyage et partit. Son éloignement rendit Liu-pao plus ardent dans ses poursuites. D'ailleurs, s'étant acharné au jeu durant quelques jours et y ayant été malheureux, il ne savait plus où trouver de l'argent. Dans l'embarras où il était, il rencontra un marchand du Kiang-si qui venait de perdre sa femme et qui en cherchait une autre. Liu-pao saisit l'occasion et lui proposa sa belle-sœur. Le marchand accepte la proposition, prenant néanmoins la précaution de s'informer secrètement si celle qu'on lui proposait était jeune et bien faite. Aussitôt qu'il en fut assuré, il

ne perdit point de temps et livra trente taels pour conclure l'affaire.

Liu-pao ayant reçu cette somme : — Je dois vous avertir, dit-il au marchand, que ma belle-sœur est fière, hautaine; elle fera bien des difficultés quand il s'agira de quitter la maison, et vous aurez beaucoup de peine à l'y résoudre. Voici donc ce que vous devez faire : Ce soir, à l'entrée de la nuit, ayez une chaise et de bons porteurs; venez à petit bruit et présentez-vous à notre porte. La demoiselle qui paraîtra avec une coiffure de deuil est ma belle-sœur; ne lui dites mot et n'écoutez point ce qu'elle voudrait vous dire; mais saisissez-la aussitôt, jetez-la dans la chaise, conduisez-la sur votre barque et mettez à la voile. Cet expédient plut fort au marchand, et l'exécution lui parut aisée.



XXIX JOUR

Cependant Liu-pao retourne à la maison; et, afin que sa belle-sœur ne pressentît rien du projet qu'il avait formé, il sut se contrefaire en sa présence; mais dès qu'elle se fut retirée, il fit confidence à sa femme de son dessein, et, en désignant sa belle-sœur d'un air méprisant : — Il faut, dit-il, que cette marchandise à deux pieds

sorte cette nuit de notre maison; mais, pour n'être pas témoin de ses larmes et de ses gémissements, je vais sortir d'avance, et, à la chute de la nuit, un marchand de Kiang-si viendra l'enlever et la conduira à sa barque dans une chaise à porteurs.

Il allait poursuivre, lorsqu'il entendit le bruit d'une personne qui marchait en dehors de la fenêtre. Alors il se hâta de partir; et la précipitation avec laquelle il se retira ne lui permit pas d'ajouter la circonstance de la coiffure de deuil. Ce fut sans doute par une providence toute particulière du ciel que cette circonstance fut omise.

La dame Wang s'aperçut aisément que le bruit qu'elle avait fait près de la fenêtre avait obligé Liu-pao à rompre brusquement la conversation. Son ton de voix marquait assez qu'il avait encore quelque chose de plus à dire; mais elle en avait assez entendu; car ayant reconnu à son air, lorsqu'il entra dans la maison, qu'il avait quelque secret à communiquer à sa femme, elle avait fait semblant de se retirer, et, prêtant secrètement l'oreille à la fenêtre, elle avait ouï distinctement ces mots : « On l'enlèvera, on la mettra dans une chaise. »

Ces paroles fortifièrent étrangement ses soupçons. Elle entra dans la chambre, et, s'approchant de Yang, lui déclara d'abord ses inquiétudes. — Ma belle-sœur, lui dit-elle, vous voyez une veuve infortunée, qui vous est liée par les nœuds les plus étroits d'une amitié qui fut toujours très-sincère : c'est par cette ancienne amitié que je vous conjure de m'avouer franchement si mon beau-frère persiste encore dans son ancien dessein, de me forcer à un mariage qui tournerait à ma confusion.

A ce récit, Yang parut d'abord interdite et rougit; puis, prenant une contenance plus assurée : — A quoi pensez-vous, ma sœur, lui dit-elle, et quelles idées vous mettez-vous dans l'esprit? S'il était question de vous remarier, croyez-vous qu'on fût fort embarrassé? Hé! à quoi bon se jeter soi-même à l'eau, avant que la barque soit prête à faire naufrage?

Dès que la dame Wang eut entendu ce proverbe tiré de la barque, elle comprit encore mieux le sens de l'entretien secret de son beau-frère. Aussitôt elle éclate en plaintes et en soupirs, et, se livrant à

toute sa douleur, elle se renferme dans sa chambre, où elle pleure, elle gémit, elle se lamente : — Que je suis malheureuse, s'écrie-t-elle, je ne sais ce qu'est devenu mon mari ! Liu-tchin, mon beau-frère et mon ami, sur qui je devais compter, est en voyage. Mon père, ma mère, mes parents, sont éloignés de ce pays. Si cette affaire se précipite, comment pourrai-je leur en donner avis ? Je n'ai aucun secours à attendre de nos voisins. Liu-pao s'est rendu redoutable à tout le quartier, et l'on sait qu'il est capable des plus grandes noirceurs. Infortunée que je suis ! je ne saurais échapper à ses piéges : si je n'y tombe pas aujourd'hui, ce sera demain ou dans fort peu de temps. Tout bien considéré, finissons cette trop pénible vie ; mourons une bonne fois, cela vaut mieux que de souffrir mille et mille morts.

Elle prit ainsi sa résolution ; mais elle en différa l'exécution jusqu'au soir. Aussitôt que la nuit est venue, elle se retire dans sa chambre et s'y enferme ; puis, prenant une corde, elle l'attache à la poutre par un bout, et à l'autre bout elle fait un nœud coulant ; elle approche un banc, monte dessus, ajuste modestement ses habits par le bas autour de ses pieds ; ensuite elle s'écrie : — Ciel suprême, vengez-moi ! Après ces mots et quelques soupirs qui lui échappèrent, elle jette sa coiffure et passe la tête et le cou dans le nœud coulant ; enfin, du pied elle renverse le banc, et demeure suspendue en l'air.

C'en était fait de cette malheureuse dame. Il arriva néanmoins que la corde dont elle s'était servie, quoique grosse et de chanvre, se rompit tout à coup. Elle tombe à terre à demi morte : sa chute et la violence dont elle s'agitait firent un grand bruit.

La dame Yang accourut à ce bruit, et trouvant la porte bien barricadée, elle se douta que c'était là un stratagème d'un esprit à demi troublé. Elle saisit aussitôt une barre et enfonce la porte. Comme la nuit était très-obscure, en entrant dans la chambre, elle s'embarrassa les pieds dans les habits de madame Wang et tomba à la renverse. Cette chute fit sauter sa coiffure bien loin, et l'effroi dont elle fut saisie lui causa un évanouissement de quelques moments. Aussitôt qu'elle eut repris ses sens, elle se lève, va chercher une lampe et revient dans sa chambre, où elle trouve la dame Wang étendue par

terre, sans mouvement et presque sans respiration, la bouche chargée d'écume et le cou encore serré par la corde. Elle lâche au plus tôt le nœud coulant.



XXX JOUR

Au moment qu'elle voulait lui procurer d'autres secours, elle entend frapper doucement à la porte de la maison. Elle ne douta point que ce ne fût le marchand de Kiang-si qui venait chercher l'épouse qu'il avait achetée. Elle court vite pour le recevoir et l'introduire dans la chambre, afin qu'il fût témoin de ce qui venait d'arriver. Mais, songeant qu'elle n'avait plus sa coiffure et qu'il n'était pas convenable de se présenter ainsi, elle ramassa précipitamment celle qui se trouvait sous ses pieds et qui était la coiffure de deuil de madame Wang, et courut vers la porte.

C'était en effet le marchand de Kiang-si, qui venait enlever la dame qu'on lui avait promise. Il avait une chaise de noces, ornée de

banderoles de soie, de festons, de fleurs et de plusieurs belles lanternes; elle était environnée de domestiques qui portaient des torches allumées et d'une troupe de joueurs de flûtes et de haut bois. Tout ce cortége s'était rangé dans la rue sans jouer des instruments et sans faire de bruit. Le marchand avait frappé doucement à la porte; mais l'ayant trouvée entr'ouverte, il était entré dans la maison avec quelques-uns de ceux qui tenaient les flambeaux pour l'éclairer.

Dès que la dame Yang parut, le marchand qui lui vit une coiffure de deuil, qui était le signal qu'on lui avait donné, se jeta sur elle comme un épervier affamé fond sur un petit oiseau. Les gens de sa suite accourent, enlèvent la dame et l'enferment dans la chaise qui était toute prête à la recevoir. Elle eut beau crier : « On se trompe, ce n'est pas moi qu'on cherche! » Le bruit des fanfares se fit aussitôt entendre et étouffa sa voix, tandis que les porteurs de chaise volaient plutôt qu'ils ne marchaient pour la transporter à la barque.

Pendant ce temps-là, madame Wang, qui avait été soulagée par les soins de sa belle-sœur, était revenue à elle-même et avait recouvré la connaissance. Le grand fracas qu'elle entendit à la porte de la maison renouvela ses alarmes et lui causa de mortelles inquiétudes; mais comme elle s'aperçut que le bruit des fanfares et cette confusion de voix et d'instruments, qui s'était élevée tout à coup, s'éloignaient d'un moment à l'autre, elle se rassura, et, après environ un demi-quart d'heure, elle s'enhardit et alla voir de quoi il s'agissait.

Après avoir appelé sa belle-sœur deux et trois fois, et toujours inutilement, elle comprit que le marchand s'était mépris et avait emmené celle qu'il ne cherchait pas; mais elle appréhenda quelque fâcheux retour lorsque Liu-pao serait instruit de la méprise. Alors, elle s'enferma dans sa chambre, où elle ramassa les aiguilles de tête, les pendants d'oreilles et la coiffure noire qui était à terre. Elle songea ensuite à prendre un peu de repos; mais il ne lui fut pas possible de fermer l'œil durant toute la nuit.

A la pointe du jour, elle se lève, se lave le visage; et, comme elle cherchait sa coiffure de deuil pour la prendre, elle entend du bruit qu'on faisait à la porte de la maison; on y frappait rudement et on

criait : « Ouvrez-donc ! » C'était justement Liu-pao, dont elle reconnut la voix. Son parti fut bientôt pris; elle le laissa frapper sans répondre. Il jura, il tempêta, il cria jusqu'à s'enrouer. Enfin, la dame Wang s'approcha de la porte, et se tenant derrière sans l'ouvrir : — Qui est-ce qui frappe, dit-elle, et qui fait tant de bruit? Liu-pao, qui distinguait fort bien la voix de sa belle-sœur, se mit à crier encore plus fort; mais voyant qu'elle refusait d'ouvrir, il eut recours à un expédient qui lui réussit. — Belle-sœur, dit-il, bonne et heureuse nouvelle! Liu-tchin, mon frère cadet, est de retour, et notre frère aîné jouit d'une santé parfaite; ouvrez vite!



XXXI JOUR

A ces mots du retour de Liu-tchin, la dame Wang court prendre la coiffure noire qu'avait laissée sa belle-sœur, puis elle ouvre avec empressement; mais en vain cherche-t-elle des yeux son cher Liu-tchin, elle n'aperçoit que le seul Liu-pao. Celui-ci entra d'abord dans sa chambre; mais n'y voyant pas sa femme, et remarquant d'ailleurs une coiffure noire sur la tête de sa belle-sœur, ses soupçons se renouvelèrent d'une étrange sorte. Enfin, il éclate : — Hé! où est donc votre belle-sœur? — Vous devez le savoir mieux que i, répondit la dame Wang, puisque c'est vous qui avez ménagé le belle intrigue. — Mais dites-moi, répliqua Liu-pao, pourquoi

ne portez-vous plus la coiffure blanche? avez-vous quitté le deuil? La dame Wang lui raconta l'histoire de ce qui était arrivé pendant son absence.

A peine eut-elle fini de parler, que Liu-pao se frappe rudement la poitrine et s'agite en désespéré; mais peu à peu reprenant ses esprits : — J'ai encore une ressource dans mon malheur, dit-il en lui-même. Vendons cette belle-sœur; de l'argent qui m'en viendra, j'achèterai une autre femme, et personne ne saura si j'ai été assez malheureux pour vendre la mienne. Il avait joué toute la nuit précédente, et avait perdu les trente taels qu'il avait reçus du marchand de Kiang-si, qui était déjà bien loin avec sa nouvelle épouse.

Il se préparait à sortir de la maison pour aller négocier cette affaire, lorsqu'il aperçut à la porte quatre ou cinq personnes qui se pressaient d'y entrer : c'étaient son frère aîné Liu-iu, son frère cadet Liu-tchin, son neveu Hi-eul et deux domestiques qui portaient le bagage. Liu-pao, consterné à cette vue, et n'ayant pas le front de soutenir leur présence, s'évade au plus vite par la porte de derrière et disparaît comme un éclair.

La dame Wang, transportée de joie, vint recevoir son cher mari. Mais quel surcroît d'allégresse, quand elle aperçut son fils, qu'à peine reconnaissait-elle, tant il était devenu grand et bien fait — Hé! par quelle bonne fortune, dit-elle, avez-vous ramené ce cher fils que je croyais perdu?

Liu-iu lui fit le détail de toutes ses aventures; et la dame Wang à son tour lui raconta fort au long toutes les indignités que lui avait fait souffrir Liu-pao, et les extrémités auxquelles il l'avait réduite.

Alors Liu-iu donna à sa femme les justes éloges que méritait sa fidélité. Si, par une passion aveugle pour les richesses, s'écria-t-il, j'avais retenu les deux cents taels que je trouvai par hasard, comment aurais-je pu retrouver notre cher enfant? Si l'avarice m'avait empêché d'employer ces vingt taels à sauver ceux qui faisaient naufrage, mon cher frère périssait dans les eaux et je ne l'aurais jamais vu; si par une aventure inespérée, je n'avais pas rencontré cet aimable frère, aurais-je pu découvrir à temps le trouble et le désordre qui régnaient dans sa maison? sans cela, ma chère femme, nous ne

nous serions pas réunis. Tout ceci est l'effet d'une providence particulière du ciel qui a conduit ces divers événements. Quant à mon autre frère, ce frère dénaturé qui, sans le savoir, a vendu sa propre femme, il s'est justement attiré le malheur qui l'accable. L'auguste ciel traite les hommes selon qu'ils le méritent; qu'ils ne croient pas échapper à sa justice !

Apprenons de là combien il est avantageux de pratiquer la vertu : c'est ce qui rend une maison de jour en jour plus florissante.

Dans la suite du temps, Hi-eul alla chercher son épouse, la fille de Tchin. Le mariage se conclut et fut très-heureux. Ils eurent plusieurs enfants et virent une foule de petits-fils, dont plusieurs s'avancèrent par la voie des lettres et parvinrent aux premières charges. Ainsi cette famille fut illustrée.



XXXII JOUR



Le prince applaudit au récit du conteur, et le dîner fini, se prosterna une seconde fois devant le khan, et après l'avoir remercié de ses bontés, il se rendit à la tente où Elmaze et Timurtasch l'attendaient impatiemment. Je vous apporte de bonnes nouvelles, leur dit-il, notre sort est déjà changé. En même temps il leur raconta tout ce qui lui était arrivé. Cette aventure leur fit plaisir; ils la regardèrent comme une marque infaillible que la rigueur de leur destinée commençait à s'adoucir. Ils suivirent volontiers Calaf, qui les conduisit à la tente royale et les présenta au khan. Ce prince les reçut fort bien et leur promit qu'il tiendrait exactement la promesse qu'il avait faite à leur fils. Il n'y manqua pas; il leur donna dès ce jour-là une tente particulière, il les fit servir par des esclaves et des officiers de sa maison, et il ordonna qu'on les traitât comme lui-même.

Le lendemain Calaf fut revêtu de riches habits, il reçut de la main même du prince Alinguer un sabre dont la poignée était de diamants, avec une bourse remplie de sequins d'or, et ensuite on lui amena un très-beau cheval turmocan. Il le monta devant toute la cour, et pour montrer qu'il savait manier un cheval, il lui fit faire cent caracoles d'une manière qui charma le prince et ses courtisans.

Après avoir remercié le khan de toutes ses bontés, il prit congé de

lui. Il alla trouver Timurtasch et la princesse Elmaze. — J'ai une extrême envie, leur dit-il, de voir le grand royaume de la Chine, permettez-moi de la satisfaire. J'ai un pressentiment que je me signalerai par quelque action d'éclat et que je gagnerai l'amitié du monarque qui tient sous ses lois de si vastes États. Souffrez que, vous laissant ici dans un asile où vous êtes en sûreté et où rien ne vous manque, je suive le mouvement qui m'entraîne, ou plutôt que je m'abandonne au ciel qui me conduit. — Va, mon fils, lui dit Timurtasch, cède au noble transport qui t'agite, cours au sort qui t'attend, hâte par ta vertu la lente prospérité qui doit succéder à notre infortune, ou par un beau trépas mérite une place éclatante dans l'histoire des princes malheureux. Pars, nous attendrons de tes nouvelles dans cette tribu, et nous réglerons notre fortune sur la tienne.

Le jeune prince des Nogaïs après avoir embrassé son père et sa mère, monté sur son beau coursier, s'apprêtait à prendre le chemin de la Chine, lorsque la princesse Elmaze sortit pour lui présenter la coupe du départ et le voir encore une fois. Il n'est point marqué dans les auteurs qu'il éprouva quelque aventure sur la route; ils disent seulement qu'étant arrivé à la grande ville de Canbalec, autrement Pékin, il descendit auprès d'une maison qui était à l'entrée et où demeurait une bonne femme qui était veuve. Calaf se présenta à la porte; aussitôt la veuve parut. Il la salua et lui dit : — Ma bonne mère, voudriez-vous bien recevoir chez vous un étranger? Si vous pouvez me donner un logement dans votre maison, j'ose vous assurer que vous n'en aurez point de chagrin. La veuve envisagea le jeune prince, et jugeant à sa bonne mine, ainsi qu'à son habillement, que ce n'était pas un hôte à dédaigner, elle lui fit une profonde inclination de tête et lui répondit : — Jeune étranger de grande apparence, ma maison est à votre service, aussi bien que tout ce qu'il y a dedans. — Et avez-vous, reprit-il, un lieu propre à mettre mon cheval? — Oui, dit-elle, j'en ai. En même temps elle appela un jeune esclave qui prit le cheval par la bride et le mena dans une petite écurie qui était sur le derrière de sa maison. Ensuite Calaf, qui, se sentant beaucoup d'appétit, lui demanda si elle voulait bien lui envoyer acheter quelque chose au marché. La veuve repartit qu'elle avait une

jeune fille qui demeurait avec elle et qui s'acquitterait fort bien de cette commission. Alors le prince tira de sa bourse un sequin d'or et le mit entre les mains de la fille, qui sortit aussitôt pour aller au marché.



XXXIII JOUR

Pendant ce temps-là, l'hôtesse ne fut pas peu occupée à satisfaire la curiosité de Calaf. Il lui fit mille questions; il lui demanda quelles étaient les mœurs des habitants de la ville, combien on comptait de familles dans Pékin, et enfin la conversation tomba sur le roi de la Chine. — Apprenez-moi, de grâce, lui dit Calaf, de quel caractère est ce prince. Est-il généreux, et pensez-vous qu'il fît quelque attention au zèle d'un jeune étranger qui s'offrirait à le servir contre ses ennemis? En un mot, mérite-t-il qu'on s'attache à ses intérêts? — Sans doute, répondit la veuve, c'est un très-bon prince, qui aime ses sujets autant qu'il en est aimé, et je suis fort surprise que vous n'ayez pas ouï parler de notre bon roi Altoun-Khan, car la réputation de sa bonté s'est répandue partout.

— Sur le portrait que vous m'en faites, répliqua le prince des Nogaïs, je juge que ce doit être le monarque du monde le plus heureux et le plus content. — Il ne l'est pourtant pas, repartit la veuve; on peut dire même qu'il est fort malheureux. Premièrement, il n'a point de prince pour lui succéder; il ne peut avoir d'enfant mâle, quelques prières, quelques bonnes œuvres qu'il fasse pour cela. Je vous dirai pourtant que le chagrin de n'avoir point de fils ne fait pas sa plus grande peine; ce qui trouble le repos de sa vie, c'est la princesse Tourandocte, sa fille unique. — Et pourquoi, répliqua Calaf,

est-elle un supplice pour lui ? — Je vais vous le dire, repartit la veuve ; je puis vous parler savamment de cela, car c'est un récit que m'a fait souvent ma fille, qui a l'honneur d'être au sérail parmi les femmes de la princesse.

— La princesse Tourandocte, poursuivit l'hôtesse du prince des Nogaïs, est dans sa dix-neuvième année ; elle est si belle, que les peintres qui en ont fait le portrait, quoique des plus habiles de l'Orient, ont tous avoué qu'ils avaient honte de leur ouvrage, et que le pinceau du monde qui saurait le mieux attraper les charmes d'un beau visage ne pourrait rendre tous ceux de la princesse de la Chine : cependant les divers portraits qu'on en a faits, quoique infiniment au-dessous de la nature, n'ont pas laissé de produire de terribles effets.

Elle joint à sa beauté ravissante un esprit si cultivé qu'elle sait non-seulement tout ce qu'on a coutume d'enseigner aux personnes de son rang, mais même les sciences qui ne conviennent qu'aux hommes. Elle sait tracer les différents caractères de plusieurs sortes de langues ; elle possède l'arithmétique, la géographie, la philosophie, les mathématiques, le droit et surtout la théologie ; elle a lu les lois et la morale de notre législateur Berginghuzin : enfin, elle est aussi habile que tous les docteurs ensemble. Mais ses belles qualités sont effacées par une dureté d'âme sans exemple ; elle ternit tout son mérite par une détestable cruauté.

Il y a deux ans que le roi de Thibet l'envoya demander en mariage pour le prince son fils, qui en était devenu amoureux sur un portrait qu'il en avait vu. Altoun-Khan, ravi de cette alliance, la proposa à Tourandocte. Cette fière princesse, à qui tous les hommes paraissaient méprisables, tant sa beauté l'a rendue vaine, rejeta la proposition avec dédain. Le roi se mit en colère contre elle et lui déclara qu'il voulait être obéi. Mais au lieu de se soumettre de bonne grâce aux volontés de son père, elle pleura de dépit de ce qu'on prétendait la contraindre. Elle s'affligea sans modération, comme si l'on eût eu envie de lui faire un grand mal ; enfin elle se tourmenta de manière qu'elle tomba malade. Les médecins, connaissant la cause de sa maladie, dirent au roi que tous leurs remèdes étaient inutiles et que la

princesse perdrait infailliblement la vie s'il s'obstinait à lui vouloir faire épouser le prince de Thibet.

Alors le roi, qui aime sa fille éperdument, effrayé du péril où elle était, l'alla voir, et l'assura qu'il renverrait l'ambassadeur de Thibet avec un refus. — Ce n'est pas assez, seigneur, lui dit la princesse, j'ai résolu de me laisser mourir, à moins que vous ne m'accordiez ce que j'ai à vous demander. Si vous souhaitez que je vive, il faut que vous vous engagiez par un serment inviolable à ne point gêner mes sentiments et que vous fassiez publier un édit par lequel vous déclarerez que de tous les princes qui me rechercheront, nul ne pourra m'épouser qu'il n'ait auparavant répondu pertinemment aux questions que je lui ferai devant tous les gens de loi qui sont dans cette ville; que s'il y répond bien, je consens qu'il soit mon époux; mais que s'il y répond mal, on lui tranchera la tête dans la cour de votre palais.

Par cet édit, ajouta-t-elle, qu'on fera savoir aux princes étrangers qui arriveront à Pékin, on leur ôtera l'envie de me demander en mariage, et c'est ce que je souhaite, car je hais les hommes et ne veux point me marier. — Mais, ma fille, lui dit le roi, si quelqu'un, méprisant mon édit, se présente et répond juste à vos questions... — Ho! c'est ce que je ne crains pas, interrompit-elle avec précipitation; j'en sais faire de si difficiles, que j'embarrasserais les plus grands docteurs; j'en veux bien courir le risque. Altoun-Khan rêva à ce que la princesse exigeait de lui. — Je vois bien, dit-il en lui-même, que ma fille ne veut point se marier et qu'en effet cet édit épouvantera tous ses amants : ainsi, je ne hasarde rien en lui donnant cette satisfaction; il n'en peut arriver aucun malheur : quel prince serait assez fou pour affronter un si affreux péril?

Enfin, le roi, persuadé que cet édit n'aurait point de mauvaises suites et que l'entière guérison de sa fille en dépendait, le fit publier et jura sur les lois de Berginghuzin de le faire exactement observer. Tourandocte, rassurée par ce serment sacré, qu'elle savait que le roi son père n'oserait violer, reprit ses forces et jouit bientôt d'une parfaite santé.





XXXIV JOUR

Cependant le bruit de sa beauté attira plusieurs jeunes princes étrangers à Pékin. L'on eut beau leur faire savoir la teneur de l'édit, comme tout le monde a bonne opinion de son esprit, et surtout les jeunes gens, ils eurent l'audace de se présenter pour répondre aux questions de la princesse, et n'en pouvant percer le sens obscur, ils périrent tous misérablement l'un après l'autre. Le roi, il faut lui rendre cette justice, paraît fort touché de leur sort. Il se repent d'avoir it un serment qui le lie, et quelque tendresse qu'il ait pour sa fille, imerait mieux l'avoir laissée mourir que de l'avoir conservée à ce rix. Il fait tout ce qui dépend de lui pour prévenir ces malheurs. orsqu'un amant que l'ordonnance n'a pu retenir, vient lui demander a main de la princesse, il s'efforce de le détourner de sa résolution

et il ne consent jamais qu'à regret qu'il s'expose à perdre la vie. Mais il arrive ordinairement qu'il ne saurait persuader ces jeunes téméraires. Ils ne sont occupés que de Tourandocte, et l'espérance de la posséder les étourdit sur la difficulté qu'il y a de l'obtenir.

Mais si le roi du moins se montre sensible à la perte de ces malheureux princes, il n'en est pas de même de sa barbare fille. Elle s'applaudit des spectacles sanglants que sa beauté donne aux Chinois. Elle a tant de vanité, que le prince le plus aimable lui paraît non-seulement indigne d'elle, mais même fort insolent d'oser élever sa pensée jusqu'à sa possession, et elle regarde son trépas comme un juste châtiment de sa témérité.

Ce qu'il y a de plus déplorable encore, c'est que le ciel permet souvent que des princes viennent se sacrifier à cette inhumaine princesse. Il n'y a pas longtemps qu'un prince, qui se flattait d'avoir assez d'esprit pour répondre à ses questions, a perdu la vie; et cette nuit il en doit périr un autre qui, pour son malheur, est venu à la cour de la Chine dans la même espérance.

Calaf fut fort attentif au récit de la veuve. — Je ne comprends pas, lui dit-il, après qu'elle eut achevé de parler, comment il se trouve des princes assez dépourvus de jugement pour aller demander la princesse de la Chine. Quel homme ne doit pas être effrayé de la condition sans laquelle on ne saurait l'obtenir? D'ailleurs, quoi qu'en puissent dire les peintres qui en ont fait le portrait, quoiqu'ils assurent que leur ouvrage n'est qu'une image imparfaite de sa beauté, je crois plutôt qu'ils lui ont prêté des charmes et que leurs peintures sont flatteuses, puisqu'elles ont produit des effets si puissants. Enfin, je ne puis penser que Tourandocte soit aussi belle que vous le dites. — Seigneur, répliqua la veuve, elle est encore plus charmante que je ne vous l'ai dit, et vous pouvez m'en croire, car je l'ai vue plusieurs fois en allant voir ma fille au sérail. Faites-vous, si vous voulez, une idée à plaisir, rassemblez dans votre imagination tout ce qui peut contribuer à composer une beauté parfaite, et soyez persuadé que vous ne sauriez vous représenter un objet qui approche de la princesse.



XXXV JOUR

Le prince des Nogaïs ne pouvait ajouter foi au discours de son hôtesse, tant il le trouvait hyperbolique; il en ressentait pourtant sans savoir pourquoi un secret plaisir. — Mais, ma mère, reprit-il, les questions que propose la fille du roi sont-elles si difficiles qu'on ne puisse y répondre d'une manière qui satisfasse les gens de loi qui en sont les juges? Pour moi, je m'imagine que les princes qui n'en peuvent pénétrer le sens sont tous de petits génies ou des ignorants. — Non, non, repartit la veuve, il n'y a point d'énigme plus obscure que les questions de la princesse, et il est presque impossible d'y bien répondre.

Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi de Tourandocte et de ses amants infortunés, la jeune fille qu'on avait envoyée au marché revint chargée de provisions. Calaf s'assit à une table que la veuve lui dressa, et mangea comme un homme qui mourait de faim. Sur ces entrefaites la nuit arriva, et bientôt on entendit dans la ville les tymbales de la justice. Le prince demanda ce que signifiait ce bruit. — C'est, lui dit la veuve, pour avertir le peuple qu'on va exécuter quelqu'un à mort, et le malheureux qui doit être immolé est ce prince que je vous ai dit qui devait cette nuit perdre la vie pour avoir mal répondu aux questions de la princesse. On a coutume de punir les coupables pendant le jour, mais ceci est un cas particulier. Le roi, dans son cœur, déteste le supplice qu'il fait souffrir aux amants de sa fille, et il ne veut pas que le soleil soit témoin d'une action si cruelle. Le fils de Timurtasch eut envie de voir cette exécution, dont la cause lui paraissait bien singulière; il sortit de la maison de son hôtesse, et rencontrant dans la rue une grande foule de Chinois que la même curiosité animait, il se mêla parmi eux et se rendit dans la cour du palais

où se devait passer une si tragique scène. Il vit au milieu un schebtcheraghe, autrement une tour de bois fort élevée, dont le dehors, du haut jusqu'en bas, était couvert de branches de cyprès, parmi lesquelles il y avait une prodigieuse quantité de lampes qui étaient fort bien arrangées et qui répandaient une si grande lumière, que toute la cour en était éclairée. A quinze coudées de la tour s'élevait un échafaud tout couvert de satin blanc et autour duquel régnaient plusieurs pavillons de taffetas de la même couleur. Derrière ces tentes, deux mille soldats de la garde d'Altouan-Khan, l'épée nue et la hache à la main, formaient une double haie qui servait de barrière au peuple. Calaf regardait avec attention tout ce qui s'offrait à sa vue, lorsque tout à coup la triste cérémonie dont on voyait l'appareil commença par un bruit confus de tambours et de cloches, qui du haut de la tour se faisait entendre de fort loin. En même temps vingt mandarins et autant de gens de loi, tous vêtus de longues robes de laine blanche, sortirent du palais, s'avancèrent vers l'échafaud, et après en avoir fait trois fois le tour, allèrent s'asseoir sous les pavillons.

Ensuite parut la victime, ornée de fleurs entrelacées de feuilles de cyprès, avec une banderole bleue sur la tête, et non une banderole rouge comme les criminels que la justice a condamnés. C'était un jeune prince qui avait à peine dix-huit ans; il était accompagné d'un mandarin qui le tenait par la main, et suivi de l'exécuteur. Ils montèrent tous trois sur l'échafaud; aussitôt le bruit des tambours et des cloches cessa. Le mandarin alors adressa la parole au prince d'un ton de voix si haut, que la moitié du peuple l'entendit. — Prince, lui dit-il, n'est-il pas vrai qu'on vous a fait savoir la teneur de l'édit du roi dès que vous vous êtes présenté pour demander la princesse en mariage? N'est-il pas vrai encore que le roi a fait tous ses efforts pour vous détourner de votre téméraire résolution? Le prince ayant répondu que oui : — Reconnaissez donc, reprit le mandarin, que c'est votre faute si vous perdez aujourd'hui la vie, et que le roi et la princesse ne sont pas coupables de votre mort. — Je la leur pardonne, repartit le prince; je ne l'impute qu'à moi-même, et je prie le ciel de ne leur demander jamais compte du sang qu'on va répandre.

XXXVI JOUR



Il n'eut pas achevé ces paroles, que l'exécuteur lui abattit la tête d'un coup de sabre. L'air à l'instant retentit de nouveau du son des cloches et du bruit des tambours. Cependant douze mandarins vinrent prendre le corps, ils l'enfermèrent dans un cercueil d'ivoire et d'ébène, et le mirent dans une petite litière, que six d'entre eux portèrent sur leurs épaules dans les jardins du sérail, sous un dôme de marbre blanc que le roi avait fait bâtir exprès pour être le lieu de la sépulture de tous les malheureux princes qui devaient avoir le même sort. Il allait souvent pleurer sur le tombeau de ceux qui y étaient, et il tâchait, en honorant leurs cendres de ses larmes, d'expier en quelque façon la barbarie de sa fille.

D'abord que les mandarins eurent emporté le prince qui venait de périr, le peuple et les gens de loi se retirèrent dans leurs maisons en blâmant le roi d'avoir eu l'imprudence de consacrer la fureur par un serment qu'il ne pouvait violer. Calaf demeura dans la cour du palais, occupé de mille pensées confuses; il s'aperçut qu'il y avait auprès de lui un homme qui fondait en pleurs; il jugea bien que c'était quelqu'un qui prenait beaucoup de part à l'exécution qui venait de se faire, et, souhaitant d'en savoir davantage, il lui adressa la parole. — Je suis touché, lui dit-il, de la vive douleur que vous faites paraître, et j'entre dans vos peines, car je ne doute pas que vous n'ayez connu particulièrement le prince qui vient de mourir. — Ah! seigneur, lui répondit cet homme affligé en redoublant ses larmes, je dois bien l'avoir connu, puisque j'étais son gouverneur. O malheureux roi de Samarcande, ajouta-t-il, quelle sera ton affliction quand tu sauras l'étrange mort de ton fils! et quel homme osera t'en porter la nouvelle?

Calaf demanda de quelle manière le prince de Samarcande était devenu amoureux de la princesse de la Chine. — Je vais vous l'apprendre, lui dit le gouverneur, et vous serez sans doute étonné du

récit que j'ai à vous faire. Le prince de Samarcande, poursuivit-il, vivait heureux à la cour de son père; les courtisans, le regardant comme un prince qui devait un jour être leur souverain, ne s'étudiaient pas moins à lui plaire qu'au roi même. Il passait ordinairement le jour à chasser ou à jouer au mail, et la nuit il faisait secrètement venir dans son appartement la plus brillante jeunesse de la cour, avec laquelle il buvait toutes sortes de liqueurs. Il prenait aussi plaisir quelquefois à voir danser de belles esclaves et à entendre des voix et des instruments. En un mot, tous les plaisirs enchaînés l'un à l'autre occupaient les moments de sa vie.



XXXVII JOUR

Sur ces entrefaites, il arriva un fameux peintre à Samarcande, avec plusieurs portraits de princesses, qu'il avait faits dans les cours différentes où il avait passé. Il les vint montrer à mon prince, qui lui dit en regardant les premiers qu'il lui présenta : — Voilà de fort belles peintures, je suis persuadé que les originaux de ces portraits-là vous ont bien de l'obligation. — Seigneur, répondit le peintre, je

conviens que ces portraits sont un peu flattés; mais je vous dirai en même temps que j'en ai un encore plus beau que ceux-là, et qui toutefois n'approche pas de son original. En parlant ainsi, il tira d'une petite cassette où étaient ses portraits celui de la princesse de la Chine.

A peine mon maître l'eut-il entre ses mains, que, ne pouvant s'imaginer que la nature fût capable de produire une beauté si parfaite, il s'écria qu'il n'y avait point au monde de femme si charmante, et que le portrait de la princesse de la Chine devait être encore plus flatté que les autres. Le peintre protesta qu'il ne l'était point, et assura que jamais aucun pinceau ne pourrait rendre la grâce et l'agrément qu'il y avait dans le visage de la princesse Tourandocte. Sur cette assurance, mon maître acheta le portrait, qui fit sur lui une si vive impression, qu'abandonnant un jour la cour de son père, il sortit de Samarcande accompagné de moi seul, et sans me dire son dessein, prit la route de la Chine et vint dans cette ville. Il se proposait de servir quelque temps Altoun-Khan contre ses ennemis et de lui demander ensuite la princesse en mariage; mais nous apprîmes en arrivant la rigueur de l'édit; et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que mon prince, au lieu d'être vivement affligé de cette nouvelle, en conçut de la joie. — Je vais, me dit-il, me présenter pour répondre aux questions de Tourandocte; je ne manque pas d'esprit, j'obtiendrai cette princesse.

— Il n'est pas besoin de vous dire le reste, seigneur, continua le gouverneur en sanglotant : vous jugez bien par le triste spectacle que vous venez de voir, que le déplorable prince de Samarcande n'a pu répondre comme il l'espérait aux fatales questions de cette barbare beauté qui se plaît à répandre du sang et qui a déjà coûté la vie à plusieurs fils de rois. Il m'a donné tantôt le portrait de cette cruelle princesse, quand il a vu qu'il fallait se préparer à la mort. — Je te confie, m'a-t-il dit, cette rare peinture, conserve bien ce précieux dépôt : tu n'as qu'à le montrer à mon père en lui apprenant ma destinée, et je ne doute pas qu'en voyant une si charmante image, il ne me pardonne ma témérité. — Mais, ajouta le gouverneur, qu'un autre, s'il veut, aille porter au roi son père une si triste

nouvelle; pour moi, possédé de mon affliction, je vais loin d'ici et de Samarcande pleurer une tête si chère. Voilà ce que vous souhaitiez d'apprendre et voici ce dangereux portrait, poursuivit-il, en le tirant de dessous sa robe et le jetant à terre avec indignation; voici la cause du malheur de mon prince. O détestable peinture, pourquoi mon maître, quand tu es tombée entre ses mains, n'avait-il pas mes yeux? O princesse inhumaine. puissent tous les princes de la terre avoir pour toi les sentiments que tu m'inspires! Au lieu d'être l'objet de leur amour, tu leur ferais horreur. A ces mots, le gouverneur du prince de Samarcande se retira plein de colère en regardant le palais d'un œil furieux et sans parler davantage au fils de Timurtasch, qui ramassa promptement le portrait de Tourandocte, et voulut se retirer dans la maison de sa vieille; mais il s'égara dans l'obscurité et insensiblement il se trouva hors de la ville. Il attendit impatiemment le jour pour contempler la beauté de la princesse de la Chine : sitôt qu'il le vit paraître et qu'il put contenter sa curiosité, il ouvrit la boîte qui renfermait le portrait.

Il hésita pourtant avant que de le regarder. — Que vais-je faire? s'écria-t-il; dois-je présenter à mes yeux un objet si dangereux? Songe, Calaf, songe aux funestes effets qu'il a causés; as-tu déjà oublié ce que le gouverneur du prince de Samarcande vient de te dire? Ne regarde point cette peinture; résiste au mouvement qui t'entraîne pendant qu'il n'est encore qu'un désir curieux. Tandis que tu jouis de la raison, tu peux prévenir ta perte.... Mais que dis-je, prévenir? ajouta-t-il en se reprenant; quel faux raisonnement m'inspire une timide prudence? Si je dois aimer la princesse, mon amour n'est-il pas déjà écrit au ciel en caractères ineffaçables? D'ailleurs, je crois qu'on peut voir impunément le plus beau portrait; il faut être bien faible pour se troubler à la vue d'un vain mélange de couleurs. Ne craignons rien; considérons de sang-froid ces traits vainqueurs et assassins : j'y veux même trouver des défauts et goûter le plaisir nouveau de censurer les charmes de cette princesse trop superbe; et je souhaiterais, pour mortifier sa vanité, qu'elle apprît que j'ai sans émotion envisagé son image.





XXXVIII JOUR

Le fils de Timurtasch se promettait bien de voir d'un œil indifférent le portrait de Tourandocte ; il le regarde, il l'examine, il admire le tour du visage, la régularité des traits, la vivacité des yeux, la bouche, le nez, tout lui paraît parfait : il s'étonne d'un si rare assemblage, et, quoique en garde contre ce qu'il voit, il s'en laisse charmer. Un trouble inconcevable l'agite malgré lui; il ne se connaît plus : — Quel feu, dit-il, vient tout à coup m'animer? Quel désordre ce portrait met-il dans mes sens? Juste ciel! est-ce le sort de tous ceux qui regardent cette peinture d'aimer l'inhumaine princesse qu'elle représente? Hélas! je ne sens que trop qu'elle fait sur moi la même impression qu'elle a faite sur le malheureux prince de Samarcande; je me rends aux traits qui l'ont blessé, et, loin d'être effrayé de sa pitoyable histoire, peu s'en faut que je n'envie son malheur même. Quel changement, grand Dieu! Je ne concevais pas tout à l'heure comment on pouvait être assez insensé pour mépriser la rigueur de l'édit, et dans ce moment je ne vois plus rien qui m'épouvante; tout le péril est disparu.

— Non, princesse incomparable, poursuivit-il en regardant le portrait d'un air tendre, aucun obstacle ne m'arrête; je vous aime malgré votre barbarie, et puisqu'il m'est permis d'aspirer à votre possession, je veux dès aujourd'hui tâcher de vous obtenir : si je péris dans un si beau dessein, je ne sentirai en mourant que la douleur de ne pouvoir vous posséder.

Calaf, ayant pris la résolution de demander la princesse, retourna chez la veuve, dont il n'eut pas peu de peine à trouver la maison; car il s'en était assez éloigné pendant la nuit. — Ah! mon fils, lui dit l'hôtesse sitôt qu'elle l'aperçut, je suis ravie de vous revoir; j'étais fort en peine de vous; je craignais qu'il ne vous fût arrivé quelque fâcheux accident : pourquoi n'êtes-vous pas revenu plus tôt? — Ma bonne mère, lui répondit-il, je suis fâché de vous avoir causé de l'inquiétude, mais je me suis égaré dans l'obscurité. Ensuite il lui conta comment il avait rencontré le gouverneur du prince qu'on avait fait mourir, et il ne manqua pas de répéter tout ce que le gouverneur lui avait dit. Puis montrant le portrait de Tourandocte : — Voyez, dit-il, si cette peinture n'est qu'une image imparfaite de la princesse de la Chine; pour moi, je ne puis m'imaginer qu'elle n'égale pas la beauté de l'original.

— Par l'âme du prophète Jacmouny, s'écria la veuve, après avoir examiné le portrait, la princesse est mille fois plus belle et plus charmante encore qu'elle n'est ici représentée. Je voudrais que vous l'eussiez vue, vous seriez persuadé comme moi que tous les peintres du monde qui entreprendront de la peindre au naturel n'y pourront réussir; je n'en excepte pas même le fameux Many. — Vous me faites un plaisir extrême, reprit le prince Nogaïs, de m'assurer que la beauté de Tourandocte est au-dessus de tous les efforts de la peinture. Que cette assurance me flatte! elle m'affermit dans mon dessein et m'excite à tenter promptement une si belle aventure : que ne suis-je déjà devant la princesse! Je brûle d'impatience d'éprouver si je serai plus heureux que le prince de Samarcande.

— Que dites-vous, mon fils? répliqua la veuve; quelle entreprise osez-vous former? et songez-vous en effet à l'exécuter? — Oui, ma bonne mère, repartit Calaf, je prétends aujourd'hui me présenter pour répondre aux questions de la princesse; je ne suis venu à la Chine que pour offrir mon bras au grand roi Altoun-Khan, mais il vaut mieux être son gendre qu'un officier de ses armées.

A ces paroles, la veuve se prit à pleurer. — Ah! seigneur, dit-elle, au nom de Dieu ne persistez pas dans une résolution si téméraire : vous périrez sans doute, si vous êtes assez hardi pour aller demander

la princesse; au lieu d'être charmé de sa beauté, détestez-la plutôt, puisqu'elle est la cause de tant d'événements tragiques; représentez-vous quelle sera la douleur de vos parents lorsqu'ils recevront la nouvelle de votre mort; soyez touché des déplaisirs mortels où vous les allez plonger. — De grâce, ma mère, interrompit le fils de Timurtasch, cessez de me présenter des images si capables de m'attendrir; je n'ignore pas que si j'achève aujourd'hui ma destinée, ce sera pour les auteurs de ma naissance une source inépuisable de larmes; peut-être même (car je connais leur tendresse pour moi) ne pourront-ils apprendre mon trépas sans se laisser mourir de douleur : quelque reconnaissance pourtant que leurs sentiments me doivent inspirer et qu'ils m'inspirent en effet, il faut que je cède à l'ardeur qui me domine; mais, que dis-je? n'est-ce pas aussi pour les rendre plus heureux que je veux exposer ma vie? Oui sans doute, leur intérêt s'accorde avec le désir qui me presse, et si mon père était ici, bien loin de s'opposer à mon dessein, il m'exciterait à l'exécuter promptement. C'est donc une chose résolue : ne perdez point de temps à me vouloir persuader; car rien ne saurait m'ébranler.

Lorsque la veuve vit que son jeune hôte n'écoutait point ses conseils, son affliction en redoubla : — C'en est donc fait, seigneur, reprit-elle; on ne peut vous empêcher de courir à votre perte; pourquoi faut-il que vous soyez venu loger dans ma maison? Pourquoi vous ai-je parlé de Tourandocte? Vous en êtes devenu amoureux sur le portrait que je vous en ai fait : malheureuse que je suis! c'est moi qui vous ai perdu : pourquoi faut-il que j'aie votre mort à me reprocher? — Non, ma bonne mère, interrompit une seconde fois le prince Nogaïs, ce n'est pas vous qui faites mon malheur; ne vous imputez point l'amour que j'ai pour la princesse; je devais l'aimer et je remplis mon sort; d'ailleurs, qui vous a dit que je répondrais mal à ses questions? Je ne suis ni sans étude ni sans esprit; et le ciel peut-être m'a réservé l'honneur de délivrer le roi de la Chine des chagrins que lui cause un affreux serment. Mais, ajouta-t-il en tirant la bourse que le khan de Berlas lui avait donnée et dans laquelle il y avait encore une assez grande quantité de pièces d'or, comme cela, je l'avoue, est incertain et qu'il peut arriver que je meure, je vous fais présent

de cette bourse pour vous consoler de mon trépas. Vous pourrez même vendre aussi mon cheval et en garder l'argent; car je n'en aurai pas besoin, soit que la fille d'Altoun-Khan devienne le prix de mon audace, soit que mon trépas en doive être le triste salaire.



XXXIX JOUR

La veuve prit la bourse de Calaf, en disant : — O mon fils! vous vous trompez fort, si vous vous imaginez que ces pièces d'or me consolent de votre perte; je vais les employer en bonnes œuvres, en distribuer une partie dans les hôpitaux aux pauvres qui souffrent patiemment leur misère, et dont par conséquent les prières sont si agréables à Dieu; je donnerai le reste aux ministres de notre religion, afin que tous ensemble ils prient le ciel de vous inspirer, et de ne pas permettre que vous vous exposiez à périr. Toute la grâce que je vous demande, c'est de ne point aller aujourd'hui vous présenter pour répondre aux questions de Tourandocte; attendez jusqu'à demain, le terme n'est pas long; laissez-moi ce temps-là pour faire agir de bonnes âmes et mettre Jacmouny dans vos intérêts; après cela vous ferez tout ce qui vous plaira. Accordez-moi, je vous prie, cette sa-

tisfaction ; j'ose dire que vous la devez à une personne qui a déjà conçu pour vous tant d'amitié, qu'elle serait inconsolable si vous périssiez.

Effectivement, Calaf avait un air qui prévenait d'abord en sa faveur ; outre que c'était un des plus beaux princes du monde et des mieux faits, il avait des manières aisées et si agréables qu'on ne pouvait le voir sans l'aimer. Il fut touché de la douleur et de l'affection que cette bonne dame faisait paraître. — Eh bien ! ma mère, lui dit-il, j'aurai pour vous la complaisance que vous exigez de moi : je n'irai point aujourd'hui demander la princesse ; mais pour vous dire ce que je pense, je ne crois pas que votre prophète Jacmouny puisse me faire changer de résolution.

Il ne sortit point de toute la journée de la maison de la veuve, qui ne manqua pas d'aller dans les hôpitaux distribuer des aumônes et d'acheter à beaux deniers comptants l'intercession des bonzes auprès de Berginghuzin : elle fit aussi sacrifier aux idoles des poules et des poissons. Les génies ne furent pas non plus oubliés : on leur offrit en sacrifice du riz et des légumes dans les lieux consacrés à cette cérémonie ; mais toutes les prières des bonzes et des ministres des idoles, quoique bien payées, ne produisirent pas l'effet que la bonne hôtesse de Calaf en avait attendu : car, le lendemain matin, ce prince parut plus déterminé que jamais à demander Tourandocte. — Adieu, ma bonne mère, dit-il à la veuve ; je suis fâché que vous vous soyez donné hier tant de peines pour moi, vous pouviez vous les épargner : car je vous avais assuré que je ne serais pas aujourd'hui dans d'autres sentiments. A ces mots, il quitta la veuve qui, se sentant saisir de la plus vive douleur, se couvrit le visage de son voile, et demeura la tête sur ses genoux, dans un accablement qu'on ne saurait exprimer.

Le jeune prince des Nogaïs, parfumé d'essence et plus beau que la lune, se rendit au palais. Il vit à la porte cinq éléphants liés ; et des deux côtés étaient en haie deux mille soldats le casque en tête, armés de boucliers et couverts de plaques de fer. Un des principaux officiers qui les commandait, jugeant à l'air de Calaf qu'il était étranger, l'arrêta et lui demanda quelle affaire il avait au palais. — Je suis prince étranger, lui répondit le fils de Timurtasch, je viens me

présenter au roi pour le prier de m'accorder la permission de répondre aux questions de la princesse sa fille. L'officier, à ces paroles, le regardant avec étonnement, lui dit : — Prince, savez-vous bien que vous venez ici chercher la mort? Vous auriez mieux fait de demeurer dans votre pays que de former le dessein qui vous amène; retournez sur vos pas et ne vous flattez point de la trompeuse espérance que vous obtiendrez la barbare Tourandocte. Quand vous seriez plus habile qu'un mandarin de la science, vous ne percerez jamais le sens de ses paroles ambiguës. — Je vous rends grâces de votre conseil, repartit Calaf, mais je ne suis pas venu jusqu'ici pour reculer. — Allez donc à la mort, répliqua l'officier d'un air chagrin, puisqu'il n'est pas possible de vous en empêcher. En même temps il le laissa entrer dans le palais, et ensuite se retournant vers quelques autres officiers qui avaient entendu leur conversation : — Que ce jeune prince, leur dit-il, est beau et bien fait! C'est dommage qu'il meure si tôt.



XL JOUR

Cependant Calaf traversa plusieurs salles et enfin se trouva dans celle où le roi avait coutume de donner audience à ses peuples : il y avait dedans un trône d'acier du Catay, fait en forme de dragon et haut de trois coudées; quatre colonnes de la même matière et fort

élevées soutenaient au-dessus un vaste dais de satin jaune garni de pierreries. Altoun-Khan, revêtu d'un cafetan de brocart d'or à fond rouge, était assis sur son trône avec un air de gravité que soutenait merveilleusement un bouquet de poils fort longs, et partagé en trois boucles qu'il avait au milieu de la barbe. Ce monarque, après avoir écouté quelques-uns de ses sujets, jeta par hasard les yeux sur le prince Nogaïs, qui était dans la foule. Comme il lui sembla que c'était un étranger, et qu'il vit bien à son air noble, ainsi qu'à ses habits magnifiques, que ce n'était pas un homme du commun, il appela un des mandarins, il lui montra du doigt Calaf et lui donna ordre tout bas de s'informer de sa qualité et du sujet qui l'avait fait venir à sa cour.

Le mandarin s'approcha du fils de Timurtasch et lui dit que le roi souhaitait de savoir qui il était et s'il avait quelque chose à lui demander. — Vous pouvez dire au roi votre maître, répondit le jeune prince, que je suis le fils unique d'un souverain, et que je viens tâcher de mériter l'honneur d'être son gendre.

Altoun-Khan ne sut pas plutôt la réponse du prince des Nogaïs, qu'il changea de couleur; son auguste visage se couvrit d'une pâleur semblable à celle de la mort : il cessa de donner audience, il renvoya tout le peuple; ensuite il descendit de son trône et s'approcha de Calaf : — Jeune téméraire, lui dit-il, savez-vous la rigueur de mon édit et le malheureux destin de tous ceux qui jusqu'ici se sont obstinés à vouloir obtenir la princesse ma fille? — Oui, seigneur, répondit le fils de Timurtasch, je connais tout le danger que je cours; mes yeux même ont été témoins du juste et dernier supplice que Votre Majesté a fait souffrir au prince de Samarcande; mais la fin déplorable de ces audacieux, qui se sont vainement flattés de la douce espérance de posséder la princesse Tourandocte, ne fait qu'irriter l'envie que j'ai de la mériter.

— Quelle fureur! repartit le roi, à peine un prince a-t-il perdu la vie, qu'il s'en présente un autre pour avoir le même sort : il semble qu'ils prennent plaisir à s'immoler. Quel aveuglement! Rentrez en vous-même, prince, et soyez moins prodigue de votre sang. Vous m'inspirez plus de pitié que tous ceux qui sont déjà venus cher-

cher ici la mort; je me sens naître de l'inclination pour vous, et je veux faire tout mon possible pour vous empêcher de périr. Retournez dans les États du roi votre père et ne lui donnez pas le déplaisir d'apprendre par la renommée qu'il ne reverra plus son fils unique.

—Seigneur, repartit Calaf, il m'est bien doux d'entendre, de la bouche même de Votre Majesté, que j'ai le bonheur de lui plaire : j'en tire un heureux présage. Peut-être que, touché des malheurs que cause la beauté de la princesse, le ciel veut se servir de moi pour en arrêter le cours et assurer en même temps le repos de votre vie, que trouble la nécessité d'autoriser des actions si cruelles. Savez-vous en effet si je répondrai mal aux questions qu'on me fera? Quelle certitude avez-vous que je périrai? Si d'autres n'ont pu démêler le sens des paroles obscures de Tourandocte, est-ce à dire pour cela que je ne pourrai les pénétrer? Non, seigneur, leur exemple ne saurait me faire renoncer à l'honneur éclatant de vous avoir pour beau-père. — Ah! prince infortuné, répliqua le roi en s'attendrissant, vous voulez cesser de vivre; les amants qui se sont présentés avant vous, pour répondre aux funestes questions de ma fille, tenaient le même langage; ils espéraient tous qu'ils en perceraient le sens, et ils n'ont pu en venir à bout. Hélas! vous serez aussi la dupe de votre confiance. Encore une fois, mon fils, poursuivit-il, laissez-vous persuader : je vous aime et veux vous sauver; ne rendez pas ma bonne intention inutile par votre opiniâtreté; quelque esprit que vous vous sentiez, défiez-vous-en. Vous êtes dans l'erreur de vous imaginer que vous pourrez répondre sur-le-champ à ce que la princesse vous proposera; cependant vous n'aurez pas un demi-quart d'heure pour y rêver : c'est la règle. Si dans le moment vous ne faites pas une réponse juste et qui soit approuvée de tous les docteurs qui en seront les juges, aussitôt vous serez déclaré digne de mort et vous serez conduit au supplice la nuit suivante. Ainsi, prince, retirez-vous; passez le reste de la journée à songer au parti que vous avez à prendre; consultez des personnes sages, faites vos réflexions, et demain vous viendrez m'apprendre ce que vous aurez résolu.





XLI JOUR

En achevant ces paroles il quitta Calaf, qui sortit du palais, fort mortifié de ce qu'il fallait attendre au lendemain ; car il n'était nullement frappé de ce que le roi venait de lui représenter, et il revint chez son hôtesse sans faire la moindre attention à l'affreux péril auquel il voulait s'exposer. Dès qu'il parut devant la veuve et qu'il lui eut conté ce qui s'était passé au palais, elle recommença à le haranguer et à mettre encore tout en usage pour le détourner de son entreprise ; mais elle ne recueillit point d'autre fruit de ses nouveaux efforts, que de s'apercevoir qu'ils enflammaient son jeune hôte et le rendaient encore plus ferme dans sa résolution. En effet, il retourna le jour suivant au palais et se fit annoncer au roi, qui le reçut dans son cabinet, ne voulant pas que personne fût témoin de leur conversation.

— Hé bien, prince, lui dit Altoun-Khan, votre vue doit-elle aujourd'hui me réjouir ou m'affliger ? dans quels sentiments êtes-vous ? — Seigneur, répondit Calaf, j'ai toujours l'esprit dans la même dispo-

sition. Quand j'eus l'honneur de me présenter hier devant Votre Majesté, j'avais déjà fait toutes mes réflexions; je suis déterminé à souffrir le même supplice que mes rivaux, si le ciel n'a pas autrement ordonné de mon sort. A ce discours, le roi se frappa la poitrine, déchira son collet et s'arracha quelques poils de la barbe.

—Que je suis malheureux, s'écria-t-il, d'avoir conçu tant d'amitié pour celui-ci! La mort des autres ne m'a point fait tant de peine. Ah! mon fils, continua-t-il, en embrassant le prince Nogaïs avec un attendrissement qui lui causa quelque émotion, rends-toi à ma douleur si mes raisons ne sont pas capables de t'ébranler. Je sens que le coup qui t'ôtera la vie frappera mon cœur d'une atteinte mortelle; renonce, je t'en conjure, à la possession de ma cruelle fille; tu trouveras dans le monde assez d'autres princesses que tu pourras posséder. Pourquoi t'obstiner à la poursuite d'une inhumaine que tu ne saurais obtenir? Demeure, si tu veux, dans ma cour; tu y tiendras le premier rang après moi; tu auras de belles esclaves; les plaisirs te suivront partout; en un mot, je te regarderai comme mon propre fils. Désiste-toi donc de la poursuite de Tourandocte; que j'aie du moins la satisfaction d'enlever une victime à cette sanguinaire princesse.

Le fils de Timurtasch était très-sensible à l'amitié que le roi de la Chine lui témoignait; mais il lui répondit : — Seigneur, laissez-moi, de grâce, m'exposer au péril dont vous voulez me détourner : plus il est grand, et plus il a de quoi me tenter. Je vous avouerai même que la cruauté de la princesse flatte en secret mon amour. Je me fais un plaisir charmant de penser que je suis peut-être l'heureux mortel qui doit triompher de cette orgueilleuse. Au nom de Dieu, poursuivit-il, que Votre Majesté cesse de combattre un dessein que ma gloire, mon repos et ma vie même veulent que j'exécute; car enfin je ne puis vivre si je n'obtiens Tourandocte.

Altoun-Khan, voyant Calaf inébranlable dans sa résolution, en fut vivement affligé. —Ah! jeune audacieux, lui dit-il, ta perte est assurée, puisque tu t'opiniâtres à demander ma fille. Le ciel m'est témoin que j'ai fait tout mon possible pour t'inspirer des sentiments raisonnables. Tu rejettes mes conseils et aimes mieux périr que de les suivre; n'en parlons donc plus. Tu recevras bientôt le prix de ta folle

constance. Je consens que tu entreprennes de répondre aux questions de Tourandocte; mais il faut auparavant que je te fasse les honneurs que j'ai coutume de faire aux princes qui recherchent mon alliance.

A ces mots, il appela le chef du premier corps de ses eunuques; il lui ordonna de mener Calaf dans le palais du prince et de lui donner deux cents eunuques pour le servir.



XLII JOUR

A peine le prince Nogaïs fut-il dans le palais où on l'avait conduit, que les principaux mandarins vinrent le saluer, c'est-à-dire qu'ils se mirent à genoux et qu'ils baissèrent la tête jusqu'à terre, en lui disant l'un après l'autre: « Prince, le serviteur perpétuel de votre illustre race vient en cette qualité vous faire la révérence. » Ensuite ils lui firent des présents et se retirèrent.

Cependant le roi, qui se sentait beaucoup d'amitié pour le fils de Timurtasch et qui en avait compassion, envoya chercher le professeur le plus habile, ou du moins le plus fameux de son collége royal, et lui dit: —Docteur, il y a dans ma cour un nouveau prince qui demande ma fille. Je n'ai rien épargné pour le rebuter, mais je n'ai pu en venir à bout. Je voudrais que par ton éloquence tu lui fisses entendre raison : c'est pour cela que je te mande ici. Le docteur obéit; il alla voir Calaf et eut avec lui une fort longue conversation. Ensuite il revint trouver Altoun-Khan, et lui dit: —Seigneur, il est impossible de persuader ce jeune prince; il veut absolument mériter la princesse ou mourir. Quand j'ai connu que c'était une erreur de prétendre vaincre sa fermeté, j'ai eu la curiosité de voir si son obstination n'avait point d'autre fondement que son amour; je l'ai in-

terrogé sur plusieurs matières différentes, et je l'ai trouvé si savant, que j'en ai été surpris. Il est musulman, et il me paraît parfaitement instruit de tout ce qui regarde sa religion. Enfin, pour dire à Votre Majesté ce que j'en pense, je crois que si quelque prince est capable de bien répondre aux questions de la princesse, c'est celui-là.

— O docteur! s'écria le roi, tu me ravis par ce discours; plaise au ciel que ce prince devienne mon gendre! Dès qu'il a paru devant moi, je me suis senti de l'affection pour lui; puisse-t-il être plus heureux que les autres qui sont venus périr dans cette ville! Le bon roi Altoun-Khan ne se contenta pas de faire des vœux pour Calaf, il tâcha de lui rendre propices les esprits qui président au ciel, au soleil et à la lune. Pour cet effet, il ordonna des prières publiques, et l'on fit dans les temples des sacrifices solennels. On immola par son ordre un bœuf au ciel, une chèvre au soleil et un pourceau à la lune. De plus, il fit publier dans Pékin que les confréries du mois eussent à faire un festin dans l'intention que le prince qui se présentait pour demander la princesse eût le bonheur de l'obtenir.

Après les prières et les sacrifices, le monarque chinois envoya son colao au prince des Nogaïs, pour l'avertir de se tenir prêt à répondre le lendemain aux questions de la princesse, et lui dire qu'on ne manquerait pas de l'aller chercher pour le conduire au divan; et que les personnes qui devaient composer l'assemblée avaient déjà reçu l'ordre de s'y rendre.

Quelque déterminé que fût Calaf à éprouver l'aventure, il ne passa pas la nuit sans inquiétude. Si tantôt il osait se fier à son génie et se promettre un heureux succès, tantôt, perdant cette confiance, il se représentait la honte qu'il aurait si ses réponses ne plaisaient pas au divan. Il pensait aussi quelquefois à Elmaze et à Timurtasch : Hélas! disait-il, si je meurs, que deviendront mon père et ma mère?

Le jour le surprit dans cette confusion de sentiments. Aussitôt il entendit le son de plusieurs cloches avec un grand bruit de tambours. Il jugea que c'était pour appeler au conseil tous ceux qui devaient s'y trouver. Alors élevant sa pensée à Mahomet : — O grand prophète, lui dit-il, vous voyez l'état où je suis; inspirez-moi : faut-il que je me rende au divan, ou que j'aille dire au roi que le péril m'épou-

vante? Il n'eut pas prononcé ces paroles, qu'il sentit évanouir toutes ses craintes et renaître son audace; il se leva et se revêtit d'un cafetan et d'un manteau d'une étoffe de soie rouge à fleurs d'or qu'Altoun-Khan lui envoya, avec des bas et des souliers de soie bleue.



XLIII JOUR

Comme il achevait de s'habiller, six mandarins bottés et vêtus de robes fort larges et de couleur cramoisie, entrèrent dans son appartement, et après l'avoir salué de la même manière que ceux du jour précédent, ils lui dirent qu'ils venaient de la part du roi le prendre pour le mener au divan. Il se laissa conduire; ils traversèrent une cour en marchant au milieu d'une double haie de soldats, et quand ils furent arrivés dans la première salle du conseil, ils y trouvèrent plus de mille chanteurs et joueurs d'instruments qui, chantant et jouant tous ensemble de concert, faisaient un bruit étonnant. De là ils s'avancèrent dans la salle où se tenait le conseil, et qui communiquait dans le palais intérieur.

Déjà toutes les personnes qui devaient assister à cette assemblée étaient assises sous des pavillons de diverses couleurs, qui régnaient

autour de la salle. Les mandarins les plus considérables paraissaient d'un côté, le colao avec les professeurs du collége royal étaient de l'autre; et plusieurs docteurs dont on connaissait la capacité, occupaient les autres places. Il y avait au milieu deux trônes d'or, posés sur deux siéges triangulaires. D'abord que le prince Nogaïs parut, la noble et docte assistance le salua avec toutes les marques d'un grand respect, mais sans lui dire une parole, parce que tout le monde, étant dans l'attente de l'arrivée du roi, gardait un profond silence.

Le soleil était sur le point de se lever. Dès qu'on vit briller les premiers rayons de ce bel astre, deux eunuques ouvrirent des deux côtés les rideaux de la porte du palais intérieur, et aussitôt le roi sortit accompagné de la princesse Tourandocte, qui portait une longue robe de soie tissue d'or et un voile de la même étoffe qui lui couvrait le visage. Ils montèrent tous deux à leurs trônes par cinq degrés d'argent. Lorsqu'ils eurent pris leurs places, deux jeunes filles parfaitement belles parurent, l'une au côté du roi et l'autre au côté de la princesse : c'étaient des esclaves du sérail d'Altoun-Khan. Elles avaient le visage et la gorge découverts, de grosses perles aux oreilles, et elles se tenaient debout avec une plume et du papier, prêtes à écrire ce que le roi leur ordonnerait. Pendant ce temps-là toutes les personnes de l'assemblée, qui s'étaient levées à la vue d'Altoun-Khan, demeurèrent debout avec beaucoup de gravité et les yeux à demi fermés. Calaf seul promenait partout ses regards, ou plutôt il ne regardait que la princesse, dont il admirait le port majestueux.

Quand le puissant monarque de la Chine eut ordonné aux mandarins et aux docteurs de s'asseoir, un des six seigneurs qui avaient conduit Calaf, et qui étaient debout avec lui à quinze coudées des deux trônes, s'agenouilla et lut un mémoire qui contenait la demande que ce prince étranger faisait de la princesse Tourandocte. Ensuite il se releva et dit à Calaf de faire trois révérences au roi. Le prince des Nogaïs s'en acquitta de si bonne grâce, qu'Altoun-Khan ne put s'empêcher de lui sourire, pour lui témoigner qu'il le voyait avec plaisir.



XLIV JOUR



Alors le colao se leva de sa place et lut à haute voix l'édit funeste qui condamnait à mort tous les amants téméraires qui répondraient mal aux questions de Tourandocte. Puis adressant la parole à Calaf : — Prince, lui dit-il, vous venez d'entendre à quelle condition on peut obtenir la princesse; si l'image du péril fait quelque impression sur votre âme, il vous est encore permis de vous retirer. — Non, non, dit le prince, le prix qu'il s'agit de remporter est trop beau pour avoir la lâcheté d'y renoncer.

Le roi, voyant Calaf disposé à répondre aux questions de Tourandocte, se tourna vers cette princesse, et lui dit : — Ma fille, c'est à vous de parler; proposez à ce jeune prince les questions que vous avez préparées; et plaise à tous les esprits à qui l'on fit hier des sacrifices, qu'il pénètre le sens de vos paroles! Tourandocte, à ces mots, lui dit : — Je prends à témoin le prophète Jacmouny que je ne vois qu'à regret mourir tant de princes; mais pourquoi s'obstinent-ils à vouloir que je sois à eux? que ne me laissent-ils vivre tranquillement dans mon palais, sans venir attenter à ma liberté? Sachez donc, jeune audacieux, ajouta-t-elle en s'adressant à Calaf, que vous n'aurez point de reproches à me faire, lorsqu'à l'exemple de vos rivaux, il faudra souffrir une mort cruelle; vous êtes seul cause de votre perte, puisque je ne vous oblige point à venir demander ma main.

— Belle princesse, répondit le prince des Nogaïs, je sais tout ce qu'on peut me dire là-dessus; faites-moi, s'il vous plaît, vos questions, et je vais tâcher d'en démêler le sens. — Hé bien! reprit Tourandocte, dites-moi quelle est la créature qui est de tout pays, amie de tout le monde, et qui ne saurait souffrir son semblable? — Madame, répondit Calaf, c'est le soleil. — Il a raison, s'écrièrent tous les docteurs, c'est le soleil. — Quelle est la mère, reprit la princesse, qui, après avoir mis au monde ses enfants, les dévore tous lorsqu'ils sont devenus grands? — C'est la mer, répondit le prince des Nogaïs, parce que les fleuves, qui vont se décharger dans la mer, tirent d'elle leur source.

Tourandocte, voyant que le jeune prince répondait juste à ses

questions, en fut si piquée, qu'elle résolut de ne rien épargner pour le perdre. — Quel est l'arbre, lui dit-elle, dont toutes les feuilles sont blanches d'un côté et noires de l'autre? Elle ne se contenta pas de proposer cette question ; la maligne princesse, pour éblouir Calaf et l'étourdir, leva son voile en même temps, et laissa voir à l'assemblée toute la beauté de son visage, auquel le dépit et la honte ajoutaient de nouveaux charmes. Sa tête était parée de fleurs naturelles placées avec un art infini, et ses yeux paraissaient plus brillants que les étoiles. Elle était aussi belle que le soleil quand il se montre dans tout son éclat à l'ouverture d'un nuage épais. L'amoureux fils de Timurtasch, à la vue de cette incomparable princesse, au lieu de répondre à la question proposée, demeura muet et immobile : aussitôt tout le divan, qui s'intéressait pour lui, fut saisi d'une frayeur mortelle; le roi même en pâlit, et crut que c'était fait de ce jeune prince.

Mais Calaf, revenu de la surprise que lui avait causée tout à coup la beauté de Tourandocte, rassura bientôt l'assemblée en reprenant ainsi la parole : — Charmante princesse, je vous prie de me pardonner si je suis demeuré quelques moments interdit : j'ai cru voir un de ces objets célestes qui sont le plus bel ornement du séjour qui est promis aux fidèles après leur mort ; je n'ai pu voir tant d'attraits sans en être troublé. Ayez la bonté de répéter la question que vous m'avez faite, car je ne m'en souviens plus; vous m'avez fait tout oublier. — Je vous ai demandé, dit Tourandocte, quel est l'arbre dont les feuilles sont blanches d'un côté et noires de l'autre? — Cet arbre, répondit Calaf, représente l'année, qui est composée de jours et de nuits.

Cette réponse fut encore applaudie dans le divan; les mandarins et les docteurs dirent qu'elle était juste, et donnèrent mille louanges au jeune prince. Alors Altoun-Khan dit à Tourandocte : — Allons, ma fille, confesse-toi vaincue et consens à épouser ton vainqueur; les autres n'ont pu seulement répondre à une de tes questions, et celui-ci, comme tu le vois, les explique toutes. — Il n'a pas encore remporté la victoire, répondit la princesse en remettant son voile pour cacher sa confusion et les pleurs qu'elle ne pouvait s'empêcher de répandre; j'ai d'autres questions à lui faire. Mais je les lui proposerai demain.



XLV JOUR

— Oh! pour cela non, repartit le roi, je ne permettrai point que vous lui fassiez des questions à l'infini; tout ce que je puis souffrir, c'est que vous lui en proposiez une tout à l'heure. La princesse s'en défendit, en disant qu'elle n'avait préparé que celles qui venaient d'être interprétées, et pria le roi son père de ne lui pas refuser la permission d'interroger le prince le jour suivant.

— C'est ce que je ne veux pas vous accorder, s'écria le monarque de la Chine en colère; vous ne cherchez qu'à mettre l'esprit de ce

jeune prince en défaut, et moi je ne songe qu'à dégager l'affreux serment que j'ai eu l'imprudence de faire. Ah! cruelle, vous ne respirez que le sang, et la mort de vos amants est un doux spectacle pour vous! La reine votre mère, touchée des premiers malheurs que vous avez causés, se laissa mourir de douleur d'avoir mis au monde une fille si barbare; et moi, vous ne l'ignorez pas, je suis plongé dans une mélancolie que rien ne peut dissiper, depuis que je vois les suites funestes de la complaisance que j'ai eue pour vous; mais, grâce aux esprits qui président au Ciel, au soleil et à la lune, et à qui mes sacrifices ont été agréables, on ne fera plus dans mon palais de ces horribles exécutions qui rendent votre nom exécrable. Puisque ce prince a bien répondu à ce que vous lui avez proposé, je demande à toute cette assemblée s'il n'est pas juste qu'il soit votre époux? Les mandarins et les docteurs éclatèrent alors en murmures, et le calao prit la parole. — Seigneur, dit-il au roi, Votre Majesté n'est plus liée par le serment qu'elle fit de faire exécuter son rigoureux édit, c'est à la princesse à y satisfaire de sa part. Elle promit sa main à celui qui répondrait juste à ses questions; un prince vient d'y répondre d'une manière qui a contenté tout le divan : il faut qu'elle tienne sa promesse, ou il ne faut pas douter que les esprits qui veillent au supplice des parjures ne la punissent bientôt.

Tourandocte pendant tout ce temps-là gardait le silence, elle avait la tête sur les genoux et paraissait ensevelie dans une profonde affliction. Calaf s'en étant aperçu se prosterna devant Altoun-Khan, et lui dit : — Grand roi, dont la justice et la bonté rendent florissant le vaste empire de la Chine, je demande une grâce à Votre Majesté; je vois bien que la princesse est au désespoir que j'aie eu le bonheur de répondre à ses questions; elle aimerait beaucoup mieux sans doute que j'eusse mérité la mort. Puisqu'elle a tant d'aversion pour les hommes, que, malgré la parole donnée, elle se refuse à moi, je veux bien renoncer aux droits que j'ai sur elle, à condition qu'à son tour elle répondra juste à une question que je vais lui proposer.

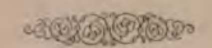
Toute l'assemblée fut assez surprise de ce discours. Ce jeune prince est-il fou, se disaient-ils tout bas les uns aux autres, de se mettre au hasard de perdre ce qu'il vient d'acquérir au péril de sa vie? Croit-il

faire une question qui embarrasse Tourandocte? Il faut qu'il ait perdu l'esprit. Altoun-Khan était aussi fort étonné de ce que Calaf osait lui demander : — Prince, lui dit-il, avez-vous bien fait attention aux paroles qui viennent de vous échapper? — Oui, seigneur, répondit le prince des Nogaïs, et je vous conjure de m'accorder cette grâce. — Je le veux, répliqua le roi; mais quelque chose qu'il en puisse arriver, je déclare que je ne suis plus lié par le serment que j'ai fait, et que désormais je ne ferai plus mourir aucun prince. — Divine Tourandocte, reprit le fils de Timurtasch en s'adressant à la princesse, vous avez entendu ce que j'ai dit. Quoique au jugement de cette savante assemblée, votre main me soit due; quoique vous soyez à moi, je vous rends à vous-même; j'abandonne votre possession; je me dépouille d'un bien si précieux, pourvu que vous répondiez précisément à la question que je vais vous faire; mais de votre côté, jurez que si vous ne répondez pas juste, vous consentirez de bonne grâce à mon bonheur et couronnerez mon amour. — Oui, prince, dit Tourandocte, j'accepte la condition, j'en jure par tout ce qu'il y a de plus sacré, et je prends cette assemblée à témoin de mon serment.

Tout le divan était dans l'attente de la question que Calaf allait faire à la princesse, et il n'y avait personne qui ne blâmât ce jeune prince de s'exposer sans nécessité à perdre la fille d'Altoun-Khan; ils étaient tous choqués de sa témérité. — Belle princesse, dit Calaf, comment se nomme le prince qui, après avoir souffert mille fatigues et mendié son pain, se trouve en ce moment comblé de gloire et de joie? La princesse demeura quelque temps à rêver, ensuite elle dit : — Il m'est impossible de répondre à cela présentement, mais je vous promets que demain je vous dirai le nom de ce prince. — Madame, s'écria Calaf, je n'ai point demandé de délai, et il n'est pas juste de vous en accorder; cependant je veux encore vous donner cette satisfaction; j'espère qu'après cela vous serez trop contente de moi pour faire quelque difficulté de m'épouser.

— Il faudra bien qu'elle s'y résolve, dit alors Altoun-Khan, si elle ne répond pas à la question proposée. Qu'elle ne prétende pas, en se laissant tomber malade ou bien en feignant de l'être, échapper à

son amant ; quand mon serment ne m'engagerait pas à la lui accorder et qu'elle ne serait pas à lui suivant la teneur de l'édit, je la laisserais plutôt mourir que de renvoyer ce jeune prince : quel homme plus aimable peut-elle jamais rencontrer ? En achevant ces paroles, il se leva de dessus son trône et congédia l'assemblée ; il rentra dans le palais intérieur avec la princesse, qui de là se retira dans le sien.



XLVI JOUR



Dès que le roi fut sorti du divan, tous les docteurs et les mandarins firent compliment à Calaf sur son esprit. — J'admire, lui disait l'un, votre conception prompte et facile. — Non, lui disait l'autre, il n'y a point de bachelier, de licencié, ni de docteur même plus pénétrant que vous. Tous les princes qui se sont présentés jusqu'ici n'avaient pas à beaucoup près votre mérite, et nous avons une extrême joie que vous ayez réussi dans votre entreprise. Le prince des Nogaïs n'avait pas peu d'occupation à remercier tous ceux qui s'empressaient à le féliciter. Enfin les six mandarins qui l'avaient amené au conseil le ramenèrent au même palais où ils l'avaient été prendre, pendant que les autres avec les docteurs s'en allèrent, non sans inquiétude sur la réponse que ferait à sa question la fille d'Altoun-Khan.

La princesse Tourandocte regagna son palais, suivie de deux jeunes esclaves qui étaient dans sa confidence. Dès qu'elle fut dans son appartement, elle ôta son voile, et, se jetant sur un sofa, elle donna une libre étendue aux transports qui l'agitaient ; on voyait la honte

et la douleur peintes sur son visage; ses yeux, déjà baignés de pleurs, répandirent de nouvelles larmes; elle arracha les fleurs qui paraient sa tête et mit ses beaux cheveux en désordre. Ses deux esclaves favorites commencèrent à vouloir la consoler, mais elle leur dit :



— Laissez-moi l'une et l'autre, cessez de prendre des soins superflus, je n'écoute rien que mon désespoir, je veux pleurer et m'affliger. Ah ! quelle sera demain ma confusion, lorsqu'il faudra qu'en plein conseil, devant les plus grands docteurs de la Chine, j'avoue que je ne puis répondre à la question proposée ! — Est-ce là, diront-ils, cette spirituelle princesse qui se pique de savoir tout, et à qui l'énigme la plus difficile ne coûte rien à deviner?

—Hélas ! poursuivit-elle, ils s'intéressent tous pour le jeune prince ; je les ai vus pâles, effrayés, quand il a paru embarrassé; et je les ai vus pleins de joie lorsqu'il a pénétré le sens de mes questions. J'aurai la mortification cruelle de les voir encore jouir de ma peine quand je

me confesserai vaincue. Quel plaisir ne leur fera pas cet aveu honteux, et quel supplice pour moi d'être réduite à le faire!

—Ma princesse, lui dit une des esclaves, au lieu de vous chagriner par avance; au lieu de vous représenter la honte que vous devez avoir demain, ne feriez-vous pas mieux de songer à la prévenir? Ce qu'il vous a proposé est-il si difficile que vous n'y puissiez répondre? Avec le génie et la pénétration que vous avez, n'en sauriez-vous venir à bout? —Non, dit Tourandocte, c'est une chose impossible. Il me demande comment se nomme le prince qui, après avoir souffert mille fatigues et mendié son pain, est en ce moment comblé de joie et de gloire? Je conçois bien qu'il est lui-même ce prince, mais, ne le connaissant point, je ne puis dire son nom.—Cependant, madame, reprit la même esclave, vous avez promis de nommer demain ce prince au divan; lorsque vous avez fait cette promesse, vous espériez sans doute que vous la tiendriez.—Je n'espérais rien, repartit la princesse, et je n'ai demandé du temps que pour me laisser mourir de chagrin, avant que d'être obligée d'avouer ma honte et d'épouser le prince.

— La résolution est violente, dit alors l'autre esclave favorite; je sais bien, madame, qu'aucun homme n'est digne de vous, mais il faut convenir que celui-ci a un mérite singulier; sa beauté, sa bonne mine et son esprit doivent vous parler en sa faveur. —Je lui rends justice, interrompit la princesse; s'il est quelque prince au monde qui mérite que je le regarde d'un œil favorable, c'est celui-là. Tantôt même, je le confesse, avant que de l'interroger, je l'ai plaint; j'ai soupiré en le voyant; et ce qui jusqu'à ce jour ne m'était pas arrivé, peu s'en est fallu que je n'aie souhaité qu'il répondît bien à mes questions. Il est vrai que dans le moment j'ai rougi de ma faiblesse, mais ma fierté l'a surmontée, et les réponses justes qu'il m'a faites ont achevé de me révolter contre lui; tous les applaudissements que les docteurs lui ont donnés m'ont tellement mortifiée, que je n'ai plus senti et ne sens plus encore pour lui que des mouvements de haine. O malheureuse Tourandocte! meurs promptement de regret et de dépit d'avoir trouvé un jeune homme qui a pu te couvrir de honte, et te contraindre à devenir sa femme

A ces mots, elle redoubla ses pleurs, et, dans la violence de ses

transports, elle n'épargna ni ses cheveux ni ses habits; elle porta même plus d'une fois la main sur ses belles joues pour les déchirer et pour punir ses charmes, comme premiers auteurs de la confusion qu'elle avait essuyée, si ses esclaves, qui veillaient sur sa fureur, n'en eussent sauvé son visage; mais elles avaient beau s'empresser à la secourir, elles ne pouvaient calmer son agitation. Pendant qu'elle était dans cet état affreux, le prince des Nogaïs, charmé du résultat du divan, nageait dans la joie, et se livrait à l'espérance de posséder sa maîtresse le jour suivant.



XLVII JOUR

Le roi, étant revenu de la salle du conseil dans son appartement, envoya chercher Calaf pour l'entretenir en particulier sur ce qui s'était passé au divan; le prince des Nogaïs accourut aussitôt aux ordres du monarque qui lui dit, après l'avoir embrassé avec beaucoup de tendresse : — Ah! mon fils, viens m'ôter de l'inquiétude où je suis; je crains que ma fille ne réponde à la question que tu lui as proposée : pourquoi t'es-tu mis en danger de perdre l'objet de ton amour? — Seigneur, répondit Calaf, que Votre Majesté n'appréhende rien; il est impossible que la princesse me dise comment s'appelle le prince dont je lui ai demandé le nom, puisque je suis ce prince, et que personne ne me connaît dans votre cour.

— Ce discours me rassure, s'écria le roi avec transport, j'étais alarmé, je te l'avoue; Tourandocte est fort pénétrante; la subtilité de son esprit me faisait trembler pour toi; mais, grâce au ciel, tu me rends tranquille : quelque facilité qu'elle ait à percer le sens des énigmes, elle ne peut en effet deviner ton nom; je ne t'accuse plus d'être un téméraire, et je m'aperçois que ce qui m'a paru un défaut ... prudence est un tour ingénieux dont tu t'es servi pour ôter tout ... à ma fille de se refuser à tes vœux.

Altoun-Khan, après avoir ri avec Calaf de la question faite à la princesse, se disposa à prendre le divertissement de la chasse; il se revêtit d'un cafetan étroit et léger, et fit enfermer sa barbe dans un sac de satin noir. Il ordonna aux mandarins de se tenir prêts à l'accompagner, et il fit donner des habits de chasse au prince des Nogaïs; ils mangèrent quelques morceaux à la hâte, ensuite ils sortirent du palais. Les mandarins, dans des chaises d'ivoire enrichies d'or et découvertes, étaient à la tête; chacun avait six hommes qui le portaient, deux qui marchaient devant lui avec des fouets de corde, et deux autres qui le suivaient avec des tables d'argent, sur lesquelles étaient écrites en gros caractère toutes ses qualités; le roi et Calaf dans une litière de bois de sandal rouge, portée par vingt officiers militaires, aussi découverte, et sur laquelle la première lettre du nom du monarque et plusieurs figures d'animaux étaient peintes en traits d'argent, paraissaient après les mandarins; deux généraux des armées d'Altoun-Khan tenaient, à côté de la litière, chacun un large éventail pour les préserver de la chaleur, et trois mille eunuques, qui marchaient derrière, terminaient le cortége.

Lorsqu'ils furent arrivés au lieu où les officiers de la vénerie attendaient le roi avec des oiseaux de proie, on commença la chasse aux cailles, qui dura jusqu'au coucher du soleil. Alors ce prince et les personnes de sa suite s'en retournèrent au palais dans le même ordre qu'ils en étaient sortis. Ils trouvèrent dans une cour, sous plusieurs pavillons de taffetas de diverses couleurs, une infinité de petites tables dressées, bien vernissées, et couvertes de toutes sortes de viandes coupées. Calaf et les mandarins s'assirent, à l'exemple du roi, chacun à une petite table séparée, auprès de laquelle il y en avait une autre qui servait de buffet. Ils commencèrent tous à boire plusieurs rasades de vin de riz avant que de toucher aux viandes, ensuite ils ne firent plus que manger sans boire. Le repas achevé, Altoun-Khan emmena le prince des Nogaïs dans une grande salle fort éclairée, et remplie de siéges rangés comme pour voir quelque spectacle, et ils furent suivis de tous les mandarins. Le roi régla les rangs, et fit asseoir Calaf auprès de lui sur un grand trône d'ébène orné de filigranes d'or.



XLVIII JOUR

Le jeune prince des Nogaïs, conduit par des eunuques qui portaient dans des flambeaux d'or des bougies de serpent, se préparait à goûter la douceur du sommeil, autant que l'impatience de retourner au divan le lui pourrait permettre, lorsqu'en entrant dans son appartement, il y trouva une jeune dame revêtue d'une robe de brocart rouge à fleurs d'argent, fort ample, par-dessus une autre plus étroite de satin blanc tout brodé d'or, et parsemée de rubis et d'émeraudes. Elle avait un bonnet d'un simple taffetas de couleur de rose garni de perles, et relevé d'une broderie d'argent fort légère, qui ne lui couvrait que le haut de la tête, et laissait voir de très-beaux cheveux bien bouclés, et mêlés de quelques fleurs artificielles : à l'égard de sa taille et de son visage, on ne pouvait rien voir de plus beau ni de plus parfait après la princesse de la Chine.

Le fils de Timurtasch fut assez surpris de rencontrer au milieu de la nuit une dame seule et si charmante dans son appartement. Il ne l'aurait pas impunément regardée, s'il n'eût vu Tourandocte; mais un amant de cette princesse pouvait-il avoir des yeux pour une autre?

Sitôt que la dame aperçut Calaf, elle se leva de dessus un sofa où elle était assise, et sur lequel elle avait mis son voile; et après avoir fait une inclination de tête assez basse : — Prince, dit-elle, je ne doute pas que vous ne soyez fort étonné de trouver ici une femme, car vous n'ignorez pas, sans doute, qu'il est défendu sous de très-rigoureuses peines, aux hommes et aux femmes qui habitent ce sérail, d'avoir ensemble quelque communication; mais l'importance des choses que j'ai à vous dire m'a fait mépriser tous les périls; j'ai eu l'adresse et le bonheur de lever tous les obstacles qui s'opposaient à mon dessein; j'ai gagné les eunuques qui vous servent : enfin je me suis introduite dans votre appartement. Il ne me reste plus qu'à vous dire ce qui m'amène, et c'est ce que vous allez entendre.

Ce début intéressa Calaf; il ne douta point que la dame, puisqu'elle avait fait une démarche si périlleuse, n'eût à lui dire des choses dignes de son attention. Il la pria de se remettre sur le sofa; ils s'y assirent tous deux, ensuite la dame reprit la parole en ces termes :

— Seigneur, je crois devoir commencer par vous apprendre que je suis fille d'un khan tributaire d'Altoun-Khan. Mon père, il y a quelques années, fut assez hardi pour refuser de payer le tribut ordinaire, et se fiant un peu trop à son expérience dans l'art militaire ainsi qu'à la valeur de ses soldats, il se mit en état de se défendre si on le venait attaquer. Cela ne manqua pas d'arriver. Le roi de la Chine irrité de son audace, envoya contre lui le plus habile de ses généraux avec une puissante armée. Mon père, quoique moins fort, alla au-devant de lui. Après un sanglant combat qui se donna sur le bord d'un fleuve, le général chinois demeura victorieux. Mon père, percé de mille coups, mourut pendant l'action; mais en mourant il ordonna qu'on jetât dans le fleuve ses femmes et ses enfants pour les préserver de l'esclavage. Ceux qu'il chargea de cet ordre généreux, mais inhumain, l'exécutèrent; ils me précipitèrent dans l'eau avec ma mère, mes sœurs, et deux frères que leur enfance retenait auprès de nous. Le général chinois arriva dans le moment à l'endroit du fleuve où l'on nous avait jetés et où nous achevions notre misérable destinée. Ce triste et horrible spectacle excita sa compas-

sion; il promit une récompense à ceux de ses soldats qui sauveraient quelques restes de la famille du khan vaincu. Plusieurs cavaliers chinois, malgré la rapidité du fleuve, y entrèrent aussitôt et poussèrent leurs chevaux partout où ils voyaient flotter nos corps mourants. Ils en recueillirent une partie; mais leur secours ne fut utile qu'à moi seule : je respirais encore quand ils me portèrent à terre; le reste se trouva sans vie. Le général prit grand soin de mes jours, comme si sa gloire en eût eu besoin et que ma captivité eût donné un nouvel éclat à sa victoire. Il m'amena dans cette ville et me présenta au roi, après lui avoir rendu compte de sa conduite. Altoun-Khan me mit auprès de la princesse sa fille, qui est de deux ou trois années plus jeune que moi.



XLIX JOUR



UOIQUE je ne fusse pas encore sortie de l'enfance, je ne laissais pas de penser que j'étais devenue esclave et que je devais avoir des sentiments conformes à ma situation. Ainsi j'étudiai l'humeur de Tourandocte, je m'attachai à lui plaire, et je fis si bien par ma complaisance et par mes soins, que je gagnai son amitié. Depuis ce temps-là je partage sa confidence avec une jeune personne d'une naissance illustre, que les malheurs de sa maison ont aussi réduite à l'esclavage.

Pardonnez-moi, seigneur, poursuivit-elle, ce récit qui n'a rien de commun avec le sujet qui me conduit ici. J'ai cru devoir vous apprendre que je suis d'un sang noble pour vous faire prendre plus de confiance en moi, car le rapport important que j'ai à vous faire est tel, qu'une simple esclave pourrait trouver peu de créance dans votre esprit; je ne sais même si, quoique fille de khan, je vous persuaderai : un prince charmé de Tourandocte ajoutera-t-il foi à ce que je vais lui dire d'elle? — Princesse, interrompit en cet endroit le fils de Timurtasch, ne me tenez pas davantage en suspens; apprenez-moi de grâce

ce que vous avez à me dire de la princesse de la Chine. — Seigneur, reprit la dame, Tourandocte, la barbare Tourandocte, a formé le dessein de vous faire assassiner! A ces paroles, Calaf, se renversant sur le sofa, demeura dans la situation d'un homme saisi d'horreur et d'étonnement.

La princesse esclave, qui avait bien prévu la surprise du jeune prince, lui dit : — Je ne suis pas étonnée que vous receviez ainsi cette effroyable nouvelle, et je vois bien que j'avais raison de douter que vous la voulussiez croire. — Juste ciel! s'écria Calaf lorsqu'il fut revenu de son accablement, l'ai-je bien entendu? La princesse de la Chine peut-elle être capable d'un si noir attentat? Comment l'a-t-elle pu concevoir? — Prince, lui dit la dame, voici de quelle manière elle a pris cette horrible résolution : ce matin, quand elle est sortie du divan, où j'étais derrière son trône, elle avait un dépit mortel de ce qui venait de se passer; elle est revenue dans son appartement, agitée des plus vifs mouvements de haine et de rage; elle a rêvé longtemps à la question que vous lui avez proposée, et n'y pouvant trouver de réponse à son gré, elle s'est abandonnée au désespoir. Pendant qu'elle était au bain, je n'ai rien épargné, non plus que l'autre esclave favorite, pour calmer la violence de ses transports; nous avons fait même tout notre possible pour lui inspirer des sentiments plus favorables pour vous; nous lui avons vanté votre bonne mine et votre esprit, et nous lui avons représenté qu'au lieu de s'affliger sans modération, elle devait plutôt se déterminer à vous donner sa main; mais elle nous a imposé silence par un torrent de mots injurieux qui lui sont échappés contre les hommes. Le plus aimable ne fait pas plus d'impression sur elle que le plus laid et le plus mal fait; ce sont tous, a-t-elle dit, des objets méprisables et pour qui je n'aurai jamais que de l'aversion. A l'égard de celui qui se présente, j'ai encore plus de haine pour lui que pour les autres; et puisque je ne saurais m'en délivrer autrement que par un assassinat, je veux le faire assassiner.

J'ai combattu ce dessein détestable, continua la princesse esclave, j'en ai fait envisager à Tourandocte les suites terribles; je lui ai représenté le tort qu'elle se ferait à elle-même et la juste horreur que les siècles à venir auraient de sa mémoire. De son côté, l'autre esclave

favorite n'a pas manqué d'ajouter des raisons aux miennes ; mais tous nos discours ont été inutiles, nous n'avons pu la détourner de son entreprise. Elle a chargé des eunuques affidés du soin de vous ôter la vie demain matin, lorsque vous sortirez de votre palais pour vous rendre au divan.



L JOUR

— O princesse inhumaine, perfide Tourandocte, s'écria le prince des Nogaïs, est-ce ainsi que vous vous préparez à couronner la tendresse du malheureux fils de Timurtasch? Calaf vous a donc paru bien horrible, puisque vous aimez mieux vous en défaire par un crime qui va vous déshonorer que de joindre votre destinée à la sienne ! Grand Dieu ! que ma vie est composée d'aventures bizarres! Tantôt je parais jouir d'un bonheur digne d'envie, et tantôt je suis plongé dans un abîme de maux !

— Seigneur, lui dit la dame esclave, si le ciel vous fait éprouver des malheurs, il ne veut pas du moins que vous y succombiez, puisqu'il vous avertit des périls qui vous menacent. Oui, prince, c'est

lui qui m'a sans doute inspiré la pensée de vous sauver, car je ne viens pas seulement vous découvrir un piége dressé contre vos jours, je viens vous donner les moyens de l'éviter. Par l'entremise de quelques eunuques qui me sont dévoués, j'ai gagné des soldats de la garde qui vous faciliteront la sortie du sérail. Comme après votre retraite on ne manquera pas de faire des perquisitions et d'apprendre que j'en suis l'auteur, j'ai résolu de partir avec vous pour m'éloigner de cette cour, où j'ai plus d'un sujet d'ennui; mon esclavage me la fait haïr, et vous me la rendez encore plus odieuse.

Il y a, continua-t-elle, dans un endroit de cette ville, des chevaux qui nous attendent; partons et gagnons, s'il est possible, les terres de la tribu de Berlas. Le sang me lie avec le prince Alinguer, qui en est le souverain; il aura une extrême joie de voir sa parente hors des fers du superbe Altoun-Khan, et il vous recevra comme mon libérateur. Nous vivrons tous deux sous ses tentes, plus tranquilles et plus heureux qu'ici; moi, dégagée des liens de ma captivité, j'y jouirai d'un sort plus doux, et vous, seigneur, vous y pourrez trouver quelque princesse assez belle pour mériter d'être aimée, et qui, bien loin d'attenter à votre vie pour ne pas devenir votre femme, ne sera occupée que du soin de vous plaire, si elle peut faire le bonheur d'un prince tel que vous. Ne perdons point de temps, allons, et que demain le soleil, en commençant sa course, nous trouve déjà bien éloignés de Pékin.

Calaf répondit : — Belle princesse, j'ai mille grâces à vous rendre de m'avoir voulu délivrer du danger où je suis. Que ne puis-je, par reconnaissance, vous tirer d'esclavage et vous conduire à la horde du khan de Berlas votre parent! Que j'aurais de plaisir à vous remettre entre ses mains! Par là, je m'acquitterais de quelques obligations que je lui ai. Mais dites-moi, princesse, dois-je ainsi disparaître aux yeux d'Altoun-Khan? Que penserait-il de moi? Il croirait que je ne serais venu dans sa cour que pour vous enlever; et dans le temps que je ne fuirais que pour épargner un crime à sa fille, il m'accuserait d'avoir violé les droits de l'hospitalité: d'ailleurs, faut-il vous l'avouer, toute barbare qu'est la princesse de la Chine, mon lâche cœur ne saurait la haïr. Que dis-je, la haïr? Je l'adore! je suis dévoué à toutes ses

volontés, et puisqu'elle veut m'immoler, la victime est toute prête.

La dame esclave, voyant le prince des Nogaïs dans la résolution de mourir plutôt que de partir avec elle, se prit à pleurer en lui disant : — Est-il possible, seigneur, que vous préfériez la mort à la reconnaissance d'une princesse captive dont vous pouvez briser les fers? Si Tourandocte est plus belle que moi, en récompense j'ai un autre cœur que le sien. Hélas! quand vous vous êtes présenté ce matin au divan, j'ai tremblé pour vous; j'ai craint que vous ne répondissiez mal aux questions de la fille d'Altoun-Khan, et lorsque vous y avez bien répondu, j'ai senti naître un autre trouble; je pressentais sans doute qu'on attenterait à vos jours. Ah! mon cher prince, ajouta-t-elle, je vous conjure de réfléchir sur vous-même et de ne vous point laisser entraîner à cette fureur qui vous fait envisager la mort sans pâlir. Qu'un aveugle amour ne vous fasse point mépriser un péril qui m'alarme : cédez à la crainte qui m'agite pour vous, et tous deux, sans différer, sortons de ce sérail où je souffre un cruel tourment.

LI JOUR



Ma princesse, repartit à ces paroles le fils de Timurtasch, quelque malheur qui me doive arriver, je ne puis me résoudre à une si prompte fuite. Vous avez, je l'avoue, de quoi payer votre libérateur et lui faire un destin plein de charmes, mais je ne suis pas né pour être heureux; mon sort est d'aimer Tourandocte; malgré l'horreur qu'elle a pour moi, je ne ferais, loin de ses yeux, que traîner des jours languissants... — Eh bien! ingrat, demeure, interrompit brus-

quement la dame en se levant, ne t'éloigne pas de ce séjour qui fait tes délices, quand tu devrais l'arroser de ton sang. Je ne te presse plus de partir, la fuite te déplaît avec une esclave; si tu vois le fond de mon cœur, je lis dans le tien : quelque ardeur que t'inspire la princesse de la Chine, tu as moins d'amour pour elle que d'aversion pour moi. En achevant ces mots, elle remit son voile et sortit de l'appartement de Calaf.

Ce jeune prince, après le départ de la dame, demeura sur le sofa dans une grande perplexité. Dois-je croire, disait-il, ce que je viens d'entendre? Peut-on jusque-là pousser la barbarie? Mais hélas! je n'en saurais douter, cette princesse esclave a eu horreur de l'attentat que médite Tourandocte, elle est venue m'en avertir, et les sentiments mêmes qu'elle m'a laissé voir sont de sûrs garants de sa sincérité. Ah! cruelle fille du meilleur de tous les rois, est-ce ainsi que vous abusez des dons que vous avez reçus du ciel? O Dieu! comment avez-vous pu douer d'une beauté si parfaite cette princesse inhumaine, ou pourquoi lui avez-vous donné une âme si barbare avec tant de charmes!

Au lieu de chercher à se procurer quelques heures de sommeil, il passa le reste de la nuit à se livrer aux plus affligeantes réflexions. Enfin le jour parut, le son des cloches et le bruit des tambours se firent entendre, et bientôt six mandarins le vinrent prendre, comme le jour précédent, pour le mener au conseil. Il traversa la cour, où des soldats de la garde du roi étaient en haie : il crut qu'il laisserait la vie en cet endroit, et que sans doute les gens dont on avait fait choix pour l'assassiner l'attendaient au passage. Loin de se tenir sur ses gardes et de songer à se défendre, il marchait comme un homme résolu à la mort, et semblait même accuser de lenteur ses assassins. Il passa pourtant la cour sans que personne l'attaquât, et il arriva dans la première salle du divan. Ah! c'est sans doute ici, disait-il en lui-même, que l'ordre sanguinaire de la princesse doit être exécuté. En même temps il regardait de tous côtés, et chaque personne qu'il voyait lui paraissait son meurtrier. Il s'avance toutefois et entre dans la salle où se tenait le conseil, sans recevoir le coup mortel qu'il attendait.

Tous les docteurs et les mandarins étaient déjà sous leurs pavillons, et Altoun-Khan allait paraître. Quel est donc le dessein de la princesse? dit-il alors en lui-même. Veut-elle être témoin de ma mort et veut-elle me faire assassiner aux yeux de son père? Le roi serait-il complice de cet attentat? que dois-je penser? Aurait-elle changé de sentiment et révoqué l'arrêt de mon trépas?



LII JOUR

Tandis qu'il était dans cette incertitude, la porte du palais intérieur s'ouvrit, et le roi, accompagné de Tourandocte, entra dans la salle. Ils se placèrent sur leurs trônes, et le prince des Nogaïs se tint debout devant eux et à la même distance que le jour précédent.

Le colao, dès qu'il vit le roi assis, se leva et demanda au jeune prince s'il se ressouvenait d'avoir promis de renoncer à la princesse, si elle répondait juste à la question qu'il lui avait proposée. Calaf fit réponse qu'oui, et protesta de nouveau qu'à cette condition il cesserait de prétendre à l'honneur d'être gendre du roi. Le colao ensuite adressa la parole à Tourandocte : — Et vous, grande princesse, lui dit-il, vous savez quel serment vous lie et à quoi vous êtes soumise si

vous ne nommez pas aujourd'hui le prince dont on vous a demandé le nom.

Le roi, persuadé qu'elle ne pouvait répondre à la question de Calaf, lui dit : — Ma fille, vous avez eu tout le temps de rêver à ce qu'on vous a proposé; mais quand on vous donnerait une année entière pour y penser, je crois que, malgré votre pénétration, vous seriez obligée d'avouer à la fin que c'est une chose impénétrable pour vous. Ainsi, puisque vous ne sauriez la deviner, rendez-vous de bonne grâce à l'amour de ce jeune prince, et satisfaites l'envie que j'ai de le voir votre époux; il est digne de l'être et de régner avec vous après moi sur les peuples de la Chine. — Seigneur, dit Tourandocte, pourquoi vous imaginez-vous que je ne saurais répondre à la question de ce prince? Cela n'est pas si difficile que vous le pensez; si j'eus hier la honte d'être vaincue, je prétends avoir aujourd'hui l'honneur de vaincre. Je vais confondre ce jeune téméraire qui a eu trop mauvaise opinion de mon esprit. Qu'il me fasse sa question, et j'y répondrai.

— Madame, dit alors le prince des Nogaïs, je vous demande quel est le nom du prince qui, après avoir souffert mille fatigues et mendié son pain, se trouve en ce moment comblé de joie et de gloire. — Ce prince, repartit Tourandocte, se nomme Calaf, et il est le fils de Timurtasch. Aussitôt que Calaf entendit prononcer son nom, il changea de couleur; ses yeux se couvrirent d'épaisses ténèbres, et il tomba tout à coup sans sentiment. Le roi et toute l'assemblée, jugeant par là que Tourandocte avait effectivement nommé le prince dont on lui demandait le nom, pâlirent et demeurèrent dans une grande consternation.

Après que le prince Calaf fut revenu de son évanouissement par les soins des mandarins et du roi même, qui était descendu de son trône pour le secourir, il adressa la parole à Tourandocte : — Belle princesse, lui dit-il, vous êtes dans l'erreur si vous croyez avoir bien répondu à ma question; le fils de Timurtasch n'est point comblé de joie et de gloire; il est plutôt couvert de honte et accablé de douleur. — Je conviens, dit la princesse, que vous n'êtes point comblé de joie et de gloire en ce moment; mais vous l'étiez, quand vous m'avez proposé cette question : ainsi, prince, au lieu d'avoir recours à de vaines

subtilités, avouez de bonne foi que vous avez perdu les droits que vous aviez sûr Tourandocte. Je puis donc vous refuser ma main et vous abandonner au regret de l'avoir manquée : cependant, je veux bien vous l'apprendre et le déclarer ici publiquement, je suis dans une autre disposition à votre égard, l'amitié que le roi mon père a conçue pour vous, et votre mérite particulier, me déterminent à vous prendre pour époux.

A ce discours, la salle du divan retentit de mille cris de joie. Les mandarins et les docteurs applaudirent aux paroles de la princesse; le roi s'approcha d'elle, l'embrassa et lui dit : — Ma fille, vous ne pouviez prendre une résolution qui me fût plus agréable : par là, vous effacerez la mauvaise impression que vous avez faite sur l'esprit de mes peuples, et vous donnerez à un père la satisfaction qu'il attendait de vous depuis longtemps, et qu'il désespérait d'avoir jamais. Oui, l'aversion que vous aviez pour tous les hommes, cette aversion si contraire à la nature, m'ôtait la douce espérance de voir naître de vous des princes de mon sang. Heureusement cette haine finit aujourd'hui son cours, et, ce qui met le comble à mes souhaits, vous venez de l'éteindre en faveur d'un jeune héros qui m'est cher. Mais apprenez-nous, ajouta-t-il, comment vous avez pu deviner le nom d'un prince qui vous était inconnu. — Seigneur, répondit Tourandocte, ce n'est point par enchantement que je l'ai su, c'est par une aventure assez naturelle : une de mes esclaves a été trouver le prince Calaf et a eu l'adresse de lui arracher son secret; il doit me pardonner d'avoir profité de cette trahison, puisque je n'en ai pas fait un plus mauvais usage.

— Ah! charmante Tourandocte, s'écria le prince des Nogaïs en cet endroit, est-il bien possible que vous ayez pour moi des sentiments si favorables? De quel abîme affreux vous me retirez pour m'élever à la première place du monde! Hélas! que j'étais injuste! Tandis que vous me prépariez un si beau sort, je vous croyais coupable de la plus noire de toutes les perfidies. Trompé par une horrible fable qui avait troublé ma raison, je payais vos bontés de soupçons injurieux. Que j'ai d'impatience d'expier à vos pieds mon injustice!

LIII JOUR



L'AMOUREUX fils de Timurstach allait continuer de se répandre en discours tendres et passionnés, lorsque tout à coup il fut obligé de se taire pour écouter et considérer une esclave qui jusque-là s'était tenue debout derrière la princesse de la Chine, et qui, s'avançant alors au milieu de l'assemblée, surprit tout le monde par son action : elle leva son voile, et aussitôt Calaf la reconnut pour cette même personne qu'il avait vue la nuit dans son appartement ; elle avait le visage aussi pâle que la mort, les yeux égarés, et elle paraissait méditer quelque chose de funeste. Tous les spectateurs la regardaient avec étonnement, et Altoun-Khan, comme les autres, était dans l'attente de ce qu'elle allait dire, quand, se tournant vers Tourandocte, elle lui parla en ces termes : — Princesse, il est temps de vous désabuser ; je n'ai point été trouver le prince Calaf pour l'engager à me découvrir son nom ; je n'ai pas fait cette démarche pour vous servir, c'est pour mon intérêt seul que je l'ai hasardée. Je voulais sortir d'esclavage et vous enlever votre amant. J'avais tout disposé pour prendre la fuite avec lui ; il a rejeté ma proposition, ou plutôt l'ingrat a méprisé ma tendresse : je n'ai pourtant rien épargné pour le détacher de vous ; je lui ai peint votre fierté avec les plus noires couleurs ; j'ai dit même que vous deviez le faire assassiner aujourd'hui ; mais je vous ai vainement chargée de cet attentat, je n'ai pu ébranler sa constance : il sait quels transports j'ai laissé éclater en le quittant, et ses yeux ont été témoins de mon dépit et de ma confusion. Jalouse, désespérée, je suis revenue dans votre appartement, et, par une fausse confidence, je me suis fait un mérite auprès de vous d'une démarche qui n'a tourné qu'à ma honte. Ce n'est donc point pour vous tirer d'embarras que je vous ai appris le nom que vous vouliez savoir : il est échappé au prince dans un transport qu'il n'a pu retenir, et j'ai cru que, toujours ennemie des hommes, vous seriez bien aise de pouvoir écarter Calaf ; enfin j'ai cru par là prévenir les funestes nœuds qui vont vous lier l'un à l'autre ; mais puisque mon artifice a

été inutile et que vous vous déterminez à épouser votre amant, je n'ai point d'autre parti à prendre que celui-ci. En achevant ces mots, elle tira de dessous sa robe un cangiar, et se le plongea dans le sein. Toute l'assemblée frémit à cette action. Altoun-Khan en fut saisi d'horreur; Calaf sentit diminuer sa joie, et Tourandocte, en jetant un grand cri, descendit de son trône pour aller secourir la princesse esclave et l'empêcher de périr s'il était possible; l'autre esclave favorite accourut aussi dans le même dessein, ainsi que les deux autres qui tenaient l'encre et le papier; mais avant qu'elles arrivassent, la malheureuse amante du fils de Timurtasch, comme si le coup qu'elle s'était donné n'eût pas suffi pour lui achever la vie, retira son poignard et s'en frappa une seconde fois. Tout ce qu'elles purent faire, ce fut de recevoir dans leurs bras son corps chancelant.—Adelmulc, lui dit la princesse de la Chine tout éplorée, ma chère Adelmulc, qu'avez-vous fait? Fallait-il vous porter à cette extrémité? Pourquoi ne m'avez-vous pas ouvert votre cœur cette nuit? que ne me disiez-vous que vous perdriez la vie si j'épousais le prince Calaf? quels efforts n'aurais-je pas faits pour une rivale telle que vous!

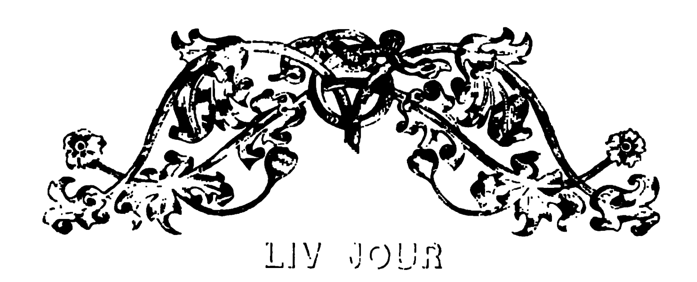
A ces paroles, la princesse esclave, ouvrant les yeux que déjà la mort commençait à fermer, les tourna d'un air languissant vers Tourandocte et lui dit : — C'en est fait, ma princesse, je vais cesser de

vivre et de souffrir ; ne plaignez point mon sort; louez plutôt ma généreuse résolution. Je m'affranchis en mourant d'un double esclavage : je sors des fers d'Altoun-Khan et de ceux de l'amour, qui sont encore plus rigoureux. J'ai sucé avec le lait les principes de Xaca, ainsi l'on ne doit pas être surpris que j'aie été capable de cette fermeté. En achevant ces mots elle fit un profond soupir et expira.

Les mandarins et les docteurs furent touchés de la pitoyable fin d'Adelmue. Tourandocte répandit de nouvelles larmes, et Caiaf, se regardant comme l'auteur de ce tragique événement, en conçut une vive douleur. De son côté, le bon roi de la Chine en parut fort affligé : — Ah ! princesse infortunée, dit-il, seul et précieux reste des débris d'une célèbre maison, de quoi vous sert présentement qu'on vous ait sauvée de la fureur des eaux ? hélas ! vous auriez été plus heureuse si vous eussiez achevé votre destin le jour qui vit périr le malheureux Keicobad, le khan des Catalans votre père, et toute votre famille ! Puissiez-vous du moins, après avoir parcouru les neuf enfers, renaître fille d'un autre souverain à la première transmigration !

Altoun-Khan ne se contenta pas de déplorer ainsi le malheur de la princesse Adelmule, il ordonna de superbes funérailles. On porta le corps dans un palais séparé, où il fut revêtu de riches habits blancs, et avant qu'on le mît dans le cercueil, le roi, avec tous les officiers de sa maison, alla lui faire la révérence et lui présenter des parfums ; ensuite on l'enferma dans un cercueil de bois d'aloès et on le plaça sur une espèce de trône qui avait été élevé pour cet effet au milieu d'une grande cour ; il demeura là une semaine entière, et tous les jours les femmes des mandarins, couvertes de deuil depuis les pieds jusqu'à la tête, furent obligées de l'aller visiter et de lui faire chacune quatre révérences avec des démonstrations de douleur. Après cette cérémonie, le jour que le grand mathématicien avait désigné pour l'enterrement étant venu, on mit le cercueil sur un char de triomphe couvert de plaques d'argent entremêlées de figures d'animaux peintes sur du carton, puis on fit un sacrifice au génie qui gardait le char, afin que les funérailles s'achevassent heureusement ; et après avoir arrosé le cercueil d'eau de senteur, la marche commença : elle dura trois jours à cause des diverses cérémonies et des pauses qu'il fallut

faire avant que d'arriver à la montagne où sont les tombeaux des rois de la Chine; car Altoun-Khan voulut que la cendre de la princesse Adelmule fût mêlée avec les cendres des princes mêmes de sa maison; il est vrai que Tourandocte, par amitié pour son esclave favorite, avait prié le roi son père de lui faire cet honneur.



LIV JOUR

Lorsque le convoi fut auprès de la montagne, on ôta le cercueil du char qui l'avait apporté jusque-là pour le mettre sur un autre encore plus riche; ensuite on sacrifia un taureau qu'on arrosa de vin aromatique, et on le présenta avec d'autres choses à la terre, en la priant de recevoir favorablement le corps de la princesse.

Quand les obsèques d'Adelmule furent finies, la cour de la Chine changea de face : on y quitta les habits de deuil, et les plaisirs succédèrent aux tristes soins dont on y avait été occupé. Altoun-Khan ordonna les apprêts du mariage de Calaf avec Tourandocte; et pendant qu'on y travaillait, il envoya des ambassadeurs à la tribu de Berlas pour informer le khan des Nogaïs de tout ce qui s'était passé à la Chine, et pour le prier d'y venir avec la princesse sa femme.

Les préparatifs étant achevés, le mariage se fit avec toute la pompe et la magnificence qui convenait à la qualité des époux; on ne donna point de maîtres à Calaf, et le roi déclara même publiquement que, pour marquer l'estime et la considération particulière qu'il avait pour son gendre, il le dispensait de faire à son épouse les révérences ordinaires. On ne vit à la cour pendant un mois entier que spectacles et que festins; il y eut aussi dans la ville de grandes réjouissances.

La possession de Tourandocte ne ralentit point l'amour de Calaf, et cette princesse, qui avait jusque-là regardé les hommes avec tant de mépris, ne put se défendre d'aimer un prince si parfait. Quelque

temps après leur mariage, les ambassadeurs qu'Altoun-Khan avait envoyés au pays de Berlas revinrent en bonne compagnie : ils avaient avec eux, non-seulement le père et la mère du gendre de leur roi, mais même le prince Alinguer, qui, pour faire plus d'honneur à Elmaze et à Timurtasch, avait voulu les accompagner avec les plus grands seigneurs de sa cour et les conduire jusqu'à Pékin.

Le jeune prince des Nogaïs, averti de leur arrivée, ne manqua pas d'aller au-devant d'eux; il les rencontra à la porte du palais : il faut se représenter la joie qu'il eut de revoir son père et sa mère, et les transports dont ils furent agités à sa vue; car c'est une chose qu'il n'est pas possible d'exprimer par des paroles. Ils s'embrassèrent tous trois à plusieurs reprises, et les larmes qu'ils répandirent en s'embrassant excitèrent celles des Chinois et des Tartares qui étaient présents.

Après de si doux embrassements, Calaf salua le khan de Berlas; il lui témoigna combien il était touché de ses bontés, et surtout de ce qu'il avait voulu accompagner lui-même jusqu'à la cour de la Chine les auteurs de sa naissance; à quoi le prince Alinguer répondit qu'ignorant la qualité de Timurtasch et d'Elmaze, il n'avait pas eu pour eux tous les égards qu'il leur devait, et qu'ainsi, pour réparer les mauvais traitements qu'il pouvait leur avoir faits, il avait cru devoir faire cette démarche. Là-dessus le khan des Nogaïs et la princesse sa femme firent des compliments au souverain de Berlas; ensuite ils entrèrent tous dans le palais pour aller voir Altoun-Khan. Ils trouvèrent ce monarque qui les attendait dans la première salle; il les embrassa tous l'un après l'autre et les reçut fort agréablement; il les conduisit ensuite dans son cabinet, où, après avoir témoigné à Timurtasch le plaisir qu'il avait de le voir et la part qu'il prenait à ses malheurs, il l'assura qu'il emploierait toutes ses forces pour le venger du sultan de Carizme, et cette assurance ne fut pas vaine; car dès le même jour on envoya ordre aux gouverneurs des provinces de faire marcher en diligence les soldats qui étaient dans les villes de leur juridiction et de leur faire prendre la route du lac Baljouta, qu'on avait choisi pour le rendez-vous de la formidable armée qu'on voulait assembler. De son côté, le khan de Berlas, qui avait bien prévu cette guerre et

qui souhaitait de contribuer au rétablissement de Timurtasch dans ses États, avait, en partant de sa tribu, ordonné au chef de ses troupes de se tenir prêt à se mettre en campagne au premier ordre. Il lui manda de se rendre auprès du lac Baljouta le plus tôt qu'il lui serait possible.



LV JOUR

Tandis que les officiers et les soldats qui devaient composer l'armée d'Altoun-Khan, et qui se trouvaient dispersés dans les villes du royaume, étaient en marche pour s'assembler tous dans le même lieu, ce roi n'épargna rien pour bien recevoir ses nouveaux hôtes; il leur fit donner à chacun un palais séparé, avec un grand nombre d'eunuques et une garde de deux mille hommes. Chaque jour il les régalait de quelque nouvelle fête, et il mettait toute son attention à rechercher ce qui pouvait leur faire plaisir. Calaf, quoique occupé de mille soins, n'oublia pas sa bonne hôtesse; il se ressouvint avec plaisir de la part qu'elle avait prise à son sort; il la fit venir au palais et pria Tourandocte de la recevoir parmi les personnes de sa suite.

L'espérance que Timurtasch et la princesse Elmaze avaient de re-

monter sur le trône des Tartares Nogaïs, par le secours du roi de la Chine, leur fit insensiblement oublier leurs malheurs passés; et le beau prince dont Tourandocte accoucha dans ce temps-là les combla de joie. La naissance de cet enfant, qui fut nommé le prince de la Chine, fut célébrée, dans toutes les villes de ce vaste empire, par des réjouissances publiques.

Elles duraient encore lorsqu'on apprit, des courriers envoyés par les officiers qui avaient ordre d'assembler l'armée, que toutes les troupes du royaume et celles même du khan de Berlas étaient arrivées au lac Baljouta. Aussitôt Timurtasch, Calaf et Alinguer partirent pour se rendre au camp, où ils trouvèrent en effet toutes choses en état, et sept cent mille hommes prêts à marcher : ils prirent bientôt le chemin de Cotan, d'où ils allèrent à Caschar, et enfin ils entrèrent dans les États du sultan de Carizme.

Ce prince, averti de leur marche et de leur nombre par les courriers que lui envoyèrent les gouverneurs de ses places frontières, au lieu d'être étonné de tant d'ennemis, se prépara courageusement à les bien recevoir. Au lieu même de se retrancher, il eut l'audace de marcher au-devant d'eux à la tête de quatre cent mille hommes qu'il avait ramassés en diligence. Ils se rencontrèrent auprès de Cogende, où ils se mirent en bataille. Du côté des Chinois, Timurtasch commandait l'aile droite, le prince Alinguer la gauche, et Calaf était au centre : de l'autre côté, le sultan confia la conduite de son aile droite au plus habile de ses généraux, opposa le prince de Carizme au prince des Nogaïs, et se réserva la gauche, où était l'élite de sa cavalerie. Le khan de Berlas commença le combat avec les soldats de sa tribu, qui, se battant comme des gens qui avaient les yeux de leur maître pour témoins de leurs actions, firent bientôt plier l'aile droite des ennemis; mais l'officier qui la commandait la rétablit. Il n'en fut pas de même de Timurtasch : le sultan l'enfonça dès le premier choc, et les Chinois, en désordre, étaient prêts à prendre la fuite, sans que le khan des Nogaïs pût les retenir, lorsque Calaf, informé de ce qui se passait, laissa le soin du centre à un vieux général chinois, et courut au secours de son père avec des troupes choisies. En peu de temps les choses changèrent de face : la gauche des Carizmiens est enfoncée à

son tour, les rangs s'ouvrent et sont ensuite facilement rompus ; toute l'aile est mise en déroute. Le sultan, qui voulait vaincre ou mourir, fit des efforts incroyables pour rallier ses soldats ; mais Timurtasch et Calaf ne lui en donnèrent pas le temps et l'enveloppèrent de toutes parts ; de sorte que le prince Alinguer ayant aussi défait l'aile droite, la victoire se déclara pour les Chinois.

Il ne restait plus au sultan de Carizme qu'un parti à prendre, c'était de se faire un passage au travers de ses ennemis et de se réfugier chez quelque prince étranger ; mais ce prince aimant mieux ne pas survivre à sa défaite que d'aller montrer aux nations un front dépouillé de tous ses diadèmes, se jeta en aveugle où il s'aperçut qu'on faisait un plus grand carnage, et il ne cessa point de combattre jusqu'à ce que, frappé de mille coups mortels, il tomba sans vie et demeura dans la foule des morts. Le prince de Carizme son fils eut la même destinée ; deux cent mille hommes des leurs furent tués ou faits prisonniers ; le reste chercha son salut dans la fuite. Les Chinois perdirent aussi beaucoup de monde ; mais si la bataille avait été sanglante, en récompense elle était décisive. Timurtasch, après avoir rendu grâce au ciel de cet heureux succès, envoya un officier à Pékin pour en faire le détail au roi de la Chine ; ensuite il s'avança dans le Zagatay et s'empara de la ville de Carizme.

Il fit publier dans cette capitale qu'il n'en voulait ni aux richesses ni à la liberté des Carizmiens ; que Dieu l'ayant rendu maître du trône de son ennemi, il prétendait le conserver ; que désormais le Zagatay et les autres pays qui étaient sous l'obéissance du sultan reconnaîtraient pour leur souverain le prince Calaf, son fils.

Les Carizmiens, fatigués de la domination de leur dernier maître, et persuadés que celle de Calaf serait plus douce, se soumirent de bonne grâce et proclamèrent sultan ce jeune prince dont il connaissaient le mérite. Pendant que le nouveau sultan de Carizme prenait toutes les mesures nécessaires pour affermir sa puissance, Timurtasch partit avec une partie des troupes chinoises, et se rendit avec toute la diligence possible dans ses États. Les Tartares Nogaïs le reçurent comme des sujets fidèles, qui étaient ravis de revoir leur légitime souverain ; mais il ne se contenta pas de remonter sur son trône, il

déclara la guerre aux Circassiens pour se venger de la trahison qu'ils avaient faite au prince Calaf à Jund. Au lieu de chercher à l'apaiser par des soumissions, ces peuples formèrent à la hâte une armée pour lui résister. Il les battit, les tailla presque tous en pièces, et se fit déclarer roi de Circassie. Après cela, s'en étant retourné au Zagatay, il y trouva les princesses Elmaze et Tourandocte, qu'Altoun-Khan avait fait conduire dans le Carizme avec beaucoup d'appareil.

Telle fut la fin des malheurs du prince Calaf, qui s'attira par ses vertus l'amour et l'estime des Carizmiens. Il régna longtemps et paisiblement sur eux; et toujours charmé de Tourandocte, il en eut un second fils, qui fut après lui sultan de Carizme, car pour le prince de la Chine, Altoun-Khan le fit élever et le choisit pour son successeur. Timurtasch et la princesse Elmaze allèrent passer le reste de leurs jours à Artracan, et le kan de Berlas, après avoir reçu d'eux et de leur fils toutes les marques de reconnaissance que méritait sa générosité, se retira dans sa tribu avec le reste de ses troupes (1).

(1) Dans cette série, la nouvelle chinoise est traduite par le P. Dentrecolles; les autres contes le sont par Petit De la Croix, et revus par Lesage.





TROISIÈME SÉRIE

—

PREMIER JOUR

La Mosquée de Theiloun

HISTOIRE D'HASSAN ABD-ALLAH

OU LES CLEFS DE LA DESTINÉE

Theïloun, calife d'Égypte, mourut en léguant sa puissance à son fils Mohammed. Ce prince sage et bon déracina les abus, fit renaître la tranquillité et la justice. Loin d'écraser son peuple par de nouveaux impôts, il employa les trésors que son père avait amassés par la violence, à protéger les savants, à récompenser les braves et à secourir les malheureux. Tout réussit sous son heureux règne : les crues du Nil furent régulières et abondantes, la terre produisit chaque année de riches moissons, et le commerce, libre et honoré, fit affluer l'or des nations étrangères dans les ports de l'Égypte.

Mohammed voulut un jour faire le dénombrement des officiers de son armée et de tous les employés rétribués par son trésor.

Les vizirs, au nombre de quarante, parurent d'abord devant lui; c'étaient pour la plupart des hommes d'un âge respectable, et quelques-uns même avaient de longues barbes blanches comme de l'argent; ils portaient tous sur la tête des tiares d'or enrichies de pierres précieuses, et dans leurs mains de longues verges, signe de leur pouvoir; les uns après les autres ils vinrent s'agenouiller devant le roi : celui-ci raconta les batailles où il s'était trouvé, les blessures honorables qu'il y avait reçues; un autre dit les longues et pénibles études qu'il avait faites pour se rendre maître dans les sciences et pouvoir servir l'État de ses conseils et de ses lumières; enfin il se trouva que tous étaient si loyaux et si fidèles, qu'ils avaient si bien servi le prince, que les récompenses et les richesses qu'ils en avaient reçues étaient à peine égales à leurs services.

Après eux vinrent les gouverneurs des provinces, les généraux et les grands officiers de l'armée, puis enfin les magistrats civils et tous ceux chargés de maintenir la tranquillité et de rendre la justice.

Derrière eux marchait le bourreau; quoique gras et bien nourri, comme un homme qui n'a rien à faire, il allait tristement, et au lieu de porter son glaive nu sur l'épaule, il le tenait dans le fourreau. Quand il fut en présence du calife, il se jeta à ses pieds : — O puissant prince, dit-il, le jour de la justice et de la munificence va luire enfin pour moi! Depuis la mort du terrible Theïloun, sous le règne duquel ma vie était heureuse et mon sort prospère, j'ai vu chaque jour diminuer les occupations de ma charge, et avec elles aussi sont disparus les profits. Si l'Égypte continue à vivre dans la tranquillité et l'abondance, je cours grand risque de mourir de faim ainsi que ma famille.

Mohammed avait écouté en silence les plaintes du bourreau; il reconnut qu'elles n'étaient pas sans fondement : sa paye était minime, et les plus gros profits de sa charge provenaient de ce qu'il tirait des criminels, soit comme don, soit comme héritage. Il avait vécu riche et heureux dans des temps de troubles et de violences, et il craignait de mourir de faim sous ce règne prospère.

— Est-il donc vrai, s'écria le calife, que le bonheur de tous est un rêve ? Ce qui fait la joie de l'un peut faire couler les larmes de l'autre ! O bourreau, cesse de craindre pour ton sort; mais plaise à Dieu que, sous mon règne, ton glaive, instrument de vengeance presque aussi souvent que de justice, reste inutile et se couvre de la rouille ! Pour t'aider à vivre et te faire attendre patiemment l'heure de ton sinistre ministère, tu recevras chaque année deux cents dinars.

Et tous les officiers et tous les employés du palais passèrent ainsi devant le prince; il interrogeait chacun d'eux sur son emploi, sur ses services passés, sur ses moyens d'existence et sur la paye qu'il recevait: celui qu'il trouvait avec un emploi pénible et difficile et une paye légère, il diminuait sa charge et augmentait ses appointements; celui qui, au contraire, recevait trop d'argent pour un emploi facile, se voyait diminuer sa paye et augmenter le travail.

Après avoir ainsi accompli bon nombre d'actes de justice, le calife remarqua parmi les officiers civils un cheik dont le visage chargé de rides et le dos voûté annonçaient un grand âge; il le fit venir près de lui et lui demanda quel était son emploi dans le palais, et la somme qu'il lui rapportait. — Prince, dit-il, je n'ai d'autre soin que celui de veiller sur un coffre qui m'a été remis en garde par le calife votre père, et pour cela il m'est alloué dix pièces d'or tous les mois. — C'est, ce me semble, une lourde récompense pour un léger service, repartit Mohammed; mais que peut-il y avoir dans ce coffre? — Je l'ai reçu en garde il y a quarante ans, et je jure par Dieu que j'ignore ce qu'il contient.

Le prince ordonna qu'on apportât le coffre; il était d'or et richement ouvragé. Le vieillard l'ouvrit: il contenait un manuscrit tracé en lettres brillantes sur de la peau de gazelle teinte en pourpre, et un peu de poussière rougeâtre. Ni le prince, ni les ministres, ni les ulémas qui étaient présents ne purent déchiffrer ses caractères inconnus. Par l'ordre du calife, les savants de l'Égypte furent appelés; on en fit venir de la Syrie, de la Perse et des Indes, mais toujours en vain; le livre resta longtemps exposé à la vue de tous, et une grande récompense fut promise à celui qui seulement indiquerait l'homme assez instruit pour le déchiffrer.

A quelque temps de là, un savant qui avait quitté l'Égypte sous le règne de Theïloun, et qui y revenait après une longue absence, entendit parler du livre mystérieux; il s'écria : — Je sais ce que c'est; et ayant fait demander audience au calife, il lui dit : — O maître souverain, que Dieu te donne de longs jours! Un homme seul peut lire dans ce livre, c'est son maître légitime, le cheik Hassan Abd-Allah, fils d'El-Achaar; cet homme avait visité bien des pays, il avait pénétré dans la ville mystérieuse d'Aram aux colonnes, il en avait apporté ce livre où lui seul pouvait lire. Il s'en servait dans les travaux d'alchimie, et par son secours il pouvait changer en or les métaux les plus vils. Le calife Theïloun l'ayant appris, fit venir le sage, et voulut le forcer à lui livrer le secret de la science. Hassan Abd-Allah s'y refusa, de peur de mettre aux mains du méchant et de l'injuste un instrument terrible; et le prince, courroucé, s'empara du coffre et fit jeter le sage dans un cachot, où il doit être encore, s'il n'y est mort depuis quarante ans.



Mohammed envoya aussitôt plusieurs officiers pour visiter les prisons, et il apprit avec joie que le sage y vivait encore. Il ordonna qu'on l'en fît sortir, qu'on le revêtît d'habits d'honneur; et quand on

l'eut amené en sa présence, il le pria de pardonner l'injuste traitement que lui avait fait subir le calife Theïloun; et l'ayant fait asseoir près de lui, il lui raconta par quelles circonstances il avait su qu'il existait encore; puis, en posant le livre mystérieux entre ses mains, il dit : — O vieillard, quand ce livre devrait me faire posséder tous les trésors de la terre, je n'en veux point, puisqu'il ne m'appartiendrait que par l'injustice et la violence. En entendant ces paroles, Hassan Abd-Allah versa d'abondantes larmes. — O Dieu, s'écria-t-il, toute sagesse vient de toi; tu fais produire au même sol et le poison et la plante salutaire. Partout le mal est à côté du bien : ce prince, soutien du faible, défenseur de l'opprimé, celui qui me procure le bonheur de mourir au soleil, c'est le fils du tyran qui a plongé l'Égypte dans le deuil, et qui m'a fait passer quarante ans de ma vie dans la captivité. Prince, ajouta-t-il en s'adressant à Mohammed, ce que j'ai refusé à la colère de ton père, je l'accorde de grand cœur à tes vertus; ce livre contient les préceptes de la vraie science, et je bénis le ciel d'avoir assez vécu pour te l'enseigner. J'ai risqué plusieurs fois ma vie pour me rendre maître de ce livre merveilleux; c'est le seul bien que j'aie rapporté d'Aram aux colonnes, la ville où aucun homme ne peut entrer s'il n'est aidé de Dieu.

Le calife embrassa le vieillard : et, l'appelant son père, il le pria de lui raconter ce qu'il avait vu dans la ville d'Aram.

— Prince, reprit Hassan Abd-Allah, ceci est une longue histoire; c'est presque celle de toute ma vie.

Je suis le fils unique de l'un des plus riches habitants de l'Égypte; mon père, homme d'un grand savoir, employa ma jeunesse à l'étude de toutes les sciences, et j'étais, à vingt ans, déjà cité avec honneur parmi les ulémas, lorsque mon père me donna pour femme une jeune vierge aux yeux brillants comme les étoiles, à la taille gracieuse et légère comme celle d'une gazelle. Mes noces furent magnifiques, et je coulai des jours pleins de joie et de plaisir, et des nuits remplies de volupté et de bonheur. Je vécus ainsi dix années qui passèrent comme un beau rêve, comme la première nuit nuptiale.

Après ce temps, la fortune m'abandonna, et tous les fléaux travaillèrent à ma ruine : la peste m'enleva mon père, la guerre fit périr

mes frères chéris, le feu dévora ma maison, les eaux de la mer engloutirent les barques qui portaient mes richesses. Courbé sous l'infortune, je n'eus d'autre ressource que la miséricorde de Dieu et la pitié des fidèles. Je fréquentais les mosquées et vivais dans la compagnie des santons et de tous les dévots; mais quoique j'eusse bientôt acquis une réputation de sainteté, il m'arrivait souvent de n'avoir pas à manger le jour et de jeûner encore la nuit. Je souffrais cruellement de ma propre misère et de celle de ma femme et de mes enfants.

Un jour que je n'avais reçu aucune aumône, ma femme ôta en pleurant l'un de ses habits, et me le donna pour l'aller vendre au bazar. Chemin faisant, je rencontrai un Arabe du désert, monté sur une chamelle rouge. Il me salua en disant : — La paix soit avec toi, mon frère! Ne pourrais-tu pas me dire la demeure, dans la ville, du cheik Hassan Abd-Allah, fils d'El-Achaar? J'eus honte de ma pauvreté, et croyant n'être pas connu, je répondis : — Il n'y a point au Kaire d'homme du nom que vous venez de prononcer.—Dieu est grand! s'écria l'Arabe. N'es-tu pas Hassan Abd-Allah, et se peut-il que tu renvoies ton hôte en cachant ton nom? Alors, tout confus, je le priai de me pardonner, et lui pris les mains pour les baiser, ce qu'il ne voulut pas me laisser faire, et je le conduisis vers ma maison.

En marchant j'étais tourmenté de l'idée que je n'avais rien pour traiter mon hôte. Quand j'arrivai, j'appris à ma femme la rencontre que je venais de faire. — L'étranger est l'envoyé de Dieu, dit-elle, et le pain même des enfants est à lui. Retournez vendre la robe que je vous ai donnée; avec l'argent que vous en tirerez, achetez de quoi nourrir votre hôte, et s'il laisse des restes, nous en vivrons.

Pour sortir, il me fallait passer dans la salle où était l'Arabe. Comme je cachais la robe, il me dit : — Mon frère, qu'as-tu donc sous ton habit? — C'est le vêtement de ma femme que je porte chez le tailleur. — Fais voir. Je le lui montrai en rougissant. — O Dieu clément! s'écria-t-il, tu allais le vendre pour accomplir les devoirs de l'hospitalité. Tiens, Hassan Abd-Allah, voici dix pièces d'or : dépense-les pour acheter ce qui est nécessaire à nos besoins et à ceux de ta famille.

J'obéis, et bientôt l'abondance et la joie revinrent en ma maison.

Chaque jour, l'Arabe me remettait la même somme, et, d'après ses ordres, je la dépensais de la même façon ; cela dura quinze jours. Le seizième, mon hôte, après avoir causé sur le chameau (sur la pluie et le beau temps), me dit : — Hassan Abd-Allah, veux-tu te vendre à moi? — Seigneur, répondis-je, je vous appartiens déjà par la reconnaissance. — Non, ce n'est pas ainsi que je l'entends; je veux t'acheter, et toi-même tu feras le prix. Je crus qu'il plaisantait, et je dis : — Le prix d'un homme libre est de mille dinars s'il est tué d'un seul coup; mais si on le tue de plusieurs blessures ou qu'on le coupe en plusieurs parts, alors il en coûte quinze cents dinars. — C'est bien, reprit mon hôte, je te paierai cette dernière somme si tu consens au marché. Quand je vis qu'il parlait sérieusement, je lui demandai le temps de consulter ma famille. — Fais-le, dit-il; puis il sortit pour aller à ses affaires dans la ville. Quand j'eus raconté l'étrange proposition de mon hôte, ma mère me dit : — Que veut vous faire cet homme? Les enfants s'attachèrent à moi, et tous pleurèrent.

Ma femme, qui était sage et de bon conseil, reprit : — Cet étranger maudit va peut-être réclamer ce qu'il a dépensé ici ; vous n'avez plus que cette chétive maison, vendez-la, donnez-lui l'argent, mais restez libre. Je passai le reste de la journée et la nuit suivante à réfléchir ; mon incertitude était grande ; avec la somme que m'offrait l'étranger, j'assurais du pain à ma famille. Mais pourquoi voulait-il m'acheter? Que voulait-il faire de moi? Pourtant le matin, avant le lever du soleil, j'avais pris mon parti. J'allai trouver l'Arabe, et lui dis : — Je suis à vous. Il dénoua sa ceinture, en tira quinze cents pièces d'or, et, me les donnant, il me dit : — Sois sans crainte, ô mon frère, je n'en veux ni à ta vie ni à ta liberté; j'ai désiré seulement acquérir un compagnon fidèle pour le long voyage que je veux entreprendre.

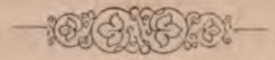
Tout joyeux, je courus porter l'argent à ma mère et à ma femme ; mais sans écouter mes explications, elles se mirent à pleurer et à jeter des cris comme on a coutume de le faire pour les morts.—C'est le prix de la chair et du sang, criaient-elles; ni nous ni vos enfants, nous ne mangerons du pain à ce prix !!! A force de raisonnements, je finis par faire taire un peu leur douleur, et les ayant embrassées ainsi que mes enfants, je rejoignis l'Arabe.



II JOUR

Par son ordre j'achetai, au prix de cent drachmes, une chamelle renommée par sa vitesse; je remplis les sacs des provisions nécessaires pour un long voyage; puis, ayant aidé mon maître à monter sur sa chamelle, je montai sur la mienne, et nous nous mîmes en route.

Nous gagnâmes bientôt le désert. On n'y apercevait aucune trace de voyageur, le vent les effaçait sans cesse de dessus le sable mobile. L'Arabe se guidait par des indications connues de lui seul. Nous marchâmes ainsi pendant cinq jours et sous un soleil brûlant; chacun d'eux me parut plus long qu'une nuit de souffrance ou de crainte. Mon maître, d'un caractère enjoué, soutenait mon courage par des contes qui sont encore présents à mon esprit; ils se lient à quarante ans de souffrance, et vous pardonnerez à un vieillard de ne pouvoir résister au plaisir de vous en raconter.



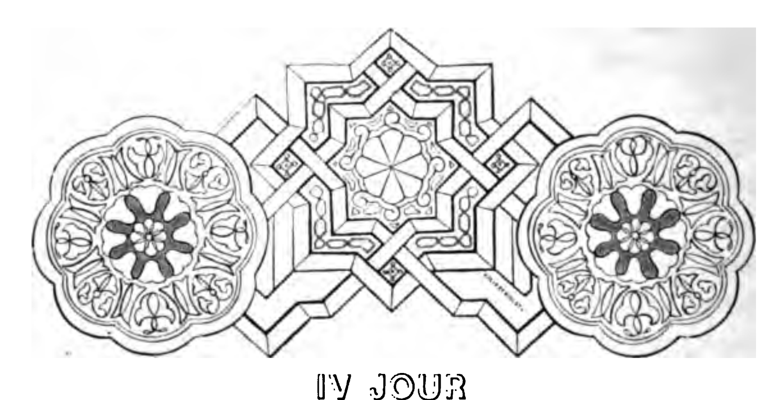
III JOUR

HISTOIRE DE LA FEMME CRÉDULE



Un marchand de Damas, nommé Sindbad, possédait une femme jeune et belle qu'il aimait passionnément et dont il était tendrement aimé. Ces heureux époux s'étaient juré une fidélité à toute épreuve, et leurs jours coulaient tissus de caresses et d'amour, lorsqu'une affaire importante vint obliger le mari à voyager. Leurs adieux furent douloureux et mouillés de larmes, on compta une à une les heures durant lesquelles on devait être séparé. Sindbad promit de faire l'impossible pour les abréger, et pourtant il n'arriva pas à l'époque fixée. Pour se distraire et voir son mari un instant plus tôt, la jeune femme se tenait souvent sur le seuil de sa maison; elle y fut remarquée par un jeune homme qui en devint amoureux; il lia conversation avec elle, et lui tint de doux propos. Son innocence l'empêchait d'abord d'en apercevoir le but, mais enfin il s'expliqua si clairement, qu'elle ne put s'y méprendre, et dans son indignation elle rentra et ferma violemment sa porte au galant. Notre jeune homme, qui n'en était pas à son coup d'essai, ne se tint pas pour battu; il eut recours à une intrigante, et lui promit de bien payer ses soins si elle le faisait aimer de la femme du marchand. Cette vieille était de celles qui savent cacher leurs vices sous des dehors de dévotion et de vertu; elle

avait eu occasion de causer avec la jeune femme, et lui savait l'esprit simple et borné; aussi son plan pour la séduire fut-il bientôt dressé. Elle rentra chez elle, prépara un mélange de farine, de beurre et de poivre, qu'elle fit frire et qu'elle donna à manger à une chienne qui gardait son jardin; le poivre, par son piquant, faisait verser de grosses larmes à cette pauvre bête. La vieille prit son voile, se fit suivre de sa chienne, et s'en alla chez la jeune femme. Elle fut bien reçue, l'entretint des bruits amusants du quartier, et, désespérant de la dérider, lui dit : — Vous avez du chagrin, conseillez-vous de moi : j'ai vu le monde et sais compatir aux maux d'un tendre cœur. La jeune femme lui répondit : — Je suis en effet fort inquiète de ne pas voir arriver mon mari, qui devrait être ici depuis trois jours; je tremble qu'il n'ait été volé et peut-être assassiné. — Vous avez bien raison, lui dit la vieille; vous connaissez le proverbe qui compare les peines qu'on éprouve en voyage aux tourments que l'on endure en enfer; que de dangers n'a-t-on pas à courir, surtout dans le désert! les Bédouins et les mauvais génies sont là comme aux aguets pour nuire aux voyageurs; mais on y trouve aussi parfois de bons génies. Vous avez du loisir; il faut que je vous conte un trait des plus touchants, qu'a fait un de ceux-ci. L'histoire est véritable : je la tiens d'un saint homme qui me l'a certifiée, et ne saurait mentir.



IV JOUR

HISTOIRE DU FILS DE MALED

Sur la route que suivent les caravanes pour aller à la Mecque se trouvait une source, et tout auprès les ruines d'un ancien temple, restes

d'une ville antique qu'avaient envahie les sables du désert. Un derviche, en revenant du saint pèlerinage, conçut la pensée de finir sa vie dans ce lieu alors si triste et si dépouillé, et d'employer ce que Dieu lui réservait de jours à embellir un coin de terre que les vents s'étaient plu à désoler. La caravane, en le quittant, lui laissa des provisions, et le vieillard s'établit dans les ruines, nettoya la source, sema des dattes, et en peu d'années vit naître et croître des palmiers. Il remercia Dieu, qui avait bien voulu créer par ses mains une oasis, véritable paradis terrestre du désert.

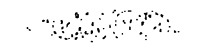
Le derviche vieillissait; il voyait avec effroi s'approcher l'instant où son cher ermitage serait rendu aux sables et aux vents. Vainement il avait épuisé son éloquence pour retenir quelqu'un des pèlerins qui chaque année passaient pour aller visiter les saints lieux; tous, à les entendre, auraient voulu y vivre et y mourir, mais d'impérieux devoirs les en empêchaient. Le véritable dévot, celui qui n'a en vue que le ciel, est difficile à trouver, et, comme dit le Sage, le santon se met au supplice et souffre pour vivre à l'aise et se faire admirer.

Le derviche, au désespoir, adressa au génie de la source de ferventes prières pour obtenir de lui un successeur que les hommes lui refusaient. Sa voix fut écoutée du génie, et il satisfit ainsi aux désirs du vieillard : il dota l'eau de la source de la propriété de faire oublier le passé et de changer le sexe de celui qui y venait seul et qui en buvait; dans sa ferveur improvisée, il ne s'occupait plus que de Dieu et de l'humanité. Ce charme durait un an; ce temps achevé, le solitaire reprenait sa forme et ne se rappelait plus le passé. Si un derviche de bonne volonté se présentait, l'eau perdait sa vertu durant sa vie, pour la reprendre dès que le saint homme était expiré.

Le calife Maled vieillissait et n'avait point d'enfants; tous les moyens humains épuisés, il eut recours aux prières des prêtres et des fidèles pour obtenir un héritier; sa dévotion eut enfin sa récompense : il lui naquit un fils qu'il nomma Ali, du nom du saint Prophète. Ce prince, beau comme le jour, grandit sous les yeux de son père, aimant Dieu et pratiquant les préceptes de la religion. Lorsqu'il fut instruit de tout ce qu'un jeune homme tel que lui devait savoir, le calife, en prévision de la mort qui pouvait le surprendre, voulut marier son fils. Il

demanda pour lui la fille d'un roi son allié et son ami; cette douce vierge lui fut accordée, et le mariage de ces deux jeunes gens, ou plutôt de ces deux enfants, se fit avec solennité. Au bout de quelque temps, le roi voulut connaître son gendre et revoir sa fille; le calife consentit avec plaisir à les lui envoyer; il les fit partir avec une escorte convenable, et, pour leur faire honneur et veiller à leur conservation, il leur donna un de ses vizirs. Le jeune prince, durant le voyage, reçut imprudemment cet homme dans leur intimité. La vue de la princesse, sa rare beauté, finirent par enflammer d'amour le vieillard, qui s'ingénia pour parvenir à la posséder. Comme il était fort savant, qu'il avait beaucoup voyagé et connaissait les secrets de la nature, le vizir résolut de profiter du voisinage de la source enchantée, dont l'ermitage n'était point alors occupé. Il s'arrangea pour venir camper à la vue de l'oasis, certain que le prince, curieux comme on l'est à son âge, ne manquerait pas d'aller la visiter. Ali, en effet, dès qu'il aperçut les palmiers, s'y rendit, trouva délicieux l'ombrage qu'ils lui offraient, fit ses ablutions à la source, but de son eau, qui lui parut plus douce que du lait; mais, ô prodige! le charme avait opéré : le prince était une jeune vierge confite en dévotion, et qui courut arroser les palmiers. La princesse, ne voyant pas revenir son mari, fit appeler le vizir, qui feignit de partager son inquiétude, et se rendit avec elle à l'oasis du derviche; ils n'y trouvèrent point le prince, mais bien une sainte fille qui leur offrit des dattes et des chapelets.

La princesse jeta des cris, pleura, chercha de tous côtés; enfin, persuadée que son mari était mort ou l'avait abandonnée, elle dit au vizir de la ramener chez son père. Celui-ci parut y consentir, et cependant il allongea la route afin d'avoir le temps de consoler et de séduire la princesse; mais bien que jeune et sans expérience, elle sut lui résister. Le vieillard, désespérant de réussir dans sa coupable entreprise, finit par la conduire chez son père. On espéra, durant plusieurs jours, voir revenir le prince; mais il ne parut point, et le roi, pénétré de douleur, renvoya le vizir, en écrivant au calife la disparition de son fils et lui adressant des consolations.





V JOUR

Un bon génie qui parcourait le désert et savait lire dans les cœurs, avait entendu les gémissements et les cris de douleur de la jeune épouse et vu les projets de l'infâme vieillard; il résolut d'instruire Ali de la trahison du vizir, et de partager avec lui l'année de pénitence qui lui était imposée. Le génie vint à la source, conta au prince ce qui s'était passé, lui fit jurer de revenir dans six mois reprendre sa place, et lui ayant rendu sa première forme et indiqué la route du royaume où il désirait aller, ils s'embrassèrent, et le prince fut rejoindre sa bien-aimée.

Dire la joie de ces deux tendres amants en se retrouvant dans les bras l'un de l'autre est au-dessus de ma pensée; le retour d'Ali fut célébré par de grandes fêtes et des largesses dans toutes les mosquées; les jours de malheur sont longs, mais six mois de bonheur sont bientôt passés. La princesse était enceinte, et cependant le moment

de retourner à la source du désert approchait; il fallait lui confier ce fatal secret. Son désespoir fut extrême, l'idée de se séparer de son bien-aimé emportait pour elle la peur de le perdre tout à fait; aussi résolut-elle de l'accompagner. — Je fléchirai le génie, il est mon bienfaiteur, c'est à lui que je dois le bonheur d'être mère, il ne voudra pas que le chagrin de notre séparation cause ma mort et celle de notre enfant.

Au jour dit, Ali, fidèle à sa parole, arriva avec la princesse à la source enchantée, il revit le génie en jeune fille; seulement, au lieu de la trouver vierge, comme il l'avait laissée, c'était une femme enceinte. — Dieu soit loué! dit le génie, tu as tenu ta promesse; et tu as bien fait, car tout ceci commençait fort à me peser. Hâte-toi de boire à la source et de manifester ta volonté, afin que je reprenne ma première forme et me rende aux lieux où je suis attendu. — Tu le vois, répondit le prince, fidèle à mes serments, j'arrive. Mais comment se fait-il que t'ayant laissée vierge, je te retrouve grosse? Ton nouvel état change ta position et la mienne. Le génie prétexta l'ennui, la faiblesse de son sexe, l'occasion, de saints personnages qu'elle n'avait pu refuser d'obliger. Ali, homme d'honneur, allait obéir aux désirs du génie; mais la princesse se hâta de parler : — O génie! que sont quelques mois dans ta vie immortelle? Tu vas devenir mère! conçois-tu ce bonheur? comprends tu le charme qu'auront pour toi les premiers cris de ton enfant, ses premières caresses? Tu pourras le doter de tout ce qui rend heureux, tu le préserveras d'être jamais séparé de son bien-aimé. Et moi aussi je vais bientôt être mère; si tu m'arraches mon époux, je ne survivrai pas à notre séparation, et tu feras mourir et la mère et l'enfant. O génie! prends pitié de ma douleur; passe ici les mois voulus par le destin, et porte-nous après ton enfant, je l'élèverai à l'égal du mien, et l'aimerai comme si j'étais sa mère.

Le génie, attendri, consentit à ce qu'on lui demandait, et le prince ramena la princesse à la cour du calife, et fit punir le vizir comme il le méritait.

Pendant que la vieille racontait cette histoire, sa chienne était venue poser sa tête sur ses genoux et versait de grosses larmes. La jeune femme lui dit : — Ma bonne mère, je suis préoccupée de cette

bonne bête : elle semble comprendre vos paroles et en être touchée; expliquez-moi, de grâce, ce mystère. — Hélas! ma fille, lui dit la vieille, votre question rappelle à mon souvenir un événement bien étrange et bien triste, un exemple vivant de la méchanceté des hommes et du pouvoir des génies. Cette chienne est ma sœur : on la citait dans sa jeunesse parmi les jolies filles; mais, d'un caractère impérieux et dur, elle affichait une vertu sauvage et repoussait les caresses des hommes. Un jour, l'un d'eux s'éprit d'amour pour elle : présents, prières, il mit tout en usage pour s'en faire aimer. Désespéré de sa cruauté et favori d'un génie, il lui demanda de le venger. Sa prière ne fut que trop écoutée, et ma sœur fut, par le génie, métamorphosée comme vous la voyez. La jeune femme, simple et crédule, soupira à ce récit, et dit en rougissant : — Un homme jeune et beau est passé aujourd'hui pendant que j'étais sur le seuil de ma porte et m'a parlé d'amour; moi, sans lui répondre, je suis rentrée brutalement et lui ai fermé la porte au nez. L'exemple de votre sœur me glace d'effroi; s'il allait m'en arriver autant! O bonne mère, je vous en prie, sauvez-moi d'un aussi grand malheur; vous aurez cette pièce d'or et encore ma bénédiction, si vous retrouvez ce jeune homme et le priez de me pardonner; mais s'il persiste dans sa colère, amenez-le-moi, et je ferai l'impossible pour le fléchir. J'attendrai votre retour avec anxiété.

La vieille messagère, qui avait obtenu plus qu'elle n'espérait, courut chercher l'amoureux, et ne put le trouver. Grande fut son incertitude sur ce qu'elle devait faire; elle avait aperçu une pièce d'or, et la jeune femme attendait un amant. — Ma foi, dit-elle, amoureux pour amoureux, je lui conduirai le premier beau garçon que je vais rencontrer. Comme elle se parlait ainsi, un homme de bonne mine s'offrit à ses regards : c'était le mari de la jeune femme, de retour de voyage. La vieille l'aborda, et lui dit : — O beau jeune homme, voulez-vous faire un repas agréable et voir une jolie femme? — Par Allah! volontiers, répondit le marchand.





VI JOUR

— Suivez-moi donc, dit la vieille en redoublant le pas. Le mari la suivit, et parvint avec elle à la porte de sa maison, en proie aux soupçons les plus fâcheux. La vieille le fit entrer dans sa chambre et asseoir sur le divan, puis elle courut chercher la jeune femme, et lui dit : — L'amant est là, venez le joindre et agissez si bien que vous ne craigniez plus d'être métamorphosée.

La femme du marchand entra parée de ses plus beaux habits; mais dès qu'elle reconnut son mari, elle se ravisa et trouva de l'esprit. — O traître! ô perfide! ô parjure! s'écria-t-elle, c'est donc ainsi que vous me trahissez. Voilà de vos passe-temps : vous suivez les conductrices d'intrigues d'amour; et moi, pauvre crédule, qui rejetais les avertissements que chacun m'en donnait; j'ai su votre arrivée et vous ai fait guetter par cette bonne femme, notre voisine, afin de vous convaincre et de nous séparer. Le mari, fort confus, dit s'en être douté, balbutia des excuses, et se fit pardonner, à force de caresses, d'être arrivé à temps pour n'être pas trompé.

CONTINUATION

DE L'HISTOIRE D'HASSAN ABD-ALLAH



Le sixième jour au matin, nous étions à l'entrée d'une plaine immense dont le sol brillant semblait formé de poussière d'argent; au milieu s'élevait une haute colonne de granit ayant à son sommet une statue de cuivre rouge représentant la figure d'un jeune homme; sa main droite était étendue et ouverte, et à chacun de ses doigts pendait une clef : la première était de plomb, la deuxième de fer, la troisième de bronze, la quatrième de cuivre de Chine, et la cinquième en or.

Cette statue était l'œuvre d'un enchanteur, et chaque clef un talisman; celui que le hasard ou sa volonté conduisait dans ce désert et qui parvenait à s'emparer de ces clefs, devait subir le sort qu'on y avait attaché. La première était la clef des misères, la seconde celle des souffrances physiques, la troisième celle de la mort, la quatrième celle de la gloire, et la dernière celle de la sagesse et du bonheur.

J'ignorais toutes ces choses; mais mon maître les avait apprises d'un savant indien, qui l'avait aussi instruit qu'on ne pouvait les obtenir qu'en les faisant tomber avec des flèches, et que le hasard et non l'adresse en déterminerait le choix.

L'Arabe mit pied à terre auprès de la colonne. Là, tirant de son étui un arc d'une forme étrangère, il y plaça une flèche et la lança vers la statue. Par maladresse réelle ou feinte il n'atteignait pas à la moitié de la hauteur du but. — Hassan Abd-Allah, me dit-il alors, c'est maintenant que tu peux t'acquitter envers moi et racheter ta liberté. Tu es fort et adroit; prends cet arc et fais en sorte d'abattre ces clefs.



VII JOUR

Je pris l'arc, et je reconnus qu'il était de fabrique persane et d'un ouvrier habile. Dans ma jeunesse je m'étais appliqué à cet exercice, et je m'y étais fait une grande réputation. Désireux de montrer mon savoir, je bandai l'arc avec force, et de ma première flèche je fis tomber une clef : c'était celle de fer. Tout joyeux, je la ramassai et la présentai à mon maître. — Garde-la, dit-il ; c'est le prix de ton adresse. D'un second coup, je décrochai encore une clef : elle était de plomb ; c'était celle des souffrances ; l'Arabe ne voulut point la toucher, et je la mis dans ma ceinture auprès de la première. De deux autres flèches, je fis tomber deux clefs, la clef de cuivre de Chine et la clef d'or. Mon compagnon s'en empara en poussant des exclamations de joie. — O Hassan Abd-Allah, me dit-il, Dieu soit loué ! Béni soit le sein qui t'a porté ! béni soit celui qui a dressé ton bras et exercé ton coup d'œil ! Je marche heureusement vers le but de mon entreprise. Je voulus de nouveau lui rendre les deux clefs ; mais il refusa

en disant : — Ceci est à toi. Et comme je me mettais en mesure d'abattre la dernière, qui était celle de la mort, il s'y opposa, sans doute par une fausse pitié ; mais, en abaissant l'arc, il fit tomber sur mon pied une flèche qui me le perça et y fit une douloureuse blessure. Lorsqu'il m'eut pansé le mieux qu'il put, mon maître m'aida à remonter sur ma chamelle, et nous continuâmes notre route.

Après trois jours et trois nuits d'une marche pénible, nous arrivâmes auprès d'un petit bois ; nous nous y arrêtâmes pour y passer la nuit. Il y avait là des arbres inconnus qui portaient des fruits dont l'apparence fraîche et charmante excitait à en cueillir. Pressé par la soif, je descendis en toute hâte et j'en pris un. Il était d'une couleur rouge dorée et d'un parfum délicieux ; je le portai à ma bouche et le mordis ; mais, hélas ! mes dents s'y attachèrent avec tant de force, que mes mâchoires ne purent se desserrer. Je voulus crier : il ne sortit de ma bouche qu'un son inarticulé et sourd. J'étouffais horriblement. Je me mis alors à courir de côté et d'autre, à me rouler par terre et à gesticuler comme un fou. Mon compagnon, me voyant ainsi, eut d'abord peur ; puis, ayant reconnu la cause de mon tourment, il essaya en vain de me délivrer ; ses efforts ne servirent qu'à augmenter mon mal.

Les fruits dont j'avais goûté, et qui sur l'arbre paraissaient savoureux et pleins de suc, avaient la singulière propriété de se durcir et de devenir comme le marbre aussitôt qu'ils étaient cueillis. Mon compagnon en ramassa quelques-uns au pied des arbres ; quoiqu'ils fussent si durs qu'il ne pouvait les entamer avec son poignard, il vit avec étonnement que des insectes en faisaient leur nourriture et les minaient assez promptement. Comme c'était un homme d'expédients, il vint vers moi et me dit : — J'ai trouvé le remède à ton mal ; mais il faut du calme et de la patience. J'ai calculé, ajouta-t-il, qu'en posant sur le fruit fatal qui ferme ta bouche quelques-uns de ces insectes, ils se mettront à le ronger, et que dans deux ou trois jours tu seras délivré. Trois jours d'un pareil supplice ! hélas ! j'eusse préféré la mort. Il fit ce qu'il avait dit : il me fit asseoir à l'ombre et posa sur le fruit maudit les insectes secourables.

Après cela l'Arabe songea à lui ; il se fit une petite tente, mit sa

selle pour lui servir d'oreiller, et plaçant devant lui du pain, des dattes et de l'eau, il se mit à manger. Il s'interrompait de temps en temps pour m'engager à la patience. — Vois, disait-il, ta gourmandise m'arrête en chemin et retarde l'exécution de mes projets; mais je suis sage et ne m'en tourmente point. Cela dit, il s'arrangea pour dormir.

Je passai la nuit et le jour suivant dans cette torture. Je mourais de faim; mais l'Arabe m'assurait que le travail des insectes avançait. Au matin du troisième jour, je sentis mes mâchoires se desserrer, et, en bénissant le nom de Dieu, je rejetai le fruit maudit.

Je fouillai alors le sac aux provisions; mais mon compagnon les avait épuisées pendant les trois jours de mon supplice. Je me mis à pleurer et à l'injurier. Sans s'émouvoir, il me dit avec douceur: — Hassan Abd-Allah, es-tu juste? Devais-je me laisser périr pour te conserver ta nourriture? Sois donc confiant en Dieu et en son prophète.

Je me mis alors à chercher de l'eau ou quelques fruits rafraîchissants, et surtout qui me fussent connus, mais il n'y avait là que les arbres aux fruits trompeurs.

Je découvris enfin dans le creux d'un rocher une petite source dont l'eau fraîche et brillante invitait à se désaltérer. Je me mettais à genoux pour en boire, quand j'entendis la voix de mon compagnon qui me criait: — Arrête, Hassan Abd-Allah! cette eau est empoisonnée. — Qu'importe, répondis-je, de mourir par le poison ou par la soif? — Malheureux, continua-t-il, cette eau vient de l'enfer; elle passe à travers les amas de soufre, de bitume et de métaux qui alimentent son feu. Si tu ne succombes pas à ton imprudence, tu en souffriras longtemps.

Quoique amère, l'eau était si claire et si fraîche, que, sans me soucier de ce qu'il disait, je bus de nouveau. Un peu calmé, je consentis à me mettre en route; mais je n'avais pas fait cent pas, que je me sentis pris de coliques, si violentes que je crus avoir dans le ventre tous les feux de l'enfer. — O mon Dieu! ô ma mère! disais-je à chaque pas en cherchant à modérer la vitesse de ma chamelle, qui suivait lestement sa compagne. Mon supplice devint si grand, que j'appelai

l'Arabe à grands cris et le suppliai d'arrêter. Il y consentit, je descendis, et marchai quelque temps, ce qui me soulagea.

Je remontai sur ma chamelle en louant Dieu; mais de quart d'heure en quart d'heure une nouvelle souffrance me forçait de descendre. Mon compagnon se contentait alors de dire : — Hassan Abd-Allah, sois patient. Et ces paroles me transportaient de colère.



VIII JOUR

Vers le soir, nous arrivâmes auprès d'une haute montagne; nous nous y arrêtâmes pour prendre du repos. L'Arabe dit : — Dieu soit loué! nous ne jeûnerons pas aujourd'hui; l'expérience me fera trouver une nourriture saine et rafraîchissante là où tu ne croirais recueillir que des poisons. Il alla vers un buisson formé de plantes aux feuilles épaisses, charnues et couvertes d'épines; avec son sabre il en coupa quelques-unes, et les ayant dépouillées de leurs enveloppes, il en tira une chair jaune et sucrée semblable pour le goût à celle des figues. J'en mangeai jusqu'à ce que je fusse rassasié et rafraîchi. Je commençais un peu à oublier mes souffrances, et j'espérais passer tranquillement

[illegible], mon maître me dit : — J'attends de toi un signalé service : tu vas aller sur cette montagne ; parvenu au sommet, tu y attendras le lever du soleil ; alors, te tenant debout vers l'orient, tu feras la prière, puis tu descendras ; mais garde-toi bien de te laisser surprendre par le sommeil, car les émanations de cette terre sont malfaisantes, et ta santé en souffrirait.

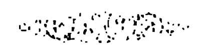
Quoique accablé de fatigue et de souffrances, j'obéis aux ordres de l'Arabe, en pensant qu'il avait donné du pain à mes enfants, et que peut-être, si je lui refusais, il m'abandonnerait dans ces lieux sauvages.

Je gravis la montagne et j'arrivai au sommet vers le milieu de la nuit. Le sol en était nu et pierreux : pas un arbuste, pas un brin d'herbe n'y prenait racine. Le vent glacé qui soufflait et la fatigue me jetèrent dans un engourdissement tel, que je ne pus m'empêcher de me laisser tomber sur la terre et de m'endormir. Je me réveillai juste au lever du soleil pour remplir les instructions de l'Arabe. Je me levai avec peine ; mes jambes endolories refusaient de soutenir mon ventre qui était gros et enflé comme une outre : ma tête me pesait plus sur les épaules que si elle eût été de plomb, et je ne pouvais soulever mes bras paralysés. Je fis un effort douloureux, et, me tenant debout vers l'orient, j'invoquai le nom de Dieu. J'essayai après de descendre la montagne ; mais elle était si rapide et j'étais si faible, qu'au premier pas mes jambes fléchirent, et je tombai et roulai avec une rapidité effrayante ; les pierres et les épines cherchaient seules à retarder ma course et gardaient les lambeaux de mes vêtements, des gouttes de mon sang et des parcelles de ma peau. Je m'arrêtai enfin vers l'endroit où se trouvait mon maître ; il était penché sur la terre et y traçait des lignes avec une si grande attention, qu'il ne vit pas de quelle manière j'arrivais. — Dieu soit loué ! cria-t-il sans me voir ; nous sommes nés sous une heureuse étoile ; tout nous réussit. Grâce à toi, j'ai à l'instant, en mesurant l'ombre que projetait ta tête du haut de la montagne, découvert ce que je cherchais. Aide-moi à creuser là où j'ai planté ma lance. Il leva la tête, et me voyant couché par terre presque sans mouvement, il vint vers moi : — Imprudent, s'écria-t-il, désobéissant, tu as dormi sur la montagne, et les vapeurs mal-

faisantes sont passées dans ton sang; ne désespère pourtant pas, je te guérirai; et il tira de sa poche une sorte de couteau à la lame mince et tranchante, et avant que j'eusse pu m'opposer à ses desseins, il me fit au ventre, aux bras et aux cuisses, de petites ouvertures d'où, au lieu de sang, il sortit de l'eau en abondance. Je désenflai aussitôt, mais ma peau flottait après sur mes os comme un vêtement trop large. L'Arabe pansa mes plaies avec soin, et je me sentis un peu soulagé.

Me voyant trop faible pour l'aider, l'Arabe se mit à creuser seul la terre à l'endroit qu'il avait marqué. Il mit bientôt à découvert un cercueil de marbre blanc qu'il ouvrit: il contenait quelques ossements humains et un livre écrit en lettres d'or sur de la peau de gazelle. Mon maître se mit à le lire avec attention: enfin son front pâle devint coloré de plaisir et ses yeux brillèrent de joie.

— Hassan Abd-Allah, me dit-il, ce livre m'apprend le chemin de la cité mystérieuse; bientôt nous entrerons dans Aram aux colonnes, où nul mortel n'est jamais entré; c'est là que nous trouverons le principe des richesses de la terre, le germe des mines métalliques que Dieu a placées près de l'enfer, le soufre rouge enfin.







EIGNEUR, répondis-je, je participe à votre joie; mais la richesse de ce trésor est peu profitable pour moi; j'aimerais mieux, je vous jure, être pauvre et bien portant au Kaire, que riche et souffrant toutes les misères ici.

— Ingrat, s'écria-t-il, je travaille pour ton bonheur comme pour le mien; je veux partager avec toi le fruit de notre voyage, et jusqu'à présent j'ai toujours fait ainsi. — Cela est vrai; mais, hélas! j'ai eu la mauvaise part, et le sort est déchaîné contre moi.

Ce jour-là même, après avoir fait notre provision de fruits, nous

remontâmes sur nos chamelles et continuâmes notre route du côté de l'orient. Nous marchâmes pendant trois jours et trois nuits. Le quatrième jour au matin, nous aperçûmes à l'horizon comme un large miroir qui reflétait le soleil. En approchant, nous vîmes que c'était un fleuve de mercure; il était traversé par un pont de cristal sans balustrade, mais si étroit, si rapide et si glissant, qu'un homme dans la plénitude de sa raison ne pouvait s'essayer d'y passer.

Mon maître me dit de desseller les chamelles et de les laisser brouter l'herbe en liberté; il me fit ensuite chausser des souliers de laine avec des semelles épaisses et molles; il en prit lui-même de semblables, et m'ayant ordonné de le suivre sans regarder à droite ni à gauche, il passa le pont d'un pas ferme. Je le suivis en tremblant.

Après quelques heures de marche, nous nous trouvâmes à l'entrée d'un sombre vallon. Il était environné de tous côtés de rochers noirs et durs comme le fer brut : çà et là sur la terre gisaient des ossements humains blanchis par le temps. A travers le feuillage noirâtre des arbustes qui y croissaient, on voyait glisser des serpents au corps onduleux et couverts d'écailles. Je retournai sur mes pas pour fuir ce lieu d'horreur; mais je ne pus découvrir le côté par où j'étais entré : partout les rochers semblant s'élever comme les parois d'un puits.

Je me mis à pleurer en disant à mon compagnon : — Tu m'as conduit à la mort par la route des souffrances et des misères; jamais je ne reverrai ma femme et mes enfants. Pourquoi m'as-tu enlevé à ma vie pauvre, mais tranquille?

— Hassan Abd-Allah, me répondit-il, sois un homme; retrempe ton courage, nous sortirons de ces tristes lieux, et tu retourneras au Kaire riche comme un roi.

Cela dit, il s'assit par terre, ouvrit le livre mystérieux, se mit à le feuilleter et à y lire aussi tranquillement que s'il eût été dans son harem. Au bout de quelques moments, il m'appela et me dit : — Mon ami, si tu veux, avant une heure nous serons hors d'ici et près du but de notre voyage? — Si je le veux! m'écriai-je, certainement. Que faut-il faire pour cela? Faut-il répéter tous les noms sacrés de Dieu? Faut-il promettre un pèlerinage aux villes saintes? Je promets d'en faire

dix. — Non, reprit-il, cela est plus facile : tu es adroit; prends cet arc et ces flèches, parcours le vallon jusqu'à ce que tu rencontres un grand serpent à la tête noire, tu le tueras et m'apporteras sa tête et son cœur.



— Hélas! dis-je en pleurant, c'est là cette chose si facile? Pourquoi ne la faites-vous pas vous-même? Nous sommes trop heureux que ces monstres ne soient pas encore venus vers nous; n'allons pas les troubler. Se levant alors avec un air terrible et tirant son sabre, mon maître jura qu'il me tuerait si je n'obéissais à l'instant. — Vois-tu, me dit-il, tous ces os? ce sont ceux des hommes qui ont résisté à mes ordres et que j'ai massacrés. Je pris en tremblant l'arc et les flèches, et je me dirigeai vers les rochers où je voyais rouler les reptiles; j'en ajustai un qui levait sa tête noire et hideuse; puis, invoquant le nom de Dieu, je lançai la flèche. Le serpent, blessé mortellement, bondit, s'agita en se tortillant d'une manière terrible, puis tomba immobile sur la terre. Quand je fus assuré qu'il était bien mort,

je pris mon couteau et je lui coupai la tête, et ouvrant le corps, j'en tirai le cœur. Je portai cette sanglante dépouille à mon maître.

Il me reçut d'un air riant. — Pardonne, Hassan Abd-Allah, me dit-il, si j'ai employé la menace vis-à-vis de toi. Je t'ai menti tout à l'heure; ces hommes sont morts ici de faim, par leur faute; ils ont manqué de cœur, et j'ai été forcé malgré moi de les abandonner.



X JOUR



Maintenant, reprit-il, viens m'aider à faire du feu. Je rassemblai des herbes sèches et des menues branches, il en forma un petit bûcher; puis tournant vers le soleil, qui était, au plus haut point du ciel, un diamant enchanté, il en sortit un rayon de lumière qui alluma le feu; ensuite il tira de dessous sa robe un petit vase de fer et trois fioles : la première, de rubis, contenait des germes de vents; la seconde, qui était d'émeraude, renfermait un rayon de la lune, et dans la troisième, qui était d'or, se trouvait du sang de phénix; il mit le tout dans le vase, et y joignit le cœur et la cervelle du serpent, puis, ouvrant le livre, il approcha le vase du feu en prononçant des paroles inintelligibles pour moi.

Quand il eut fini, il se dépouilla les épaules comme le font les hadjes au départ, et trempant un bout de sa ceinture dans le mélange, il m'ordonna de lui en frotter le dos et les épaules. A l'instant même je vis la peau se gonfler, et il sortit des ailes qui, grandissant à vue d'œil, descendirent bientôt jusqu'à terre. L'Arabe les agita avec force et s'éleva dans l'air. La crainte de rester dans ce triste lieu me prêta du courage; je retins fortement le bout de la ceinture, il m'entraîna avec lui, et en peu d'instants nous eûmes dépassé les noirs rochers du vallon funeste.

Dans cette course aérienne, nos yeux crurent voir les merveilles du sixième ciel. Nous nous trouvions au-dessus d'une plaine immense dont l'horizon était fermé par une enceinte de cristal coloré d'azur et de pourpre. La terre semblait de poussière d'or, et les cailloux des pierres précieuses. Devant nous étaient les hautes murailles d'une ville toute remplie de palais magnifiques et de jardins délicieux.

Dans son admiration, l'Arabe oublia de faire mouvoir les ailes, et nous descendîmes rapidement vers la terre ; j'y touchai le premier, et il tomba sur moi. Je vis alors ses ailes diminuer, puis disparaître. Je l'en avertis. — Hélas! me répondit-il, reconnais combien la science est bornée : j'ai su me construire ces ailes puissantes, et je ne puis les conserver; eh bien ! pour me rendre possesseur des ingrédients que tu m'as vu employer pour les faire naître, j'ai dépensé trente années de ma vie; ils ont coûté le sang de bien des hommes, et de l'or de quoi payer la rançon d'un roi ; cela m'a servi un instant; mais il faut le dire aussi, ce moment m'a conduit à la gloire et à la fortune. Réjouis-toi, Hassan Abd-Allah, voici Aram aux colonnes, la ville mystérieuse !

Nous approchâmes alors des murs. Ils étaient construits de briques d'or mêlées de briques d'argent; les créneaux, formés de marbre, avaient été taillés et sculptés par les mains des génies. Huit portes s'ouvraient dans ces remparts; c'est le nombre de celles du paradis : la première était d'argent, la deuxième d'or, la troisième d'agate, la quatrième de corail, la cinquième de perles, la sixième de topazes, la septième d'émeraudes, et la dernière de rubis.

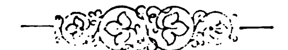
L'Arabe m'apprit que cette ville avait été construite par le fameux enchanteur Tchedad, fils d'Aad, qui y avait épuisé tous les trésors de la mer, de la terre et du ciel. Il voulait, disait-il, rendre Dieu jaloux de son œuvre; mais Dieu, pour le punir, le frappa de la foudre lui et sa famille, au moment où il entrait dans son palais. Depuis ces temps, aucun homme n'avait pu y pénétrer. Nous avançâmes en invoquant le nom de Dieu ; les rues étaient bordées de palais ornés de colonnes de marbre, d'agate et de toutes les matières précieuses; des ruisseaux d'eaux odorantes embaumaient et rafraîchissaient l'air; des arbres d'une forme merveilleuse garantissaient des rayons du

soleil, et dans leur feuillage des oiseaux chanteurs formaient de ravissants concerts. L'air qu'on respirait en ces lieux semblait attirer les âmes et vouloir les emporter au ciel.

Cette cité merveilleuse était habitée par des enfants du paradis, à qui Dieu en avait donné la garde; c'étaient de belles jeunes filles aux grands yeux bleus, aux longues chevelures, aux seins éblouissants de blancheur. Elles vinrent au-devant de nous, légères et gracieuses, nous saluèrent par nos noms et nous invitèrent à demeurer auprès d'elles.

Au milieu de cette atmosphère de délices, oubliant ma femme, mes enfants et la solidarité de nos malheurs, j'aurais volontiers fait halte dans leurs bras; mais l'Arabe, me prenant par la main, m'entraîna vers le palais de Tchedad. Il était construit avec un art et une magnificence inimaginables. Mille colonnes d'or soutenaient les terrasses formées de cristaux de couleur; les balustrades d'argent étaient incrustées d'émeraudes et de saphirs. Au centre du palais il y avait un jardin enchanté; la terre, odorante comme le musc, portait des fleurs et des fruits merveilleux. Trois rivières en faisaient le tour; dans l'une coulait du vin, dans l'autre de l'eau de rose, et dans la troisième du miel. Au milieu du jardin s'élevait un pavillon dont la voûte, formée d'une seule émeraude, abritait un trône d'or rouge incrusté de rubis et de perles. Sur le trône il y avait un petit coffre d'or. L'Arabe

l'ouvrit; il contenait une poudre rougeâtre. Je dis : — Jetez cette poussière, et remplissons ce coffre avec ces pierreries. — Pauvre ignorant, me répondit-il, cette poussière, c'est la source des richesses du monde, c'est le soufre rouge. Une parcelle suffit pour changer en or les plus vils métaux. Avec elle je construirai des palais, je fonderai des villes, j'achèterai la vie des hommes, les caresses des femmes, je me ferai prince et roi même si je le veux; mais je ne pourrai prolonger ma vie d'un jour, ou effacer une heure de mon existence passée. Dieu seul est grand! Dieu seul est éternel.



XI JOUR



ENDANT qu'il parlait ainsi, je m'étais mis à ramasser les pierres précieuses et les perles; j'en emplissais ma ceinture, mes poches et mon turban. — Malheureux! s'écria-t-il, que fais-tu là? Tu vas attirer sur nous le courroux du ciel. Il ne nous est permis de toucher qu'à ce coffre; et si nous dérobions une feuille de ces arbres ou une pierre du sol, nous serions frappés de mort. Je vidai mes poches, bien à regret, et je suivis mon maître, non sans tourner bien des fois la tête vers ces richesses incalculables. Il me prit par la main, pour traverser la ville, de peur que je ne me laissasse aller aux séductions de la beauté ou des richesses.

Nous sortîmes de la ville par le chemin où nous étions venus; nous ne revîmes plus le vallon funeste. Quand nous approchâmes de l'horizon de cristal, il s'ouvrit devant nous; mais lorsque nous l'eûmes franchi, nous cherchâmes vainement la plaine merveilleuse et la ville enchantée. Nous étions au bord du fleuve de mercure; nous traversâmes le pont. Nos chamelles broutaient l'herbe fleurie; et, ravi, j'allai vers la mienne comme vers un vieil ami. Après que j'eus resserré les courroies de nos selles, nous montâmes sur nos chamelles, et reprîmes bientôt le chemin de l'Égypte.

Nous fûmes trois mois pour arriver au Kaire; pendant ce temps, je subis encore bien des privations et des misères; ma santé était détruite, et je souffrais tous les maux; par une fatalité dont j'ignorais alors la cause, moi seul j'étais en butte aux accidents du voyage, tandis que mon compagnon, tranquille, bien portant et heureux, passait à travers les périls, défiait les fléaux et marchait dans la vie comme sur un tapis de velours et de soie. J'ai su depuis que tous mes malheurs venaient de la possession des clefs enchantées. L'Arabe m'avoua qu'il n'ignorait pas cette triste propriété, et que c'était pour s'y soustraire qu'il m'avait acheté. Je voulus alors rejeter les clefs maudites; mais il me dit : — La patience et la résignation peuvent seules user leur mauvaise influence, et dans ton intérêt même il faut les garder et subir ta destinée.

Peu de jours après cette confidence, nous arrivâmes au Kaire. Je courus aussitôt vers ma maison : la porte en était ouverte et brisée, et les chiens errants y faisaient leur asile. Un voisin, qui m'entendit crier, ouvrit sa porte et me dit : — Hassan Abd-Allah, pourquoi vous êtes-vous en allé ainsi? Quelque temps après votre départ, il y a de cela cinq mois, les voleurs, sachant que vous étiez absent et qu'il n'y avait pas d'esclave mâle pour garder votre maison, vinrent la nuit; ils maltraitèrent les femmes et enlevèrent ce que vous aviez laissé. Votre mère est morte quelques jours après des mauvais traitements qu'elle avait reçus; votre femme, se voyant dans la misère, se décida à aller à Alexandrie où habitait son frère. La caravane qu'elle suivait fut attaquée par les Arabes du désert, qui, furieux de la résistance de quelques hommes, ont tout massacré sans pitié. En apprenant ces tristes nouvelles, je versai d'abondantes larmes. Je reprochai à l'Arabe d'être la cause première de tous mes malheurs. — Tout vient de Dieu et tout va vers Dieu, me dit-il; puis, me prenant par la main, il m'entraîna. Le jour même, il loua un palais magnifique où il me força d'aller demeurer avec lui; pour me consoler, il me dit qu'il voulait partager avec moi les trésors de la science, et il m'apprit à lire dans le livre d'alchimie. Quand l'or manquait à ses coûteux caprices, il faisait apporter en secret plusieurs quintaux de plomb, et, le mettant en fusion, il y jetait quelques parcelles de soufre rouge, et à l'instant

ce vil métal se changeait en l'or le plus pur. Au milieu des trésors, j'étais maladif et malheureux; mon corps affaibli ne pouvait supporter le poids ni le contact des riches habits et des étoffes précieuses dont j'étais couvert. L'on me servait en vain les mets les plus délicats, les boissons les plus délicieuses, je n'éprouvais que du dégoût et de la répugnance pour tout. J'avais des appartements superbes, des lits de bois odorant et précieux, des divans de pourpre, et le sommeil ne fermait plus mes yeux. J'appelais la mort, et elle ne venait point.

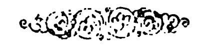
Tout au contraire l'Arabe passait ses jours dans les plaisirs et les fêtes, et ses nuits étaient une anticipation des joies du paradis.

Les jardins de notre palais s'étendaient jusqu'aux bords du Nil. Ils étaient plantés des arbres les plus rares amenés à grands frais des Indes, de la Perse, de la Chine et des îles.

Des machines construites avec art élevaient l'eau du Nil, et la faisaient retomber en gerbes fraîches et brillantes dans des bassins de marbre.

Au milieu des bosquets d'orangers et de citronniers auxquels se mêlaient les jasmins et les roses, il y avait des pavillons d'étoffes de soie brochées d'or, supportées par des piliers d'argent et d'or; des lampes brillantes entourées de globes de cristal laissaient échapper une lumière douce comme celle de la lune.

Là, chaque nuit, l'Arabe recevait de nouveaux convives, et il les traitait le plus magnifiquement du monde. Pendant le repos, il les enivrait des vins les plus exquis, il leur faisait entendre des chants délicieux; puis, quand leurs cœurs et leurs sens étaient ainsi préparés à la joie et à la volupté, il faisait passer devant leurs yeux éblouis des esclaves belles comme des houris achetées à prix d'or dans les bazars de la Syrie et de l'Égypte; et s'il voyait l'un de ses convives jeter un regard d'envie sur l'une d'elles, il la prenait par la main, et la lui présentant, il lui disait : — Seigneur, veuillez faire conduire chez vous votre esclave. Sa libéralité lui avait fait des amis de tous ceux qui l'approchaient, et ils l'appelaient le Grand, le Magnifique.





XII JOUR

Il venait parfois me visiter dans le pavillon où mes souffrances me forçaient à vivre solitaire. Un matin il arriva après une nuit de plaisir, la tête encore échauffée par le vin, la face rouge et les yeux brillant d'un feu étrange. Il s'assit près de moi, et, me prenant par la main, il se mit à chanter :

« Pour le sage il n'est que joie dans la vie.

« L'eau fraîche des ruisseaux, et le vin, ce nectar que donne la vigne, les fruits de la terre, les produits de la mer, les merveilles du ciel, tout est à lui, et Dieu a créé la beauté pour son plaisir et son bonheur en ce monde.

« Employons l'eau pour la prière, et le vin pour les fêtes!

« Jeune fille, verse-moi du vin; j'en veux boire jusqu'à perdre la raison. Bois d'abord; tes lèvres parfumeront ma coupe.

« Bois sans crainte; nous n'avons pour témoins que les orangers qui jettent leurs parfums aux vents, et les ruisseaux qui fuient.

« Chante, ô jeune fille! et que l'harmonie de ta voix charme mon oreille et mon cœur.

« Les rossignols jaloux seront muets.

« Chante, chante sans crainte, moi seul t'écoute, et tu n'entendras d'autre bruit que celui des roses qui s'ouvrent, et le battement de mon cœur.

« O jeune fille! laisse tomber ton voile; seul je suis avec toi, et nous n'aurons pour témoins de nos plaisirs que la lune et ses compagnes.

« Laisse-moi baiser ton front, ô ma houri!

« Laisse-moi baiser ta bouche et tes yeux, et ton sein blanc comme la neige.

« Que crains-tu? Nous n'avons pour témoins que les jasmins et les roses.
« O ma vie! ô mon âme! viens dans mes bras, et des tiens forme autour de moi une chaîne vivante.
« Nos cœurs unis vont s'embraser d'amour; mais, avant tout, baisse ton voile, car s'il nous voyait, Dieu serait jaloux. »

En finissant ces mots, l'Arabe ferma les yeux, pencha la tête sur sa poitrine et parut s'endormir. J'approchai de lui; son souffle avait cessé : il était mort comme un prédestiné.

Voyant que tout secours serait inutile, je commençai par fouiller ses poches, sa ceinture et son turban dans l'espoir d'y trouver les clefs de la fortune et de la sagesse. Je ne les trouvai pas. Alors, malgré mon état et sans perdre de temps, je saisis le coffre qui contenait le livre d'alchimie et le soufre rouge, et pensant que je pouvais à bon droit m'en regarder comme le légitime propriétaire, je le portai secrètement dans mon ancienne maison, que j'avais fait relever et garnir de meubles.

Retournant ensuite au palais comme j'en étais sorti, je me mis à crier et appeler du secours; les esclaves et les serviteurs accoururent. J'envoyai chercher tous les médecins, même celui du calife. Ils déclarèrent que l'étranger était mort par la volonté de Dieu. J'ordonnai alors ses funérailles.

Son corps fut lavé dans des eaux odoriférantes; on ferma soigneusement avec du coton parfumé toutes les ouvertures naturelles, on l'épila, on peignit avec soin sa barbe, on teignit ses sourcils; on rasa sa tête comme pour une fête; puis, revêtu de ses plus riches habits, on le mit à découvert dans un cercueil de bois d'aloès incrusté d'or. Un tissu merveilleux qui avait été fabriqué pour un prince persan servit à le recouvrir. Cinquante serviteurs, tous revêtus d'habits de deuil, portèrent tour à tour le cercueil sur leurs épaules, et tous les bons musulmans qui passaient s'empressaient d'y aider, ne fût-ce qu'en y portant la main.

Un nombre considérable de femmes payées à cet effet suivaient en jetant des cris plaintifs.

Les gardiens de la mosquée chantaient les versets sacrés, et la foule répétait : — Dieu est Dieu! Il n'y a que Dieu! Lui seul est éternel.

Accompagné des nombreux amis que l'Arabe s'était faits par sa gé-

nérosité, j'allai jusqu'au cimetière, au sud de la ville et près de la porte de Bab-el-Masr (la porte de la Victoire); là, je donnai une bourse d'or à un architecte habile et lui commandai d'y construire un tombeau.

Revenu au palais, je dus présider le repas des funérailles. Ce pénible devoir n'était pas rempli, que je vis arriver les officiers du calife, qui, par son ordre, venaient s'emparer des richesses que contenait le palais, et dont il héritait comme provenant d'un étranger. Je fus chassé, et je sortis n'emportant en apparence que mes habits, mais possesseur en réalité d'un trésor inestimable.

Retiré dans ma maison, je résolus d'y vivre tranquille et ignoré. Je passais mes jours à étudier la science, et je ne faisais usage du soufre rouge que pour répandre en cachette quelques bienfaits. Un voisin curieux et jaloux monta par la terrasse et me surprit une nuit que j'opérais la transmutation. Il le dit à sa femme, qui le répéta au bain, et le lendemain tout le monde au Kaire savait mon secret.

Le bruit en vint aux oreilles du calife Theïloun. Je fus mandé devant lui, et il me dit qu'il savait que je possédais le secret de la vraie science, et que si je voulais l'en faire jouir, il me comblerait d'honneur et me ferait asseoir près de lui. Je refusai à l'impie la faveur insigne que Dieu lui déniait. Transporté de colère, le prince me fit charger de chaînes et jeter dans un sombre cachot; puis, ne pouvant pénétrer le secret de la transmutation, il mit le coffre et le livre sous la garde d'un homme sur la fidélité duquel il pouvait compter, espérant, des souffrances, l'aveu de mon secret.

J'ai vécu ainsi quarante années. Par l'ordre de mon persécuteur, mes geôliers me faisaient endurer toutes sortes de privations et de tortures. Je n'ai su sa mort que par l'allégement de mes peines.

Ce matin, en m'agenouillant sur la terre pour faire ma prière, je trouvai sous ma main un corps étranger et dur. Je regardai : c'étaient les clefs fatales que j'avais enterrées sous le sol. Elles étaient si usées par la rouille et l'humidité, qu'elles tombèrent en poussière; alors j'ai pensé que Dieu avait pitié de moi, et que mes maux allaient finir par la mort ou par la délivrance. Quelques instants après, vos officiers vinrent me chercher.



XIII JOUR

Maintenant, ô roi! ajouta le vieillard, j'ai assez vécu, puisque j'ai pu approcher du plus juste et du plus grand de tous les monarques.

Mohammed, joyeux d'avoir accompli un acte de justice, remercia aussi le ciel de lui avoir procuré un pareil trésor; voulant ensuite en éprouver la réalité, il fit jeter et mettre en fusion dans de vastes chaudières mille quintaux de plomb, puis y ayant mêlé quelques parcelles de soufre rouge et prononçant les paroles magiques que lui dicta le vieillard, il changea ce vil métal en or pur.

Pour se rendre agréable à Dieu, le calife résolut d'employer ce trésor à la construction d'une mosquée plus belle que toutes celles qui étaient au monde. Il fit venir des architectes de tous les pays voisins, il leur dit de tracer le plan d'un vaste édifice, sans s'arrêter aux difficultés de l'exécution, ni à l'idée des sommes d'argent qu'il pourrait coûter.

Les architectes tracèrent un carré immense dont chaque face était tournée vers l'un des quatre points principaux du ciel. Dans chaque angle ils placèrent une tour d'une hauteur prodigieuse et d'une pro-

portion admirable ; leur sommet était couronné d'une galerie et d'un dôme couvert de cuivre doré.

Sur chaque face de l'édifice ils élevèrent mille pilastres qui supportaient des arceaux d'une courbe élégante et solide, et ils y établirent les terrasses, dont les balustrades étaient d'or et merveilleusement travaillées. Au centre de l'édifice ils élevèrent un pavillon immense dont la construction était si légère et si élégante, qu'on eût pu croire qu'il était posé entre le ciel et la terre. La voûte fut enduite d'émail couleur d'azur, et parsemée d'étoiles d'or.

Des marbres les plus rares formèrent le pavé, et la mosaïque des murs fut faite de jaspe, de porphyre, d'agates, de nacre perlée, de saphirs, de rubis et d'autres pierres plus précieuses encore.

Les piliers et les arceaux furent couverts d'arabesques et de versets du Koran sculptés et peints. Le bois ne fut point employé dans la construction de ce merveilleux édifice, ce qui le rendit indestructible par le feu.

Mohammed mit sept ans à élever cette mosquée célèbre, et il y dépensa deux millions de dinars.

Quoique déjà vieux, Hassan Abd-Allah avait recouvré sa santé et ses forces; il vécut honoré de l'amitié du calife, et mourut doucement à l'âge de cent années.

La mosquée construite par le calife Mohammed se voit encore au Kaire, et c'est la plus ancienne, la plus vaste et la plus belle des mosquées de cette vaste cité (1).

(1) Cette série de contes est traduite de l'arabe par M. Sainte-Croix Pajot.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.



QUATRIÈME SÉRIE

—

PREMIER JOUR

HISTOIRE D'ABOULCASSEM

Tous les historiens conviennent que le calife Haroun-al-Raschild aurait été le prince de son siècle le plus parfait, comme il en était le plus puissant, s'il n'eût pas eu un peu trop de penchant à la colère et une vanité insupportable. Il disait à tous moments qu'il n'y avait point de prince au monde qui fût aussi généreux que lui.

Giafar, son premier vizir, ne pouvant souffrir qu'il se vantât ainsi lui-même, prit la liberté de lui dire un jour : — O mon souverain maître, monarque de la terre, pardonnez à votre esclave s'il ose vous représenter que vous ne devez point vous louer vous-même. Laissez faire votre éloge à vos sujets et à cette foule d'étrangers qu'on voit dans votre cour. Contentez-vous que les uns remercient le ciel de les avoir

fait naître dans vos États, et que les autres s'applaudissent d'avoir quitté leur patrie pour venir ici vivre sous vos lois.

Haroun fut piqué de ces paroles. Il regarda fièrement son vizir et lui demanda s'il connaissait quelqu'un qui lui fût comparable en générosité. — Oui, seigneur, répondit Giafar. Il y a dans la ville de Basra un jeune homme appelé Aboulcassem. Quoique simple particulier, il vit avec plus de magnificence que les rois, et sans en excepter Votre Majesté, aucun prince du monde n'est plus généreux que lui.

Le calife rougit à ce discours, ses yeux s'enflammèrent de dépit. — Sais-tu bien, dit-il, qu'un sujet qui a l'audace de mentir devant son maître mérite la mort? — Je n'avance rien qui ne soit véritable, repartit le vizir. Dans le dernier voyage que j'ai fait à Basra, j'ai vu cet Aboulcassem, j'ai été chez lui; mes yeux, quoique accoutumés à vos trésors, ont été surpris de ses richesses, et j'ai été charmé de ses manières généreuses. A ces mots, l'impétueux Haroun ne put retenir sa colère. — Tu es bien insolent, s'écria-t-il, de mettre un particulier en parallèle avec moi! Ton imprudence ne demeurera pas impunie. En disant cela, il fit signe au capitaine de ses gardes d'approcher, et il lui commanda d'arrêter le vizir Giafar. Ensuite il alla dans l'appartement de la princesse Zobéide, sa femme, qui pâlit d'effroi en lui voyant un visage irrité.

— Qu'avez-vous, seigneur? lui dit-elle. Qui peut causer le trouble qui vous agite? Il lui apprit ce qui venait de se passer, et il se plaignit de son vizir dans des termes qui firent comprendre à Zobéide jusqu'à quel point il était en colère contre ce ministre. Mais cette sage princesse lui représenta qu'il devait suspendre son ressentiment et envoyer quelqu'un à Basra pour vérifier la chose; que si elle se trouvait fausse, le vizir serait puni; qu'au contraire, si elle était véritable, ce qu'elle ne pouvait penser, il n'était pas juste qu'on le traitât comme un criminel.

Ce discours calma la fureur du calife. — J'approuve ce conseil, madame, dit-il à Zobéide, et j'avouerai que je dois cette justice à un ministre tel que Giafar. Je ferai plus, comme la personne que je chargerais de cet emploi pourrait par aversion pour mon vizir me faire un rapport peu fidèle, je veux aller à Basra et m'informer moi-même de

la vérité. Je ferai connaissance avec ce jeune homme dont on me vante la générosité : si l'on m'a dit vrai, je comblerai de bienfaits Giafar, loin de lui savoir mauvais gré de sa franchise; mais je jure qu'il lui en coûtera la vie s'il m'a fait un mensonge.

Aussitôt qu'Haroun eut pris cette résolution, il ne songea plus qu'à l'exécuter. Il sortit une nuit secrètement de son palais. Il monte à cheval et se met en chemin sans vouloir que personne le suive, quelque chose que lui pût dire Zobéide pour l'engager à ne point partir tout seul. Étant arrivé à Basra, il descendit au premier caravansérail qu'il trouva en entrant dans la ville, et dont le concierge était un bon vieillard. — Mon père, lui dit Haroun, est-il vrai qu'il y a dans cette ville un jeune homme appelé Aboulcassem, qui surpasse les rois en magnificence et en générosité? — Oui, seigneur, repartit le concierge; quand j'aurais cent bouches et dans chacune cent langues, je ne pourrais vous conter toutes les actions généreuses qu'il a faites. Comme le calife avait besoin de repos, il se coucha après avoir pris quelque nourriture.

Il sortit le lendemain de grand matin et alla se promener dans la ville jusqu'au lever du soleil. Alors s'approchant de la boutique d'un tailleur, il demanda la demeure d'Aboulcassem. — Hé! de quel pays arrivez-vous? lui dit le tailleur. Il faut que vous ne soyez jamais venu à Basra, puisque vous ne savez pas où demeure le seigneur Aboulcassem : sa maison est plus connue que le palais du roi.

Le calife répondit au tailleur : — Je suis étranger, je ne connais personne dans cette ville, et vous m'obligerez si vous voulez me faire conduire chez ce seigneur. Aussitôt le tailleur ordonna à un de ses garçons de le mener à l'hôtel d'Aboulcassem. C'était une grande maison bâtie de pierres de taille et dont la porte était de marbre jaspé. Le prince entra dans la cour, où il y avait une foule de domestiques, tant esclaves qu'affranchis, qui s'amusaient à jouer en attendant les ordres de leur maître. Il aborda l'un d'entre eux et lui dit : — Frère, je voudrais bien que vous prissiez la peine d'aller dire au seigneur Aboulcassem qu'un étranger souhaite de lui parler.

Le domestique jugea bien à l'air d'Haroun que ce n'était pas un homme du commun. Il courut en avertir son maître, qui vint jusque

dans la cour recevoir l'étranger, qu'il prit par la main et conduisit dans une fort belle salle. Là, le calife dit au jeune homme qu'il avait entendu parler de lui si avantageusement qu'il n'avait pu résister à l'envie de le voir. Aboulcassem répondit à son compliment d'une manière fort modeste, et après l'avoir fait asseoir sur un sofa, lui demanda de quel pays et de quelle profession il était, et où il logeait à Basra. — Je suis un marchand de Bagdad, répondit l'empereur, et j'ai pris un logement dans le premier caravansérail que j'ai trouvé en arrivant.



II JOUR

Après quelques moments de conversation, l'on vit entrer dans la salle douze pages blancs chargés de vases d'agate et de cristal de roche, enrichis de rubis et pleins de liqueurs exquises. Ils étaient suivis de douze esclaves fort belles, dont les unes portaient des bassins de porcelaine remplis de fruits et de fleurs, et les autres des boîtes d'or où il y avait des conserves d'un goût excellent.

Les pages firent l'essai de leurs liqueurs pour les présenter au calife. Ce prince en goûta, et quoique accoutumé aux plus délicieuses de tout l'Orient, il avoua qu'il n'en avait jamais bu de meilleures. L'heure de dîner étant venue sur ces entrefaites, Aboulcassem fit passer son convive dans une autre salle, où ils trouvèrent une table couverte des mets les plus délicats et servis dans des plats d'or massif.

Le repas fini, le jeune homme prit le calife par la main et le mena dans une troisième salle plus richement meublée que les deux autres, où l'on apporta une prodigieuse quantité de vases d'or enrichis de pierreries et pleins de toutes sortes de vins, avec des plats de por-

celaine remplis de confitures sèches. Pendant que l'hôte et son convive buvaient des plus excellents vins, il entra des chanteurs et des joueurs d'instruments, qui commencèrent un concert dont Haroun fut enchanté. — J'ai, disait-il en lui-même, des voix admirables dans mon palais, mais il faut avouer qu'elles ne méritent pas d'entrer en comparaison avec celles-ci. Je ne comprends pas comment un particulier peut avoir assez de bien pour vivre si magnifiquement.

Tandis que ce prince était particulièrement attentif à une voix dont la douceur le ravissait, Aboulcassem sortit de la salle et revint un moment après, tenant d'une main une baguette et de l'autre un petit arbre dont la tige était d'argent, les branches et les feuilles d'émeraudes et les fruits de rubis. Il paraissait au haut de l'arbre un paon d'or bien travaillé et dont le corps était rempli d'ambre, d'esprit d'aloès et d'autres senteurs. Il posa cet arbre aux pieds du calife, puis frappant de sa baguette la tête du paon, le paon étendit ses ailes et sa queue, se mit à tourner avec beaucoup de vitesse, et à mesure qu'il tournait, les parfums dont il était plein en sortaient de tous côtés et embaumaient toute la salle.

Le calife ne pouvait se lasser de considérer l'arbre et le paon, et il en témoignait encore son admiration lorsque Aboulcassem les prit et les emporta fort brusquement. Haroun fut piqué de cette action et dit en lui-même : — Que veut dire ceci? Ce jeune homme, ce me semble, ne sait pas si bien faire les choses que je croyais. Il m'ôte cet arbre et ce paon quand il me voit occupé à les regarder. A-t-il peur que je le prie de m'en faire présent? Je crains que Giafar ne lui ait donné mal à propos le titre d'homme généreux.

Cette pensée se présentait à son esprit, lorsque Aboulcassem rentra dans la salle, accompagné d'un petit page aussi beau que le soleil. Cet aimable enfant avait une robe de brocart d'or relevé de perles et de diamants. Il tenait dans sa main une coupe faite d'un seul rubis et remplie d'un vin couleur de pourpre. Il s'approcha du calife, se prosterna devant lui jusqu'à terre et lui présenta la coupe. Le prince avança la main pour la recevoir, et l'ayant prise il la porta à sa bouche; mais, ô prodige étonnant! après avoir bu, il s'aperçut, en la rendant au page, qu'elle était encore toute pleine. Il la reprend aussitôt,

et, l'ayant portée à sa bouche, il la vide jusqu'à la dernière goutte. Il la remet ensuite entre les mains du page, et à l'instant même il voit qu'elle se remplit sans que personne verse rien dedans.

A cet objet merveilleux, la surprise d'Haroun fut extrême et lui fit oublier l'arbre et le paon. Il demanda comment cela pouvait se faire. — Seigneur, lui répondit Aboulcassem, c'est l'ouvrage d'un ancien sage qui possédait tous les secrets de la nature. En achevant ces paroles, il prit le page par la main et sortit encore de la salle avec précipitation. Le calife en fut indigné. — Oh! pour le coup, dit-il, ce jeune homme a perdu l'esprit. Il m'apporte toutes ces curiosités sans que je l'en prie; il les offre à mes yeux, et quand il s'aperçoit que je prends le plus de plaisir à les voir, il me les enlève. Il n'y a rien de si ridicule ni de si malhonnête. Ah! Giafar! je vous apprendrai à mieux juger des hommes!

Il ne savait que penser du caractère de son hôte, ou plutôt il commençait à n'en avoir pas bonne opinion, lorsqu'il le vit rentrer pour la troisième fois suivi d'une demoiselle toute couverte de perles et de pierreries, et plus parée encore de sa beauté que de ses ajustements. Le calife, à la vue d'un si bel objet, demeura saisi d'étonnement. Elle lui fit une profonde révérence et acheva de le charmer en s'approchant de lui. Il la fit asseoir. En même temps, Aboulcassem demanda un luth tout accordé. On lui en apporta un composé de bois d'aloès, d'ivoire, de bois de sandal et d'ébène. Il donna cet instrument à la belle esclave, qui en joua si parfaitement, qu'Haroun, qui s'y connaissait, s'écria dans l'excès de son admiration : — O jeune homme, que votre sort est digne d'envie! Les plus grands rois du monde, le commandeur des croyants même, ne sont pas si heureux que vous.

D'abord qu'Aboulcassem remarqua que son convive était enchanté de la demoiselle, il la prit aussi par la main et la mena hors de la salle.



III JOUR

Ce fut une nouvelle mortification pour le calife. Peu s'en fallut qu'il n'éclatât, mais il se contraignit, et son hôte étant revenu dans le moment, ils continuèrent à se réjouir jusqu'au coucher du soleil. Alors Haroun dit au jeune homme : — O généreux Aboulcassem, je suis confus du traitement que vous m'avez fait; permettez-moi de me retirer et de vous laisser en repos. Le jeune homme de Basra, qui ne voulait point le gêner, lui fit la révérence d'un air gracieux, et sans s'opposer à son dessein, le conduisit jusqu'à la porte de son hôtel, en lui demandant pardon de ne l'avoir pas reçu aussi magnifiquement qu'il le méritait.

— Je conviens, disait le calife en retournant au caravansérail, que pour la magnificence, Aboulcassem est au-dessus des rois; mais pour la générosité, mon vizir n'a pas raison de le mettre en parallèle avec moi, car, enfin, m'a-t-il fait le moindre présent? Je me suis pourtant récrié sur la beauté de l'arbre, sur la coupe, sur le page et sur la demoiselle, et mon admiration devait du moins l'engager à m'offrir quelqu'une de ces choses. Non, cet homme-là n'a que de l'ostentation. Il se fait un plaisir d'étaler ses richesses aux yeux des étrangers. Pourquoi? Pour contenter seulement son orgueil et sa vanité. Dans le fond, ce n'est qu'un avare, et je ne dois point pardonner à Giafar de m'avoir menti.

En faisant ces réflexions si désagréables pour son premier ministre, il arrive au caravansérail. Mais quel fut son étonnement d'y trouver des tapis de soie, des tentes magnifiques, des pavillons, un grand nombre de domestiques, tant esclaves qu'affranchis, des chevaux, des

mulets, des chameaux, et, outre tout cela, l'arbre et le paon, le page avec sa coupe, et la belle esclave avec son luth.

Les domestiques se prosternèrent devant lui, et la demoiselle lui présenta un rouleau de papier de soie qu'il déplia et qui contenait ces mots : « O cher et aimable convive que je ne connais point, je n'ai peut-être pas eu pour vous tous les égards que je vous devais. Je vous supplie d'avoir la bonté d'oublier les fautes que j'ai commises en vous recevant, et de ne me pas faire l'affront de refuser les petits présents que je vous envoie. Pour l'arbre, le paon, le page, la coupe et l'esclave, ils étaient à vous déjà, puisqu'ils vous avaient plu, car une chose qui plaît à mes convives cesse d'être à moi et devient leur propre bien. »

Quand le calife eut achevé de lire cette lettre, il fut surpris de la libéralité d'Aboulcassem, et convenant alors qu'il avait mal jugé de ce jeune homme : — Mille millions de bénédictions, s'écria-t-il, soient donnés à Giafar ! Il est cause que je suis désabusé. Ah ! Haroun, ne te vante plus d'être le plus magnifique et le plus généreux de tous les hommes ! un de tes sujets l'emporte sur toi. Mais, ajouta-t-il en se reprenant, comment un simple particulier peut-il faire de pareils présents ? Je devrais bien lui demander où il a trouvé tant de richesses. Je confesse que j'ai tort de ne l'avoir point interrogé là-dessus. Je ne veux pas m'en retourner à Bagdad sans avoir approfondi cette affaire. Aussi bien il m'importe de savoir pourquoi, dans les États qui sont sous ma puissance, il y a un homme qui mène une vie plus délicieuse que moi. Il faut que je le revoie, et que je l'engage adroitement à me découvrir par quels moyens il a pu faire une fortune si prodigieuse.

Impatient de satisfaire sa curiosité, il laissa dans le caravansérail ses nouveaux domestiques et retourna chez le jeune homme à l'heure même, et se voyant seul avec lui : — O trop aimable Aboulcassem, lui dit-il, les présents que vous m'avez faits sont si considérables, que je crains de ne pouvoir les accepter sans abuser de votre générosité. Permettez que je vous les renvoie, et que, charmé de la réception que vous m'avez faite, j'aille publier à Bagdad votre magnificence et votre penchant généreux.

— Seigneur, lui répondit le jeune homme d'un air mortifié, vous avez sans doute sujet de vous plaindre du malheureux Aboulcassem.

Il faut que quelqu'une de ses actions vous ait déplu, puisque vous rejetez ses présents. Vous ne me feriez pas cette injure si vous étiez content de moi. — Non, répliqua le prince, le ciel m'en est témoin! je suis enchanté de votre politesse; mais vos présents sont trop précieux : ils surpassent ceux des rois, et si j'ose vous dire ce que je pense, vous devriez moins prodiguer vos richesses et faire réflexion qu'elles peuvent s'épuiser.



IV JOUR

Aboulcassem sourit à ces paroles et repartit au calife : Seigneur, je suis bien aise d'apprendre que ce n'est point pour me punir d'avoir commis quelque faute à votre égard que vous voulez refuser mes présents; et pour vous obliger à les recevoir, je vous dirai que j'en puis faire tous les jours de semblables et même de plus grands, sans m'incommoder. Je vois bien, ajouta-t-il, que ce discours vous étonne, mais vous cesserez d'en être surpris, quand je vous aurai conté toutes les aventures qui me sont arrivées. Il faut que je vous fasse cette confidence. En disant cela, il conduisit Haroun dans une salle mille fois plus ornée et plus riche que les autres. Plusieurs cassolettes très-douces la parfumaient, et l'on y voyait un trône d'or avec de riches tapis de pied. Haroun ne pouvait se persuader qu'il fût dans la maison d'un particulier; il croyait être chez un prince plus puissant que lui-même. Le jeune homme le fit monter sur le trône, s'assit à ses côtés, et commença de cette manière l'histoire de sa vie :

Je suis fils d'un joaillier du Kaire, nommé Abdelaziz. Il possédait tant de richesses, que, craignant d'armer contre lui l'envie ou l'avarice du sultan d'Égypte, il quitta son pays et vint s'établir à Basra,

où il épousa la fille unique du plus riche marchand de la ville.

Je suis le seul fruit de ce mariage; de sorte que, jouissant de tous les biens de mon père et de ceux de ma mère après leur mort, j'avais une fortune très-brillante. Mais j'étais fort jeune, j'aimais la dépense, et me voyant de quoi exercer mon humeur libérale, ou pour mieux dire ma prodigalité, je vivais avec tant de profusion, qu'en moins de deux ou trois ans mon patrimoine se trouva dissipé. Alors, comme tous ceux qui se repentent de leur mauvaise conduite, je fis les plus belles réflexions du monde.

Après la figure que j'avais faite à Basra, je crus devoir en sortir pour aller traîner ailleurs des jours malheureux. Il me sembla que ma misère me serait plus supportable devant des yeux étrangers. Je vendis ma maison, le seul bien qui me restait; je me joignis à une caravane de marchands, avec lesquels j'allai à Moussel, ensuite à Damas, et traversant le désert d'Arabie et le mont Pharan, j'arrivai au Grand-Kaire.

La beauté des maisons et la magnificence des mosquées me surprirent; et me représentant tout à coup que j'étais dans la ville où Abdelaziz avait pris naissance, je ne pus m'empêcher de soupirer et de répandre quelques larmes. O mon père, disais-je en moi-même, si vous viviez encore et que, dans le lieu où vous avez joui d'un sort digne d'envie, vous vissiez votre fils dans une situation déplorable, quelle serait votre douleur!

Occupé de cette pensée qui m'attendrissait, j'arrivai en me promenant sur les bords du Nil. J'étais derrière le palais du sultan. Il parut à une fenêtre une jeune dame dont la beauté me frappa : je m'arrêtai pour la regarder. Elle s'en aperçut et se retira. Comme la nuit approchait et que je ne m'étais point encore assuré un logement, j'en allai chercher un dans le voisinage.

Je pris peu de repos; les traits de la jeune dame s'offraient sans cesse à mon esprit : je sentais bien que je l'aimais déjà. Plût à Dieu, disais-je, que je ne l'eusse pas vue où qu'elle ne m'eût point remarqué! je n'aurais pas conçu pour elle un amour insensé, ou j'aurais eu le plaisir de la regarder plus longtemps.

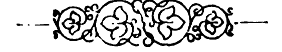
Je ne manquai pas, le lendemain, de me rendre sous ses fenêtres

dans l'espérance de la revoir ; mais je fus trompé dans mon attente : elle ne se montra point. Cela m'affligea fort, sans pourtant me rebuter, car j'y retournai le jour suivant, et je fus plus heureux. La dame parut, et voyant que je la considérais avec attention : — Insolent, me dit-elle, ne sais-tu pas qu'il est défendu aux hommes de s'arrêter sous les fenêtres de ce palais ? Retire-toi promptement. Si les officiers du sultan te surprennent en cet endroit, ils te feront mourir.

Au lieu d'être épouvanté de ces paroles et de prendre la fuite, je me prosternai le visage contre terre ; puis m'étant relevé : — Madame, lui dis-je, je suis un étranger, j'ignore les coutumes du Kaire, et quand je les saurais, votre beauté m'empêcherait de les observer. — Ah ! téméraire, s'écria-t-elle, crains que je n'appelle ici des esclaves pour punir ton audace. En parlant de cette sorte, elle disparut, et je crus qu'indignée de ma hardiesse, elle allait effectivement appeler du monde pour me maltraiter.

Je m'attendais à voir venir fondre sur moi des gens armés ; mais, plus touché de la colère de la dame que de ses menaces, j'étais insensible au péril où je me trouvais. Je regagnai lentement ma maison. Que cette nuit fut cruelle pour moi ! Une ardente fièvre, causée par l'agitation de mon amour, vint échauffer mon sang et me causer d'affreuses rêveries.

Cependant l'envie de revoir la dame, et l'espérance d'en être regardé plus favorablement, quoique je n'eusse pas lieu de m'y attendre, calmèrent mes transports. Entraîné par ma folle passion, je courus encore le lendemain sur les bords du Nil et me plaçai au même endroit que les jours précédents.





V JOUR

La jeune dame se montra dès qu'elle m'aperçut; mais elle avait l'air si fier que j'en fus effrayé. — Quoi! misérable, me dit-elle, après les menaces que je t'ai faites, tu peux revenir dans ces lieux! Fuis loin de ce palais! Je veux bien t'avertir encore par pitié que ta perte est certaine si tu ne disparais en ce moment. Qui peut te retenir? ajouta-t-elle un moment après, voyant que je ne m'en allais point. Tremble, jeune audacieux! la foudre est prête à tomber sur toi.

A ce discours, qui sans doute aurait persuadé un homme moins épris que moi, au lieu de m'éloigner de la dame, je la regardai d'un air tendre et lui répondis : — Belle dame, croyez-vous qu'un malheureux qui s'est laissé charmer et qui vous adore sans espérance puisse craindre la mort? Hélas! j'aime mieux perdre la vie que de ne pas vivre pour vous. — Eh bien! reprit-elle, puisque tu es si opiniâtre, va pas-

ser le reste de la journée dans la ville, et reviens cette nuit sous mes fenêtres. A ces mots elle disparut avec précipitation et me laissa rempli d'étonnement, d'amour et de joie.



Si jusque-là j'avais été rebelle au commandement rigoureux que la dame me faisait de m'en aller, vous pouvez bien penser que je m'y soumis alors fort volontiers : la nouvelle circonstance qu'on y ajoutait en adoucissait la rigueur. Dans l'attente des plaisirs que je me promettais, j'oubliais mes malheurs. Je ne dois plus, disais-je, me plaindre de la fortune ; elle me devient plus favorable qu'elle ne m'a été contraire. Je me retirai chez moi, je fis appeler le barbier et je m'occupai à me parer et à me parfumer.

Quand la nuit fut venue et que je jugeai qu'il était temps d'aller où mon amour m'appelait, je m'y rendis dans l'obscurité. Je trouvai à une fenêtre de l'appartement de la dame une corde suspendue ; je m'en servis pour y monter. Je traversai deux chambres pour gagner

une troisième qui était magnifiquement meublée et au milieu de laquelle il y avait un trône d'argent.

Je fis peu d'attention aux meubles précieux et à toutes les choses rares qu'on y voyait : la dame seule attira mes regards. Ah! seigneur, que d'attraits! Soit que la nature l'eût formée pour montrer aux hommes qu'elle sait, quand il lui plaît, faire un ouvrage parfait, soit que, trop prévenu pour elle, mon imagination charmée dérobât ses défauts à mes yeux, je fus enchanté de sa beauté.

Elle me fit monter sur le trône, s'assit auprès de moi et me demanda qui j'étais. Je lui contai mon histoire avec beaucoup de sincérité. Je m'aperçus qu'elle l'écoutait fort attentivement; elle me parut même touchée de la situation où la fortune m'avait réduit, et cette pitié, qui marquait un cœur généreux, acheva de me rendre le plus amoureux de tous les hommes.—Madame, lui dis-je, quelque malheureux que je sois, je cesse d'être à plaindre, puisque vous êtes touchée de mes malheurs!

Insensiblement nous nous engageâmes dans un tendre entretien, qu'elle soutint avec beaucoup d'esprit, et elle m'avoua que si j'avais été frappé de sa vue, de son côté elle n'avait pu se défendre d'avoir de l'attention pour moi.— Puisque vous m'avez appris qui vous êtes, poursuivit-elle, je ne veux point que vous ignoriez qui je suis.



VI JOUR

HISTOIRE DE DARDANÉ

Je me nomme Dardané ; j'ai pris naissance dans la ville de Damas. Mon père était un des vizirs du prince qui y règne aujourd'hui et s'appelait Behrouz. Comme la gloire de son maître et le bien de l'État faisaient la règle de toutes ses actions, il eut pour ennemis tous ceux qui avaient d'autres principes, et ces ennemis le perdirent dans l'esprit du roi. L'infortuné Behrouz, après plusieurs années de service, fut écarté de la cour. Il se retira dans une maison entourée de vastes jardins qu'il avait aux portes de la ville, où il se donna tout entier à mon éducation. Mais hélas ! il n'eut pas le plaisir de recueillir le fruit de ses peines, il mourut que je n'étais pas encore sortie de l'enfance.

Ma mère ne le vit pas plutôt mort, qu'elle fit de l'argent comptant de tous ses effets, et cette misérable femme, après m'avoir vendue à un marchand d'esclaves, partit pour les Indes avec un jeune homme qu'elle aimait. Cependant le marchand d'esclaves m'amena au Kaire avec plusieurs autres filles qu'il avait achetées. Il nous habilla toutes magnifiquement, et quand il nous crut en état d'être présentées au sultan d'Égypte, il nous conduisit dans ce palais et nous fit entrer dans une grande salle où le sultan était assis sur son trône.

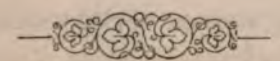
Nous passâmes toutes, l'une après l'autre, devant ce prince, qui parut charmé de ma vue. Il descendit de son trône, et s'étant approché de moi :—Qu'elle est bien faite ! s'écria-t-il. Quels yeux ! quelle bouche !

Mon ami, dit-il au marchand, depuis que tu me vends des esclaves, tu ne m'en as jamais amené une de la beauté de celle-ci. Non, rien n'est comparable à cette jeune personne. Demande ce que tu voudras pour elle; je ne puis assez te payer un objet si charmant. Enfin le prince, transporté de joie et déjà fort amoureux, fit donner une grosse somme au marchand et le renvoya avec ses autres esclaves. Il appela ensuite le chef de ses eunuques : — Keydkabir, lui dit-il, conduis ce soleil dans un appartement séparé. Keydkabir obéit et m'amena dans celui-ci, qui est le plus riche du palais. Je n'y fus pas plutôt rendue, que plusieurs esclaves, jeunes et vieilles, y entrèrent. Les unes m'apportèrent des habits magnifiques, des rafraîchissements, et les autres vinrent avec des luths dont elles jouèrent assez bien. Elles me dirent toutes qu'elles m'étaient envoyées par le sultan ; que ce prince les destinait à me servir, et qu'elles n'épargneraient rien pour s'en acquitter à mes désirs.

Je reçus bientôt une visite du sultan. Il me déclara son amour dans les termes les plus vifs, et les réponses naïves que je faisais à des discours si nouveaux pour moi, au lieu de déplaire à ce prince, irritaient sa passion. Enfin me voilà devenue sultane favorite. Toutes les esclaves qui se croyaient assez belles pour mériter ma place, en furent très-jalouses, et vous ne sauriez vous imaginer tous les moyens qu'elles mettent en usage depuis trois ans pour me détruire. Mais je me tiens si bien sur mes gardes, que leur malice a été inutile jusqu'ici. Ce n'est pas que je sois contente de mon sort, car je ne puis aimer le sultan, et je ne suis point assez ambitieuse pour être éblouie des honneurs qu'on me rend ; je suis seulement piquée de tous les efforts que mes rivales font pour me perdre, et je veux qu'elles en aient le démenti. Vous devez pardonner cela à une femme.

Leurs chagrins, poursuivit-elle, me font donc plus de plaisir que l'amour du sultan. Il faut pourtant avouer que ce prince est aimable; mais, soit qu'il ne dépende pas de nous d'aimer, soit que la conquête de mon cœur vous fût réservée, vous êtes le premier homme qui se soit attiré mes regards. Pour répondre à un aveu si obligeant et qui me semblait le prix de ma bonne fortune, je promis à la jeune dame un amour immortel, et je la pressai de ne pas différer plus longtemps

mon bonheur. Mes discours passionnés l'attendrirent : mais la fortune se plaît à présenter aux malheureux des espérances trompeuses, et mon astre ennemi n'avait pas encore répandu sur moi toute sa mauvaise influence. Dans le moment que la belle Dardané, rendue aux pressantes instances de ma tendresse, allait combler mes désirs, on vint frapper à la porte de la chambre assez rudement. Nous en fûmes effrayés l'un et l'autre.—O ciel ! me dit la dame tout bas, on m'a trahie. Nous sommes perdus : c'est le sultan lui-même !



VII JOUR

Si la corde dont je m'étais servi pour monter eût été attachée à une fenêtre de la chambre où nous étions, j'aurais pu facilement me sauver; mais elle était à une fenêtre de la chambre même où se trouvait alors le sultan. De sorte que, prenant le seul parti qui me restait, je me cachai sous le trône, et Dardané alla ouvrir la porte.

Le sultan, suivi de plusieurs eunuques noirs qui portaient des flambeaux, entra d'un air furieux : — Malheureuse! s'écria-t-il, quel homme est ici avec toi? On en a vu monter un à une fenêtre de cet appartement, et la corde y est encore attachée! La dame demeura interdite à ces paroles. Elle ne put répondre un seul mot, et quand elle aurait osé payer de hardiesse, son effroi ne la condamnait que trop. —Qu'on cherche partout, ajouta le sultan, et que le téméraire n'échappe pas à ma ven-

geance! Les eunuques obéirent. Ils m'eurent bientôt découvert. Ils m'arrachèrent de dessous le trône et me traînèrent jusqu'aux pieds de leur maître, qui me dit : — O misérable, quelle est ton audace! La ville du Kaire n'a-t-elle point assez de femmes pour toi, et ne devais-tu pas respecter mon palais!

Je n'étais pas moins épouvanté que la favorite. Peu s'en fallut même que je ne tombasse évanoui. Je crois que si la même aventure vous arrivait à Bagdad, et que vous vous trouvassiez surpris par le grand Haroun-al-Raschild dans son sérail (pardonnez-moi, seigneur, cette réflexion), vous ne seriez peut-être pas dans un autre état. Je n'eus donc pas la force de parler. J'étais à genoux devant le sultan, et je n'attendais que la mort. Ce prince tira son sabre pour me la donner; mais dans le temps qu'il m'allait frapper, il arriva une vieille dame mulâtre qui l'en empêcha.—Qu'allez-vous faire, seigneur! lui dit-elle : ne frappez point ces misérables, ne souillez pas votre main d'un sang si abject. Ils sont indignes même que la terre reçoive leurs cadavres, puisqu'ils ont eu l'insolence, l'un de vous manquer de respect, et l'autre de vous trahir. Ordonnez qu'on les jette tous deux dans le Nil, et qu'ils servent de pâture aux poissons. Le sultan suivit ce conseil, et les eunuques nous précipitèrent dans le Nil par les fenêtres d'une tour dont ce fleuve battait les murs.

Quoique étourdi de ma chute, comme je sais fort bien nager, je gagnai le rivage opposé au palais. Échappé d'un si grand péril, je rappelai le souvenir de la jeune dame, que la peur de mourir m'avait fait oublier, et l'amour, à son tour, triomphant de la crainte de la mort, je rentrai dans le Nil avec plus d'ardeur que je n'en étais sorti; j'en suivis le cours en nageant, et autant que l'obscurité de la nuit me pouvait permettre de distinguer les objets, je tâchais de découvrir sur l'eau le corps de la dame infortunée dont je causais la perte; mais je ne l'aperçus point, et sentant que mes forces commençaient à s'affaiblir, je fus obligé de regagner la terre pour conserver une vie que j'exposais inutilement.

Je ne pouvais douter que la favorite n'eût perdu la sienne, et j'étais inconsolable d'avoir sa mort à me reprocher. Je pleurais amèrement. Hélas! disais-je, sans moi, sans mon funeste amour, Dardané,

la belle Dardané vivrait encore! Hé! pourquoi suis-je venu au Kaire? Pourquoi, n'ignorant pas que les malheurs sont contagieux, ai-je recherché la tendresse d'une si charmante personne! Pénétré de douleur de me voir la cause de son infortune, et le séjour du Kaire me devenant odieux après cette aventure, je pris la route de Bagdad.



VIII JOUR

Après quelques jours de chemin, j'arrivai un soir au pied d'une montagne, derrière laquelle il y avait une assez grande ville. Je m'assis au bord d'un ruisseau pour me reposer, et je résolus de passer la nuit en cet endroit. Le sommeil se rendit maître de mes sens, et déjà les premiers rayons du jour étaient prêts à paraître lorsque j'entendis à quelques pas de moi des plaintes et des gémissements qui me réveillèrent. Je prêtai une oreille attentive, et il me sembla que ces plaintes étaient d'une femme qu'on maltraitait. Je me levai aussitôt, et m'avançant du côté qu'elles partaient, j'aperçus un homme qui faisait une fosse avec une pioche.

Je me cachai dans un buisson pour l'observer. Je remarquai qu'ayant fait la fosse, il mit dedans quelque chose qu'il couvrit de terre, et qu'ensuite il s'en alla. Le jour étant venu presque dans le moment, je m'approchai pour voir ce que c'était. Je remuai la terre et trouvai un grand sac de toile tout ensanglanté, dans lequel il y avait une jeune fille qui paraissait rendre les derniers soupirs. Ses habits, quoique couverts de sang, ne laissèrent pas de me faire juger que ce devait être une personne de qualité. Quelle cruelle main, m'écriai-je, saisi d'horreur et de compassion, quel barbare a pu maltraiter cette jeune personne? Le ciel veuille punir cet assassin!

La dame, que je croyais sans connaissance, entendit ces paroles et me dit : — O musulman, sois assez charitable pour me secourir! Si tu aimes ton créateur, donne-moi une goutte d'eau pour apaiser la soif qui me dévore et pour soulager ma vive douleur. Je courus aussitôt à la fontaine et remplis mon turban d'eau, que je lui portai. Elle en but, et puis ouvrant les yeux elle me regarda.

O jeune homme, me dit-elle, qui viens si à propos à mon secours, tâche d'arrêter mon sang! Je ne crois pas mes plaies mortelles. Sauve-moi la vie, tu ne t'en repentiras pas.

Je déchirai mon turban et une partie de ma veste, et quand j'eus bandé ses plaies : Pousse la charité jusqu'au bout, me dit-elle : porte-moi dans la ville et me fais panser. — Belle dame, lui répondis-je, je suis un étranger, je ne connais personne dans cette ville. Si l'on me demande par quelle aventure je me trouve chargé d'une fille assassinée, que faudra-t-il que je réponde? — Dis que je suis ta sœur, repartit-elle, et ne te mets point en peine du reste.

Je pris la dame sur mon dos. Je la portai dans la ville et j'allai loger dans un caravansérail où je lui fis préparer un lit. J'envoyai chercher un chirurgien, qui la pansa et qui assura que ses blessures n'étaient pas dangereuses. En effet, elle fut guérie au bout d'un mois. Pendant qu'elle était convalescente, elle demanda du papier et de l'encre. Elle écrivit une lettre, et me la mettant entre les mains : Va, me dit-elle, au lieu où s'assemblent les marchands; demande Mahyar, présente-lui ma lettre, prends ce qu'il te donnera et reviens.



IX JOUR

Je fus au bazar porter la lettre à Mahyar. Il la lut avec beaucoup d'attention, la baisa fort respectueusement et la mit sur sa tête. Il tira ensuite deux grosses bourses pleines de sequins d'or, qu'il me donna. Je les pris et revins trouver la dame, qui me chargea de louer une maison. J'en louai une et nous y allâmes tous deux loger. Sitôt que nous y fûmes arrivés, elle écrivit une seconde lettre à Mahyar, qui me donna quatre bourses remplies de pièces d'or. J'achetai, par ordre de la dame, des habits pour elle et pour moi, avec quelques esclaves pour nous servir.

Je passais dans le quartier pour frère de la dame, et je vivais avec elle comme si je l'eusse été véritablement, quoique ce fût une fort belle personne. Dardané occupait sans cesse ma pensée, et loin de me livrer à de nouvelles amours, je voulus plus d'une fois quitter la dame, mais elle me priait de ne la point abandonner. Attends, jeune

homme, me disait-elle, j'ai encore besoin de toi pour quelque temps. Je t'apprendrai bientôt qui je suis, et je prétends bien reconnaître les services que tu m'as rendus.

Je demeurais donc toujours avec elle, et je faisais par pure générosité tout ce qu'elle exigeait de moi. Quelque envie que j'eusse de savoir pourquoi elle avait été assassinée, il ne me fut pas possible de l'engager à me le dire. J'avais beau lui donner souvent occasion de me conter son histoire, elle gardait là-dessus un profond silence, au lieu de satisfaire ma curiosité.

Va, me dit-elle un jour, en me présentant une bourse de sequins, va trouver un marchand nommé Namahran. Dis-lui que tu veux acheter de belles étoffes. Il t'en montrera de plusieurs sortes. Choisis-en quelques pièces et les lui paie sans marchander. Fais-lui ensuite bien des civilités et apporte-moi les étoffes. Je m'informai de la demeure de Namahran. On me l'enseigna. Il était assis dans sa boutique. Je vis un jeune homme de fort belle taille, qui avait de petits cheveux crépus et plus noirs que du jais. Il avait de beaux pendants d'oreilles et de gros diamants à tous les doigts. Je m'assis auprès de lui. Je demandai des étoffes. Il m'en fit voir plusieurs pièces. J'en choisis trois. Il y mit le prix ; je lui comptai de l'argent. Je me levai, et après avoir pris congé de lui fort civilement, je fis emporter les étoffes par un esclave qui me suivait.

Deux jours après, la dame me donna encore une bourse et me dit de retourner chez Namahran pour y acheter d'autres étoffes. Mais souvenez-vous, ajouta-t-elle, qu'il ne faut point marchander. Quelque chose qu'il vous demande, ne manquez pas de la lui donner. D'abord que ce marchand me vit revenir chez lui et qu'il sut ce qui m'amenait, il étala devant moi ses plus riches étoffes. Je m'arrêtai à celles qui me plurent, et quand il fut question de payer, je jetai ma bourse en disant à Namahran de prendre ce qu'il voudrait. Il fut charmé de ce procédé. Noble seigneur, me dit-il, ne pourriez-vous pas un jour me faire l'honneur de dîner chez moi ? — Très-volontiers, lui répondis-je, et ce sera dès demain si vous le souhaitez. Le marchand me témoigna que je lui ferais beaucoup de plaisir.

Quand j'appris à la dame que Namahran m'avait invité à dîner chez

lui, elle en parut transportée de joie. Ne manquez pas d'y aller, me dit-elle, et de le prier aussi de venir ici demain. Dites-lui que vous voulez le régaler à votre tour. J'aurai soin de faire préparer un superbe festin. Je ne savais ce que je devais penser des mouvements de joie qu'elle laissait éclater. Je voyais bien qu'elle avait quelque dessein, mais j'étais fort éloigné de le pénétrer. Je me rendis donc le lendemain chez le marchand, qui me reçut et me traita parfaitement bien. Avant que de nous séparer, je lui appris ma demeure et lui dis que le jour suivant je voulais aussi lui donner à dîner.

Il ne manqua pas de venir me trouver. Nous nous mîmes tous deux à table et nous passâmes toute la journée à boire des meilleurs vins. La dame ne voulut point être de la partie, elle eut même grand soin de se tenir couchée pendant le repas. Comme elle m'avait fort recommandé d'amuser le marchand et de ne pas souffrir qu'il s'en retournât chez lui cette nuit, je l'arrêtai le soir malgré toutes les instances qu'il me put faire pour que je lui permisse de s'en aller. Nous continuâmes de boire et nous fîmes la débauche jusqu'à minuit. Alors je le menai dans une chambre où il y avait un lit préparé pour lui. Je l'y laissai et me retirai dans la mienne. Je me couchai et m'endormis; mais je ne goûtai pas longtemps les douceurs du sommeil. La dame vint bientôt me réveiller. Elle tenait un flambeau d'une main et de l'autre un poignard. Jeune homme, me dit-elle, lève-toi; viens voir ton convive baigné dans son perfide sang!

Je me levai plein d'horreur à ces paroles. Je m'habille à la hâte, je suis la dame dans la chambre du marchand, et voyant le misérable étendu sans vie sur son lit : Ah ! cruelle, m'écriai-je, qu'avez-vous fait ? Avez-vous pu commettre une action si noire ? Et pourquoi m'avez-vous fait servir d'instrument à votre fureur ? — Jeune étranger, me dit-elle, ne sois point fâché d'avoir contribué à me venger de Namahran : c'était un traître. Tu ne le plaindras pas, quand tu sauras son crime, ou plutôt quand tu apprendras qu'il est l'auteur de mon infortune, que je vais te raconter.

Je suis, poursuivit-elle, fille du roi de cette ville. Un jour que j'allais aux bains publics, j'aperçus Namahran dans sa boutique. J'en fus frappée, et malgré moi son image s'offrait toujours à mon esprit. Je

sentis que je l'aimais. Je combattis d'abord mes sentiments. Je m'en représentai l'indignité, et je crus que je les vaincrais par mes réflexions; mais je me trompais, l'amour l'emporta sur ma fierté. Je devins inquiète, languissante, et mon mal s'augmentant de moment en moment, je tombai dans une maladie dont je serais morte infailliblement, si ma gouvernante, qui se connaissait mieux à mes symptômes que les médecins, n'en eût pénétré la cause. Elle m'engagea fort adroitement à lui avouer que ses conjectures n'étaient pas fausses. Je lui contai de quelle manière j'avais conçu mon malheureux amour, et elle jugea, par ce que je lui dis, que j'étais follement éprise de Namahran.

Elle fut touchée de l'état où je me trouvais, et elle promit de soulager mes peines. En effet, une nuit elle fit entrer dans le sérail le jeune marchand sous des habits de fille, et me l'amena dans mon appartement. Outre la joie de le voir, j'eus le plaisir de remarquer qu'il était charmé de son bonheur. Après l'avoir tenu enfermé dans un cabinet pendant plusieurs jours, ma gouvernante le fit sortir du sérail aussi heureusement qu'elle l'y avait introduit, et de temps en temps il y revenait sous le même déguisement.

Il me prit fantaisie d'aller voir à mon tour Namahran. Je me faisais un plaisir de le surprendre, ne doutant point que cette démarche, qui lui prouvait l'excès de ma passion, ne lui fût très-agréable. Je sortis toute seule une nuit, du palais, par des détours qui m'étaient connus, et je me rendis à sa maison. J'eus peu de peine à la trouver, parce que je l'avais bien remarquée en allant aux bains et en revenant. Je frappai à la porte. Un esclave vint ouvrir et me demanda qui j'étais et ce que je voulais. Je suis, lui répondis-je, une jeune dame de la ville, et je voudrais parler à ton maître. — Il est en compagnie, reprit l'esclave. Il s'entretient en ce moment avec une autre dame : revenez demain.



X JOUR

A ce mot de dame, je me sentis saisir d'un mouvement de jalousie qui me mit hors de moi-même. Je devins furieuse. Au lieu de me retirer, j'entre brusquement dans la maison, et, m'avançant dans une salle où il y avait de la lumière et tout l'appareil d'un festin, j'aperçois le marchand à table avec une jeune fille assez belle. Ils buvaient tous deux et chantaient des chansons tendres et passionnées. Je ne pus retenir ma colère à ce spectacle. Je me jetai sur la jeune fille et lui donnai mille coups : je lui aurais ôté la vie si elle n'eût pas trouvé moyen de s'échapper. Je ne m'en pris pas seulement à ma rivale : dans le transport qui m'agitait, je n'épargnai point Namahran.

Il se jeta d'abord à mes genoux, me demanda pardon et me jura qu'il ne me trahirait plus. Il m'apaisa. Je me rendis à ses serments et à ses soumissions. Il m'engagea même à boire avec lui, et fit si bien, qu'il m'enivra. Quand il me vit dans cet état, le traître me frappa de plusieurs coups de couteau. Je tombai sans sentiment. Il me crut morte. Il me mit dans un grand sac de toile et me porta lui-même sur son dos hors de la ville, jusqu'à l'endroit où tu m'as trouvée. Pendant qu'il me creusait un tombeau, j'ai repris mes esprits et poussé quelques plaintes ; mais bien loin d'en être attendri et de se montrer du moins assez pitoyable pour achever de me donner la mort avant de me mettre en terre, le barbare se faisait un plaisir de m'enterrer toute vive.

Pour Mahyar, continua-t-elle, cet autre marchand à qui tu as porté des lettres de ma part, c'est le marchand du sérail. Je lui ai fait sa-

voir que j'avais besoin d'argent et lui ai mandé mon aventure en le priant de la tenir secrète jusqu'à ce que j'eusse goûté le plaisir d'une pleine vengeance. O jeune homme! voilà mon histoire; je n'ai pas voulu te l'apprendre plus tôt, de peur que tu ne te fisses un scrupule de m'amener ici ma victime. Je ne crois pas que tu désapprouves présentement ma généreuse action, et pour peu que tu sois ennemi des cœurs perfides, tu dois me louer d'avoir eu le courage de percer celui de Namahran. Aussitôt qu'il sera jour, ajouta-t-elle, nous irons ensemble au palais. Le roi mon père m'aime passionnément; je lui confesserai ma faute. J'espère qu'il me la pardonnera, et j'ose te promettre qu'il te comblera de bienfaits.

— Non, madame, dis-je alors à la princesse, je ne demande rien pour vous avoir sauvée. Le ciel m'est témoin que je ne m'en repens pas; mais, je vous l'avoue, je suis au désespoir d'avoir si bien servi votre ressentiment. Vous avez abusé de ma complaisance en me faisant contribuer à une trahison. Vous deviez plutôt m'obliger à vous venger noblement. J'aurais volontiers exposé ma vie pour vous. Enfin, seigneur, quoique je trouvasse Namahran justement puni, j'avais tant de regret de l'avoir moi-même conduit à la mort, que j'abandonnai sur-le-champ la dame et méprisai ses promesses. Je sortis de la ville avant le jour, et j'aperçus, sitôt qu'il parut, une caravane de marchands qui était campée dans une prairie. Je la joignis, et comme elle allait à Bagdad, où j'avais envie de me rendre, je partis avec elle.

J'y arrivai heureusement, mais je me trouvai bientôt dans une situation fort triste. J'étais sans argent, et il ne me restait de toute ma fortune passée qu'un sequin d'or. Je m'avisai de le changer en aspres. J'en achetai des pommes de senteurs, des dragées, des baumes et des roses. J'allais tous les jours chez un marchand de fyquaa, où plusieurs seigneurs et autres personnes avaient coutume de s'assembler pour s'entretenir ensemble. Je leur présentais dans une corbeille ce que j'avais acheté. Chacun prenait ce qu'il voulait et ne manquait pas de me donner quelque argent. Si bien que ce petit commerce me fournissait de quoi vivre commodément.

XI JOUR



N jour que je présentais des fleurs comme à l'ordinaire chez le marchand de fyquaa, il y avait dans un coin de la salle un vieillard auquel je ne prenais pas garde et qui, voyant que je ne m'adressais point à lui, m'appela. — Mon ami, me dit-il, d'où vient que tu ne m'offres point ta marchandise aussi bien qu'aux autres? Ne me comptes-tu point parmi les honnêtes gens, ou t'imagines-tu que je n'aie rien dans ma bourse? — Seigneur, lui répondis-je, je vous prie de m'excuser, je ne vous voyais pas, je vous assure. Tout ce que j'ai est à votre service et je ne vous en demande rien. En même temps je lui présentai ma corbeille. Il prit une pomme de senteur et me dit de m'asseoir auprès de lui. Je m'assis. Il me fit mille questions : il me demanda qui j'étais et comment on me nommait. — Dispensez-moi, lui dis-je en soupirant, de contenter votre curiosité. Je ne puis la satisfaire sans rouvrir des blessures que le temps commence à fermer. Ces paroles ou plutôt le ton dont je les prononçai empêcha le vieillard de me presser là-dessus. Il changea de discours, et après un assez long entretien, s'étant levé pour s'en aller, il tira de sa bourse dix sequins d'or, qu'il me mit entre les mains.

Je fus fort surpris de cette libéralité. Les plus considérables seigneurs à qui j'avais coutume de présenter ma corbeille ne me donnaient pas même un sequin, et je ne savais ce que je devais penser de cet homme-là. Je retournai le lendemain chez le marchand de fyquaa et j'y trouvai encore mon vieillard. Il ne fut pas ce jour-là des derniers à s'attirer mon attention. Je m'adressai d'abord à lui. Il prit un peu de baume, et m'ayant fait encore asseoir auprès de lui, il me pressa si vivement de lui raconter mon histoire, que je ne pus m'en défendre.

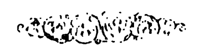
Je lui appris tout ce qui m'était arrivé, et après que je lui eus fait cette confidence, il me dit : — J'ai connu votre père. Je suis un marchand de Basra. Je n'ai point d'enfant ni d'espérance d'en avoir. J'ai conçu de l'amitié pour vous; je vous adopte. Ainsi, mon fils, conso-

lez-vous de vos malheurs passés. Vous retrouvez un père plus riche qu'Abdelaziz, et qui n'aura pas moins d'amitié pour vous. Je remerciai ce vénérable vieillard de l'honneur qu'il me faisait, et je le suivis lorsqu'il sortit. Il me fit jeter ma corbeille et mes fleurs et me mena dans un grand hôtel qu'il avait loué. Il m'y donna un appartement avec des esclaves pour me servir; on m'apporta par son ordre de riches habits. On eût dit que mon père Abdelaziz vivait encore, et il ne semblait pas que j'eusse jamais été misérable.

Quand le marchand eut terminé les affaires qui le retenaient à Bagdad, c'est-à-dire qu'il eut vendu toutes les marchandises qu'il y avait apportées, nous prîmes ensemble le chemin de Basra. Mes amis, qui n'espéraient plus me revoir, ne furent pas peu surpris d'apprendre que j'avais été adopté par un homme qui passait pour le plus riche marchand de la ville. Je m'attachai à plaire au vieillard. Il fut charmé de ma complaisance. — Aboulcassem, me disait-il souvent, je suis ravi de t'avoir rencontré à Bagdad. Tu me parais bien digne de ce que j'ai fait pour toi.

J'étais si touché des sentiments qu'il me marquait que, bien loin d'en abuser, j'allais au-devant de tout ce qui pouvait lui faire plaisir. Au lieu de chercher les gens de mon âge, je lui tenais bonne compagnie. Je ne le quittais presque pas.

Cependant ce bon vieillard tomba malade, et les médecins ne le purent guérir. Se voyant à l'extrémité, il fit retirer tout le monde et me dit : — Il est temps, mon fils, de vous révéler un secret important. Si je n'avais pour tout bien que cette maison avec toutes les richesses que vous y voyez, je croirais ne vous laisser qu'une fortune médiocre; mais tous les biens que j'ai amassés pendant le cours de ma vie, quoique considérables pour un marchand, ne sont rien en comparaison du trésor qui y est caché et que je veux vous découvrir. Je ne vous dirai pas depuis quel temps, par qui ni de quelle manière il se trouve ici, car je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est que mon aïeul en mourant le découvrit à mon père, qui me fit aussi la même confidence peu de jours avant sa mort.





XII JOUR

Mais, poursuivit-il, j'ai un avis à vous donner, et gardez-vous bien de le mépriser. Vous êtes naturellement généreux. Lorsque vous vous verrez en état de suivre votre penchant, vous ne manquerez pas de prodiguer vos richesses. Vous recevrez magnifiquement les étrangers qui viendront chez vous. Vous les accablerez de présents, et vous ferez du bien à tous ceux qui imploreront votre secours. Cette conduite, que j'approuverais fort si vous la pouviez tenir impunément, sera cause de votre perte. Vous vivrez avec tant de magnificence que vous exciterez l'envie du roi de Basra ou l'avarice de ses ministres. Ils vous soupçonneront d'avoir un trésor caché. Ils n'épargneront rien pour le découvrir, et ils vous l'enlèveront. Pour prévenir ce malheur, vous n'avez qu'à suivre mon exemple. J'ai toujours, de même que mon aïeul et mon père, exercé ma profession et joui de ce trésor sans éclat. Nous n'avons point fait de dépense dont le monde ait été surpris.

Je ne manquai pas de promettre au marchand que j'imiterais sa prudence. Il m'apprit dans quel endroit était le trésor, et il m'assura que quelque grande idée que je pusse me former des richesses qu'il

renfermait, je les trouverais encore plus considérables que je ne me les représenterais. En effet, après que ce généreux vieillard fut mort et que, comme son unique héritier, je lui eus rendu les derniers devoirs, je pris possession de tous ses biens, dont cette maison fait une partie, et j'allai voir le trésor. Je vous avouerai, seigneur, que j'en fus étonné. S'il n'est pas inépuisable, il est du moins si riche que je ne saurais l'épuiser quand le ciel me laisserait vivre beaucoup plus longtemps que les autres hommes. Aussi, loin de tenir la promesse que j'ai faite au marchand, je répands partout mes richesses. Il n'y a personne dans Basra qui n'ait senti mes bienfaits. Ma maison est ouverte à tous ceux qui ont besoin de moi, et ils s'en retournent tous contents. Est-ce posséder un trésor que de n'oser y toucher? Et puis-je en faire un meilleur usage que de l'employer à soulager les malheureux, à bien recevoir les étrangers et à mener une vie délicieuse?

Tout le monde s'imagina d'abord que j'allais me ruiner une seconde fois. Quand Aboulcassem, disait-on, aurait tous les trésors du commandeur des croyants, il les dissiperait. Mais on fut fort étonné dans la suite, lorsque, au lieu de voir dans mes affaires le moindre désordre, elles paraissaient au contraire devenir de jour en jour plus florissantes. On ne concevait pas comment je pouvais augmenter mon bien en le prodiguant.

Je faisais cependant tant de dépense qu'enfin je soulevai contre moi l'envie, comme le vieillard me l'avait prédit. Le bruit se répandit dans la ville que j'avais trouvé un trésor. Il n'en fallut pas davantage pour attirer chez moi des gens avides. Le lieutenant de police de Basra me vint voir : — Je suis, me dit-il, le daroga, et je viens vous demander où est le trésor qui vous fournit de quoi vivre avec tant de magnificence. Je me troublai à ces paroles et demeurai tout interdit.

Il jugea bien à mon air éperdu que les discours qu'on tenait de moi dans la ville n'étaient pas sans fondement. Mais au lieu de me presser de lui découvrir mon trésor : — Seigneur Aboulcassem, continua-t-il, j'exerce ma charge en homme d'esprit. Faites-moi quelque présent qui soit digne de ma discrétion, et je me retire. — Combien me demandez-vous? lui dis-je. — Je me contenterai, me

répondit-il, de dix sequins d'or par jour. Je lui répliquai : — Ce n'est pas assez, je veux vous en donner cent. Vous n'avez, tous les jours ou tous les mois, qu'à venir ici, et mon trésorier vous les comptera.

Le lieutenant de police fut transporté de joie lorsqu'il entendit ces paroles. — Seigneur, me dit-il, je voudrais que vous eussiez trouvé mille trésors. Jouissez tranquillement de vos biens, je n'en troublerai jamais la possession. Il toucha par avance une grosse somme et s'en alla.

Peu de temps après, le vizir Aboulfatah-Waschi m'envoya chercher, et, m'ayant fait entrer dans son cabinet, il me dit : — O jeune homme, j'ai appris que tu as découvert un trésor. Tu sais que le quint appartient à Dieu. Il faut que tu le donnes au roi. Paie donc le quint et tu demeureras tranquille possesseur des quatre autres parties. Je lui répondis : — Seigneur, je veux bien vous avouer que j'ai trouvé un trésor, et je vous jure en même temps par le grand Dieu qui nous a créés l'un et l'autre que je ne le découvrirai point, quand on devrait me mettre en pièces. Mais je m'engage à vous donner tous les jours mille sequins d'or, pourvu qu'après cela vous me laissiez en repos. Aboulfatah fut aussi traitable que le lieutenant de police; il m'envoya un homme de confiance, à qui mon trésorier donna trente mille sequins pour le premier mois.

Ce vizir, craignant sans doute que le roi de Basra n'apprît ce qui se passait, aima mieux le lui dire lui-même. Ce prince l'écouta fort attentivement, et, la chose lui paraissant mériter d'être approfondie, il me voulut voir. Il me reçut d'un air riant et me dit : — O jeune homme, pourquoi ne me montres-tu pas ton trésor? Me crois-tu assez injuste pour te l'enlever? — Sire, lui répondis-je, que la vie de Votre Majesté soit aussi longue que les siècles; mais dût-on m'arracher la chair avec des tenailles brûlantes, je ne découvrirai point mon trésor. Je consens de payer chaque jour à Votre Majesté deux mille sequins d'or. Si vous refusez de les accepter et que vous jugiez plus à propos de me faire mourir, vous n'avez qu'à ordonner, je suis prêt à souffrir tous les supplices imaginables plutôt que de contenter votre curiosité.

Le roi regarda son vizir à ce discours et lui demanda conseil. — Sire, lui dit le ministre, la somme qu'il vous offre est si considérable,

que c'est avoir trouvé un véritable trésor. Renvoyez ce jeune homme, qu'il vive avec sa magnificence ordinaire, qu'il ait soin seulement d'être exact à tenir la parole qu'il a donnée à Votre Majesté. Le roi suivit ce conseil. Il me fit même bien des caresses, et depuis ce temps-là, suivant nos conventions, je paie tous les ans, tant à lui qu'au vizir et au lieutenant de police, plus d'un million soixante mille sequins d'or. Voilà, seigneur, ce que vous souhaitiez d'apprendre. Vous ne devez plus être surpris des présents que je vous ai faits ni de tout ce que vous avez vu chez moi.

Lorsque Aboulcassem eut achevé le récit de ses aventures, le calife, animé d'un violent désir de voir le trésor, lui dit : — Est-il possible qu'il y ait au monde un trésor que votre générosité ne soit pas capable d'épuiser bientôt! Non, je ne le puis pas croire, et si ce n'était pas trop exiger de vous, seigneur, je demanderais à voir celui que vous possédez, en vous jurant par tout ce qui peut rendre un serment inviolable que je n'abuserai point de votre confiance.

Le fils d'Abdelaziz parut affligé du discours du calife. Je suis fâché, seigneur, lui dit-il, que vous ayez cette curiosité. — Je ne puis la satisfaire qu'à des conditions fort désagréables. — N'importe, s'écria le prince; quelles que puissent être ces conditions, je m'y soumets sans répugnance. — Il faudra, reprit Aboulcassem, que je vous bande les yeux et que je vous conduise, vous sans armes et la tête nue, et moi le cimeterre à la main, prêt à vous frapper de mille coups mortels si vous violez les lois de l'hospitalité. Je sais bien, ajouta-t-il, qu'on peut m'accuser d'imprudence et que je ne devrais point céder à votre envie; mais je me repose sur la foi de vos serments, et d'ailleurs je ne puis me résoudre à renvoyer un convive mécontent.





XIII JOUR

— De grâce, dit le calife, contentez donc dès à présent mes désirs curieux. — Cela ne se peut tout à l'heure, répondit le jeune homme, mais demeurez chez moi cette nuit; quand tous mes domestiques reposeront, j'irai vous prendre dans l'appartement où je vais vous conduire. A ces mots, il appela du monde, et, à la clarté d'une grande quantité de bougies que portaient des esclaves dans des flambeaux d'or, il mena le prince dans une chambre magnifique et il se retira dans la sienne. Les esclaves déshabillèrent le calife, le couchèrent et sortirent après avoir mis au chevet et au pied du lit leurs bougies, dont la cire parfumée se faisait agréablement sentir en brûlant.

Au lieu de songer à prendre quelque repos, Haroun-al-Raschild attendit impatiemment Aboulcassem, qui ne manqua pas de le venir chercher au milieu de la nuit, et qui lui dit : — Seigneur, tous mes domestiques sont endormis. Un profond silence règne dans ma maison;

je puis présentement vous montrer mon trésor aux conditions que je vous ai dites. — Allons, répondit le calife en se levant, je suis prêt à vous suivre, et je jure par le créateur du ciel et de la terre que vous ne vous repentirez point d'avoir satisfait ma curiosité.

Le fils d'Abdelaziz aida le prince à s'habiller, puis, lui mettant un bandeau sur les yeux : — C'est à regret, seigneur, lui dit-il, que j'en use de cette sorte avec vous : votre air et vos manières me paraissent dignes d'une confiance... — J'approuve ces précautions, interrompit le calife, et je ne vous en sais point mauvais gré. Aboulcassem le fit descendre, par un escalier dérobé, dans un jardin d'une vaste étendue, et, après plusieurs détours, ils entrèrent tous deux dans l'endroit qui recélait le trésor.

C'était un profond et spacieux souterrain dont une simple pierre couvrait l'entrée. D'abord ils trouvèrent une longue allée en pente et fort obscure, au bout de laquelle il y avait une grande salle que plusieurs escarboucles rendaient très-brillante. Quand ils furent arrivés dans cette salle, le jeune homme ôta le bandeau au calife, qui vit avec étonnement tout ce qui s'offrit à ses yeux. Un bassin de marbre blanc, qui avait cinquante pieds de circonférence, trente de profondeur, paraissait au milieu. Il était plein de grosses pièces d'or, et l'on voyait régner tout autour douze colonnes du même métal, qui soutenaient autant de statues de pierres précieuses et admirablement bien travaillées.

Aboulcassem conduisit le prince au bord du bassin et lui dit : — Ce bassin est profond de trente pieds. Voyez cet amas de pièces d'or. Il n'est encore baissé que de deux doigts. Pensez-vous que je puisse dissiper cela bientôt? Haroun, après avoir attentivement regardé le bassin, répondit : — Voilà, je l'avoue, d'immenses richesses; mais vous pouvez les épuiser. — Eh bien, reprit le jeune homme, quand ce bassin sera vide, j'aurai recours à ce que je vais vous montrer. En disant cela, il le fit passer dans une autre salle encore plus brillante que la première, et où il y avait plusieurs sofas de brocart rouge relevé d'une infinité de perles et de diamants. L'on voyait aussi au milieu un bassin de marbre; il n'était pas, à la vérité, si grand ni si profond que celui où étaient les pièces d'or, mais en

récompense il était plein de rubis, de topazes, d'émeraudes et de toutes sortes de pierreries.

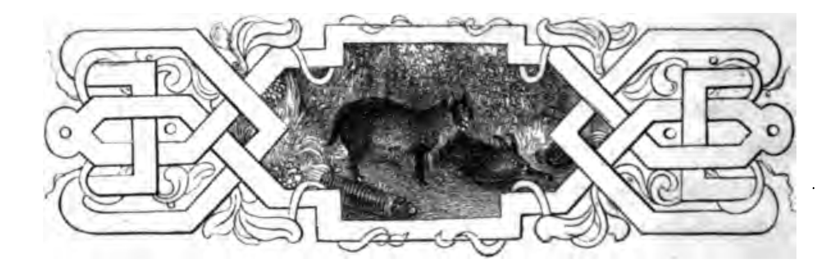
Jamais surprise ne fut égale à celle que le calife fit paraître alors. A peine pouvait-il croire qu'il fût éveillé : ce nouveau bassin lui paraissait un enchantement. Il avait encore la vue attachée dessus lorsque le fils d'Abdelaziz lui fit remarquer sur un trône d'or deux personnes qu'il lui dit être les premiers maîtres du trésor. C'étaient un prince et une princesse qui avaient sur la tête des couronnes de diamants. Ils paraissaient encore tous deux pleins de vie. Ils étaient couchés tout de leur long, tête contre tête, et l'on voyait à leurs pieds une table d'ébène sur laquelle on lisait ces paroles en lettres d'or : « J'ai amassé dans le cours d'une longue vie toutes les richesses qui sont ici. J'ai pris des villes et des châteaux, que j'ai pillés. J'ai conquis des royaumes et terrassé tous mes ennemis. J'ai été le plus puissant roi du monde, mais toute ma puissance a cédé à celle de la mort. Quiconque me verra dans l'état où je suis doit ouvrir les yeux. Qu'il fasse réflexion que j'ai vécu comme lui et qu'il mourra comme moi. Qu'il ne craigne pas d'épuiser ce trésor : il ne saurait en venir à bout. Qu'il s'en serve pour acquérir des amis et pour mener une vie agréable, car il faudra qu'il meure; tous ses biens ne le garantiront pas du sort commun à tous les hommes. »

— Je ne désapprouve plus votre conduite, dit Haroun au jeune homme après avoir lu ces mots; vous avez raison de vivre comme vous vivez, et je condamne les conseils que vous a donnés le vieux marchand. Mais, ajouta-t-il, je voudrais bien savoir le nom de ce prince. Quel roi peut avoir possédé tant de richesses? Je suis fâché que cette inscription ne me l'apprenne pas.

Le jeune homme fit encore voir au calife une autre salle dans laquelle il y avait plusieurs choses très-précieuses et entre autres des arbres semblables à celui dont il lui avait fait présent. Le prince aurait volontiers passé le reste de la nuit à considérer tout ce que renfermait ce merveilleux souterrain, si le fils d'Abdelaziz, craignant d'être aperçu de ses domestiques, ne l'en eût fait sortir avant le jour de la même manière qu'il l'y avait amené, c'est-à-dire la tête nue et les yeux bandés, et lui le cimeterre à la main, prêt à lui cou-

per la tête s'il faisait le moindre effort pour ôter son bandeau.

Ils traversèrent le jardin et remontèrent, par l'escalier dérobé, dans la chambre où le calife avait couché : ils y trouvèrent encore les bougies allumées. Ils s'entretinrent ensemble jusqu'au lever du soleil. — Après ce que je viens de voir, dit le prince au jeune homme, et à en juger par l'esclave que vous m'avez donnée, je ne doute point que vous n'ayez chez vous les plus belles femmes de l'Orient. — Seigneur, lui répondit Aboulcassem, j'ai des esclaves d'une assez grande beauté, mais je n'en puis aimer aucune. Dardané, ma chère Dardané remplit toujours ma mémoire. J'ai beau me dire à tous moments qu'elle a perdu la vie et que je n'y dois plus penser : j'ai le malheur de ne pouvoir me détacher de son image. J'en suis possédé à un point que malgré toutes mes richesses, au milieu de mes prospérités, je sens que je ne suis pas heureux. Oui, j'aimerais mieux mille fois n'avoir qu'une fortune médiocre et posséder Dardané, que de vivre sans elle avec tous mes trésors.



XIV JOUR

Le calife admira la constance du fils d'Abdelaziz, mais il l'exhorta à faire tous ses efforts pour vaincre une passion chimérique. Il lui fit de nouveaux remerciements de la réception qu'il lui avait faite. Après cela, s'en étant retourné au caravansérail, il reprit le chemin de Bagdad avec tous les domestiques, le page, la belle esclave et tous les présents qu'il avait reçus d'Aboulcassem.

Deux jours après le départ de ce prince, le vizir Aboulfatah ayant entendu parler des présents magnifiques qu'Aboulcassem faisait tous les jours aux étrangers qui l'allaient voir, et d'ailleurs étonné de

l'exactitude avec laquelle il lui payait, aussi bien qu'au roi et au lieutenant de police, les sommes promises, résolut de ne rien épargner pour découvrir où pouvait être ce trésor où il puisait tant de richesses. Ce ministre était un de ces méchants hommes à qui les plus grands crimes ne coûtent rien quand ils veulent se satisfaire. Il avait une fille de dix-huit ans d'une beauté ravissante. Elle s'appelait Balkis. Elle avait toutes les bonnes qualités du cœur et de l'esprit. Le prince Aly, neveu du roi de Basra, l'aimait éperdument. Il l'avait déjà demandée à son père, et il devait bientôt l'épouser.

Aboulfatah la fit venir dans son cabinet et lui dit : — Ma fille, j'ai besoin de vous. Je veux que vous vous pariez de vos plus beaux ajustements et que vous alliez cette nuit chez Aboulcassem. Il s'agit de lui plaire, il faut que vous mettiez tout en usage pour charmer ce jeune homme et l'obliger à vous découvrir le trésor qu'il a trouvé. Balkis frémit à ce discours et fit voir par avance sur son visage l'horreur qu'elle avait pour la démarche qu'on exigeait de son obéissance. — Seigneur, répondit-elle, que proposez-vous à votre fille! Songez-vous à quel péril vous voulez l'exposer? Considérez la honte dont vous allez la couvrir, la tache que vous imprimez à votre honneur et le sensible outrage que vous ferez au prince Aly en le privant du prix qui flatte peut-être le plus sa tendresse. — J'ai fait toutes ces réflexions, répliqua le vizir, mais rien ne peut me détourner de ma résolution, et je vous ordonne de vous préparer à m'obéir. La jeune Balkis fondit en pleurs à ces paroles. — Au nom de Dieu, mon père! s'écria-t-elle, ne me forcez pas vous-même à vous déshonorer. Étouffez ce mouvement d'avarice qui vous porte à dépouiller un homme d'un bien qui ne vous appartient pas. Laissez-le jouir en paix de ses richesses, au lieu de chercher à les lui ravir. — Tais-toi, fille insolente! dit le vizir en colère; il te sied bien de blâmer mes desseins. Ne me réplique pas davantage. Je veux que tu ailles chez Aboulcassem, et je jure que si tu reviens sans avoir vu son trésor, je te plongerai un poignard dans le sein!

Balkis, se voyant dans la triste nécessité de faire une démarche si périlleuse, se retira dans son appartement accablée de tristesse, appela ses femmes, prit de riches habits et se para de pierreries, sans toute-

fois prêter à ses charmes tout ce que l'art y pouvait ajouter ; mais il n'en était pas besoin : sa beauté naturelle n'était seule que trop capable d'inspirer de l'amour. Jamais fille n'eut moins d'envie ou plutôt tant de peur de plaire que Balkis. Elle craignait autant de paraître trop belle au fils d'Abdelaziz, qu'elle appréhendait de ne l'être pas assez quand elle se montrait au prince Aly.

Enfin, lorsque la nuit fut arrivée et qu'Aboulfatah jugea qu'il était temps que sa fille se rendît chez Aboulcassem, il la fit sortir fort secrètement et la conduisit lui-même jusqu'à la porte de ce jeune homme, où il la laissa après lui avoir dit encore qu'il la tuerait si elle ne s'acquittait pas bien de l'infâme personnage qu'il lui faisait jouer. Elle frappe à la porte et demande à parler au fils d'Abdelaziz. Aussitôt un esclave la mena dans une salle où son maître, couché sur un grand sofa, rappelait dans sa mémoire ses malheurs passés, et, ce qui lui arrivait fort souvent, rêvait à sa chère Dardané.

D'abord que Balkis parut, Aboulcassem se leva pour la recevoir. Il lui fit une profonde révérence, lui tendit la main d'un air respectueux, et, après l'avoir obligée de s'asseoir sur le sofa, il lui demanda pourquoi elle lui faisait l'honneur de le venir voir. Elle lui répondit que sur la réputation qu'il avait d'être un jeune homme fort galant, il lui avait pris fantaisie de passer une soirée avec lui. En même temps elle ôta son voile et fit briller à ses yeux une beauté qui le surprit. Malgré son indifférence pour les femmes, il ne put voir impunément tant de charmes. Il en fut touché. — Belle dame, dit-il, je sais bon gré à mon étoile de m'avoir procuré une si agréable aventure ; je ne puis assez admirer mon bonheur !

Après quelques moments de conversation, l'heure du souper arriva. Ils allèrent tous deux dans une autre salle s'asseoir à une table sur laquelle il y avait plusieurs mets différents. On voyait là un grand nombre de pages et d'officiers ; mais Aboulcassem les fit tous retirer, afin que la dame ne fût point exposée à leurs regards. Il se mit à la servir ; il lui présentait de ce qu'il y avait de meilleur et lui versait d'excellent vin dans une coupe d'or enrichie de rubis et d'émeraudes. Il buvait aussi pour lui faire raison, et plus il regardait Balkis, plus il la trouvait belle. Il lui tenait des discours fort galants, et comme la

dame n'avait pas moins d'esprit que de beauté, elle y répondait si spirituellement, qu'il en était charmé. Il se jeta à ses genoux sur la fin du repas. Il lui prit une de ses mains, et la serrant entre les siennes : — Madame, lui dit-il, si vos beaux yeux m'ont d'abord ébloui, votre entretien vient d'achever de m'enchanter. Vous m'embrasez d'un feu qui ne s'éteindra jamais. Je veux désormais être votre esclave et vous consacrer tous les moments de ma vie.



XV JOUR

En achevant ces paroles, il baisa la main de Balkis avec un transport si vif, que la dame, effrayée du péril pressant qui la menaçait, changea tout à coup de visage. Elle devint plus pâle que la mort, et, cessant de se contraindre, elle prit un air triste, et ses yeux furent bientôt baignés de larmes. — Qu'avez-vous, madame? lui dit le jeune homme fort surpris. D'où naît cette douleur soudaine? Que

m'annoncent ces pleurs, qui pénètrent jusqu'au fond de mon âme? Est-ce moi qui les fais couler? Suis-je assez malheureux pour avoir dit ou fait quelque chose qui vous ait déplu? Parlez; ne me laissez point, de grâce, ignorer plus longtemps la cause de ce funeste changement qui paraît en vous.

— Seigneur, répondit Balkis, c'est trop dissimuler. La pudeur, la crainte, la douleur et la perfidie me livrent des combats trop violents pour pouvoir les soutenir; je vais rompre le silence. Je vous trompe, Aboulcassem, je suis une fille de qualité. Mon père, qui sait que vous avez un trésor caché, veut se servir de moi pour découvrir l'endroit qui le cache. Il m'a ordonné de venir chez vous et de ne rien épargner pour vous engager à me le montrer. J'ai voulu m'en défendre; mais il m'a juré qu'il m'ôterait la vie si je m'en retournais sans l'avoir vu. Quel ordre rigoureux pour moi! Quand je n'aurais pas pour amant un prince que j'aime uniquement et qui doit bientôt m'épouser, la démarche que mon père me fait faire ne laisserait pas de me paraître affreuse. Ainsi, seigneur, si je viens chez vous, je vous avoue que c'est avec une répugnance que la seule crainte de la mort peut surmonter.

Après que la fille d'Aboulfatah eut parlé de cette sorte, Aboulcassem lui dit : — Madame, je suis bien aise que vous m'ayez découvert vos sentiments. Vous ne vous repentirez point de cette noble franchise. Vous ne mourrez point, vous verrez mon trésor et vous serez traitée avec tout le respect que vous souhaitez. De quelque beauté que vous soyez pourvue, quelque impression qu'elle ait faite sur moi, vous n'avez rien à craindre, vous êtes ici en sûreté. Je renonce aux espérances que j'avais conçues, puisqu'elles ne vous font que de la peine, et vous pourrez sans rougir revoir l'heureux amant dont le cher intérêt redouble vos alarmes. Cessez donc de répandre des pleurs et de vous affliger. — Ah! seigneur, s'écria Balkis à ce discours, ce n'est pas sans raison que vous passez pour le plus généreux des hommes. Je suis charmée d'un procédé si beau, et je ne serai point satisfaite que je n'aie trouvé quelque occasion de vous en marquer ma reconnaissance.

Après cette conversation, le fils d'Abdelaziz conduisit la dame dans

la même chambre où le calife avait couché, et il y demeura seul avec elle jusqu'à ce qu'il n'entendît plus de bruit dans son domestique. Alors, mettant un bandeau sur les yeux de Balkis : — Madame, lui dit-il, pardonnez si j'en use de cette manière avec vous; mais je ne puis vous montrer mon trésor qu'à cette condition. — Faites tout ce qu'il vous plaira, seigneur, répondit-elle, j'ai tant de confiance en votre générosité, que je vous suivrai partout où vous voudrez. Je n'ai plus d'autre crainte que celle de ne pouvoir assez reconnaître vos bontés. Aboulcassem la prit par la main, et l'ayant fait descendre dans le jardin par l'escalier dérobé, il la mena dans le souterrain, où il lui ôta son bandeau.



XVI JOUR

Si le calife avait été surpris de voir tant de pièces d'or et tant de pierreries, Balkis le fut bien davantage. Chaque chose qu'elle regardait lui causait un extrême étonnement. Néanmoins ce qui attira le

plus son attention et ce qu'elle ne pouvait se lasser de considérer, c'était les premiers maîtres du trésor. Elle lut l'inscription qu'on voyait à leurs pieds. Comme la reine avait un collier composé de perles aussi grosses que des œufs de pigeon, Balkis ne put s'empêcher de se récrier sur ce collier. Aussitôt Aboulcassem le détacha du cou de la princesse et le mit à celui de la jeune dame, en lui disant que son père jugerait par là qu'elle aurait vu le trésor; et afin qu'il en fût plus persuadé, il la pria de se charger des plus belles pierreries. Elle en prit une assez grande quantité, qu'il lui choisit lui-même.

Cependant le jeune homme, craignant que le jour ne vînt tandis qu'elle s'amusait à regarder toutes les merveilles du souterrain, qui ne pouvaient fatiguer sa curiosité, lui remit le bandeau sur les yeux, la fit sortir et la conduisit dans une salle, où ils s'entretinrent ensemble jusqu'au lever du soleil. Alors la dame, après avoir témoigné de nouveau au fils d'Abdelaziz qu'elle n'oublierait jamais sa retenue et sa générosité, prit congé de lui, se retira chez elle et alla rendre compte à son père de ce qui s'était passé.

Ce vizir, uniquement occupé de son avarice, attendait impatiemment sa fille. Il craignait qu'elle n'eût pas assez de charmes pour séduire Aboulcassem. Il était dans une agitation inconcevable. Mais lorsqu'il la vit revenir avec le collier et qu'elle lui montra les pierreries dont le jeune homme lui avait fait présent, il fut transporté de joie.

— Hé bien, ma fille, lui dit-il, as-tu vu le trésor? — Oui, seigneur, répondit Balkis, et pour vous en donner une juste idée, je vous dirai que quand tous les rois de la terre ensemble uniraient leurs richesses, elles ne seraient pas comparables à celles d'Aboulcassem; mais quels que soient les biens de ce jeune homme, j'en suis encore moins charmée que de sa politesse et de sa générosité. En même temps elle lui conta toute l'aventure. Il fut peu sensible à la retenue du fils d'Abdelaziz, et il aurait mieux aimé que sa fille eût été déshonorée que de ne pas savoir où était le trésor qu'il voulait découvrir.

Pendant ce temps-là Haroun-al-Raschild s'avançait vers Bagdad. D'abord que ce prince fut de retour au palais, il remit en liberté son premier vizir; il lui rendit sa confiance, et après lui avoir fait le détail de son voyage : — Giafar, lui dit-il, que ferai-je? Tu sais que

la reconnaissance des empereurs doit surpasser le plaisir qu'on leur a fait. Si je me contente d'envoyer au magnifique Aboulcassem ce que j'ai de plus rare et de plus précieux dans mon trésor, ce sera fort peu de chose pour lui. Cela sera même au-dessous des présents qu'il m'a faits. Comment donc pourrai-je le vaincre en générosité? — Seigneur, lui dit le vizir, si Votre Majesté m'en veut croire, elle écrira dès aujourd'hui au roi de Basra pour lui ordonner de remettre le gouvernement de l'État au jeune Aboulcassem. Nous ferons aussitôt partir le courrier, et dans quelques jours je partirai moi-même pour aller porter les patentes au nouveau roi.

Le calife approuva cet avis. — Tu as raison, dit-il à son ministre, c'est le moyen de m'acquitter envers Aboulcassem et de me venger du roi de Basra et de son vizir, qui m'ont fait un secret des sommes considérables qu'ils tirent de ce jeune homme. Il est même juste de les punir de la violence qu'ils lui ont faite, et ils ne sont pas dignes des places qu'ils occupent. Il écrivit sur-le-champ au roi de Basra et fit partir le courrier. Il se rendit ensuite à l'appartement de Zobéide pour lui conter aussi le succès de son voyage et lui présenter le petit page, l'arbre et le paon. Il lui fit aussi présent de la demoiselle. Zobéide la trouva si charmante, qu'elle dit à l'empereur en souriant qu'elle acceptait cette belle esclave avec beaucoup plus de plaisir que les autres présents. Le prince ne garda pour lui que la coupe. Le vizir Giafar eut tout le reste, et ce ministre, comme il avait été résolu, disposa toutes choses pour partir peu de jours après.

Le courrier du calife ne fut pas plutôt dans la ville de Basra, qu'il se hâta de remettre sa dépêche au roi, qui ne put la lire sans sentir une vive douleur. Ce prince la montra à son vizir. — Aboulfatah, lui dit-il, vois quel ordre fatal le commandeur des croyants m'envoie. Puis-je me dispenser d'obéir? — Oui, seigneur, répondit le ministre; ne vous abandonnez point à votre affliction. Il faut perdre Aboulcassem. Je vais, sans lui ôter la vie, faire croire à tout le monde qu'il est mort. Je le tiendrai si bien caché, qu'on ne le verra jamais; par ce moyen vous demeurerez toujours sur le trône et vous aurez toutes les richesses de ce jeune homme, car quand nous serons maîtres de sa personne, nous lui ferons souffrir tant de maux, que nous l'obligerons

à nous découvrir son trésor. — Fais ce que tu voudras, reprit le roi; mais que manderons-nous au calife? — Reposez-vous encore de cela sur moi, repartit le vizir. Le commandeur des croyants y sera trompé comme les autres. Laissez-moi seulement exécuter le dessein que je médite, et que le reste ne vous cause aucune inquiétude.

Aboulfatah, accompagné de quelques courtisans qui ne savaient pas son intention, alla voir Aboulcassem. Il les reçut comme les premières personnes de la cour; il les régala magnifiquement; il fit asseoir le vizir à la place d'honneur, et il le comblait d'honnêtetés sans avoir le moindre soupçon de sa perfidie. Pendant qu'ils étaient tous à table et qu'ils buvaient d'excellents vins, le traître Aboulfatah eut l'adresse de jeter dans la coupe du fils d'Abdelaziz, sans que personne s'en aperçût, une poudre qui ôtait tout à coup le sentiment: un corps tombait en léthargie et ressemblait à un cadavre déjà privé de la vie depuis longtemps.

Le jeune homme n'eut pas porté la coupe à ses lèvres, qu'il lui prit une faiblesse. Ses domestiques s'avancèrent pour le soutenir; mais bientôt voyant en lui toutes les marques d'un homme mort, ils le couchèrent sur un sofa et commencèrent à pousser des cris effroyables. Tous les convives, frappés d'une terreur soudaine, demeurèrent saisis d'étonnement. Pour Aboulfatah, on ne saurait dire jusqu'à quel point il porta la dissimulation. Il ne se contenta pas de feindre une douleur immodérée, il se mit à déchirer ses habits et à exciter par son exemple tous les autres à s'affliger. Il ordonna ensuite qu'on fît un cercueil d'ivoire et d'ébène, et tandis qu'on y travaillait, il s'empara de tous les effets d'Aboulcassem et les mit en séquestre dans le palais du roi.

Cependant le bruit de la mort du jeune homme se répandit dans la ville. Toutes les personnes de l'un et de l'autre sexe prirent le deuil et se rendirent à la porte de son hôtel la tête et les pieds nus; les vieillards et les jeunes gens, les femmes et les filles fondaient en pleurs; ils faisaient retentir l'air de plaintes et de lamentations. On eût dit que les uns perdaient en lui un fils unique, les autres un frère, et les autres un mari tendrement aimé. Les riches et les pauvres étaient également touchés de sa mort : les riches pleuraient un ami qui les recevait agréablement chez lui, et les pauvres un bienfaiteur dont ils

n'avaient jamais pu lasser la charité. C'était une consternation générale.

Le malheureux Aboulcassem fut enfermé dans le cercueil, que le peuple, par ordre d'Aboulfatah, porta hors de la ville dans un grand cimetière où il y avait plusieurs tombeaux, et, entre autres, un magnifique où reposait le père de ce vizir avec quelques autres personnes de sa famille. On mit le cercueil dans ce tombeau, et le perfide Aboulfatah, appuyant sa tête sur ses genoux, se frappait la poitrine; il faisait toutes les démonstrations d'un homme que le désespoir possède. Tous ceux qui le voyaient en avaient pitié et priaient le ciel de le consoler.

XVII JOUR

Comme la nuit approchait, tout le peuple se retira dans la ville, et le vizir demeura avec deux de ses esclaves dans le tombeau, dont ils fermèrent la porte à double tour. Alors ils allumèrent du feu, firent chauffer de l'eau dans un bassin d'argent, puis ayant tiré du cercueil Aboulcassem, ils le lavèrent d'eau chaude. Ce jeune homme reprit peu à peu ses esprits. Il jeta les yeux sur Aboulfatah, qu'il reconnut. — Ah! seigneur, lui dit-il, où sommes-nous et dans quel état me vois-je réduit? — Misérable, lui répondit le ministre, apprends que c'est moi qui cause ton infortune. Je t'ai fait apporter ici pour t'avoir en ma puissance et te faire souffrir mille maux si tu ne me découvres ton trésor : je mettrai ton corps en pièces, j'inventerai tous les jours de nouveaux supplices pour te rendre la vie insupportable; en un mot, je ne cesse-

rai point de te tourmenter que tu ne me livres ces richesses cachées qui te font vivre avec plus de magnificence que les rois.—Vous pouvez faire tout ce qu'il vous plaira, lui répondit Aboulcassem, je ne découvrirai point mon trésor.

A peine eut-il achevé ces paroles, que le lâche et cruel Aboulfatah fit tenir par ses esclaves le malheureux fils d'Abdelaziz et tira de dessous sa robe un fouet de courroies de peau de lion entortillées dont il le frappa si longtemps et avec tant de violence, que ce jeune homme s'évanouit. Quand le vizir le vit en cet état, il commanda à ses esclaves de le remettre dans le cercueil, et, le laissant dans le tombeau, qu'il fit bien fermer, il se retira chez lui.

Il alla le lendemain matin rendre compte au roi de ce qu'il avait fait. —Sire, lui dit-il, j'éprouvai hier la fermeté d'Aboulcassem; elle ne s'est point encore démentie; mais je ne crois pas qu'elle résiste aux tourments que je lui prépare. Le prince, qui n'était guère moins barbare que son ministre, lui dit : — Vizir, je suis content de vous, j'espère que nous apprendrons bientôt dans quel lieu est le trésor. Cependant il faut renvoyer le courrier sans différer davantage. Qu'allons-nous écrire au calife? — Mandons-lui, répondit Aboulfatah, qu'Aboulcassem, ayant appris qu'on lui donnait votre place, en a conçu tant de joie et en a fait de si grandes réjouissances, qu'il est mort subitement dans une débauche. Le roi approuva cette pensée. Ils écrivirent sur-le-champ à Haroun-al-Raschild et lui renvoyèrent son courrier.

Le vizir, qui se flattait qu'Aboulcassem dès ce jour-là lui découvrirait son trésor, sortit de la ville dans la résolution de lui aller faire souffrir de nouveaux supplices. Mais étant arrivé au tombeau, il fut surpris d'en trouver la porte ouverte. Il entra tout troublé, et ne voyant plus dans le cercueil le fils d'Abdelaziz, il en pensa perdre l'esprit. Il retourna promptement au palais et raconta cet accident au roi, qui se sentit saisi d'une frayeur mortelle, et qui lui dit : — O Waschi, que deviendrons-nous? Puisque ce jeune homme nous est échappé, nous sommes perdus. Il ne manquera pas de se rendre à Bagdad et de parler au calife.

Aboulfatah, de son côté, au désespoir de n'avoir plus en sa puis-

sance la victime de son avarice et de sa cruauté, dit au roi son maître : — Plût au ciel que je lui eusse hier ôté la vie! il ne nous causerait pas tant d'inquiétude. Il ne faut pas toutefois, ajouta-t-il, nous désespérer encore : s'il a pris la fuite, comme il n'en faut pas douter, il ne saurait être loin d'ici. Allons avec tous les soldats de la garde, parcourons tous les environs de la ville, j'espère que nous le retrouverons. Le roi se détermina sans peine à une recherche si importante. Il assembla tous ses soldats, et les partageant en deux corps, il en donna un à son vizir. Il se mit à la tête de l'autre, et ces troupes se répandirent de toutes parts dans la campagne.

Pendant qu'on cherchait Aboulcassem dans tous les villages, dans les bois et dans les montagnes, le vizir Giafar, qui s'était mis en chemin, rencontra sur la route le courrier, qui lui dit : — Seigneur, il est inutile que vous alliez jusqu'à Basra si Aboulcassem est la seule cause de votre voyage, car ce jeune homme est mort. Ses obsèques se firent ces jours passés; mes yeux en ont été les tristes témoins. Giafar, qui se faisait un plaisir de voir le nouveau roi et de lui présenter lui-même ses patentes, fut très-affligé de sa mort. Il en répandit des larmes, et, ne croyant pas devoir continuer son voyage, il retourna sur ses pas.

Dès qu'il fut arrivé à Bagdad, il se rendit au palais avec le courrier. La tristesse qui paraissait sur leur visage fit comprendre par avance au calife qu'ils avaient quelque malheur à lui annoncer. — Ah! Giafar, s'écria le prince, vous voilà bientôt de retour. Que venez-vous m'apprendre? — Commandeur des croyants, lui répondit le vizir, vous ne vous attendez pas sans doute à la triste nouvelle que je vais vous dire : Aboulcassem n'est plus; depuis votre départ de Basra, ce jeune homme a perdu la vie.

Haroun-al-Raschild n'eut pas plutôt ouï ces paroles qu'il se jeta de son trône en bas. Il demeura quelques moments étendu par terre, sans donner aucun signe de vie. On se hâta de le secourir, et quand on l'eut fait revenir de son évanouissement, il chercha des yeux le courrier qui revenait de Basra, et l'ayant aperçu, il lui demanda sa dépêche. Le courrier la lui présenta. Le prince la lut avec beaucoup d'attention.



XVIII JOUR

Il s'enferma ensuite dans son cabinet avec Giafar. Il lui montra la lettre du roi de Basra. Après l'avoir relue plusieurs fois, le calife dit : — Cela ne me paraît pas naturel. Le roi de Basra et son vizir me sont suspects : au lieu d'exécuter mes ordres, ils auront fait mourir Aboulcassem. — Seigneur, dit à son tour Giafar, le même soupçon me vient dans l'esprit, et je serais d'avis qu'on les fît arrêter l'un et l'autre. — C'est à quoi je me détermine dès ce moment, reprit Haroun. Prends dix mille chevaux de ma garde, marche à Basra, saisis-toi des deux coupables et me les amène ici. Je veux venger la mort du plus généreux de tous les hommes. Giafar obéit. Il choisit dix mille chevaux et se mit en marche avec eux.

Venons présentement au fils d'Abdelaziz et disons pourquoi le vizir Aboulfatah ne le retrouva plus dans le tombeau où il l'avait laissé. Ce jeune homme, après avoir été longtemps évanoui, commençait à

reprendre ses esprits lorsqu'il se sentit saisi par des bras vigoureux qui le tirèrent du cercueil et le posèrent à terre. Il crut que c'étaient encore le vizir et ses esclaves qui voulaient recommencer à le maltraiter. — Bourreaux, leur dit-il, donnez-moi la mort si vous êtes capables de pitié; épargnez-moi des douleurs qui vous seront inutiles, puisque je vous déclare encore que vos tourments ne m'arracheront jamais mon secret. — Ne craignez rien, jeune homme, lui répondit une des personnes qui l'avaient tiré du cercueil; au lieu de venir vous maltraiter, nous venons à votre secours. A ces paroles, Aboulcassem ouvrit les yeux, les jeta sur ses libérateurs et reconnut parmi eux la jeune dame à qui il avait montré son trésor. — Ah! madame, dit-il, est-ce à vous que je dois la vie? — Oui, seigneur, répondit Balkis, c'est à moi et au prince Aly, mon amant, que vous voyez ici. Instruit de toute votre générosité, il a voulu partager avec moi le plaisir de vous délivrer de la mort. — Il est vrai, dit le prince Aly, et j'exposerai mille fois ma vie plutôt que de laisser périr un homme si généreux.

Le fils d'Abdelaziz ayant entièrement repris l'usage de ses sens par le secours de quelques liqueurs qu'on lui donna, fit à la dame et au prince Aly des remerciements proportionnés au service reçu, et leur demanda comment ils avaient appris qu'il respirait encore. — Seigneur, lui dit Balkis, je suis fille du vizir Aboulfatah. Je n'ai pas été la dupe du faux bruit de votre mort. J'ai soupçonné mon père de tout ce qu'il a fait, et j'ai gagné un de ses esclaves, qui m'a tout avoué. Cet esclave est un des deux qui étaient ici tantôt avec lui, et comme il s'est trouvé chargé de la clef du tombeau, il me l'a confiée. J'en ai fait aussitôt avertir le prince Aly, qui s'est hâté de me joindre avec quelques-uns de ses plus fidèles domestiques. Nous sommes venus en diligence, et nous rendons grâces au ciel de n'être point arrivés trop tard.

— Dieu! dit alors Aboulcassem, se peut-il qu'un père si lâche et si cruel ait une fille si généreuse! — Allons, seigneur, dit le prince Aly, ne perdons point de temps. Je ne doute pas que demain le vizir, ne vous trouvant plus dans le tombeau, ne vous fasse chercher avec beaucoup de soin; mais je vais vous conduire chez moi, vous y serez en sûreté, on ne me soupçonnera point de vous avoir donné un asile.

On couvrit Aboulcassem d'une robe d'esclave, après quoi ils sortirent tous du tombeau, qu'ils laissèrent ouvert, et prirent le chemin de la ville. Balkis retourna chez elle et rendit la clef du tombeau à l'esclave, et le prince Aly emmena chez lui le fils d'Abdelaziz, qu'il tint si bien caché, que ses ennemis n'en purent apprendre aucune nouvelle.

Aboulcassem demeura dans la maison du prince Aly, qui lui fit toutes sortes de bons traitements jusqu'à ce que le roi et le vizir, désespérant de le retrouver, cessèrent de le chercher. Alors le prince Aly lui donna un fort beau cheval, le chargea de sequins et de pierreries, et lui dit : — Vous pouvez présentement vous sauver, les chemins vous sont ouverts. Vos ennemis ne savent ce que vous êtes devenu, allez où il vous plaira. Le fils d'Abdelaziz remercia ce généreux prince de ses bontés et l'assura qu'il en aurait une éternelle reconnaissance. Le prince Aly l'embrassa, le vit partir et pria le ciel de le conduire. Aboulcassem prit la route de Bagdad et y arriva heureusement après quelques jours de marche.

Lorsqu'il fut dans cette ville, la première chose qu'il fit fut d'aller au lieu où s'assemblent les marchands. L'espérance d'y voir celui qu'il avait régalé à Basra et de lui conter ses disgrâces faisait toute sa consolation. Il fut mortifié de ne pas le trouver. Il parcourut toute la ville et il cherchait ses traits dans tous les hommes qui s'offraient à sa vue. Se sentant fatigué, il s'arrêta devant le palais du calife. Le petit page qu'il avait donné à ce prince était alors à une fenêtre, et cet enfant ayant par hasard jeté les yeux sur lui, le reconnut. Il courut aussitôt à l'appartement du calife. — Seigneur, lui dit-il, je viens de voir tout à l'heure mon ancien maître de Basra.

Haroun n'ajouta point foi à ce rapport. — Tu t'es trompé, lui répondit-il; Aboulcassem ne vit plus. Séduit par quelque ressemblance, tu auras pris un autre pour lui. — Non, non, commandeur des croyants, répliqua le page, je suis bien assuré que c'est lui, je l'ai bien reconnu.





XIX JOUR

Quoique le calife ne crût point cette nouvelle, il ne laissa pas de la vouloir approfondir. Il envoya sur-le-champ un de ses officiers avec le page pour voir si l'homme dont il s'agissait était effectivement le fils d'Abdelaziz. Ils le trouvèrent encore dans la même place, parce que de son côté, croyant avoir reconnu le petit page, il attendait que cet enfant reparût à la fenêtre.

Quand le page fut persuadé qu'il ne s'était pas trompé, il se jeta aux pieds d'Aboulcassem, qui le releva et lui demanda s'il avait l'honneur d'appartenir au calife. — Oui, seigneur, lui répondit l'enfant ; c'est le commandeur des croyants lui-même que vous avez reçu à Basra, et c'est à lui que vous m'avez donné. Venez avec moi, seigneur, ajouta-t-il, le calife sera bien aise de vous voir. A ce discours, la surprise du jeune homme de Basra fut extrême. Il se laissa entraîner dans le palais par le page et l'officier, et bientôt il fut

introduit dans l'appartement d'Haroun. Ce prince était assis sur un sofa. Il se sentit extraordinairement ému en voyant Aboulcassem ; il se leva d'un air empressé, alla au-devant de ce jeune homme et le tint longtemps embrassé sans pouvoir prononcer une parole, tant il était transporté de joie.

Lorsqu'il fut un peu revenu de l'extrême émotion que lui avait causée cette aventure, il dit au fils d'Abdelaziz : — O jeune homme, ouvre les yeux et reconnais ton heureux convive : c'est moi que tu as si bien reçu et à qui tu as fait des présents que ceux des rois n'égalent pas. A ces mots, Aboulcassem, qui n'était pas moins troublé que le calife, sur qui par respect il n'avait osé porter la vue, l'envisagea, et le reconnaissant : — O mon souverain maître, s'écria-t-il, ô roi du monde, est-ce vous qui êtes venu chez votre esclave ? En disant cela il se jeta la face contre terre aux pieds d'Haroun, qui le releva et le fit asseoir auprès de lui sur le sofa.

— Comment est-il possible, lui dit ce prince, que vous soyez encore en vie ? Alors Aboulcassem raconta toutes les cruautés d'Aboulfatah et par quelle aventure il avait été arraché à la fureur de ce vizir. Haroun l'écouta fort attentivement, et puis lui dit : — Je suis cause de vos derniers malheurs. Étant de retour à Bagdad, je voulus commencer à m'acquitter envers vous. J'envoyai un courrier au roi de Basra ; je lui mandai que mon intention était qu'il vous remît sa couronne. Au lieu d'exécuter mes ordres, il résolut de vous ôter la vie, car vous devez être persuadé qu'Aboulfatah vous aurait bientôt fait mourir. L'espérance qu'il avait que les supplices vous obligeraient à lui découvrir votre trésor lui faisait seulement différer votre mort. Mais vous serez vengé. Giafar, avec un grand nombre de troupes, est allé à Basra : je lui ai donné ordre de se saisir de vos deux persécuteurs et de me les amener. Cependant vous demeurerez dans mon palais et vous y serez servi par mes officiers comme moi-même.

En achevant ces paroles, il prit le jeune homme par la main et le fit descendre dans un jardin rempli des plus rares fleurs. On y voyait plusieurs bassins de marbre, de porphyre et de jaspe qui servaient de réservoirs à une infinité de beaux poissons. Au milieu du jardin paraissait, sur douze colonnes de marbre noir fort hautes, un dôme dont

la voûte était de bois de sandal et de bois d'aloès; les intervalles des colonnes étaient fermés par un double treillis d'or qui formait tout autour une volière pleine de mille et mille serins de diverses couleurs, de rossignols, de fauvettes et d'autres oiseaux harmonieux qui, confondant leurs ramages, faisaient un concert charmant.

Les bains d'Haroun-al-Raschild étaient sous ce dôme. Ce prince et son hôte se baignèrent; après quoi plusieurs officiers les couvrirent de linge du plus fin lin et qui n'avait jamais servi. On revêtit ensuite Aboulcassem de riches habits. Puis le calife le mena dans une salle, où il le fit manger avec lui. On leur apporta des potages de jus de mouton et des blancs-mangers; on leur servit des grenades d'Amlas et de Ziri, des pommes d'Exhalt, des raisins de Melah et de Sevise, et des poires d'Ispahan. Après qu'ils eurent mangé de ces potages et de ces fruits, et bu d'un vin délicieux, le calife conduisit Aboulcassem à l'appartement de Zobéide.

Cette princesse paraissait sur un trône d'or au milieu de toutes ses esclaves, qui étaient debout et partagées en deux files; les unes avaient des tambours de basque, les autres des flûtes douces et les autres des harpes. Elles ne faisaient point alors entendre leurs instruments; elles écoutaient toutes avec attention une fille plus belle que les autres, qui chantait une chanson dont le sens était qu'il ne faut aimer qu'une fois, mais qu'il faut aimer toute sa vie, et pendant qu'elle chantait, la demoiselle qu'Aboulcassem avait donnée au calife jouait de son luth de bois d'aloès, d'ivoire, de bois de sandal et d'ébène.

D'abord que Zobéide aperçut le calife et le fils d'Abdelaziz, elle descendit de son trône pour les recevoir. — Madame, lui dit Haroun, vous voulez bien que je vous présente mon hôte de Basra. Le jeune homme se prosterna aussitôt devant cette princesse, la face contre terre. Mais tandis qu'il était dans cet état, on entendit tout à coup du bruit parmi les esclaves. Celle qui venait de chanter ayant jeté les yeux sur Aboulcassem, fit un grand cri et s'évanouit.

Le calife et Zobéide se tournèrent aussitôt du côté de l'esclave, et le fils d'Abdelaziz, s'étant relevé, la regarda aussi; mais il ne l'eut pas plutôt envisagée qu'il tomba en faiblesse; ses yeux se couvrirent de

ténèbres, une pâleur mortelle se répandit sur son visage : on crut qu'il allait mourir. Le calife, prompt à le secourir, le prit entre ses bras et le fit peu à peu revenir de son évanouissement.

Lorsque Aboulcassem eut repris ses esprits, il dit au prince : — Commandeur des croyants, vous savez l'aventure qui m'est arrivée au Kaire; cette esclave que vous voyez est la personne qui a été jetée avec moi dans le Nil, c'est Dardané. — Est-il possible! s'écria le calife. Le ciel soit à jamais béni d'un si merveilleux événement!

Pendant ce temps-là l'esclave, par le secours de ses compagnes, reprit aussi l'usage de ses sens. Elle voulut se prosterner aux pieds du calife, qui l'en empêcha et lui demanda par quel miracle elle était encore en vie après avoir été précipitée dans le Nil. — Commandeur des croyants, dit-elle, j'allai donner dans les filets d'un pêcheur, qui par hasard les retira dans le moment. Il fut assez surpris d'avoir fait une pareille pêche, et comme il s'aperçut que je respirais encore, il me porta dans sa maison, où, par ses soins rappelée à la vie, je lui contai ma déplorable histoire. Il en parut effrayé, il eut peur que le sultan d'Égypte n'apprît qu'il m'avait sauvée. Ainsi, craignant de perdre la vie pour avoir conservé la mienne, il se hâta de me vendre à un marchand d'esclaves qui partait pour Bagdad. Ce marchand m'amena dans cette ville et me présenta peu de temps après à la princesse Zobéide, qui m'acheta.

Tandis que l'esclave parlait, le calife la considérait attentivement, et la trouvant d'une beauté charmante : — Aboulcassem, s'écria-t-il dès qu'elle eut cessé de parler, je ne suis plus surpris que vous ayez toujours conservé le souvenir d'une si belle personne. Je rends grâces au ciel de l'avoir conduite ici pour me donner de quoi m'acquitter envers vous. Dardané n'est plus esclave, elle est libre. Je crois, madame, ajouta-t-il en se tournant vers Zobéide, que vous ne vous opposerez point à sa liberté. — Non, seigneur, répondit la princesse, j'y souscris avec joie, et je souhaite que ces deux amants goûtent les douceurs d'une longue et parfaite union après les malheurs qui les ont séparés.



XX JOUR



E n'est pas tout, reprit Haroun, je veux que leur mariage se consomme dans mon palais et qu'on fasse pendant trois jours des réjouissances publiques dans Bagdad. Je ne saurais traiter trop honorablement mon hôte de Basra. — Ah! seigneur, dit Aboulcassem en se jetant aux pieds du calife, si vous êtes au-dessus des autres hommes par votre rang, vous l'êtes encore plus par votre générosité. Permettez que je vous découvre mon trésor, et je vous en abandonne dès à présent la possession. — Non, non, repartit le calife, jouissez tranquillement de votre trésor, je renonce même au droit que j'ai dessus, et puissiez-vous vivre assez longtemps pour l'épuiser!

Zobéide pria le fils d'Abdelaziz et Dardané de lui conter leurs aventures, et elle les fit écrire en lettres d'or. Après cela le calife ordonna les apprêts de leur mariage, qui se fit avec beaucoup de pompe. Les réjouissances publiques qui le suivirent duraient encore lorsqu'on vit revenir le vizir Giafar avec les troupes qui tenaient Aboulfatah bien lié. Pour le roi de Basra, il s'était laissé mourir de chagrin de n'avoir pu retrouver Aboulcassem.

Sitôt que Giafar eut rendu compte de sa commission à son maître, on dressa devant le palais un échafaud et l'on y fit monter le méchant Aboulfatah. Tout le peuple, instruit de la cruauté de ce vizir, au lieu d'être touché de son malheur, témoignait de l'impatience de voir son supplice. Déjà l'exécuteur avait le sabre à la main, prêt à faire tomber la tête du coupable, quand le fils d'Abdelaziz se prosternant devant le calife, lui dit : — Commandeur des croyants, accordez à mes prières la vie d'Aboulfatah. Qu'il vive, qu'il soit témoin de mon bonheur, qu'il voie toutes les bontés que vous avez pour moi, ne sera-t-il pas assez puni?

— O trop généreux Aboulcassem, s'écria le calife, que vous méritez bien de régner! Que les peuples de Basra seront heureux de vous avoir pour roi! — Seigneur, lui dit le jeune homme, j'ai encore une

grâce à vous demander. Donnez au prince Aly ce trône que vous me destinez. Qu'il règne avec la dame qui a eu la générosité de me dérober à la fureur de son père : ces deux amants sont dignes de cet honneur. Pour moi, chéri et protégé du commandeur des croyants, je n'ai pas besoin de couronne, je suis au-dessus des rois.

Le calife, pour récompenser le prince Aly du service qu'il avait rendu au fils d'Abdelaziz, lui envoya des patentes et le fit roi de Basra. Mais trouvant Aboulfatah trop coupable pour lui accorder la liberté avec la vie, il ordonna que ce vizir serait enfermé dans une tour obscure pour le reste de ses jours. Quand le peuple de Bagdad sut que c'était l'offensé lui-même qui avait demandé la vie de l'offenseur, on donna mille louanges au jeune Aboulcassem, qui partit peu de temps après pour Basra avec sa chère Dardané, tous deux escortés par des troupes de la garde du calife et suivis d'un très-grand nombre d'officiers (1).

(1) Cette série de contes est traduite du persan par M. Petit De la Croix.





CINQUIÈME SÉRIE

—

PREMIER JOUR

HISTOIRE DU ROI BEDREDDIN-LOLO

ET DE SON VIZIR ATALMULC

La ville de Damas est une des plus peuplées et des plus florissantes de l'Orient; les voyageurs et les caravanes arrivent de tous les pays du monde dans cette capitale d'un riche royaume. Ses souverains ont le titre de princes des croyants, et leur personne est sacrée.

Bedreddin-Lolo, roi de Damas, avait pour grand-vizir un homme de bien, à ce que rapporte l'histoire de son temps. Ce ministre, qui

se nommait Atalmulc (présent fait au royaume), était digne du beau nom qu'il portait : il avait un zèle infatigable pour le service du roi, une vigilance qu'on ne pouvait tromper, un génie pénétrant et fort étendu, et avec cela un désintéressement que tous les peuples admiraient; mais il fut surnommé le vizir triste, parce qu'il paraissait ordinairement plongé dans une profonde mélancolie; il était toujours sérieux, quelque action qu'il vît faire à la cour, et il ne riait jamais, quelque plaisante chose qu'on pût dire devant lui.

Un jour le roi entretenait ce vizir et Seyf-Elmulouk, son favori, et leur contait, en riant de tout son cœur, les tribulations suivantes arrivées à un vieil avare.



II JOUR

LES DEUX PANTOUFLES

Il y avait à Bagdad un marchand nommé Abou-Cassem-Tambouri, fort célèbre par son avarice. Quoiqu'il fût très-riche, ses habits n'étaient que pièces et morceaux : son turban, d'une toile grossière, était si sale que l'on ne pouvait plus en distinguer la couleur; mais de tout son habillement ses pantoufles étaient ce qui méritait le plus l'attention des curieux : les semelles étaient armées de gros clous, les empeignes étaient toutes rapiécetées. Jamais le fameux navire Argo n'eut tant de pièces, et depuis dix ans qu'elles étaient pantoufles, les plus habiles savetiers de Bagdad avaient épuisé leur art pour en rapprocher les débris. Elles en étaient même devenues si pesantes, qu'elles avaient passé en proverbe, et lorsque l'on voulait exprimer quelque chose de lourd, les pantoufles de Cassem étaient toujours l'objet de comparaison.

Un jour ce négociant se promenant dans le grand bazar de la ville, on lui proposa d'acheter une partie considérable de cristal ; il conclut le marché parce qu'il était avantageux : ayant appris, quelques jours après, qu'un parfumeur ruiné avait pour toute ressource de l'eau de rose à vendre, il profita du malheur de ce pauvre homme et lui acheta son eau de rose pour la moitié de sa valeur; cette excellente affaire l'avait mis de belle humeur : au lieu de donner un grand festin, selon l'usage des négociants de l'Orient qui ont fait quelque marché avantageux, il trouva plus expédient d'aller au bain où il n'avait pas été depuis longtemps.

Comme il ôtait ses habits, un de ses amis, ou du moins qu'il prenait pour tel (car les avares en ont rarement), lui dit que ses pantoufles le rendaient la fable de toute la ville et qu'il devrait bien en acheter d'autres. — J'y songe depuis longtemps, répondit Cassem; mais enfin elles ne sont pas si délabrées qu'elles ne puissent encore servir. Tout en causant, il fut déshabillé et entra dans l'étuve.

Pendant qu'il se lavait, le cadi de Bagdad vint aussi se baigner. Cassem étant sorti avant le juge passa dans la première pièce ; il reprit ses habits et chercha en vain ses pantoufles : une chaussure neuve étant à la place de la sienne, notre avare, persuadé, parce qu'il le désirait, que c'était un présent de celui qui l'avait si bien prêché, met à ses pieds les belles pantoufles, qui lui épargnent le chagrin d'en acheter d'autres, et sort du bain plein de joie.

Quand le cadi se fut baigné, ses esclaves cherchèrent en vain les pantoufles de leur maître; ils ne trouvèrent qu'une vilaine chaussure, qui fut aussitôt reconnue pour celle de Cassem : les huissiers courent après le prétendu filou et le ramènent saisi du vol; le cadi, après avoir troqué de pantoufles, l'envoie en prison. Il fallut financer pour sortir des griffes de la justice; et, comme Cassem passait pour être aussi riche qu'avare, on ne l'en tint pas quitte à bon marché.

De retour chez lui, l'affligé Cassem jette de dépit ses pantoufles dans le Tigre, qui coulait sous ses fenêtres; quelques jours après, des pêcheurs retirant un filet plus lourd que de coutume, y trouvèrent les pantoufles de Cassem. Les clous dont elles étaient garnies avaient brisé les mailles du filet.

Les pêcheurs, indignés contre Cassem et contre ses pantoufles, imaginèrent de les jeter dans son logis par les fenêtres qu'il avait laissées ouvertes : les pantoufles, lancées avec force, atteignirent les flacons qui étaient sur les corniches et les renversèrent ; les bouteilles furent fracassées et l'eau de rose fut perdue.

On se figurera, si l'on peut, la douleur de Cassem à la vue de tant de désordre. — Maudites pantoufles, s'écria-t-il en s'arrachant la barbe, vous ne me causerez plus de dommage! Il dit, et, prenant une bêche, il fit un trou dans son jardin pour y enfouir ses savates.

Un de ses voisins, qui lui en voulait depuis longtemps, l'aperçut remuant la terre ; il court aussitôt avertir le gouverneur que Cassem a déterré un trésor dans son jardin : il n'en fallut pas davantage pour allumer la cupidité du commandant. Notre avare eut beau dire qu'il n'avait point trouvé de trésor, qu'il avait seulement voulu enfouir ses pantoufles, le gouverneur avait compté sur de l'argent, et l'affligé Cassem n'obtint la liberté que pour une fort grosse somme.

Notre homme désespéré, donnant ses pantoufles au diable de bon cœur, va les jeter dans un aqueduc éloigné de la ville : il croyait pour le coup qu'il n'en entendrait plus parler; mais le diable, qui n'était pas las de lui faire des niches, dirigea les pantoufles tout justement au conduit de l'aqueduc, ce qui intercepta le fil de l'eau. Les fontainiers accourent pour réparer le dommage; ils trouvent et portent au gouverneur la chaussure de Cassem, déclarant qu'il avait fait tout le mal.

Le malheureux maître des pantoufles est remis en prison et est condamné à une amende plus forte que les deux autres : le gouverneur qui avait puni le délit, prétendant n'avoir rien à personne, lui rendit fidèlement ses précieuses pantoufles. Cassem, pour se délivrer enfin de tous les maux qu'elles lui avaient causés, résolut de les brûler; comme elles étaient imbibées d'eau, il les exposa aux rayons du soleil sur la terrasse de la maison.

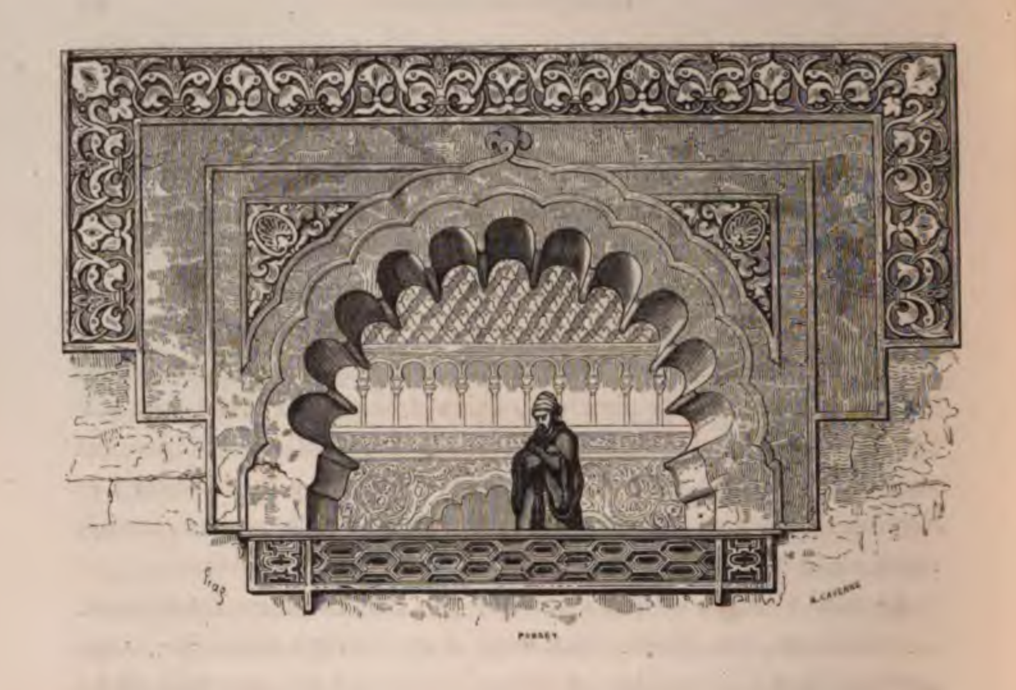
Mais la fortune n'avait pas encore épuisé tous ses traits contre lui, et le dernier qu'elle lui réservait était le plus cruel de tous. Un chien d'un voisin aperçut les pantoufles : il s'élance de la terrasse de son maître sur celle de notre avare, il prend dans sa gueule une des

pantoufles, et, en jouant, la lâche dans la rue; la funeste savate tombe directement sur la tête d'une femme enceinte qui passait devant la maison. La peur et la violence du coup occasionnèrent une fausse couche à cette femme blessée : son mari porte plainte au cadi, et Cassem est condamné à payer une amende proportionnée au malheur dont il est la cause.

Il retourne chez lui, et prenant ses deux pantoufles dans ses mains : — Seigneur, dit-il au cadi avec une véhémence qui fit rire le juge, voilà l'instrument fatal de toutes mes peines; ces maudites pantoufles m'ont enfin réduit à la pauvreté, daignez rendre un arrêt, afin que l'on ne puisse plus m'imputer les malheurs qu'elles occasionneront sans doute encore. Le cadi ne put pas lui refuser sa demande, et Cassem apprit à grands frais le danger qu'il y a de ne pas changer assez souvent de pantoufles.

Le vizir l'écouta si sérieusement, que Bedreddin en fut choqué. — Atalmulc, lui dit-il, vous êtes d'un étrange caractère, vous avez toujours l'air sombre et triste; depuis dix ans que vous êtes à moi, je n'ai jamais vu paraître sur votre visage la moindre impression de joie. — Seigneur, répondit le vizir, Votre Majesté ne doit pas s'en étonner : chacun a ses peines, il n'est point d'homme sur la terre qui soit exempt de chagrin. — Votre réponse n'est pas juste, répliqua le roi; parce que vous avez sans doute quelque secret déplaisir, est-ce à dire pour cela que tous les hommes en doivent avoir aussi? Croyez-vous de bonne foi ce que vous dites? — Oui, seigneur, repartit Atalmulc, telle est la condition des enfants d'Adam; notre cœur ne saurait jouir d'une entière satisfaction; jugez des autres par vous-même, sire; Votre Majesté est-elle parfaitement contente? — Oh! pour moi, s'écria Bedreddin, je ne puis l'être : j'ai des ennemis sur les bras, je suis chargé du poids d'un empire, mille soins partagent mes esprits et troublent le repos de ma vie; mais je suis persuadé qu'il y a dans le monde une infinité de particuliers dont les jours heureux coulent dans des plaisirs qui ne sont mêlés d'aucune amertume.





III JOUR

HISTOIRE D'ATALMULC, SURNOMMÉ LE VIZIR TRISTE

ET DE LA PRINCESSE ZÉLICA

Le vizir Atalmulc soutenait toujours ce qu'il avait avancé ; de sorte que le roi, le voyant fort attaché à son opinion, lui dit : — Si personne n'est exempt de chagrin, tout le monde du moins n'est pas, comme vous, possédé de son affliction : vous me donnez, je l'avoue, une vive curiosité de savoir ce qui vous rend si rêveur et si triste ; apprenez-moi pourquoi vous êtes insensible aux ris, qui font les plus doux charmes de la société ? — Je vais vous obéir, seigneur, répondit le vizir, et vous découvrir la cause de mes secrets ennuis en vous racontant l'histoire de ma vie.

Je suis fils unique d'un riche joaillier de Bagdad. Mon père, qui se nommait Cogia Abdallah, n'épargna rien pour mon éducation : il me donna, presque dès mon enfance, des maîtres qui m'enseignèrent

diverses sortes de sciences, comme la philosophie, le droit, la théologie, et surtout il me fit apprendre toutes les langues différentes qui se parlent dans l'Asie, afin que, si je parcourais un jour cette partie du monde, cela me pût être utile dans mes voyages.

J'aimais naturellement le plaisir et la dépense; mon père s'en aperçut avec douleur; il tâcha même, par de sages remontrances, de détruire en moi ce penchant; mais quelles impressions peuvent faire sur un fils libertin les discours sensés d'un père? J'écoutais sans attention ceux d'Abdallah, ou je les imputais aux chagrins de la vieillesse. Un jour que je me promenais avec lui dans le jardin de notre maison et qu'il blâmait ma conduite à son ordinaire, il me dit : — O mon fils! j'ai remarqué jusqu'ici que mes réprimandes n'ont fait que te fatiguer; mais tu seras bientôt débarrassé d'un censeur importun; l'ange de la mort n'est pas éloigné de moi; je vais descendre dans l'abîme de l'éternité et te laisser de grandes richesses : prends garde d'en faire un mauvais usage, ou du moins, si tu es assez malheureux pour les dissiper follement, ne manque pas d'avoir recours à cet arbre que tu vois au milieu de ce jardin; attache à une de ses branches un cordeau funeste, et préviens par là tous les maux qui accompagnent la pauvreté.

Il mourut effectivement peu de temps après, comme il l'avait prédit. Je lui fis de superbes funérailles et pris ensuite possession de tous ses biens. J'en trouvai une si prodigieuse quantité, que je crus pouvoir impunément me livrer au penchant que j'avais pour le plaisir. Je grossis le nombre de mes domestiques, j'attirai chez moi tous les jeunes gens de la ville, je tins table ouverte et me jetai dans toutes sortes de débauches; de manière qu'insensiblement je mangeai mon patrimoine; mes amis m'abandonnèrent aussitôt, et tous mes domestiques me quittèrent l'un après l'autre. Quel changement dans ma fortune! mon courage en fut abattu : je me ressouvins alors, mais trop tard, des dernières paroles de mon père. Que je suis bien digne de la situation où je me trouve, disais-je; pourquoi n'ai-je pas profité des conseils d'Abdallah? Ce n'était pas sans raison qu'il me recommandait de ménager mon bien : est-il un état plus affreux que celui d'un homme qui sent la nécessité après avoir connu l'abondance? Ah!

du moins je ne négligerai pas tous ses avis ; je n'ai point oublié qu'il me conseilla de terminer moi-même mon destin si je tombais dans la misère ; j'y suis tombé, je veux suivre ce conseil, qui n'est pas moins judicieux que l'autre; car enfin, quand j'aurai vendu ma maison, la seule chose qui me reste et qui ne suffira tout au plus qu'à me nourrir quelques années, que faudra-t-il que je devienne ? Je serai réduit à demander l'aumône, ou à mourir de faim : quelle alternative ! Il vaut mieux que je me pende tout à l'heure ; je ne saurais trop tôt affranchir mon esprit de ces idées cruelles.

En disant cela, j'allai acheter un cordeau, j'entrai dans mon jardin et m'approchai de l'arbre que mon père m'avait marqué et qui me parut en effet fort propre pour mon dessein. Je mis au pied de cet arbre deux grosses pierres, sur lesquelles étant monté, je levai les bras pour attacher à une grosse branche la corde par un bout; je fis de l'autre un nœud coulant que je me passai au cou, ensuite je m'élançai en l'air de dessus les deux pierres. Le nœud coulant, que j'avais très-bien fait, allait m'étrangler, lorsque la branche où le cordeau fatal était attaché, cédant au poids qui l'entraînait, se détacha du tronc, auquel elle ne tenait que faiblement, et tomba avec moi.

Je fus d'abord très-mortifié d'avoir fait un effort inutile pour me pendre; mais en regardant la branche qui avait si mal servi mon désespoir, je m'aperçus avec surprise qu'il en sortait quelques diamants et qu'elle était creuse, aussi bien que tout le tronc de l'arbre. Je courus chercher une hache dans la maison et je coupai l'arbre, que je trouvai plein de rubis, d'émeraudes et d'autres pierres précieuses; j'ôtai vite de mon cou le nœud coulant et passai du désespoir à la joie la plus vive.

Au lieu de m'abandonner au plaisir et de vivre comme auparavant, je résolus d'embrasser la profession de mon père. Je me connaissais bien en pierreries, et j'avais lieu d'espérer que je ne ferais point mal mes affaires ; je m'associai avec deux marchands joailliers de Bagdad, qui avaient été amis d'Abdallah et qui devaient aller trafiquer à Ormus. Nous nous rendîmes tous trois à Basra, nous y affrétâmes un vaisseau, et nous nous embarquâmes sur le golfe qui porte le nom de cette ville.



IV JOUR

Nous vivions en bonne intelligence, et notre vaisseau, poussé par un vent favorable, fendait légèrement les flots. Nous passions les jours à nous réjouir, et le cours de notre navigation allait finir au gré de nos souhaits, quand mes deux associés me firent connaître que je n'étais pas entré en société avec de fort honnêtes gens. Nous étions près d'arriver à la pointe du golfe et de prendre terre, ce qui nous mit de bonne humeur. Dans la joie qui nous animait, nous n'épargnâmes pas les vins exquis dont nous avions eu soin de faire provision à Basra; après avoir bien bu, je m'endormis au milieu de la nuit, tout habillé, sur un sofa. Tandis que je dormais d'un profond sommeil, mes associés me prirent entre leurs bras, et, par une fenêtre du vaisseau, me précipitèrent dans la mer. Je devais trouver la mort dans ses abîmes, et je ne comprends pas comment il est possible que je vive encore après cette aventure; mais la mer était grosse, et les vagues, comme si le ciel leur eût défendu de m'engloutir, m'emportèrent jusqu'au pied d'une montagne qui resserrait d'un côté la pointe du golfe; je me trouvai même sain et sauf sur le rivage, où je passai le reste de la nuit à remercier Dieu de ma délivrance, que je ne pouvais assez admirer.

Dès que je fus parti, je grimpai avec beaucoup de peine au haut de la montagne, qui était très-escarpée ; j'y rencontrai plusieurs paysans des environs qui s'occupaient à tirer du cristal pour l'aller vendre ensuite à Ormus ; je leur contai à quel péril ma vie venait d'être exposée, et il leur sembla comme à moi que je n'en étais échappé que par miracle. Ces bonnes gens eurent pitié de mon sort : ils me firent part de leurs provisions, qui consistaient en miel et en riz, et ils me conduisirent à la grande ville d'Ormus aussitôt qu'ils eurent leur charge de cristal. J'allai loger dans un caravansérail, où le premier objet qui s'offrit à mes yeux fut un de mes associés.

Il parut assez surpris de voir un homme qu'il croyait avoir déjà servi de pâture à quelque monstre marin ; il courut chercher son camarade pour l'avertir de mon arrivée et concerter la réception qu'ils me feraient tous deux. Ils eurent bientôt pris leur parti ; je les vis un moment après l'un et l'autre ; ils vinrent dans la cour où j'étais et se présentèrent devant moi sans faire semblant de me connaître. — Ah ! perfides, leur dis-je, le ciel a rendu votre trahison inutile ; je vis encore, malgré votre barbarie ; remettez promptement entre mes mains toutes mes pierreries ; je ne veux plus être en société avec de si méchants hommes. A ce discours qui devait les confondre, ils eurent l'impudence de me faire cette réponse : — O voleur ! ô scélérat ! qui es-tu et d'où viens-tu ? Quelles pierreries, quels effets avons-nous qui t'appartiennent ? En parlant ainsi, ils me donnèrent plusieurs coups de bâton, et comme je les menaçais de m'aller plaindre au cadi, ils me prévinrent, et se rendirent chez ce juge ; ils lui firent de profondes révérences, et après lui avoir présenté quelques pierreries qu'ils avaient sur eux, et qui peut-être étaient à moi, ils lui dirent : — O flambeau de l'équité, lumière qui dissipez les ténèbres de la mauvaise foi ! nous avons recours à vous. Nous sommes de faibles étrangers, nous venons du bout du monde trafiquer ici ; est-il juste qu'un voleur nous insulte, et permettrez-vous qu'il nous enlève par une imposture ce que nous n'avons acquis qu'après mille travaux et au péril de nos vies ? — Qui est l'homme dont vous vous plaignez ? leur dit le cadi. — Monseigneur, lui répondirent-ils, nous ne le connaissons point, nous ne l'avons jamais vu. J'arrivai

chez le juge dans ce moment-là; ils s'écrièrent dès qu'ils m'aperçurent : — Le voilà, monseigneur, le voilà, ce misérable, ce voleur insigne, qui même est assez hardi pour venir jusque dans votre palais s'exposer à vos regards, qui doivent épouvanter les coupables. Grand juge, daignez nous protéger.

Je m'approchai du cadi pour parler à mon tour; mais n'ayant point de présents à lui offrir, il me fut impossible de me faire écouter. L'air ferme et tranquille que me donnait le témoignage de ma conscience passa même dans son esprit prévenu pour une marque d'effronterie; il ordonna sur-le-champ à ses asas (archers) de me conduire en prison, ce qu'ils exécutèrent fort exactement; de sorte que, pendant qu'on me chargeait de fers, mes associés s'en retournèrent triomphants et bien persuadés que j'aurais besoin d'un nouveau miracle pour me tirer des mains du cadi.

Je n'en serais pas en effet sorti peut-être aussi heureusement que du golfe, sans un incident qui survint et qui était encore un effet visible de la bonté du ciel. Les paysans qui m'avaient amené à Ormus apprirent par hasard qu'on m'avait emprisonné : touchés de compassion, ils allèrent trouver le cadi; ils lui dirent comment ils m'avaient rencontré, ils lui firent un détail de tout ce que je leur avais conté dans la montagne. Le juge, sur leur rapport, ouvrit les yeux, se repentit de n'avoir pas voulu m'entendre et résolut d'approfondir l'affaire. Il envoya chercher les deux marchands au caravansérail, mais ils n'y étaient plus; ils avaient déjà regagné leur vaisseau, et pris le large; car, malgré la prévention du juge, je ne laissai pas de leur causer de l'inquiétude. Une si prompte fuite acheva de persuader au cadi que j'étais en prison injustement; il me fit mettre en liberté, et voilà quelle fut la fin de la société que j'avais faite avec ces deux honnêtes joailliers.





V JOUR

Échappé de la mer et de la justice, j'aurais dû me regarder comme un homme qui n'avait pas peu de grâces à rendre au ciel; mais j'étais dans une situation à ne lui pas tenir grand compte de m'avoir conservé : sans argent, sans amis, sans crédit, je me voyais réduit à subsister de charité ou à me laisser mourir de faim. Je sortis d'Ormus sans savoir ce que je deviendrais et marchai vers la prairie de Lar, qui est entre les montagnes et la mer du sein Persique. En y arrivant, je rencontrai une caravane de marchands de l'Indostan qui en décampait pour prendre le chemin de Schiras; je me joignis à ces marchands, et, par les petits services que je leur rendis, je trouvai moyen de subsister; j'allai avec eux à Schiras, où je m'arrêtai; le roi Schah Tahmaspe tenait sa cour dans cette ville.

Un jour, comme je revenais de la grande mosquée au caravansérail où j'étais logé, j'aperçus un officier du roi de Perse; il était vêtu de riches habits et parfaitement bien fait: il me regarda attentivement, m'aborda et me dit : — O jeune homme, de quel pays est-tu? Je vois bien que tu es étranger, et je ne crois pas que tu sois dans la prospérité. Je répondis que j'étais de Bagdad, et qu'à l'égard de sa conjecture, elle n'était que trop véritable; ensuite je lui racontai mon histoire assez succinctement : il parut l'écouter avec attention et se montra sensible à mon malheur. — Quel âge as-tu? me dit-il. — Je suis, repartis-je, dans ma dix-neuvième année. Il m'ordonna de le suivre; il marcha devant moi et prit le chemin du

palais du roi, où j'entrai avec lui; il me mena dans un fort bel appartement où il me dit : — Comment te nommes-tu? Je lui répondis que je m'appelais Hassan. Il me fit encore plusieurs autres questions, et satisfait de mes réponses : — Hassan, reprit-il, je suis touché de ton infortune et je veux te servir de père. Apprends que je suis le capi-aga (capitaine de la porte de la chambre du roi) du roi de Perse; il y a une place de page vacante; je te choisis pour la remplir. Tu es beau, jeune et bien fait; je ne puis faire un meilleur choix : il n'y a point de casodali (pages de la chambre du roi) présentement que tu ne surpasses en bonne mine.

Je remerciai le capi-aga de toutes les bontés qu'il me témoignait; il me prit sous sa protection et me fit donner un habillement de page. On m'instruisit de tous mes devoirs, et je commençai à m'en acquitter d'une manière qui m'attira bientôt l'estime de nos zuluflis (officiers des pages) et fit honneur à mon patron.

Il était défendu sous peine de la vie à tous les pages des douze chambres, de même qu'à tous les officiers du palais et aux soldats de la garde, de demeurer la nuit dans les jardins du sérail après une heure marquée, parce que les femmes s'y promenaient quelquefois. J'y étais un soir tout seul, et je rêvais à mes malheurs; je m'abandonnai si bien à mes réflexions, que, sans m'en apercevoir, je laissai passer le temps prescrit aux hommes pour se retirer. Je sortis pourtant de ma rêverie; et jugeant que le moment de la retraite ne devait pas être éloigné, je marchais avec précipitation pour rentrer dans le palais, lorsqu'une dame, au détour d'une allée, se présenta tout à coup devant moi. Elle avait un port majestueux, et, malgré l'obscurité de la nuit, je remarquai qu'elle avait de la jeunesse et de la beauté.

— Vous allez bien vite, me dit-elle; qui peut vous obliger à courir ainsi? — J'ai mes raisons, lui répondis-je; si vous êtes de ce palais, comme je n'en doute pas, vous ne pouvez les ignorer. Vous savez qu'il est défendu aux hommes de se trouver dans ces jardins après une certaine heure, et qu'il y va de la vie de contrevenir à cette défense. — Vous vous avisez un peu tard de vous retirer, reprit la dame, l'heure est passée; mais vous en devez savoir bon gré à votre étoile;

car sans cela vous ne m'auriez pas rencontrée. — Que je suis malheureux, m'écriai-je sans faire attention à d'autres choses qu'au nouveau danger où je voyais mes jours : pourquoi faut-il que je me sois laissé surprendre par le temps? — Ne vous affligez pas, dit la dame, votre affliction m'outrage; ne devriez-vous pas être déjà consolé de votre malheur? Regardez-moi; je ne suis point mal faite; je n'ai que dix-huit ans; et pour le visage, je me flatte de ne l'avoir pas désagréable. — Belle dame, lui dis-je, quoique la nuit dérobe à mes yeux une partie de vos charmes, j'en découvre plus qu'il n'en faut pour m'enchanter; mais entrez dans ma situation et convenez qu'elle est un peu triste. — Il est vrai, répliqua-t-elle, que le péril où vous êtes ne présente pas à l'esprit des idées bien riantes; votre perte pourtant n'est peut-être pas aussi assurée que vous vous l'imaginez; le roi est un bon prince qui pourra vous pardonner. Qui êtes-vous? — Madame, lui répondis-je, je suis casodali. — Ah! vraiment, interrompit-elle, pour un page, vous faites bien des réflexions; l'etmadeddolet (le grand-vizir de Perse) n'en ferait pas davantage. Hé! croyez-moi, n'ayez point d'inquiétude aujourd'hui de ce qui doit vous arriver demain, vous ne le savez pas; le ciel s'en est réservé la connaissance et vous a déjà peut-être préparé une voie pour sortir d'embarras; laissez donc là l'avenir et ne soyez occupé que du présent. Si vous saviez qui je suis et tout l'honneur que vous fait cette aventure, au lieu d'empoisonner des moments si doux par des réflexions amères, vous vous estimeriez le plus heureux des hommes.

Enfin la dame, à force de m'agacer, dissipa la crainte qui m'agitait. L'image du châtiment qui me menaçait s'effaça insensiblement de mon esprit, et, me livrant tout entier aux flatteuses espérances qu'on me laissait concevoir, je ne songeai plus qu'à profiter de l'occasion. J'embrassai la dame avec transport; mais bien loin de se prêter à mes caresses, elle fit un cri en me repoussant très-rudement, et aussitôt je vis paraître dix ou douze femmes qui s'étaient cachées pour entendre notre conversation.





VI JOUR

Il ne me fut pas difficile alors de m'apercevoir que la personne qui venait de me donner si beau jeu s'était moquée de moi. Je jugeai que c'était quelque esclave de la princesse de Perse qui, pour se divertir, avait voulu faire l'aventurière; toutes les autres femmes accoururent promptement à son secours en éclatant de rire, et la trouvant un peu tremblante de la frayeur que je lui avais causée : — Calé-Cairi, lui dit une d'entre elles, avez-vous encore envie de prendre de pareils passe-temps? — Oh! pour cela non, répondit Calé-Cairi, cela ne m'arrivera plus; je suis bien payée de ma curiosité.

Les esclaves commencèrent ensuite à m'environner et à plaisanter. — Ce page, disait l'une, est un peu vif, il est né pour les belles aventures. — Si jamais, disait une autre, je me promène toute seule la nuit, je souhaite de n'en pas trouver un plus sot. Quoique page, j'étais fort déconcerté de toutes leurs plaisanteries, qu'elles accompagnaient de longs éclats de rire : quand elles m'auraient raillé

pour avoir été trop timide, je n'aurais pas été plus honteux.

Il leur échappa aussi des railleries sur l'heure de la retraite que j'avais laissé passer; elles dirent que c'était dommage que je périsse, et que je méritais bien qu'on me sauvât la vie, puisque j'étais si dévoué au service des dames. Alors celle que j'avais entendu nommer Calé-Cairi, s'adressant à une autre, lui dit : — C'est à vous, ma princesse, c'est à vous d'ordonner de son sort; voulez-vous qu'on l'abandonne, ou qu'on lui prête du secours? — Il faut le délivrer du danger où il est, répondit la princesse; qu'il vive, j'y consens : il faut même, afin qu'il se souvienne plus longtemps de cette aventure, la rendre encore plus agréable pour lui. Faisons-le entrer dans mon appartement, qu'aucun homme jusqu'ici ne peut se vanter d'avoir vu. Aussitôt deux esclaves allèrent chercher une robe de femme et me l'apportèrent; je m'en revêtis, et, me mêlant parmi les personnes de la suite de la princesse, je l'accompagnai jusque dans son appartement, qu'éclairaient une infinité de bougies parfumées qui se faisaient agréablement sentir; il me parut aussi riche que celui du roi : l'or et l'argent y brillaient de toutes parts.

En entrant dans la chambre de Zélica Bégume, c'est ainsi que se nommait la princesse de Perse, je remarquai qu'il y avait au milieu, sur le tapis de pied, quinze ou vingt grands carreaux de brocart disposés en rond : toutes les dames s'allèrent jeter dessus, et l'on m'obligea de m'y asseoir aussi; ensuite Zélica demanda des rafraîchissements. Six vieilles esclaves, moins richement vêtues que celles qui étaient assises, parurent à l'instant; elles nous distribuèrent des mahramas (serviettes), et servirent peu de temps après, dans un grand bassin de martabani (porcelaine), une salade composée de lait caillé, de jus de citron et de tranches de concombres. On apporta une cuiller de cocnos à la princesse, qui prit d'abord une cuillerée de salade, la mangea et donna aussitôt sa cuiller à la première esclave qui était assise auprès d'elle à sa droite; cette esclave fit la même chose que sa maîtresse, si bien que toute la compagnie se servit de la même cuiller à la ronde, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus rien dans le bassin. Alors les six vieilles esclaves dont j'ai parlé nous présentèrent de fort belle eau dans des coupes de cristal.



VII JOUR

Après ce repas, l'entretien devint aussi vif que si nous eussions bu du vin ou de l'eau-de-vie de dattes. Calé-Cairi, qui par hasard ou autrement s'était placée vis-à-vis de moi, me regardait quelquefois en souriant et semblait me vouloir faire comprendre par ses regards qu'elle me pardonnait la vivacité que j'avais fait paraître dans le jardin. De mon côté, je jetais les yeux sur elle de temps en temps, mais je les baissais dès que je remarquais qu'elle avait la vue sur moi; j'avais la contenance très-embarrassée, quelque effort que je fisse pour témoigner un peu d'assurance sur mon visage et dans mes actions. La princesse et ses femmes, qui s'en apercevaient bien, tâchèrent de m'inspirer de la hardiesse. Zélica me demanda mon nom et depuis quand j'étais page de la casoda.

Après que j'eus satisfait sa curiosité, elle me dit : — Hé bien! Hassan, prenez un air plus libre; oubliez que vous êtes dans un appartement dont l'entrée est interdite aux hommes; oubliez que je suis

Zélica; parlez-nous comme si vous étiez avec de petites bourgeoises de Schiras; envisagez toutes ces jeunes personnes, examinez-les avec attention, et dites franchement quelle est celle d'entre nous qui vous plaît davantage.

La princesse de Perse, au lieu de me donner de l'assurance par ce discours, comme elle se l'imaginait, ne fit qu'augmenter mon trouble et mon embarras. — Je vois bien, Hassan, me dit-elle, que j'exige de vous une chose qui vous fait de la peine; vous craignez sans doute qu'en vous déclarant pour l'une, vous ne déplaisiez à toutes les autres; mais que cette crainte ne vous arrête pas, que rien ne vous contraigne; mes femmes sont tellement unies, que vous ne sauriez altérer leur union; considérez-nous donc et nous faites connaître celle que vous choisiriez pour maîtresse s'il vous était permis de faire un choix.

Quoique les esclaves de Zélica fussent parfaitement belles, et que cette princesse même eût de quoi se flatter de la préférence, mon cœur se rendit sans balancer aux charmes de Calé-Cairi; mais cachant des sentiments qui me semblaient faire injure à Zélica, je dis à cette princesse qu'elle ne devait pas se mettre sur les rangs ni disputer un cœur avec ses esclaves, puisque telle était sa beauté, que partout où elle paraîtrait on ne pourrait avoir des yeux que pour elle. En disant ces paroles, je ne pus m'empêcher de regarder Calé-Cairi d'une manière qui lui fit assez juger que la flatterie seule me les avait dictées. Zélica s'en aperçut aussi : — Hassan, me dit-elle, vous êtes trop flatteur; je veux plus de sincérité; je suis persuadée que vous ne dites pas ce que vous pensez; donnez-moi la satisfaction que je vous demande; découvrez-nous le fond de votre âme, toutes mes femmes vous en prient; vous ne pouvez nous faire un plus grand plaisir. Effectivement, les esclaves m'en pressèrent; Calé-Cairi surtout se montrait la plus ardente à me faire parler, comme si elle eût deviné qu'elle y était la plus intéressée.

Je me rendis enfin à leurs instances; je bannis ma timidité, et m'adressant à Zélica : — Ma princesse, lui dis-je, je vais donc vous satisfaire. Il serait difficile de décider qui est la plus belle dame; vous avez toutes une beauté ravissante, mais l'aimable Calé-Cairi est celle pour qui je me sens le plus d'inclination.

VIII JOUR



E n'eus pas achevé ces mots, que les esclaves commencèrent à faire de grands éclats de rire, sans qu'il parût sur leurs visages la moindre marque de dépit. Sont-ce là des femmes? dis-je en moi-même. Zélica, au lieu de me laisser voir que ma franchise l'eût offensée, me dit : — Je suis bien-aise, Hassan, que vous ayez donné la préférence à Calé-Cairi, c'est ma favorite, et cela prouve que vous n'avez pas le goût mauvais. Vous ne connaissez pas tout le prix de la personne que vous avez choisie; telles que vous nous voyez, nous sommes toutes d'assez bonne foi pour avouer que nous ne la valons pas. La princesse et les esclaves plaisantèrent ensuite Calé-Cairi sur le triomphe que venaient de remporter ses charmes, ce qu'elle soutint avec beaucoup d'esprit. Après cela, Zélica fit apporter un luth, et le mettant entre les mains de Calé-Cairi : — Montrez à votre amant, lui dit-elle, ce que vous savez faire. L'esclave favorite accorda le luth et en joua d'une manière qui me ravit; elle l'accompagna de sa voix et chanta une chanson dont le sens était que lorsqu'on a fait choix d'un objet aimable, il faut l'aimer toute sa vie. En chantant, elle tournait de temps en temps vers moi les yeux si tendrement, qu'oubliant tout à coup devant qui j'étais, je me jetai à ses pieds, transporté d'amour et de plaisir. Mon action donna lieu à de nouveaux éclats de rire, qui durèrent jusqu'à ce qu'une vieille esclave vint avertir que le jour allait bientôt paraître, et que si l'on me voulait faire sortir de l'appartement des femmes il n'y avait point de temps à perdre.

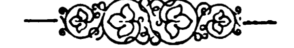
Alors Zélica, de même que ses femmes, ne songeant plus qu'à se reposer, me dit de suivre la vieille esclave, qui me mena dans plusieurs galeries, et, par mille détours, me fit arriver à une petite porte dont elle avait la clef : elle l'ouvrit; je sortis, et je m'aperçus, dès qu'il fut jour, que j'étais hors l'enceinte du palais.

Voilà de quelle manière je sortis de l'appartement de la princesse Zélica Bégume et du nouveau péril où je m'étais imprudemment

jeté moi-même. Je rejoignis mes camarades quelques heures après. L'oda-baschi (maître des pages) me demanda pourquoi j'avais couché hors du palais. Je lui répondis qu'un de mes amis, marchand de Schiras, qui venait de partir pour Basra avec toute sa famille, m'avait retenu chez lui et que nous avions passé la nuit à boire. Il me crut, et j'en fus quitte pour quelques réprimandes.

J'étais trop charmé de mon aventure pour l'oublier; j'en rappelais à tous moments jusqu'aux moindres circonstances et particulièrement celles qui flattaient le plus ma vanité, c'est-à-dire qui me faisaient croire que je m'étais attiré l'attention de l'esclave favorite de la princesse. Huit jours après, un eunuque vint à la porte de la chambre du roi et dit qu'il voulait me parler. Je l'allai trouver pour lui demander de quoi il s'agissait. — Ne vous appelez-vous pas Hassan? me dit-il. Je lui répondis que oui. En même temps il me mit entre les mains un billet et disparut aussitôt. On me mandait que si j'étais d'humeur à me trouver encore la nuit prochaine dans les jardins du sérail après l'heure de la retraite, au même endroit où l'on m'avait rencontré, j'y verrais une personne qui était très-sensible à la préférence que je lui avais donnée sur toutes les femmes de la princesse.

Quoique j'eusse soupçonné Calé-Cairi d'avoir pris du goût pour moi, je ne m'attendais point à recevoir cette lettre. Enivré de ma bonne fortune, je demandai à l'oda-baschi permission d'aller voir un derviche de mon pays, fraîchement arrivé de la Mecque, ce qui m'ayant été accordé, je courus, je volai dans les jardins du sérail dès que la nuit fut venue. Si la première fois je m'étais laissé surprendre par le temps, en récompense il me parut bien long dans l'attente des plaisirs que je me promettais alors; je crus que l'heure de la retraite ne viendrait jamais. Elle vint pourtant, et j'aperçus, peu de temps après, une dame que je reconnus, à sa taille et à son air, pour Calé-Cairi.





IX JOUR

Je m'approchai d'elle, tout transporté de plaisir et de joie, et me prosternant à ses pieds, je demeurai le visage contre terre, sans pouvoir dire une parole, tant j'étais hors de moi-même. — Levez-vous, Hassan, me dit-elle ; je veux savoir si vous m'aimez : pour me le persuader, il faut d'autres preuves que ce silence tendre et passionné. Parlez-moi sans déguisement : est-il possible que vous m'ayez trouvée plus belle que toutes mes compagnes et que la princesse Zélica même? croirai-je qu'en effet vos yeux me sont plus favorables qu'à elle? — N'en doutez pas, lui répondis-je, trop aimable Calé-Cairi ; lorsque la princesse et ses femmes forcèrent ma bouche à prononcer entre vous et elles, il y avait déjà longtemps que mon cœur s'était déclaré pour vous. Depuis cette heureuse nuit, je n'ai pu me distraire un moment de votre image, et vous auriez toujours été présente à mon esprit, quand vous n'auriez jamais eu de bonté pour moi.

— Je suis ravie, repartit-elle, de vous avoir inspiré tant d'amour; car de mon côté, je l'avouerai, je n'ai pu me défendre de prendre de l'amitié pour vous. Votre jeunesse, votre bonne mine, votre esprit vif et brillant, et, plus que tout cela peut-être, la préférence que vous m'avez donnée sur de fort jolies personnes, vous a rendu aimable à mes yeux : la démarche que je fais le prouve assez; mais, hélas! mon cher Hassan, ajouta-t-elle en soupirant, je ne sais si je dois

m'applaudir de ma conquête, ou si je ne dois pas plutôt la regarder comme une chose qui va faire le malheur de ma vie.

— Eh! madame, lui dis-je, pourquoi, au milieu des transports que votre présence me cause, écoutez-vous un noir pressentiment? — Ce n'est pas, repartit-elle, une crainte insensée qui vient en ce moment troubler nos plaisirs; mes alarmes ne sont que trop bien fondées, et vous ne savez pas ce qui fait ma peine. La princesse Zélica vous aime, et s'affranchissant bientôt du joug superbe auquel elle est liée, elle doit vous annoncer votre bonheur. Quand elle vous avouera que vous avez su lui plaire, comment recevrez-vous un aveu si glorieux? L'amour que vous avez pour moi tiendra-t-il contre l'honneur d'avoir pour maîtresse la première princesse du monde? — Oui, charmante Calé-Cairi, interrompis-je en cet endroit, vous l'emporterez sur Zélica. Plût au ciel que vous pussiez avoir une rivale encore plus redoutable, vous verriez que rien ne saurait ébranler la constance d'un cœur qui vous est asservi! Quand Schah Tahmaspe n'aurait point de fils pour lui succéder, quand il se dépouillerait du royaume de Perse pour le donner à son gendre et qu'il dépendît de moi de l'être, je vous sacrifierais une si haute fortune. — Ah! malheureux Hassan, s'écria la dame, où vous emporte votre amour? Quelle funeste assurance vous me donnez de votre fidélité! Vous oubliez que je suis esclave de la princesse de Perse. Si vous payez ses bontés d'ingratitude, vous attirerez sur nous sa colère et nous périrons tous deux; il vaut mieux que je vous cède à une rivale si puissante, c'est le seul moyen de nous conserver.

— Non, non, répliquai-je brusquement, il en est un autre que mon désespoir choisira plutôt, c'est de me bannir de la cour; ma retraite vous mettra d'abord à couvert de la vengeance de Zélica et vous rendra votre tranquillité, et tandis que peu à peu vous oublierez l'infortuné Hassan, il ira dans les déserts chercher la fin de ses malheurs. J'étais si pénétré de ce que je disais, que la dame se rendit à ma douleur et me dit: — Cessez, Hassan, de vous abandonner à une affliction superflue; vous êtes dans l'erreur et vous paraissez mériter qu'on vous détrompe. Je ne suis point une esclave de la princesse Zélica; je suis Zélica même: la nuit que vous êtes venu dans mon

appartement, j'ai passé pour Calé-Cairi et vous avez pris Calé-Cairi pour moi. A ces mots, elle appela une de ses femmes qui, sortant d'entre quelques cyprès où elle se tenait cachée, accourut vite à sa voix, et je reconnus en effet cette esclave pour la dame que je croyais être la princesse de Perse.

— Vous voyez, Hassan, me dit Zélica, vous voyez la véritable Calé-Cairi; je lui rends son nom et je reprends le mien; je ne veux pas me déguiser plus longtemps ni vous cacher l'importance de la conquête que vous avez faite; connaissez donc toute la gloire de votre triomphe. Quoique vous ayez plus d'amour que d'ambition, je suis persuadée que vous n'apprenez pas sans un nouveau plaisir que c'est une princesse qui vous aime.

Je ne manquai pas de dire à Zélica que je ne pouvais concevoir l'excès de mon bonheur, ni comment j'avais mérité que du faîte des grandeurs où elle était élevée elle daignât descendre jusqu'à moi et me venir chercher dans le néant, pour me faire un sort digne de l'envie des plus grands rois du monde. Enfin, surpris, enchanté des bontés de la princesse, je commençai à me répandre en discours pleins de reconnaissance; mais elle m'interrompit : — Hassan, me dit-elle, cessez d'être étonné de ce que je fais pour vous; la fierté a peu d'empire sur des femmes renfermées; nous suivons sans résistance les mouvements de notre cœur : vous êtes aimable, vous m'avez plu, cela suffit pour mériter mes bontés.

Nous passâmes presque toute la nuit à nous promener et à nous entretenir, et le jour nous aurait sans doute surpris dans les jardins, si Calé-Cairi, qui était avec nous, n'eût pris soin de nous avertir qu'il était temps de nous retirer. Il fallut donc nous séparer; mais avant que je quittasse Zélica, cette princesse me dit : — Adieu, Hassan, pensez toujours à moi; nous nous reverrons encore, et je promets de vous faire bientôt connaître jusqu'à quel point vous m'êtes cher. Je me jetai à ses pieds pour la remercier d'une promesse si flatteuse, après quoi Calé-Cairi me fit faire les mêmes détours que j'avais faits la première fois, et me mit hors l'enceinte du sérail.



X JOUR

Aimé de l'auguste princesse que j'idolâtrais, et me faisant une image charmante de ce qu'elle m'avait promis, je m'abandonnai le lendemain et les jours suivants aux plus agréables idées qui puissent se présenter à l'esprit. C'était alors qu'on pouvait dire qu'il y avait sur la terre un homme heureux, si toutefois l'impatience de revoir Zélica me permettait de l'être : enfin je me trouvais dans la situation qui fait le plus de plaisir aux amants, c'est-à-dire que je touchais au moment qui devait combler mes vœux, lorsqu'un événement imprévu vint tout à coup m'enlever mes orgueilleuses espérances. J'entendis dire que la princesse Zélica était tombée malade, et, deux jours après, le bruit de sa mort se répandit dans le palais. Je ne voulais pas croire cette funeste nouvelle, et il fallut, pour y ajouter foi, que je visse préparer la pompe funèbre. Mes yeux, hélas! en furent les tristes témoins, et voici quel en fut l'ordre :

Tous les pages des douze chambres marchaient les premiers, nus depuis la tête jusqu'à la ceinture : les uns s'égratignaient les bras pour témoigner leur zèle et leur douleur; les autres y faisaient des caractères, et moi, profitant d'une si belle occasion de marquer le regret sincère ou plutôt le désespoir dont j'étais saisi, je me déchirai le corps, je me mis tout en sang et je versai plus de larmes que n'aurait pu en contenir un vase lacrymatoire de raisonnable grandeur. Nos officiers nous suivaient d'un pas lent et d'un air grave; ils avaient derrière eux de longs rouleaux de papier de Chine déroulés et attachés à leurs turbans, et sur lesquels étaient écrits divers passages de l'Alcoran avec quelques vers à la louange de Zélica, qu'ils chantaient d'un air aussi triste que respectueux. Après eux paraissait le corps dans un cercueil de bois de sandal, élevé sur un brancard d'ivoire que por-

XI JOUR



POSSÉDÉ de mon affliction, je marchai toute la nuit sans savoir où j'allais ni où je devais aller. Le lendemain matin m'étant arrêté pour me reposer, il passa près de moi un jeune homme qui avait un habillement fort extraordinaire; il vint à moi, me salua, me présenta un rameau vert qu'il tenait à la main, et, après m'avoir obligé par ses civilités à l'accepter, il se mit à réciter des vers persans pour m'engager à lui faire l'aumône. Comme je n'avais rien, je ne pouvais rien lui donner; il crut que je n'entendais pas la langue persane, il récita des vers arabes; mais voyant qu'il ne réussissait pas mieux d'une façon que de l'autre, et que je ne faisais pas ce qu'il souhaitait, il me dit : — Frère, je ne puis me persuader que tu manques de charité, je crois plutôt que tu n'as pas de quoi l'exercer. — Vous êtes au fait, lui répondis-je; tel que vous me voyez, je n'ai pas seulement un aspre et je ne sais où donner de la tête. — Ah! malheureux! s'écria-t-il, quelle étrange condition est la tienne! tu me fais pitié, je veux te secourir.

J'étais assez surpris d'entendre ainsi parler un homme qui venait de me demander l'aumône, et je croyais que le secours qu'il m'offrait n'était autre chose que des prières et des vœux, lorsque, poursuivant son discours : — Je suis, ajouta-t-il, un de ces bons enfants qu'on appelle faquirs : quoique nous vivions de charité, nous ne laissons pas de vivre dans l'abondance, parce que nous savons exciter la pitié des hommes par un air de mortification et de pénitence que nous nous donnons. Véritablement il y a des faquirs qui sont assez simples pour être tels qu'ils paraissent, qui mènent une vie si austère, qu'ils seront quelquefois dix jours entiers sans prendre la moindre nourriture. Nous sommes un peu plus relâchés que ceux-là; nous ne nous piquons pas d'avoir le fond de leurs vertus, nous en conservons seulement les apparences. Veux-tu devenir un de nos confrères? J'en vais trouver deux qui sont à Bost; si tu es d'humeur à faire le quatrième, tu n'as qu'à me suivre. — N'étant pas accoutumé, lui dis-je, à vos pratiques de dévotion, je crains de m'acquitter mal... — Tu te moques,

interrompit-il, avec tes pratiques; je te le répète encore : nous ne sommes pas des faquirs rigides, en un mot nous n'en avons que l'habit.

Quoique ce faquir par ses paroles me fît connaître que ses confrères et lui étaient trois libertins, je ne refusai pas de me joindre à eux. Outre que je me trouvais dans un état misérable, je n'avais pas appris parmi les pages à être scrupuleux sur les liaisons. Aussitôt que j'eus dit au faquir que je consentais à faire ce qu'il souhaitait, il me conduisit à Bost en me faisant subsister, sur la route, de dattes, de riz et d'autres provisions qu'on lui donnait dans les bourgs et les villages par où nous passions. D'abord qu'on entendait son grelot et son cri, les bons musulmans accouraient avec des vivres dont on le chargeait.

Nous arrivâmes de cette manière à la ville de Bost; nous entrâmes dans une petite maison située dans les faubourgs, où demeuraient les deux autres faquirs. Ils nous reçurent à bras ouverts, et parurent charmés de la résolution que j'avais prise de vivre avec eux. Ils m'eurent bientôt initié à leurs mystères, c'est-à-dire qu'ils m'enseignèrent toutes leurs grimaces. Quand je fus bien instruit dans l'art de tromper le peuple, ils m'habillèrent comme eux et m'obligèrent d'aller dans la ville présenter aux honnêtes gens des fleurs ou des rameaux et leur réciter des vers. Je revenais toujours au logis chargé de quelques pièces d'argent qui servaient à nous faire faire bonne chère.

J'étais encore trop jeune et j'aimais trop le plaisir naturellement pour pouvoir résister au mauvais exemple que ces faquirs me donnaient; je me jetai dans toutes sortes de débauches, et par là je perdis insensiblement le souvenir de la princesse de Perse. Ce n'est pas qu'elle ne s'offrît quelquefois à ma pensée, et qu'elle ne m'arrachât des soupirs; mais au lieu de nourrir ces faibles restes de douleur, je n'épargnais rien pour les détruire, et je disais souvent : — Pourquoi penser à Zélica, puisque Zélica n'est plus? Quand je la pleurerai toute ma vie, de quoi lui serviront mes pleurs?

Je passai près de deux années avec ces faquirs, et j'y aurais demeuré bien davantage si celui qui m'avait attiré parmi eux, et que j'aimais

plus que les autres, ne m'eût proposé de voyager. — Hassan, me dit-il un jour, je commence à m'ennuyer dans cette ville, il me prend envie de courir le pays. J'ai ouï dire des merveilles de la ville de Candahar; si tu veux m'accompagner, nous verrons si l'on m'en a fait un rapport fidèle. J'y consentis, poussé par la curiosité de voir de nouveaux pays, ou, pour mieux dire, entraîné par cette puissance supérieure qui nous fait agir nécessairement.

Nous partîmes donc tous deux de Bost; et après avoir passé par plusieurs villes du Ségestan, sans nous y arrêter, nous arrivâmes à la belle ville de Candahar, qui nous parut revêtue de fortes murailles. Nous allâmes loger dans un caravansérail où l'on nous reçut fort charitablement en faveur des habits que nous portions, et c'était en effet ce que nous avions de plus recommandable. Nous trouvâmes tous les habitants de la ville dans un grand mouvement, parce qu'on devait le lendemain célébrer la fête du Giulous. Nous apprîmes qu'à la cour on n'était pas moins occupé, tout le monde voulant signaler son zèle pour le roi Firouzschah, qui se faisait aimer des bons par son équité, et encore plus craindre des méchants par la rigueur avec laquelle il les traitait.

Comme les faquirs entrent partout sans que personne puisse les en empêcher, nous allâmes à la cour le jour suivant pour voir la fête, qui n'eut pas de quoi charmer les yeux d'un homme qui avait vu le Giulous du roi de Perse. Pendant que nous étions attentifs à regarder tout ce qui se passait, je me sentis tirer par le bras. En même temps je tournai la tête et j'aperçus auprès de moi l'eunuque qui, dans le palais de Schah Tahmaspe, m'avait donné une lettre de la part de Calé-Cairi, ou plutôt de Zélica.

— Seigneur Hassan, me dit-il, je vous ai reconnu malgré l'étrange habillement qui vous couvre. Bien qu'il me semble toutefois que je ne me trompe point, je ne sais si je ne dois pas me défier du rapport de mes yeux. Est-il possible que je vous rencontre ici! — Et vous, lui répondis-je, que faites-vous à Candahar? Pourquoi avez-vous quitté la cour de Perse? la mort de la princesse Zélica vous en aurait-elle écarté comme moi? — C'est, reprit-il, ce que je ne puis vous dire présentement; mais je satisferai pleinement votre curiosité si vous

voulez vous trouver seul ici demain à la même heure. Je vous apprendrai des choses qui vous étonneront; d'ailleurs je vous avertis qu'elles vous regardent.



XII JOUR

Je lui promis de revenir seul au même endroit le jour suivant, et je ne manquai pas de tenir ma promesse. L'eunuque parut, il vint à moi et me dit : — Sortons de ce palais, cherchons un lieu plus commode pour nous entretenir. Nous allâmes dans la ville, nous traversâmes plusieurs rues, et enfin nous nous arrêtâmes à la porte d'une assez grande maison dont il avait la clef. Nous y entrâmes. Je vis des appartements fort bien meublés, de beaux tapis de pied, de riches sofas, et j'aperçus un jardin très-cultivé au milieu duquel il y avait un bassin plein d'une fort belle eau et bordé de marbre jaspé.

— Seigneur Hassan, me dit l'eunuque, trouvez-vous cette maison agréable? — Fort agréable, lui répondis-je. — J'en suis bien aise, reprit-il, car je l'ai louée hier pour vous telle que vous la voyez. Il vous faut aussi quelques esclaves pour vous servir; je vais vous en acheter pendant que vous vous baignerez. En disant cela, il me conduisit dans une chambre où il y avait des bains préparés. — Au nom de Dieu, lui dis-je, apprenez-moi pourquoi vous m'avez amené ici et quelles sont ces choses que vous aviez à me dire! — On vous le dira, repartit-il, en temps et lieu. Qu'il vous suffise de savoir présentement que votre sort a bien changé depuis que je vous ai rencontré, et que j'ai ordre d'en user comme j'en use. En même temps il m'aida à me déshabiller, ce qui fut bientôt fait. Je me mis au bain, et l'eunuque sortit en me priant de ne pas m'impatienter.

Ce mystère qu'on me faisait me donna beaucoup à penser; mais j'eus beau fatiguer mon esprit pour tâcher d'être au fait, je fis des efforts superflus. Schapour me laissa dans l'eau fort longtemps, et je commençais à perdre patience lorsqu'il revint suivi de quatre esclaves, dont deux étaient chargés de linges et d'habits et les autres de toutes sortes de provisions. — Je vous demande pardon, seigneur, me dit-il, je suis fâché de vous avoir tant fait attendre. Aussitôt les esclaves mirent leurs paquets sur des sofas et s'empressèrent à me servir. Ils me frottèrent avec des linges fins et neufs, ensuite ils me firent prendre une riche veste avec une robe magnifique et un turban. Où tout ceci doit-il aboutir? disais-je en moi-même. Par l'ordre de qui cet eunuque me traite-t-il de cette manière? J'avais une impatience d'en être éclairci que je ne pouvais modérer.

Schapour s'en aperçut bien. — C'est à regret, me dit-il, que je vous vois en proie à votre inquiétude, mais je ne puis vous soulager. Quand il ne m'aurait pas été expressément défendu de parler, quand, trahissant mon devoir, je vous instruirais de tout ce que je vous cèle, je ne vous rendrais pas plus tranquille : d'autres désirs encore plus violents succéderaient à ceux qui vous pressent. Vous ne saurez que cette nuit ce que vous souhaitez d'apprendre.

Quoique je n'eusse qu'un bon augure à tirer des discours de l'eunuque, je ne laissai pas d'être, pendant tout le reste de la journée, dans une cruelle situation. Je crois que l'attente d'un mal fait moins souffrir que celle d'un grand plaisir. Cependant la nuit arriva, l'on alluma partout des bougies et l'on prit soin particulièrement de bien éclairer le plus bel appartement de la maison. J'y étais avec Schapour, qui, pour adoucir mon ennui, me disait à tout moment : — On va venir, encore un peu de patience. Enfin nous entendîmes frapper à la porte; l'eunuque alla lui-même ouvrir et revint avec une dame, qui n'eut pas sitôt levé son voile que je la reconnus pour Calé-Cairi. A cette vue, ma surprise fut extrême, car je croyais cette dame à Schiras. — Seigneur Hassan, me dit-elle, quelque étonné que vous soyez de me voir, vous le serez bien davantage quand vous entendrez ce que j'ai à vous raconter. A ces mots, Schapour et les esclaves sortirent et me laissèrent seul avec Calé-Cairi. Nous nous assîmes

tous deux sur le même sofa, et elle prit la parole en ces termes :

— Vous vous souvenez bien, seigneur Hassan, de cette nuit que Zélica choisit pour se découvrir à vous, et la promesse qu'elle vous fit en vous quittant ne doit pas être encore sortie de votre mémoire. Le lendemain je lui demandai quelle résolution elle avait prise et quel témoignage de tendresse elle prétendait vous donner. Elle me répondit qu'elle voulait vous rendre heureux et avoir souvent avec vous de secrets entretiens, quelque péril qu'il y eût à courir. Je ne vous nierai point que, révoltée contre ses sentiments, je n'épargnai rien pour les affaiblir. Je lui représentai que c'était une extravagance à une princesse de son rang de songer à vous et de s'exposer pour un page à perdre la vie; en un mot, je combattis son amour de tout mon pouvoir, et vous devez me le pardonner puisque tous mes raisonnements ne servirent qu'à fortifier sa passion. Quand je vis que je ne pouvais la persuader: — Madame, lui dis-je, je ne saurais envisager sans frémir les périls où vous allez vous jeter; et puisque rien n'est capable de vous détacher de votre amant, il faut donc chercher un moyen de le voir sans commettre vos jours ni les siens. J'en sais un qui flatterait sans doute votre amour, mais je n'oserais vous le proposer, tant il me paraît délicat.

— Parlez, Calé-Cairi, me dit alors la princesse; quel que soit ce moyen, ne me le cachez pas. — Si vous l'employez, lui répliquai-je, il faut vous résoudre à quitter la cour pour vivre comme si le ciel vous faisait naître dans la plus commune condition ; il faut que vous renonciez à tous les honneurs qui sont attachés à votre rang : aimez-vous assez Hassan pour lui faire un si grand sacrifice? — Si je l'aime! repartit-elle en poussant un profond soupir : ah! le sort le plus obscur me plaira davantage avec lui que toutes ces apparences fastueuses qui m'environnent. Dites-moi ce que je dois faire pour le voir sans contrainte, et je le ferai sans balancer. — Je vais donc, lui dis-je, céder à votre penchant, puisqu'il est inutile de le combattre. Je connais une herbe qui a une vertu assez singulière : si vous vous en mettez dans l'oreille une feuille seulement, vous tomberez en léthargie une heure après; vous passerez pour morte; on fera vos funérailles, et la nuit je vous ferai sortir du tombeau.



XIII JOUR

A ces paroles, j'interrompis Calé-Cairi. — O ciel! m'écriai-je, serait-il bien possible que la princesse Zélica ne fût pas morte ? Qu'est-elle devenue? — Seigneur, me dit Calé-Cairi, elle vit encore. Mais je vous prie de m'écouter, vous allez apprendre tout ce que vous souhaitez de savoir. Ma maîtresse, continua-t-elle, m'embrassa de joie, tant ce projet lui parut ingénieux ; mais se représentant bientôt combien il était difficile à exécuter, à cause des cérémonies qui s'observent aux funérailles, elle me dit ce qu'elle en pensait; je levai toutes les difficultés, et voici de quelle manière nous conduisîmes cette grande entreprise.

Zélica se plaignit d'un mal de tête et se coucha. Le lendemain, je fis courir le bruit qu'elle était dangereusement malade. Le médecin du roi vint, qui s'y laissa tromper et ordonna des remèdes qu'on ne prit point. Les jours suivants, la maladie augmenta, et quand je jugeai à propos que la princesse fût à l'extrémité, je lui mis dans

l'oreille une feuille de l'herbe en question. Je courus aussitôt avertir Schah Tahmaspe que Zélica n'avait que quelques instants à vivre et demandait à lui parler. Il se rendit promptement auprès d'elle, et remarquant, parceque l'herbe opérait, que son visage changeait de moment en moment, il s'attendrit et se mit à pleurer. — Seigneur, lui dit alors sa fille, je vous conjure, par la tendresse que vous avez toujours eue pour moi, d'ordonner que mes dernières volontés soient exactement suivies : je veux, qu'après ma mort, aucune autre femme que Calé-Cairi ne lave mon corps, ne le frotte de parfums ; je souhaite que mes autres esclaves ne partagent point cet honneur avec elle ; je demande encore qu'elle me veille seule la première nuit, et que personne qu'elle n'arrose de ses larmes mon tombeau ; je veux que ce soit cette esclave zélée qui prie le prophète de me secourir contre les assauts des mauvais anges.

Schah Tahmaspe promit à sa fille que je lui rendrais ces tristes devoirs, comme elle le désirait. — Ce n'est pas tout, seigneur, lui dit-elle, je vous prie que Calé-Cairi soit libre d'abord que je ne serai plus, et donnez-lui, avec la liberté, des présents qui soient dignes de vous et de l'attachement qu'elle a toujours eu pour moi. — Ma fille, répondit Schah Tahmaspe, ayez l'esprit en repos sur toutes les choses que vous me recommandez ; si j'ai le malheur de vous perdre, je jure que votre esclave favorite, chargée de présents, pourra se retirer où il lui plaira.

A peine eut-il achevé ces paroles, que l'herbe produisit tout son effet : Zélica perdit le sentiment, et son père, la croyant morte, se retira dans son appartement tout en pleurs : il ordonna que moi seule laverais le corps et le parfumerais, ce que je fis ; je l'enveloppai ensuite d'un drap blanc et le mis dans le cercueil ; après cela, on le porta au lieu de sa sépulture, où, par ordre du roi, on me laissa seule la première nuit. Je regardai partout pour voir si quelqu'un ne s'était point caché pour m'observer, et n'ayant trouvé personne, je tirai ma maîtresse du cercueil et de sa léthargie ; je lui fis prendre une robe que j'avais sous la mienne avec un voile, et nous nous rendîmes toutes deux à un endroit où Schapour nous attendait.



XIV JOUR

Ce fidèle eunuque emmena la princesse dans une petite maison qu'il avait louée, et moi je revins au tombeau passer le reste de la nuit. Je fis un paquet d'étoffe de la forme d'un cadavre, je le couvris du drap qui avait servi à envelopper Zélica, et je l'enfermai dans le cercueil.

Le lendemain matin, les autres esclaves de la princesse vinrent prendre ma place, que je ne quittai point sans faire auparavant toutes les grimaces dont est ordinairement accompagnée la fausse douleur. On rendit compte au roi des marques d'affliction qu'on m'avait vue donner, ce qui l'aurait excité à me faire des présents, quand il n'y aurait pas été déjà déterminé : il fit tirer de son trésor dix mille sequins qu'on me compta, et il m'accorda la permission que je lui demandai de me retirer et d'emmener avec moi l'eunuque Schapour. Après cela, j'allai trouver ma maîtresse pour me réjouir de l'heureux succès de notre stratagème. Le jour suivant, nous envoyâmes l'eunuque à la chambre du roi avec un billet par lequel je vous priais de me venir voir ; mais un de vos zulufflis lui dit que vous étiez indisposé et qu'on ne pouvait vous parler. Trois jours après, nous l'y renvoyâmes; il apprit que vous n'étiez plus au sérail et qu'on ne savait ce que vous étiez devenu.

J'interrompis en cet endroit Calé-Cairi : — Hé! pourquoi, lui dis-je, ne m'avoir pas averti de votre projet? pourquoi ne m'en fîtes-vous pas instruire par Schapour? Ah! qu'un mot m'aurait épargné de peines? — Ah ! plût au ciel, interrompit à son tour Calé-Cairi, qu'on ne vous en eût pas fait un mystère! Zélica vivrait avec vous présentement dans quelque endroit du monde, et il n'a pas tenu à moi que

vous n'ayez été heureux l'un et l'autre. A peine eûmes-nous formé notre dessein, que je fus d'avis de vous le faire savoir, mais ma maîtresse ne le voulut point. — Non, non, me dit-elle, il faut lui faire sentir ma perte, il sera plus sensible au plaisir de me revoir; et sa surprise sera d'autant plus agréable, que l'opinion de ma mort lui aura causé plus de chagrin.

Je ne pouvais goûter ce raffinement de tendresse, comme si j'en eusse pressenti les tristes suites : aussi Zélica s'en est-elle bien repentie ; je ne puis vous dire jusqu'à quel point elle fut affligée de votre retraite. — Ah! malheureuse que je suis! s'écriait-elle sans cesse, de quoi me sert d'avoir tout sacrifié à l'amour, s'il faut renoncer à Hassan pour jamais. Nous vous fîmes chercher par toute la ville ; Schapour ne négligea rien pour vous trouver, et quand nous en eûmes perdu l'espérance, nous sortîmes de Schiras, nous marchâmes vers l'Indus, parce que nous nous imaginâmes que vous aviez peut-être porté vos pas de ce côté-là ; et nous arrêtant dans toutes les villes qui sont sur les bords de ce fleuve, nous faisions sur vous des perquisitions aussi exactes que vaines. Un jour, en allant d'une ville à une autre, bien que nous fussions avec une caravane, une grosse troupe de voleurs nous enveloppa, battit les marchands et pilla leurs marchandises; ils se rendirent maîtres de nous, prirent l'or et les pierreries dont ils nous trouvèrent saisies, nous menèrent ensuite à Candahar et nous vendirent à un marchand d'esclaves de leur connaissance.

Ce marchand n'eut pas plutôt entre ses mains Zélica, qu'il résolut de la faire voir au roi de Candahar. Firouzschah en fut charmé dès qu'elle s'offrit à ses yeux; il lui demanda d'où elle était. Elle dit qu'Ormus l'avait vue naître, et elle ne répondit pas avec plus de sincérité aux autres questions que ce prince ne manqua pas de lui faire. Il nous acheta, nous mit dans le palais de ses femmes, et nous y donna le plus bel appartement.

Calé-Cairi cessa de parler en cet endroit, ou plutôt je l'interrompis. — O ciel! m'écriai-je, dois-je me réjouir de rencontrer Zélica? Mais que dis-je? est-ce la retrouver que d'apprendre qu'un puissant roi la tient enfermée dans son sérail? Si, rebelle à l'amour de Firouz-

schah, elle ne fait que traîner des jours languissants, quelle douleur pour moi de la voir souffrir! Et si elle est contente de son sort, puis-je l'être du mien? — Je suis ravie, me dit Calé-Cairi, que vous ayez des sentiments si délicats; la princesse les mérite bien : quoique passionnément aimée du roi de Candahar, elle n'a pu vous oublier, et jamais on n'a ressenti tant de joie qu'elle en eut hier lorsque Schapour lui dit qu'il vous avait rencontré. Elle fut hors d'elle-même le reste de la journée; elle chargea sur-le-champ l'eunuque de louer un hôtel meublé, de vous y conduire aujourd'hui et de ne vous y laisser manquer de rien. Je suis venue de sa part pour vous éclaircir de toutes les choses que je vous ai dites, pour vous préparer à la voir demain pendant la nuit : nous sortirons du palais et nous nous rendrons ici par une petite porte du jardin, dont nous avons fait faire une clef pour nous en servir au besoin. En prononçant ces derniers mots, l'esclave favorite de la princesse de Perse se leva et sortit, accompagnée de Schapour, pour retourner auprès de sa maîtresse.

Je ne fis pendant cette nuit que penser à Zélica, pour qui je sentis tout mon amour se rallumer. Le sommeil ne put un moment fermer mes yeux, et le jour suivant me parut un siècle. Enfin, après avoir été la proie de la plus vive impatience, j'entendis frapper à la porte de ma maison. Mes esclaves allèrent ouvrir, et bientôt je vis entrer ma princesse dans mon appartement. Quel trouble, quel saisissement, quels transports ne me causa point sa présence! De son côté, quelle joie n'eut-elle pas de me revoir! Je me jetai à ses pieds, je les tins longtemps embrassés sans pouvoir parler. Elle m'obligea de me relever, et après m'avoir fait asseoir auprès d'elle sur un sofa : — Hassan, me dit-elle, je rends grâces au ciel qui nous a rassemblés; espérons que sa bonté n'en demeurera pas là et qu'elle voudra bien lever le nouvel obstacle qui nous empêche d'être ensemble. En attendant un temps si heureux, vous vivrez ici tranquillement et dans l'abondance. Si nous n'avons pas le plaisir de nous parler sans contrainte, nous aurons du moins la consolation de pouvoir apprendre tous les jours de nos nouvelles et de nous voir quelquefois secrètement. Calé-Cairi, poursuivit-elle, vous a conté mes aventures, apprenez-moi les vôtres.



XV JOUR

Je lui peignis la douleur que m'avait causée l'opinion de sa mort, et je lui dis que j'en avais conçu un si vif déplaisir, que je m'étais fait faquir. — Ah! mon cher Hassan, s'écria Zélica, faut-il que, pour l'amour de moi, vous ayez vécu si longtemps avec des gens si austères! Hélas! je suis cause que vous avez beaucoup souffert.

Si elle eût su la vie que j'avais menée sous cet habit religieux ; elle m'aurait un peu moins plaint. Mais je n'eus garde de l'en instruire, et je ne songeai qu'à lui tenir des discours passionnés. Avec quelle rapidité s'écoulèrent les moments de notre entretien! Quoiqu'il eût duré trois heures, nous nous fâchâmes contre Schapour et Calé-Cairi lorsqu'ils nous avertirent qu'il fallait nous séparer. — Ah! que les personnes qui n'aiment point sont incommodes, leur disions-nous; il n'y a qu'un instant que nous sommes ensemble, laissez-nous en repos! Cependant, pour peu que nous eussions encore continué de nous en-

tretenir, le jour nous aurait surpris, car il parut peu de temps après que la princesse se fut retirée.

Malgré les agréables pensées qui m'occupaient, je ne laissai pas de me ressouvenir du faquir avec qui j'étais venu à Candahar; et me représentant l'inquiétude qu'il devait avoir d'ignorer ce que j'étais devenu, je sortis de chez moi pour l'aller trouver. Je le rencontrai par hasard dans la rue. Nous nous embrassâmes. — Mon ami, lui dis-je, j'allais à votre caravansérail pour vous informer de ce qui m'est arrivé et vous mettre l'esprit en repos. Je vous ai sans doute causé quelques alarmes. — Oui, répondit-il, j'étais fort en peine de vous. Mais quel changement! sous quels habits vous présentez-vous à mes yeux! Vous avez l'air d'être en bonne fortune. Tandis que l'incertitude de votre destinée m'affligeait, vous passiez, à ce que je vois, agréablement votre temps. — J'en conviens, repris-je, mon cher ami, et je t'avouerai que je suis encore mille fois plus heureux que tu ne saurais te l'imaginer. Je veux que tu sois témoin de tout mon bonheur et que tu en profites même. Laisse là ton caravansérail et viens loger avec moi. En disant cela je le conduisis à ma maison, je lui en montrai tous les appartements; il les trouva beaux et bien meublés. A chaque moment il s'écriait : — O ciel! qu'a donc fait Hassan plus que les autres pour mériter que vous répandiez sur lui tant de biens? — Comment donc, faquir, lui dis-je, est-ce que tu verrais avec chagrin l'état où je suis? Il me semble que ma prospérité t'afflige. — Non, me répondit-il, au contraire, j'en ai beaucoup de joie; bien loin de porter envie à la félicité de mes amis, je suis charmé de les voir dans une situation florissante. En achevant ces mots, il me serra étroitement entre ses bras pour mieux me persuader qu'il parlait à cœur ouvert. Je le crus sincère, et agissant de bonne foi avec lui je me livrai sans défiance au plus lâche, au plus envieux, au plus perfide de tous les hommes. — Il faut, lui dis-je, que nous fassions aujourd'hui la débauche ensemble. En même temps je le pris par la main et le menai dans une salle où mes esclaves avaient dressé une petite table à deux couverts.



XVI JOUR

Nous nous y assîmes tous deux, on nous apporta plusieurs plats de riz de différentes couleurs avec des dattes conservées dans du sirop. Nous mangeâmes encore d'autres mets, après quoi j'envoyai un de mes esclaves acheter du vin dans un endroit de la ville où il savait qu'on en vendait secrètement; on lui en donna d'excellent, et nous en bûmes avec si peu de discrétion, que nous n'aurions osé paraître en public; nous ne nous y serions pas montrés impunément.

Dans le fort de notre débauche, le faquir me dit : — Apprends-moi, Hassan, toute ton aventure, découvre-m'en le mystère; tu ne risques rien, je suis discret, et de plus ton meilleur ami. Tu ne peux douter de ma foi sans me faire un outrage; ouvre-moi donc le fond de ton âme et me fais connaître toute ta bonne fortune, afin que nous puissions nous en réjouir ensemble; d'ailleurs je me pique d'être homme de bon conseil, et tu sais qu'un confident de ce caractère n'est pas inutile.

Échauffé du vin que j'avais bu et séduit par les témoignages d'amitié qu'il me donnait, je me rendis à ses instances. — Je suis persuadé, lui dis-je, que tu n'es pas capable d'abuser de la confidence que je vais te faire; ainsi je ne veux te rien déguiser. Lorsque je te rencontrai, te souviens-tu que j'étais fort triste? Je venais de perdre à Schiras une dame que j'aimais et dont j'étais aimé. Je la croyais morte, et toutefois elle vit encore; je l'ai retrouvée à Candahar, et, pour te dire tout, elle est favorite du roi Firouzschah. Le faquir laissa paraître un extrême étonnement à ce discours. — Hassan, me dit-il, tu me donnes une idée charmante de cette dame; il faut qu'elle soit pourvue d'une merveilleuse beauté, puisque le roi de Candahar en est

épris. — C'est une personne incomparable, lui repartis-je; avec quelque avantage qu'un amant puisse te la peindre, il n'en saurait faire un portrait flatteur. Elle ne manquera pas de venir ici bientôt; tu la verras : je veux que tes propres yeux jugent de ses charmes. A ces paroles, le faquir m'embrassa avec transport en me disant que je lui ferais beaucoup de plaisir si j'accomplissais ma promesse. Je lui en donnai de nouvelles assurances; après quoi nous nous levâmes tous deux de table pour nous aller reposer. Un de mes esclaves mena mon ami dans une chambre où on lui avait préparé un lit.

Dès le lendemain matin, Schapour m'apporta un billet de Zélica. Elle me mandait que la nuit prochaine elle viendrait passer quelques heures avec moi. Je montrai la lettre au faquir, qui en témoigna une joie infinie. Il ne fit pendant toute la journée que m'entretenir de la dame dont je lui avais vanté la beauté, et il attendit la nuit avec autant d'impatience que s'il eût eu les mêmes raisons que moi pour souhaiter qu'elle arrivât. Cependant je me disposai à recevoir Zélica; j'envoyai chercher les meilleurs mets et de cet excellent vin dont nous avions si bien fait l'essai le jour précédent.

Quand la nuit fut venue, je dis au faquir : — Lorsque la dame entrera dans mon appartement, il ne faut pas que vous y soyez. Peut-être le trouverait-elle mauvais. Laissez-moi lui demander la permission de vous présenter à elle comme mon ami, je suis sûr que je l'obtiendrai. Nous entendîmes bientôt frapper à la porte, et c'était la princesse. Le faquir se cacha dans un cabinet; j'allai au-devant de Zélica, je lui donnai la main, et après l'avoir conduite à mon appartement : — Ma princesse, lui dis-je, je vous prie de m'accorder une grâce. Le faquir avec qui je suis venu à Candahar est logé dans cette maison; je lui ai donné un appartement, c'est mon ami, voulez-vous souffrir qu'il soit de notre souper? — Hassan, me répondit-elle, vous ne songez guère à ce que vous exigez de moi. Au lieu de m'exposer aux regards d'un homme, vous devriez m'y soustraire avec soin. — Madame, repris-je, c'est un garçon sage et discret, et dont l'amitié m'est connue.





XVII JOUR

Je réponds que vous n'aurez aucun sujet de vous repentir de m'avoir donné la satisfaction que je vous demande. — Je ne vous puis rien refuser, répondit Zélica; mais j'ai un pressentiment que nous en aurons du chagrin. — Eh non, ma princesse, lui dis-je, soyez là-dessus sans inquiétude. Reposez-vous sur ma parole, et qu'aucune crainte ne vous empêche de partager le plaisir que j'ai de vous voir.

En achevant ces mots, j'appelai le faquir, et le présentai à Zélica. Elle lui fit, pour me plaire, un accueil fort gracieux; et après bien des compliments de part et d'autre, nous nous mîmes tous trois à table avec Calé-Cairi. Mon camarade était un homme de trente ans. il avait beaucoup d'esprit; il fit bientôt connaître aux dames, par ses saillies et ses bons mots, qu'il ne haïssait pas le plaisir, ou plutôt qu'il déshonorait son habit. Aussitôt que nous eûmes mangé de tous les mets qui nous furent servis, on apporta du vin; les esclaves nous en versèrent dans des coupes d'agate. Le faquir ne laissait pas longtemps la

sienne vide; il la faisait remplir à tous moments, de sorte qu'à force de boire, il se mit bientôt dans un bel état. Il n'était pas fort respectueux naturellement, ainsi le vin irrita son audace, et lui fit perdre le peu de retenue qu'il avait conservée jusque-là. Il ne se contenta pas d'attaquer la pudeur des dames par des discours effrontés, il jeta brusquement ses bras autour du cou de la princesse de Perse, et lui déroba insolemment un baiser.

Zélica fut indignée de la hardiesse du faquir, et la colère lui prêta des forces pour s'arracher de ses mains insolentes. — Arrête, misérable, lui dit-elle, et n'abuse point de la bonté qu'on a de te souffrir ici; tu mériterais que je te fisse punir par les esclaves qui sont dans cette maison; mais la considération que j'ai pour ton ami me retient. En parlant de cette manière elle prit son voile, se couvrit le visage, et sortit de mon appartement; je courus après elle en lui demandant pardon de ce qui s'était passé; je tâchai vainement de l'apaiser; elle était trop irritée. — Vous voyez présentement, me dit-elle, si vous avez eu tort de vouloir que ce faquir fût de notre partie de plaisir! ce n'était pas sans raison que j'y résistais; je ne remettrai point le pied chez vous pendant qu'il y sera logé! A ces paroles, elle se retira, quelque chose que je pusse lui dire pour l'arrêter.

Je revins trouver mon ami dans mon appartement : — Ah! qu'avez-vous fait, lui dis-je? fallait-il manquer de respect à la favorite de Firouzschah! Par ce transport indiscret vous vous êtes attiré sa haine, et peut-être ne me pardonnera-t-elle jamais de l'avoir obligée à paraître devant vous. — Ne t'afflige pas, Hassan, me répondit-il, tu connais mal les femmes, si tu crois celle-ci véritablement fâchée; sois plutôt persuadé que dans le fond elle en est ravie; il n'y a point de dame à qui de pareils transports déplaisent; la colère qu'elle a fait éclater est feinte. Sais-tu bien pourquoi elle s'est révoltée contre ma hardiesse? c'est que tes yeux en étaient témoins; si j'avais été seul avec elle, je suis sûr que je l'aurais trouvée plus humaine.

A ce discours, qui marquait assez qu'il était pris de vin, je cessai de lui faire des reproches; j'espérai que le lendemain il entendrait mieux raison, et qu'il reconnaîtrait sa faute. J'ordonnai à un de mes esclaves de le mener à son appartement, et moi je demeurai dans le

mien, où les réflexions que je fis sur ce qui s'était passé ne me permirent pas de reposer tranquillement. Le jour suivant, le faquir le prit en effet sur un autre ton; il me témoigna qu'il était très-mortifié de m'avoir donné du chagrin, et que pour se punir lui-même de son indiscrétion, il avait résolu de s'éloigner de Candahar; il me parla d'une manière qui me toucha; j'écrivis sur-le-champ à la princesse que notre faquir se repentait de son audace, et la suppliait très-humblement avec moi de la pardonner au vin, qui la lui avait inspirée.

Comme j'achevais d'écrire, Schapour arriva; il m'apprit que sa maîtresse était toujours fort irritée; je le chargeai de ma lettre; il retourna sur ses pas, et revint quelques heures après avec une réponse. Zélica me mandait qu'elle voulait bien excuser l'insolence du faquir, puisqu'il l'assurait qu'il s'en repentait, mais à condition qu'il ne demeurerait pas plus longtemps chez moi, et qu'il sortirait de Candahar dans vingt-quatre heures. Je montrai le billet de la favorite de Firouzschah à mon ami, qui me dit devant Schapour qu'en cela ses sentiments étaient conformes à ceux de la dame; qu'il n'oserait plus paraître devant elle après l'action téméraire qu'il avait eu le malheur de commettre, et qu'il prétendait à l'heure même sortir de la ville de Candahar. L'eunuque reprit aussitôt le chemin du palais, et alla rendre compte à Zélica de la disposition où il avait laissé le faquir.

Je fus ravi de voir ainsi succéder le calme à la tempête qui m'avait effrayé. Je l'avouerai pourtant, j'étais fâché de perdre mon ami, et je le retins encore ce jour-là : — Attendez, lui dis-je, vous partirez demain; je veux encore aujourd'hui me réjouir avec vous; peut-être ne nous reverrons-nous jamais. Ah! puisque nous devons nous séparer, retardons un peu du moins le triste moment de notre séparation. Pour mieux célébrer nos adieux, j'ordonnai un grand souper; quand il fut prêt, nous nous mîmes à table. Nous avions déjà goûté de plusieurs mets, lorsque nous vîmes entrer Schapour, qui portait un plat d'or dans lequel il y avait un ragoût : — Seigneur Hassan, me dit-il, je vous apporte un ragoût qu'on vient de servir au souper du roi; Sa Majesté l'a trouvé si délicieux, qu'il l'a fait porter sur-le-champ à

sa favorite, qui vous l'envoie. Nous mangeâmes de ce ragoût, et il nous parut en effet excellent. Le faquir, pendant le repas, ne pouvait se lasser d'admirer mon bonheur, et il me dit vingt fois : — O jeune homme, que ton sort est charmant!

Nous passâmes la nuit à boire; et d'abord qu'il fit jour, mon ami me dit : — C'est à présent qu'il faut nous quitter. Alors j'allai chercher une bourse pleine de sequins, que Schapour m'avait apportée le jour précédent, de la part de ma maîtresse, et la donnant au faquir : — Prenez, lui dis-je, ma bourse, elle peut vous servir dans l'occasion; il me remercia; nous nous embrassâmes; il sortit; et après son départ, je demeurai assez longtemps dans une triste situation. — O trop imprudent ami! disais-je, c'est toi qui es cause que nous nous séparons! tu devais te contenter de voir Zélica, et de jouir d'une si belle vue.

Comme j'avais besoin de repos, je me jetai sur un sofa et je m'endormis. Au bout de quelques heures, un grand bruit qui se fit entendre dans ma maison me réveilla; je me levai pour aller voir ce qui le causait, et j'aperçus avec beaucoup d'effroi que c'était une troupe de soldats de la garde de Firouzschah. — Suivez-nous, me dit l'officier qui était à leur tête, nous avons ordre de vous conduire au palais. — Quel crime ai-je commis, lui répondis-je, de quoi m'accuse-t-on? — C'est ce que nous ne savons pas, répliqua l'officier; il nous est seulement ordonné de vous mener au roi; nous en ignorons la cause; mais je vous dirai, pour vous rassurer, que si vous êtes innocent, vous n'avez rien à craindre; vous avez affaire à un prince équitable qui ne condamne point légèrement les personnes accusées d'avoir commis quelque forfait; il faut des preuves convaincantes pour le porter à prononcer un arrêt funeste : il est vrai qu'il punit rigoureusement les coupables; si vous l'êtes, je vous plains.





XVIII JOUR

Il fallut suivre l'officier. En allant au sérail, je disais en moi-même : Firouzschah a sans doute découvert l'intelligence que j'ai avec Zélica ; mais comment l'a-t-il apprise ? Quand nous fûmes dans la cour du palais, je remarquai qu'on y avait dressé quatre potences, je jugeai bien que cela me regardait, et que ce genre de mort était le moindre châtiment que je devais attendre du ressentiment de Firouzschah. Je levai les yeux au ciel et le priai de sauver au moins la princesse de Perse.

Nous entrâmes dans le sérail : l'officier qui me conduisait me mena dans l'appartement du roi. Ce prince y était avec son grand-vizir seulement, et le faquir, que je croyais déjà loin de Candahar. Dès que j'aperçus ce perfide ami, je connus toute sa trahison. — C'est donc toi, me dit Firouzschah, qui as des entretiens secrets avec ma favorite ? Ah ! scélérat, il faut que tu sois bien hardi pour oser te jouer à moi ! Parle et réponds précisément à ce que je vais te demander. Lorsque tu es arrivé à Candahar, ne t'a-t-on pas dit que je punissais sévèrement les criminels ? Je répondis que oui. — Eh bien ! reprit-il, puisqu'on t'en a averti, pourquoi as-tu commis le plus grand de tous les crimes ? — Sire, lui dis-je, que les jours de Votre Majesté puissent durer jusqu'à la fin de tous les siècles ; mais vous savez que l'amour rend la colombe hardie ; un homme épris d'une passion violente n'appréhende rien ; je suis prêt à servir de victime à votre juste

colère ; et à quelques tourments que vous puissiez me réserver, je ne me plaindrai point de votre rigueur si vous faites grâce à votre favorite. Hélas ! elle vivait tranquille dans votre sérail avant mon arrivée ; et, contente de faire le bonheur d'un grand roi, elle commençait à oublier un malheureux amant qu'elle croyait ne revoir jamais : elle a su que j'étais dans cette ville, ses premiers feux se sont rallumés ; c'est moi qui viens l'arracher à votre tendresse : c'est donc moi seul que vous devez punir.

Dans le temps que je parlais ainsi, Zélica, qu'on était allé chercher par ordre du roi, entra suivie de Schapour et de Calé-Cairi ; et ayant entendu mes dernières paroles, elle courut se jeter aux pieds de Firouzschah : — Seigneur, lui dit-elle, pardonnez à ce jeune homme ; c'est sur la coupable esclave qui vous a trahi que vos coups doivent tomber. — Ah ! perfides, s'écria le roi, n'attendez aucune grâce l'un et l'autre, vous périrez ! L'ingrate ! elle n'implore ma bonté que pour le téméraire qui m'offense ! et lui ne se montre sensible qu'à la perte de ce qu'il aime ; ils osent tous deux faire éclater à mes yeux leur amoureuse fureur : quelle insolence ! Vizir, ajouta-t-il en se retournant vers son ministre, faites-les conduire au suppplice, qu'on les attache à des potences, et qu'après leur mort ils deviennent la proie des chiens et des oiseaux !

— Arrêtez, sire ! m'écriai-je alors ; gardez-vous de traiter avec ignominie une fille de roi ; que votre jalouse colère respecte en votre favorite l'auguste sang dont elle est formée ! A ces paroles, Firouzschah parut étonné : — Quel prince, dit-il à Zélica, est donc l'auteur de votre naissance ? La princesse me regarda d'un air fier, et me dit : — Indiscret Hassan, pourquoi avez-vous découvert ce que j'aurais voulu me cacher à moi-même ? J'avais en mourant la consolation de voir qu'on ignorait le rang où je suis née : en me faisant connaître, vous me couvrez de honte. Eh bien ! Firouzschah, poursuivit-elle en s'adressant au roi de Candahar, apprends donc qui je suis : l'esclave que tu condamnes à une mort infâme est fille de Schah Tahmaspe ! En même temps elle lui conta toute son histoire, sans en oublier la moindre circonstance.





XIX JOUR

Après qu'elle eut achevé ce récit, qui augmenta l'étonnement du roi : — Voilà, seigneur, lui dit-elle, un secret que je n'avais pas dessein de vous révéler, et que la seule indiscrétion de mon amant m'arrache. Après cet aveu, que je ne fais pas ici sans une extrême confusion, je vous prie instamment d'ordonner qu'on m'ôte promptement la vie, c'est l'unique grâce que je demande à Votre Majesté.

— Madame, lui dit le roi, je révoque l'arrêt de votre trépas; je suis trop équitable pour ne vous point pardonner votre infidélité; ce que vous venez de me raconter me la fait regarder d'un autre œil; je cesse de me plaindre de vous, et je vous rends même libre; vivez pour Hassan, et que l'heureux Hassan vive pour vous! Je donne aussi la vie et la liberté à Schapour et à votre confidente; allez, parfaits amants, allez passer ensemble le reste de vos jours, et que rien ne puisse jamais arrêter le cours de vos plaisirs! Pour toi, traître, conti-

nua-t-il en se tournant vers le faquir, tu seras puni de ta trahison : cœur bas et envieux, tu n'as pu souffrir le bonheur de ton ami, et tu es venu toi-même le livrer à ma vengeance. Ah! misérable, c'est toi qui serviras de victime à ma jalousie! A ces mots, il ordonna au grand-vizir d'emmener le faquir, et de le mettre entre les mains des bourreaux.

Pendant qu'on allait faire mourir ce scélérat, nous nous jetâmes, Zélica et moi, aux pieds du roi de Candahar; nous les mouillâmes de nos larmes dans les transports de reconnaissance et de joie qui nous animaient; et enfin, nous l'assurâmes que, sensibles à sa bonté généreuse, nous en conserverions un éternel souvenir; nous sortîmes ensuite de son appartement avec Schapour et Calé-Cairi, nous prîmes le chemin de la maison où j'avais été arrêté, mais nous la trouvâmes rasée; le roi avait ordonné qu'on la démolît, et les soldats qu'il avait chargés de cet ordre l'avaient si promptement exécuté, que tous les matériaux avaient déjà été enlevés et transportés ailleurs; il n'y restait pas seulement une pierre; le peuple s'en était aussi mêlé : ainsi tous les meubles avaient été pillés.

Quoique charmés de nous voir ensemble la princesse et moi, quoique fort amoureux l'un de l'autre, nous ne laissâmes pas d'être un peu étourdis de ce spectacle. Cette maison, à la vérité, était un hôtel meublé qu'on avait loué, et dont par conséquent les meubles ne nous appartenaient pas; mais Zélica y avait fait porter par Schapour une infinité de choses précieuses qui n'avaient pas été respectées dans le pillage; nous avions peu d'argent, nous commençâmes à consulter l'eunuque et Calé-Cairi sur le parti que nous avions à prendre; et après une longue délibération, nous fûmes d'avis d'aller loger dans un caravansérail.

Nous étions prêts à nous y rendre, lorsqu'un officier du roi nous aborda : — Je viens, nous dit-il, de la part de Firouzscha, mon maître, vous offrir un logement; le grand-vizir vous prête une maison qu'il a aux portes de la ville, et qui est beaucoup plus belle que celle qu'on vient de raser; vous y serez logés fort commodément; je vais, s'il vous plaît, vous y conduire; prenez la peine de me suivre. Nous y allâmes avec lui; nous vîmes une maison de grande apparence et par-

faitement bien bâtie; le dedans répondait au dehors; tout y était magnifique et de bon goût : nous y trouvâmes plus de vingt esclaves qui nous dirent que leur maître venait de leur envoyer ordre de nous fournir abondamment toutes les choses dont nous aurions besoin, et de nous servir comme lui-même pendant tout le temps que nous voudrions rester chez lui.

Deux jours après, nous reçûmes une visite du grand-vizir, qui nous apporta de la part du roi une prodigieuse quantité de présents. Il y avait plusieurs paquets d'étoffes de soie et de toiles des Indes, avec vingt bourses, chacune de mille sequins d'or. Comme nous nous sentions gênés dans une maison empruntée, et que les présents du roi nous mettaient en état de nous établir ailleurs, nous nous joignîmes bientôt à une grosse caravane de marchands de Candahar, et nous nous rendîmes heureusement avec eux à Bagdad.

Nous allâmes loger dans ma maison, où nous passâmes les premiers jours de notre arrivée à nous reposer et à nous remettre de la fatigue d'un si long voyage. Après cela je parus dans la ville et cherchai mes amis. Ils furent assez étonnés de me revoir. — Est-il possible, me dirent-ils, que vous soyez encore vivant? Vos associés, qui sont revenus, nous ont assuré que vous étiez mort. D'abord que j'appris que mes joailliers étaient à Bagdad, je courus chez le grand-vizir, je me jetai à ses pieds et lui contai leur perfidie. Il les envoya sur-le-champ arrêter l'un et l'autre; il m'ordonna de les interroger tous deux en sa présence. — N'est-il pas vrai, leur dis-je, que je me réveillai lorsque vous me prîtes entre vos bras, que je vous demandai ce que vous vouliez me faire, et que, sans me répondre, vous me précipitâtes dans la mer par un sabord du vaisseau? Ils répondirent que j'avais apparemment rêvé cela, et qu'il fallait que moi-même en dormant je me fusse jeté dans le golfe.

— Eh pourquoi, leur dit alors le vizir, n'avez-vous pas fait semblant de le connaître à Ormus? Ils repartirent qu'ils ne m'avaient point vu à Ormus. — Eh que direz-vous donc, traîtres, répliqua-t-il en les regardant d'un air menaçant, quand je vous ferai voir un certificat du cadi d'Ormus, qui prouve le contraire? A ces paroles, que le vizir dit pour les éprouver, mes associés pâlirent et se trou-

blèrent. — Vous changez de visage! leur dit-il : eh bien! avouez vous-même votre crime; épargnez-vous les supplices qu'on vous apprête pour vous arracher cet aveu.

Alors ils confessèrent tout, et sur cette confession il les fit emprisonner, en attendant que le calife, qu'il voulait, disait-il, informer de cette affaire, ordonnât de quel genre de mort il souhaitait qu'ils mourussent; mais ils trouvèrent moyen de tromper la vigilance de leurs gardes, ou d'en corrompre la fidélité. Ils s'échappèrent de leur prison, et se cachèrent si bien dans Bagdad, qu'on ne les put découvrir, quelque recherche qu'en fît le grand-vizir. Cependant tous leurs biens furent confisqués et demeurèrent au calife, à la réserve d'une petite partie qu'on me donna pour me dédommager de ce qu'on m'avait volé.

Je ne songeai plus après cela qu'à mener une vie tranquille avec ma princesse ; nous passions nos jours dans une parfaite union, et je ne faisais point de vœux au ciel que pour le prier de me laisser le reste de ma vie dans l'heureuse situation où je me trouvais. Inutiles souhaits! Les hommes peuvent-ils longtemps jouir d'un sort agréable? Les chagrins, les malheurs ne troublent-ils pas sans cesse leur repos? Un soir, je revenais de me divertir avec mes amis, je frappais à ma porte; j'avais beau frapper rudement, personne ne venait ouvrir. J'en fus surpris, et j'en conçus, sans savoir pourquoi, un triste présage. Je redouble mes coups, aucune esclave ne vient : mon étonnement augmente. Que faut-il que je pense de ceci? disais-je en moi-même. Est-ce quelque nouvelle infortune que j'éprouve? Au bruit que je faisais, plusieurs voisins sortirent de leurs maisons; et aussi étonnés que moi de ce que mes domestiques ne répondaient point, ils m'aidèrent à enfoncer la porte : nous entrons, nous trouvons, dans la cour et dans la première salle, mes esclaves égorgés.





XX JOUR

Nous passons dans l'appartement de Zélica. O spectacle effroyable ! je vois Schapour et Calé-Cairi tous deux sans vie et noyés dans leur sang : j'appelle ma princesse, elle ne répond point à ma voix ; je parcours toute ma maison, et n'y rencontrant point celle que je cherche, je sens chanceler mon corps, je tombe sans sentiment entre les bras de mes voisins. Heureux, si l'ange de la mort m'eût enlevé dans ce moment ! mais non, le ciel voulait que je vécusse pour voir toute l'horreur de ma destinée.

Lorsque mes voisins m'eurent rappelé à la vie par leur cruel secours, je leur demandai comment il était possible qu'on eût fait un si grand carnage dans ma maison sans qu'ils eussent ouï le moindre bruit. Ils me dirent qu'ils n'en étaient pas moins surpris que moi. Je courus aussitôt chez le cadi, qui mit son nayb (lieutenant) en campagne avec tous ses asas (archers) ; mais leurs perquisitions furent inutiles, et chacun pensa ce qu'il voulut de ce tragique événement.

Pour moi je jugeai, comme beaucoup d'autres, que mes associés pouvaient en être les auteurs ; et j'en conçus tant de chagrin, que

je lui ai dit de me suivre, et je l'ai amené au palais. Il est dans votre appartement, voulez-vous que je l'introduise dans votre cabinet? — Faites-le entrer, dit le roi ; il faut que je lui parle ici.

Aussitôt Seyf-Elmulouk sortit du cabinet de Bedreddin et y rentra dans le moment, suivi d'un jeune homme de très-bonne mine qu'il présenta au roi. Le tisserand se prosterna devant le monarque, qui lui dit : — Levez-vous, Malek, et m'avouez franchement si vous êtes aussi content que vous semblez l'être ; on dit que vous ne faites que rire et chanter tous les jours en exerçant votre métier ; vous passez pour le plus heureux de mes sujets, et l'on a lieu de penser que vous l'êtes en effet : apprenez-moi si l'on juge mal de vous et si vous êtes satisfait de votre condition ; c'est une chose qu'il m'importe de savoir, et j'exige de vous surtout que vous parliez sans déguisement.

— Grand roi, répondit le tisserand après s'être relevé, puissent les jours de Votre Majesté durer autant que le monde, et être tissus de mille plaisirs qui ne soient mêlés d'aucune disgrâce ! Dispensez votre esclave de satisfaire vos désirs curieux. S'il est défendu de mentir devant les rois, il faut avouer aussi qu'il y a des vérités qu'on n'ose révéler ; je puis vous dire seulement qu'on a de moi une fausse opinion : malgré mes ris et mes chants, je suis peut-être le plus malheureux des hommes ; contentez-vous de cet aveu, sire, et ne m'obligez point à vous faire un détail de mes infortunes. — Eh pourquoi, reprit Bedreddin, craignez-vous de me raconter vos aventures? est-ce qu'elles ne vous font point d'honneur? — Elles en feraient au plus grand prince, repartit le tisserand ; mais j'ai résolu de les tenir secrètes. — Malek, dit le roi, vous irritez ma curiosité, et je vous ordonne de la contenter. Le tisserand n'osa répliquer à ces paroles, et commença de cette sorte l'histoire de sa vie.





XXII JOUR

HISTOIRE DE MALEK

ET DE LA PRINCESSE SCHIRINE

Je suis fils unique d'un marchand de Surate; peu de temps après la mort de mon père, je dissipai la meilleure partie des grands biens qu'il m'avait laissés. J'achevais d'en consumer le reste en débauches avec mes amis, lorsqu'un étranger, qui passait par Surate pour aller, disait-il, à l'île de Serendib, se trouva par hasard un jour à ma table. La conversation roula sur les voyages; les uns vantaient leur utilité, leurs agréments, et les autres en représentaient les périls; quelques personnes de la compagnie, qui avaient voyagé, nous firent des relations de leurs voyages; les choses curieuses qu'ils disaient avoir vues m'excitaient en secret à voyager, et les dangers qu'ils disaient avoir courus m'empêchaient d'en prendre la résolution.

Après que je les eus tous écoutés, je leur dis : — On ne peut entendre parler du plaisir qu'on prend à parcourir le monde sans se sentir un extrême désir de voyager; mais les périls où s'expose un voyageur m'ôtent le goût des pays étrangers. Si l'on pouvait, ajoutai-je en souriant, aller d'un bout de la terre à l'autre sans faire de mauvaises rencontres en chemin, je sortirais dès demain de Surate. A ces paroles, qui firent rire toute la compagnie, l'étranger me dit : — Seigneur Malek, si vous avez envie de voyager et que le seul danger de rencontrer des voleurs vous empêche de vous y déterminer, je vous enseignerai, quand vous voudrez, une manière d'aller impunément de royaume en royaume. Je crus qu'il plaisantait; mais après le repas, il me prit en particulier et me dit que le lendemain matin il se rendrait chez moi et me ferait voir quelque chose d'assez singulier.

Il n'y manqua pas; il revint me trouver et me dit : — Je veux vous tenir parole; mais vous ne verrez que dans quelques jours l'effet de ma promesse; car ce que j'ai à vous montrer est un ouvrage qui ne saurait être fait aujourd'hui; envoyez chercher un menuisier par un de vos esclaves, et qu'ils reviennent tous deux chargés de planches. Cela fut exécuté sur-le-champ.

Quand le menuisier et l'esclave furent arrivés, l'étranger dit au premier de faire un coffre en forme d'oiseau, long de six pieds et large de quatre, de laisser le dessus ouvert de manière à y placer un homme assis; l'ouvrier mit aussitôt la main à l'œuvre. L'étranger de son côté ne demeura pas oisif; il fit ou apporta plusieurs pièces de la machine, comme des espèces d'ailes, des roues et des ressorts; ils travaillèrent l'un et l'autre plusieurs journées, après quoi le menuisier fut renvoyé. L'étranger passa un jour à placer les ressorts et à perfectionner l'ouvrage.

Enfin le sixième jour le coffre se trouvant achevé, on le couvrit d'un tapis de Perse et on le porta dans la campagne, où je me rendis avec l'étranger, qui me dit : — Renvoyez vos esclaves et demeurons ici seuls; je ne suis pas bien aise d'avoir d'autres personnes que vous pour témoin de ce que je vais faire. J'ordonnai à mes esclaves de retourner au logis, et je restai seul avec l'étranger. J'étais fort en peine

de savoir ce qu'il ferait de cette machine lorsqu'il arracha le tapis et qu'il entra dedans; en même temps le coffre s'éleva de terre et fendit les airs avec une vitesse incroyable; dans quelques instants il fut fort loin de moi, et un moment après il revint descendre à mes pieds.



XXIII JOUR

Je ne puis exprimer à quel point je fus surpris de ce prodige. — Vous voyez, me dit l'étranger en sortant de la machine, une voiture assez douce, et vous devez être persuadé qu'en voyageant de cette manière on ne craint pas d'être volé sur la route : voilà ce moyen que je voulais vous donner pour faire des voyages sûrement; je vous fais présent de ce coffre, vous vous en servirez s'il vous prend envie quelque jour de parcourir les pays étrangers. Ne vous imaginez pas, poursuivit-il, qu'il y ait de l'enchantement dans ce que vous venez de voir; ce n'est point par des paroles cabalistiques, ni par la vertu d'un talisman que ce coffre s'élève en l'air : son mouvement est produit par l'art ingénieux qui enseigne les forces mouvantes; je suis consommé dans les mécaniques, et je sais faire encore d'autres machines aussi surprenantes que celle-ci.

Je remerciai l'étranger d'un présent si rare, et je lui donnai par reconnaissance une bourse pleine de sequins. — Apprenez-moi, lui dis-je ensuite, comment il faut faire pour mettre ce coffre en mouvement? — C'est une chose que vous saurez bientôt, me répondit-il. A ces paroles, il me fit entrer dans la machine avec lui, puis il toucha un ressort, et aussitôt nous fûmes élevés en l'air; alors me montrant de quelle manière il fallait s'y prendre pour se conduire sûrement :

— En tournant cette vis, me dit-il, vous irez à droite, et en tournant celle-là, vous irez à gauche ; en touchant ce ressort, vous monterez; en touchant celui-là, vous descendrez. J'en voulus faire l'essai moi-même; je tournai les vis et touchai les ressorts; effectivement le coffre, obéissant à ma main, allait comme il me plaisait, et j'en précipitais à mon gré ou ralentissais le mouvement. Après avoir fait plusieurs caracoles dans les airs, nous prîmes notre vol vers ma maison et allâmes descendre dans mon jardin, ce que nous fîmes aisément, parce que nous avions ôté le tapis qui couvrait la machine, à laquelle il y avait plusieurs trous, tant pour y avoir de l'air que pour regarder.

Nous fûmes au logis avant mes esclaves, qui ne pouvaient assez s'étonner de nous voir de retour; je fis enfermer le coffre dans mon appartement, où je le gardai avec plus de soin qu'un trésor, et l'étranger s'en alla aussi content de moi que je l'étais de lui. Je continuai à me divertir avec mes amis jusqu'à ce que j'eusse achevé de manger mon patrimoine; je commençai même à emprunter, de sorte qu'insensiblement je me trouvai chargé de dettes. D'abord qu'on sut dans Surate que j'étais ruiné, je perdis mon crédit; personne ne voulut plus me prêter, et mes créanciers, fort impatients de ravoir leur argent, me sommèrent de le leur rendre. Me voyant sans ressource, et par conséquent près d'essuyer des chagrins et des affronts, j'eus recours à mon coffre ; je le traînai, une nuit, de mon appartement dans ma cour ; je m'y enfermai avec quelques provisions et le peu d'argent qui me restait. Je touchai le ressort qui faisait monter la machine; puis tournant une des vis, je m'éloignai de Surate et de mes créanciers sans craindre qu'ils missent des asas (archers) à mes trousses.

Je fis aller le coffre pendant la nuit le plus vite qu'il me fut possible, et je croyais surpasser la vitesse des vents. A la pointe du jour, je regardai par un trou pour observer les lieux où j'étais. Je n'aperçus que des montagnes, que des précipices, qu'une campagne aride, qu'un affreux désert. Partout où je portai ma vue, je ne découvris aucune apparence d'habitation. Je continuai de parcourir les airs toute la journée et la nuit suivante. Le lendemain je me trouvai au-dessus d'un bois fort épais auprès duquel il y avait une assez belle ville située dans une plaine d'une très-grande étendue.

Je m'arrêtai pour considérer la ville aussi bien qu'un palais magnifique qui s'offrit à mes yeux à l'extrémité de la plaine; je souhaitais passionnément de savoir où j'étais, et je songeais déjà de quelle manière je pourrais satisfaire ma curiosité, lorsque je vis dans la campagne un paysan qui labourait la terre. Je descendis dans le bois, j'y laissai mon coffre, et m'avançai vers le laboureur, à qui je demandai comment s'appelait cette ville. — Jeune homme, me répondit-il, on voit bien que vous êtes étranger puisque vous ne savez pas que cette ville se nomme Gazna. L'équitable et vaillant roi Bahaman y fait son séjour. — Et qui demeure, lui dis-je, dans ce palais que nous voyons au bout de la plaine? — Le roi de Gazna, repartit-il, l'a fait bâtir pour y tenir enfermée la princesse Schirine sa fille, qui est menacée par son horoscope d'être trompée par un homme. Bahaman, pour rendre cette prédiction vaine, a fait élever ce palais qui est de marbre et que de profonds fossés d'eau entourent. La porte en est d'acier de la Chine, et outre que le roi en a la clef, il y a une nombreuse garde qui veille jour et nuit pour en défendre l'entrée à tous les hommes. Le roi va voir une fois la semaine la princesse sa fille; ensuite il s'en retourne à Gazna. Schirine n'a pour toute compagnie, dans ce palais, qu'une gouvernante et quelques filles esclaves.

Je remerciai le paysan de m'avoir instruit de toutes ces choses, et je tournai mes pas vers la ville. Comme j'étais près d'y arriver, j'entendis un grand bruit, et bientôt je vis paraître plusieurs cavaliers magnifiquement vêtus et tous montés sur de fort beaux chevaux qui étaient richement caparaçonnés. J'aperçus, au milieu de cette superbe cavalcade, un grand homme qui avait sur la tête une couronne d'or et dont les habits étaient parsemés de diamants; je jugeai que c'était le roi de Gazna qui allait voir la princesse sa fille, et j'appris en effet dans la ville que je ne m'étais pas trompé dans ma conjecture.

Après avoir fait le tour de la ville, et satisfait un peu ma curiosité, je me ressouvins de mon coffre; et quoique je l'eusse laissé dans un endroit qui devait me rassurer, je devins inquiet. Je sortis de Gazna, et je n'eus point l'esprit en repos que je ne fusse arrivé où il était. Alors je repris ma tranquillité, je mangeai avec beaucoup d'appétit ce qui me restait de provisions; et comme la nuit vint aussitôt, je

résolus de la passer dans ce bois. J'avais lieu d'espérer qu'un profond sommeil ne tarderait pas à se rendre maître de mes sens, car mes dettes, aussi bien que la mauvaise situation où je me trouvais, me causaient peu d'inquiétude; cependant je ne pus m'endormir; ce que le paysan m'avait conté de la princesse Schirine se présentait sans cesse à ma pensée. — Est-il possible, disais-je, que Bahaman soit effrayé d'une prédiction frivole? Était-il nécessaire de faire bâtir un palais pour enfermer sa fille? n'aurait-elle pas été assez en sûreté dans le sien? D'un autre côté, si les astrologues percent en effet l'obscur avenir, s'ils lisent dans les astres les événements futurs, il est inutile de vouloir éluder leurs prédictions; il faut nécessairement qu'elles s'accomplissent. Toutes les précautions que peut prendre la prudence humaine ne sauraient détourner de dessus nos têtes un malheur tracé dans les étoiles. Puisque la princesse de Gazna doit avoir de la faiblesse pour un homme, c'est en vain qu'on prétend l'en garantir.

A force de m'occuper de Schirine, que je me peignais plus belle que toutes les dames que j'avais vues, quoique j'en eusse vu à Surate et à Goa un assez grand nombre qui pouvaient passer pour de très-belles femmes, et qui n'avaient pas peu contribué à me ruiner, il me prit envie de tenter la fortune. Il faut, dis-je en moi-même, que je me transporte sur le toit du palais de la princesse et que je tâche de m'introduire dans sa chambre; j'aurai peut-être le bonheur de lui plaire. Peut-être suis-je le mortel dont les astrologues ont vu l'heureuse audace écrite dans le ciel.

J'étais jeune, par conséquent étourdi; je ne manquais pas de courage. Je formai cette téméraire résolution et je l'exécutai sur-le-champ. Je m'élevai en l'air et conduisis mon coffre du côté du palais; l'obscurité de la nuit était telle que je la pouvais désirer. Je passai sans être aperçu par-dessus la tête des soldats, qui, dispersés autour des fossés, faisaient une garde exacte.





XXIV JOUR

Je descendis sur le toit auprès d'un endroit où je vis de la lumière; je sortis de mon coffre, et me glissai par une fenêtre ouverte pour recevoir la fraîcheur de la nuit, dans un appartement orné de riches meubles, où, sur un sofa de brocart, reposait la princesse Schirine, qui me parut d'une beauté éblouissante; je la trouvai au-dessus de l'avantageuse idée que je m'en étais formée. Je m'approchai d'elle pour la contempler; mais je ne pus, sans transport, envisager tant de charmes; je me mis à genoux devant elle et lui baisai une de ses belles mains. Elle se réveilla dans le moment, et apercevant un homme dans une attitude à l'alarmer, elle fit un cri qui attira bientôt auprès d'elle sa gouvernante, qui dormait dans une chambre prochaine. — Mahpeïker, lui dit la princesse, venez à mon secours. Voici un homme : comment a-t-il pu s'introduire dans mon appartement? ou plutôt n'êtes-vous pas complice de son crime? — Qui,

moi? repartit la gouvernante; ah! ce sôupçon m'outrage; je ne suis pas moins étonnée que vous de voir ce jeune téméraire : d'ailleurs, quand j'aurais voulu favoriser son audace, comment aurais-je pu tromper la garde vigilante qui est autour de ce château? Vous savez de plus qu'il y a vingt portes d'acier à ouvrir avant que d'arriver ici; que le sceau royal est sur chaque serrure et que le roi votre père en a les clefs. Je ne comprends pas de quelle manière ce jeune homme a pu surmonter toutes ces difficultés.

Pendant que la gouvernante parlait de la sorte, je rêvais à ce que je leur dirais, et il me vint dans l'esprit de leur persuader que j'étais le prophète Mahomet. — Belle princesse, dis-je à Schirine, ne soyez point surprise, non plus que Mahpeïker, si vous me voyez paraître ici. Je ne suis point un de ces amants qui prodiguent l'or et emploient toutes sortes d'artifices pour parvenir au comble de leurs vœux; je n'ai point de désir dont votre vertu doive s'alarmer : loin de moi toute pensée criminelle. Je suis le prophète Mahomet; je n'ai pu sans pitié vous voir condamnée à passer vos beaux jours dans une prison, et je viens vous donner ma foi pour vous mettre à couvert de la prédiction dont Bahaman votre père est épouvanté. Ayez désormais, comme lui, l'esprit en repos sur votre destinée, qui ne saurait être que pleine de gloire et de bonheur, puisque vous serez l'épouse de Mahomet. D'abord que la nouvelle de votre mariage se sera répandue dans le monde, tous les rois craindront le beau-père du grand prophète et toutes les princesses envieront votre sort.

Schirine et la gouvernante se regardèrent à ce discours, comme pour se consulter sur ce qu'elles en devaient penser; j'avais lieu de craindre, je l'avoue, qu'il ne trouvât peu de créance dans leur esprit; mais les femmes donnent volontiers dans le merveilleux. Mahpeïker et sa maîtresse ajoutèrent foi à ma fable. Elles me crurent Mahomet et j'abusai de leur crédulité. Après avoir passé la meilleure partie de la nuit avec la princesse de Gazna, je sortis de son appartement avant le jour, non sans lui promettre de revenir le lendemain. Je regagnai au plus vite ma machine, je me mis dedans et m'élevai fort haut pour n'être point aperçu des soldats. J'allai descendre dans le bois; j'y laissai le coffre et pris le chemin de la ville, où j'achetai

des provisions pour huit jours, des habits magnifiques, un turban de toile des Indes à raies d'or, avec une riche ceinture; je n'oubliai pas les essences et les meilleurs parfums. J'employai tout mon argent à ces emplettes, sans m'embarrasser de l'avenir; il me semblait que je ne devais plus manquer de rien, après une si agréable aventure.

Je demeurai toute la journée dans le bois, où je m'occupai à me parer et à me parfumer. Dès que la nuit fut venue, j'entrai dans le coffre et me rendis sur le toit du palais de Schirine. Je m'introduisis dans son appartement comme la nuit précédente. Cette princesse me témoigna qu'elle m'attendait avec beaucoup d'impatience. — O grand prophète! me dit-elle, je commençais à m'inquiéter et je craignais que vous n'eussiez déjà oublié votre épouse. — Ah! ma chère princesse, lui répondis-je, pouviez-vous écouter cette crainte; puisque vous avez reçu ma foi, ne devez-vous pas être persuadée que je vous aimerai toujours? — Mais apprenez-moi, reprit-elle, pourquoi vous avez l'air si jeune? Je m'imaginais que le prophète Mahomet était un vénérable vieillard. — Vous ne vous trompiez pas, lui repartis-je, c'est l'idée qu'on doit avoir de moi, et si je paraissais devant vous tel que j'apparais quelquefois aux fidèles à qui je veux bien faire cet honneur, vous me verriez une longue barbe blanche avec une tête des plus chauves; mais il m'a semblé que vous aimeriez mieux une figure moins surannée. C'est pourquoi j'ai emprunté la forme d'un jeune homme. La gouvernante, se mêlant alors à notre entretien, me dit que j'avais fort bien fait et que quand on voulait faire le personnage d'un mari, on ne pouvait être trop agréable.

Je sortis encore du château sur la fin de la nuit, de peur qu'on ne découvrît que j'étais un faux prophète; j'y retournai le lendemain, et je me conduisis toujours si adroitement, que Schirine et Mahpeiker ne soupçonnèrent pas seulement qu'il pût y avoir là dedans de la tromperie. Il est vrai que la princesse prit insensiblement tant de goût pour moi, que cela ne contribua pas peu à lui faire croire tout ce que je lui disais; car quand on est prévenu en faveur de quelqu'un, on ne soupçonne point sa sincérité.





XXV JOUR

Au bout de quelques jours, le roi de Gazna, suivi de ses officiers, se rendit au palais de la princesse sa fille; et, trouvant les portes bien fermées et son cachet sur les serrures, il dit à ses vizirs qui l'accompagnaient : — Tout va le mieux du monde. Pendant que les portes de ce palais seront dans cet état, je crains peu le malheur dont ma fille est menacée. Il monta seul à l'appartement de Schirine, qui ne put s'empêcher de se trahir à sa vue. Il s'en aperçut et en voulut savoir la cause. Sa curiosité augmenta le trouble de la princesse, qui, se voyant enfin obligée de le satisfaire, lui conta tout ce qui s'était passé.

Votre Majesté, sire, peut s'imaginer quelle fut la surprise du roi Bahaman, lorsqu'il apprit qu'il était, sans le savoir, beau-père de Mahomet. — Ah! quelle absurdité! s'écria-t-il. Ah! ma fille, que vous êtes crédule! O ciel! je vois bien présentement qu'il est inutile de vouloir éviter les malheurs que tu nous réserves; l'horoscope de Schirine est rempli, un traître l'a séduite! En disant cela, il sortit

avec beaucoup d'agitation de l'appartement de la princesse, et visita le palais du haut jusqu'en bas. Mais il eut beau chercher partout, il ne découvrit aucune trace du suborneur; son étonnement en redoubla. — Par où, disait-il, l'audacieux a-t-il pu entrer dans ce château? C'est ce que je ne puis concevoir.

Alors il appela ses vizirs et ses confidents : ils accoururent à sa voix, et le voyant fort ému ils en furent effrayés. — Qu'y a-t-il, sire? lui dit son premier ministre, vous paraissez inquiet, agité. Quel malheur nous annonce le trouble qui paraît dans vos yeux? Le roi leur conta tout ce qu'il avait appris, et leur demanda ce qu'ils pensaient de cette aventure. Le grand-vizir parla le premier : il dit que ce prétendu mariage pouvait être vrai, bien qu'il eût tout l'air d'une fable; qu'il y avait dans le monde de puissantes maisons qui ne faisaient nulle difficulté d'attribuer leur origine à de pareils événements, et que, pour lui, il regardait comme une chose très-possible le commerce que la princesse disait avoir avec Mahomet.

Les autres vizirs, par complaisance peut-être pour celui qui venait de parler, furent tous de son sentiment; mais un courtisan s'élevant contre cette opinion, la combattit dans ces termes : — Je suis surpris de voir des gens sensés donner créance à un rapport si peu digne de foi. Des personnes sages peuvent-elles penser que notre grand prophète soit capable de venir chercher des femmes sur la terre, lui qui dans le séjour céleste est environné des plus belles houris? Cela choque le sens commun, et si le roi veut m'en croire, au lieu de se prêter à un conte ridicule, il approfondira cette affaire; je suis persuadé qu'il découvrira bientôt le fourbe qui, sous un nom sacré, a eu l'audace de séduire la princesse.

Quoique Bahaman fût naturellement assez crédule, qu'il tînt son premier ministre pour un homme de grand jugement, et qu'il vît même que tous ses vizirs croyaient Schirine effectivement mariée avec Mahomet, il ne laissa pas d'être pour la négative. Il résolut de s'éclaircir de la vérité; mais voulant faire les choses prudemment et tâcher de parler lui-même sans témoins au prétendu prophète, il renvoya ses vizirs et ses courtisans à Gazna. — Retirez-vous, leur dit-il, je veux demeurer seul cette nuit dans ce château avec ma fille. Allez

et revenez demain me joindre ici. Ils obéirent tous à l'ordre du roi. Ils regagnèrent la ville, et Bahaman se mit à faire de nouvelles questions à la princesse en attendant la nuit; il lui demanda si j'avais mangé avec elle. — Non, seigneur, lui dit sa fille, je lui ai vainement présenté des viandes et des liqueurs, il n'en a pas voulu, et je ne lui ai vu prendre aucune nourriture depuis qu'il vient ici. — Racontez-moi encore cette aventure, répliqua-t-il, et ne m'en celez aucune particularité. Schirine lui en fit un nouveau détail, et le roi, attentif à son récit, en pesait toutes les circonstances.



XXVI JOUR

Cependant la nuit arriva. Bahaman s'assit sur un sofa et fit allumer des bougies qu'on mit devant lui sur une table de marbre. Il tira son sabre pour s'en servir s'il était nécessaire, et laver dans mon sang l'affront fait à son honneur. Il m'attendait à tous moments, et dans l'attente où il était de me voir paraître tout à coup, je ne crois pas qu'il fût sans agitation.

Cette nuit-là, par hasard, l'air était fort enflammé. Un long éclair

frappa les yeux du roi et le fit tressaillir; il s'approcha de la fenêtre par où Schirine lui avait dit que je devais entrer, et apercevant l'air tout en feu, son imagination se troubla, quoiqu'il ne se passât rien qui ne fût fort naturel, elle lui fit voir dans les nuages des figures fantastiques que dominait celle d'un vieillard vénérable, tel qu'on nous dépeint le prophète. Il ne regarda point ces météores comme des effets de quelques exhalaisons qui s'enflammaient dans l'air, il aima mieux croire que ces feux ardents annonçaient à la terre la descente de Mahomet, et que le ciel n'était si lumineux que parce qu'il ouvrait ses portes pour laisser sortir le prophète.

Dans la disposition où était l'esprit du roi, je pouvais me présenter impunément devant ce prince. Aussi, loin de se montrer furieux lorsque je parus à la fenêtre, il fut saisi de respect et de crainte, il laissa tomber son sabre, et se prosternant à mes pieds, il les baisa et me dit : — O grand prophète! qui suis-je, et qu'ai-je fait pour mériter l'honneur d'être votre beau-père? Je jugeai par ces paroles de ce qui s'était passé entre le roi et la princesse, et je connus que le bon Bahaman n'était pas plus difficile à tromper que sa fille. Je fus ravi d'apprendre que je n'avais pas affaire à un de ces esprits forts qui auraient fait subir au prophète un examen embarrassant; et profitant de sa faiblesse : — O roi! lui dis-je en le relevant, vous êtes, de tous les princes musulmans, le plus attaché à ma secte et par conséquent celui qui me doit être le plus agréable. Il était écrit sur la table fatale que votre fille serait séduite par un homme, ce que vos astrologues ont fort bien découvert par les lumières de l'astrologie; mais j'ai prié le Très-Haut de vous épargner ce déplaisir mortel et d'ôter ce malheur de la prédestination des humains. Ce qu'il a bien voulu faire pour l'amour de moi, à condition que Schirine deviendrait une de mes femmes; à quoi j'ai consenti pour vous récompenser des bonnes actions que vous faites tous les jours.

Le roi Bahaman n'était point en état de se détromper. Ce faible prince crut tout ce que je lui dis; charmé de faire alliance avec le grand prophète, il se jeta une seconde fois à mes pieds pour me témoigner la reconnaissance qu'il éprouvait de mes bontés. Je le relevai encore, je l'embrassai et l'assurai de ma protection. Il ne pouvait

trouver des termes assez forts à son gré pour m'en remercier. Après cela, croyant qu'il était de la bienséance de me laisser avec sa fille, il se retira dans une autre chambre.

Je demeurai avec Schirine pendant quelques heures; mais quelque plaisir que je prisse à son entretien, j'étais attentif au temps qui s'écoulait : je craignais que le jour ne me surprît et qu'on n'aperçût mon coffre sur le toit; c'est pourquoi je sortis sur la fin de la nuit et regagnai le bois.

Le lendemain matin les vizirs et les courtisans se rendirent au palais de la princesse. Ils demandèrent au roi s'il était éclairci de ce qu'il voulait savoir : — Oui, leur dit-il, je sais à quoi m'en tenir : j'ai vu le grand prophète lui-même et je lui ai parlé. Il est l'époux de ma fille, rien n'est plus véritable. A ce discours, les vizirs et les courtisans se tournèrent vers celui qui s'était révolté contre la possibilité de ce mariage, et lui reprochèrent son incrédulité; mais ils le trouvèrent ferme dans son opinion; il la soutint avec opiniâtreté, quelque chose que le roi pût dire pour lui persuader que Mahomet avait épousé Schirine. Peu s'en fallut que Bahaman ne se mît en colère contre cet incrédule, qui devint la fable du conseil.

Un nouvel incident qui survint le même jour acheva d'affermir les vizirs dans leur opinion. Comme ils s'en retournaient à la ville avec leur maître, un orage les surprit dans la plaine. Leurs yeux furent frappés de mille éclairs, et le tonnerre se fit entendre d'une manière si terrible, qu'il semblait que ce jour-là dût être le dernier du monde. Il arriva par hasard que le cheval du courtisan incrédule prit l'épouvante; il se cabra et jeta par terre son maître, qui se cassa une jambe. Cet incident fut regardé comme un effet de la colère céleste. — O misérable! s'écria le roi en voyant tomber le courtisan, voilà le fruit de ton opiniâtreté! Tu n'as pas voulu me croire, et le prophète t'en punit.





XXVII JOUR

On porta le blessé chez lui, et Bahaman ne fut pas plutôt rendu dans son palais, qu'il fit publier à Gazna qu'il voulait que tous les habitants célébrassent par des festins le mariage de Schirine avec Mahomet. J'allai ce jour-là me promener dans la ville, j'appris cette nouvelle aussi bien que l'aventure du courtisan tombé de cheval. Il n'est pas concevable jusqu'à quel point ce peuple était crédule et superstitieux. On fit des réjouissances publiques, et l'on entendait partout crier : — Vive Bahaman, le beau-père du prophète !

D'abord que la nuit fut venue, je regagnai le bois et je fus bientôt chez la princesse. — Belle Schirine, lui dis-je en entrant dans son appartement, vous ne savez pas ce qui s'est passé aujourd'hui dans la plaine ? Un courtisan qui doutait que vous eussiez Mahomet pour époux a expié ce doute : j'ai suscité un orage qui a effrayé son cheval, le courtisan est tombé et s'est cassé une jambe ; je n'ai pas jugé à propos de pousser la vengeance plus loin ; mais je jure par mon tombeau, qui est à Médine, que si quelqu'un s'avise de douter encore de votre bonheur, il lui en coûtera la vie ! Après avoir passé quelques heures avec la princesse je me retirai.

Le jour suivant, le roi assembla ses vizirs et ses courtisans. — Allons tous ensemble, leur dit-il, demander pardon à Mahomet pour le malheureux qui a refusé de me croire, et qui a reçu le châtiment de son incrédulité. En même temps ils montèrent à cheval et se rendirent au palais de la princesse. Le roi lui-même ouvrit les portes, qu'il avait fermées et scellées de son sceau le jour précédent. Il monta, suivi de ses vizirs, à l'appartement de sa fille. — Schirine, lui

dit-il, nous venons vous prier d'intercéder auprès du prophète pour un homme qui s'est attiré sa colère. — Je sais bien ce que c'est, seigneur, lui répondit la princesse, Mahomet m'en a parlé. Alors elle leur répéta ce que je lui avais dit la nuit, et leur apprit que j'avais juré d'exterminer tous ceux qui douteraient de son mariage avec le prophète.

Lorsque le bon roi Bahaman entendit ce discours, il se tourna vers ses vizirs et ses courtisans et leur dit : — Quand nous n'aurions point ajouté foi jusqu'ici à tout ce que nous avons vu, pourrions-nous présentement n'être pas persuadés que Mahomet est mon gendre? Vous voyez qu'il a dit lui-même à ma fille qu'il a suscité cet orage pour se venger d'un incrédule. Tous les ministres et les autres demeurèrent convaincus qu'elle était femme du prophète. Ils se prosternèrent devant elle et la supplièrent très-humblement de me fléchir en faveur du courtisan blessé, ce qu'elle leur promit.

Pendant ce temps-là, je mangeai tout ce que j'avais de provisions, et comme il ne me restait plus d'argent, le prophète Mahomet commençait à ne savoir plus où donner de la tête; je m'avisai d'un expédient. — Ma princesse, dis-je une nuit à Schirine, nous avons oublié d'observer une formalité dans notre mariage. Vous ne m'avez point donné de dot, et cette omission me fait de la peine. — Eh bien, cher époux, me répondit-elle, j'en parlerai demain à mon père, qui m'enverra sans doute ici toutes ses richesses. — Non, non, repris-je, il n'est pas besoin de lui en parler, je me soucie peu de trésors, les richesses me sont inutiles; il suffira que vous me donniez quelques-uns de vos bijoux, c'est la seule dot que je vous demande. Schirine me voulut charger de toutes ses pierreries pour rendre la dot plus honnête; mais je me contentai de prendre deux gros diamants que je vendis le jour suivant à un joailler de Gazna. Je me mis par ce moyen en état de continuer à faire le personnage de Mahomet.

Il y avait déjà près d'un mois qu'en passant pour le prophète je menais une vie fort agréable, lorsqu'il arriva dans la ville de Gazna un ambassadeur qui venait de la part d'un roi voisin demander Schirine en mariage. Il eut bientôt audience, et dès qu'il eut exposé le sujet de son ambassade, Bahaman lui dit : — Je suis fâché de ne pouvoir

accorder ma fille au roi votre maître, je l'ai donnée en mariage au prophète Mahomet. L'ambassadeur jugea par cette réponse que le roi de Gazna était devenu fou. Il prit congé de ce prince et retourna vers son maître, qui crut d'abord comme lui qu'il avait perdu l'esprit; ensuite imputant à mépris ce refus, il en fut piqué; il leva des troupes, forma une grosse armée et entra dans le royaume de Gazna.

Ce roi, nommé Cacem, était plus fort que Bahaman, qui d'ailleurs se prépara si lentement à recevoir son ennemi, qu'il ne put l'empêcher de faire de grands progrès. Cacem battit quelques troupes qui voulurent s'opposer à son passage, s'avança en diligence vers la ville de Gazna et trouva l'armée de Bahaman retranchée dans la plaine devant le château de la princesse Schirine. Le dessein de cet amant irrité était de l'attaquer dans ces retranchements; mais comme ses troupes avaient besoin de repos, et qu'il n'arriva que sur le soir dans la plaine, il remit l'attaque au lendemain matin.

Cependant le roi de Gazna, instruit du nombre et de la valeur des soldats de Cacem, commença de trembler. Il assembla son conseil, où le courtisan qui s'était blessé en tombant de cheval parla en ces termes : — Je suis étonné que le roi paraisse avoir quelque inquiétude en cette occasion. Quelles alarmes, je ne dis pas Cacem, mais tous les princes du monde ensemble peuvent-ils causer au beau-père de Mahomet? Votre Majesté, sire, n'a qu'à s'adresser à son gendre. Implorez le secours du grand prophète, il confondra bientôt vos ennemis; il le doit, puisqu'il est cause que Cacem est venu troubler le repos de vos sujets.

Quoique ce discours ne fût tenu que par dérision, il ne laissa pas d'inspirer de la confiance à Bahaman. — Vous avez raison, dit-il au courtisan, c'est au prophète que je dois m'adresser; je vais le prier de repousser mon superbe ennemi, et j'ose espérer qu'il ne rejettera pas ma prière. A ces mots il alla trouver Schirine : — Ma fille, lui dit-il, demain, dès que le jour paraîtra, Cacem doit nous attaquer; je crains qu'il ne force nos retranchements : je viens ici prier Mahomet de nous secourir. Employez tout le crédit que vous avez sur lui pour l'engager à prendre notre défense. Unissons-nous ensemble pour nous le rendre favorable. — Seigneur, répondit la princesse, il ne

sera pas fort difficile d'intéresser le prophète dans notre parti ; il dissipera bientôt toutes les troupes ennemies, et tous les rois du monde apprendront, aux dépens de Cacem, à vous respecter. — Cependant, reprit le roi, la nuit s'avance et le prophète ne paraît point. Nous aurait-il abandonnés ? — Non, mon père, non, repartit Schirine, ne croyez pas qu'il puisse nous manquer au besoin. Il voit, du ciel où il est, l'armée qui nous assiége, et peut-être est-il prêt à y mettre le désordre et l'effroi.

C'était en effet ce que Mahomet avait envie de faire. J'avais, pendant la journée, observé de loin les troupes de Cacem, j'en avais remarqué la disposition et j'avais pris garde surtout au quartier du roi. Je ramassai de gros et de petits cailloux, j'en remplis mon coffre, et au milieu de la nuit je m'élevai en l'air. Je m'avançai vers les tentes de Cacem, je démêlai sans peine celle où reposait le roi : c'était un pavillon fort haut, bien doré, fait en forme de dôme et que soutenaient douze colonnes de bois peint enfoncées dans la terre ; les intervalles des colonnes étaient fermés de branches de diverses sortes d'arbres, entrelacées ; vers le chapiteau, il y avait deux fenêtres, l'une à l'orient et l'autre au midi.



XXVIII JOUR



ous les soldats qui étaient autour de la tente dormaient, ce qui me permit de descendre jusqu'à une des fenêtres sans être aperçu. Je vis le roi couché sur un sofa, la tête appuyée sur un carreau de satin. Je sortis à moitié de mon coffre, et jetant un gros caillou à Cacem, je le frappai au front et le blessai dangereusement. Il fit un cri qui réveilla bientôt ses gardes et ses officiers. On accourt à ce prince, on le trouve couvert de sang et presque sans connaissance. On crie, l'alarme se met au quartier, chacun demande ce que c'est. Le bruit se répand qu'on a blessé le roi, on ne sait de quelle main ce coup est parti. Pendant qu'on en cherche l'auteur, je m'élève jusqu'aux nues et laisse tomber une grêle de pierres sur la tente royale et aux environs. Quelques soldats en sont blessés et s'écrient qu'il pleut des pierres. Cette nouvelle se répand, et pour la confirmer je jette partout des cailloux. Alors la terreur s'empara de l'armée, l'officier comme le soldat crut que le prophète était irrité contre Cacem et qu'il ne déclarait que trop sa colère par ce prodige. Enfin les ennemis de Bahaman prirent l'épouvante et la fuite; ils se sauvèrent même avec tant de précipitation, qu'ils abandonnèrent leurs équipages et leurs tentes en criant : — Nous sommes perdus! Mahomet va nous exterminer tous.

Le roi de Gazna fut assez surpris, à la pointe du jour, lorsqu'au lieu de se voir attaqué, il s'aperçut que son ennemi se retirait. Aussitôt il le poursuivit avec ses meilleurs soldats. Il fit un grand carnage des fuyards et atteignit Cacem, que sa blessure empêchait d'aller fort vite. — Pourquoi, lui dit-il, es-tu venu dans mes États contre tout droit et raison? Quel sujet t'ai-je donné de me faire la guerre? — Bahaman, lui répondit le roi vaincu, je m'imaginais que tu m'avais refusé ta fille par mépris, et j'ai voulu me venger. Je ne pouvais croire que le prophète Mahomet fût ton gendre, mais je n'en doute point présentement, puisque c'est lui qui m'a blessé et qui a dissipé mon armée.

Bahaman cessa de poursuivre les ennemis et revint à Gazna avec Cacem, qui mourut de sa blessure le jour même. On partagea le butin, qui fut si considérable, que les soldats s'en retournèrent chez eux chargés de richesses. On fit des prières dans toutes les mosquées pour remercier le ciel d'avoir confondu les ennemis de l'État ; et lorsque la nuit fut arrivée, le roi se rendit au palais de la princesse. — Ma fille, lui dit-il, je viens rendre au prophète les grâces que je lui dois. Vous avez appris par le courrier que je vous ai envoyé tout ce que Mahomet a fait pour nous ; j'en suis si pénétré, que je meurs d'impatience d'embrasser ses genoux.

Il eut bientôt la satisfaction qu'il souhaitait : j'entrai par la fenêtre ordinaire dans l'appartement de Schirine, où je m'attendais bien qu'il serait. Il se jeta d'abord à mes pieds et baisa la terre en disant : — O grand prophète ! il n'y a pas de termes qui puissent vous exprimer tout ce que je ressens. Lisez vous-même dans mon cœur toute ma reconnaissance. Je relevai Bahaman et le baisai au front. — Prince, lui dis-je, avez-vous pu penser que je vous refuserais mon secours dans l'embarras où vous étiez pour l'amour de moi ? J'ai puni l'orgueilleux Cacem, qui avait dessein de se rendre maître de vos États et d'enlever Schirine pour la mettre parmi les esclaves de son sérail. Ne craignez plus désormais qu'aucun potentat du monde ose vous faire la guerre. Si quelqu'un avait la hardiesse de venir vous attaquer, je ferais tomber sur ses troupes une pluie de feu qui les réduirait en cendres.

Après avoir de nouveau assuré le roi de Gazna que je prenais son royaume sous ma protection, je lui contai comment l'armée ennemie avait été épouvantée en voyant pleuvoir des pierres dans son camp. Bahaman, de son côté, me répéta ce que Cacem lui avait dit ; ensuite il se retira pour laisser en liberté Schirine et moi. Cette princesse, qui n'était pas moins sensible que le roi son père à l'important service que j'avais rendu à l'État, m'en témoigna aussi beaucoup de reconnaissance et me fit mille caresses. Je pensai pour le coup m'oublier : le jour allait paraître lorsque je regagnai mon coffre ; mais je passais si bien alors pour Mahomet dans l'esprit de tout le monde, que les soldats m'auraient vu en l'air, qu'ils n'auraient pas

été désabusés. Peu s'en fallait que je ne me crusse moi-même être le prophète, après avoir mis une armée en déroute.

Deux jours après qu'on eut enterré Cacem, à qui, quoique ennemi, l'on ne laissa pas de faire de superbes funérailles, le roi de Gazna ordonna qu'on fît des réjouissances dans la ville, tant pour la défaite des troupes ennemies que pour célébrer solennellement le mariage de la princesse Schirine avec Mahomet. Je m'imaginai que je devais signaler par quelque prodige une fête qui se faisait en mon honneur. Pour cet effet, j'achetai dans Gazna de la poix blanche avec de la graine de coton et un petit fusil à faire du feu ; je passai la journée dans le bois à préparer un feu d'artifice ; je trempai la graine de coton dans la poix, et, la nuit, pendant que le peuple se réjouissait dans les rues, je me transportai au-dessus de la ville ; je m'élevai le plus haut qu'il me fut possible, afin qu'à la lueur de mon feu d'artifice on ne pût pas bien distinguer ma machine ; alors j'allumai du feu et j'enflammai la poix, qui fit avec la graine un fort bel artifice ; ensuite je me sauvai dans mon bois. Le jour ayant paru peu de temps après, j'allai dans la ville pour avoir le plaisir d'entendre ce qu'on y dirait de moi. Je ne fus pas trompé dans mon attente. Le peuple tint mille discours extravagants sur le tour que je lui avais joué ; les uns disaient que c'était Mahomet qui, pour témoigner que leur fête lui était agréable, avait fait paraître des feux célestes, et les autres assuraient même l'avoir vu au milieu de ces nouveaux météores.





XXIX JOUR

Tous ces discours me divertissaient infiniment. Mais hélas! tandis que je prenais ce plaisir, mon coffre, mon cher coffre, l'instrument de mes prodiges, brûlait dans le bois : apparemment une étincelle dont je ne m'étais point aperçu prit à la machine pendant mon absence, et la consuma. Je la trouvai réduite en cendres à mon retour. Un père qui, en rentrant dans sa maison, aperçoit son fils unique percé de mille coups mortels et noyé dans son sang, ne saurait être saisi d'une plus vive douleur que celle dont je me sentis agité. Le bois retentit de mes cris et de mes regrets; je m'arrachai les cheveux et déchirai mes habits. Je ne sais comment j'épargnai ma vie dans mon désespoir.

Cependant le mal était sans remède, il fallait que je prisse une résolution, et il ne m'en restait qu'une à prendre, c'était d'aller chercher fortune ailleurs. Ainsi le prophète Mahomet, laissant Bahaman et Schi-

rine fort en peine de lui, s'éloigna de la ville de Gazna. Je rencontrai une caravane de marchands égyptiens qui s'en retournaient dans leur patrie; je me mêlai parmi eux et me rendis au grand Kaire, où je me fis tisserand pour subsister. J'y ai demeuré quelques années, ensuite je suis venu à Damas, où j'exerce le même métier. Je parais fort content de ma condition, mais ce sont de fausses apparences. Je ne puis oublier le bonheur dont j'ai autrefois joui. Schirine vient s'offrir sans cesse à mon esprit; je voudrais pour mon repos la bannir de ma mémoire, j'y fais même tous mes efforts, et cet emploi, qui n'est pas moins inutile que pénible, me rend très-malheureux.

Voilà, sire, ajouta Malek, ce que Votre Majesté m'a ordonné de lui dire. Je sais bien que vous n'approuverez point la tromperie que j'ai faite au roi de Gazna et à la princesse Schirine; je me suis même aperçu plus d'une fois que mon récit vous a révolté et que votre vertu a frémi de ma sacrilége audace. Mais songez, de grâce, que vous avez exigé de moi que je fusse sincère, et daignez pardonner l'aveu de mes aventures à la nécessité de vous obéir.

Le roi de Damas renvoya le tisserand après avoir entendu son histoire; et le vizir Atalmulc prenant la parole, dit : — L'amour fait le tourment de la vie de presque tous les hommes; ce qui doit nous étonner, c'est l'indifférence du calife notre maître, pour lequel les femmes ne sont qu'un objet de plaisir sans passion.

— Vous êtes dans une grande erreur, répondit Bedreddin, de croire que je ne suis point amoureux, parce que vous ne me voyez point de maîtresse. Pour vous désabuser, je vous dirai que j'aime comme vous, et que l'amour seul m'empêche aussi d'être heureux. Ce n'est point une princesse qui règne dans mon cœur, c'est une femme d'une condition ordinaire qui m'occupe. Je vais vous conter cette histoire. Je n'avais pas dessein de vous faire une pareille confidence, mais vous m'en donnez une occasion que je ne veux pas laisser passer.





XXX JOUR

HISTOIRE DE LA BELLE AROUYA

Il y a quelques années, continua-t-il, qu'il demeurait à Damas un vieux marchand nommé Banou. Il avait une fort belle maison de campagne près de la ville, deux magasins remplis de toile des Indes et de toutes sortes d'étoffes d'or et de soie, avec une jeune femme qui, pour la beauté, pouvait fort bien entrer en comparaison avec la reine d'Astracan.

Banou était un homme de plaisir. Il aimait la dépense et se piquait de générosité. Il ne se contentait pas de régaler ses amis, il leur prêtait de l'argent; il assistait ceux qui avaient besoin de secours. Enfin, il n'aurait pas été satisfait de lui-même s'il eût passé un jour sans avoir rendu quelque service. Il trouva tant d'occasions d'exercer son humeur bienfaisante, qu'il gâta peu à peu ses affaires. Il s'aperçut bien qu'il s'incommodait, mais il ne put se résoudre à changer de conduite, de sorte que, se dérangeant de plus en plus tous les jours, il fut obligé de vendre sa maison de campagne, et il tomba insensiblement dans la misère.

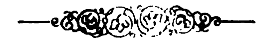
Lorsqu'il vit sa fortune renversée, il eut recours à ses amis; il n'en reçut aucune assistance; ils l'abandonnèrent tous. Il crut que du moins ses débiteurs lui rendraient ce qu'il leur avait prêté; mais les

uns nièrent la dette et les autres se trouvèrent hors d'état de s'acquitter, ce qui causa tant de chagrin à Banou, qu'il en tomba malade.

Pendant sa maladie, il se ressouvint par hasard d'avoir prêté mille sequins d'or à un docteur de sa connaissance. Il appela sa femme et lui dit : — O ma chère Arouya ! il ne faut point encore nous désespérer ; je viens de rappeler dans ma mémoire un de mes débiteurs que j'avais oublié ; je lui ai autrefois prêté mille sequins d'or : c'est le docteur Danischmende. Je ne le crois pas d'aussi mauvaise foi que les autres. Va chez lui, puisque je ne puis y aller moi-même, et lui dis que je le prie de m'envoyer la somme qu'il a reçue de moi.

Arouya prit aussitôt son voile et se rendit à la maison de Danischmende. On la fit entrer dans l'appartement de l'alfakih (jurisconsulte), qui la pria de s'asseoir et de lui dire ce qui l'amenait. — Seigneur docteur, répondit la jeune femme en levant son voile, je suis l'épouse de Banou le marchand. Il vous souhaite toutes sortes de prospérités avec le salut, et vous conjure d'avoir la bonté de lui rendre les mille sequins d'or qu'il vous a prêtés.

A ces paroles, que la belle Arouya prononça d'un air doux et gracieux, le docteur, plus rouge que le feu, attacha ses yeux sur la femme du marchand, et lui répondit en faisant l'agréable : — O visage de fée ! je vous donnerai volontiers ce que vous demandez, non comme une chose due à votre mari, mais à vous-même, pour le plaisir que vous me faites de venir chez moi. Je sens que votre vue me met hors de moi-même. Vous pouvez me rendre le plus heureux des alfakihs. Répondez, de grâce, aux sentiments que vous venez de m'inspirer : aussi bien votre époux est dans un âge trop avancé pour mériter votre affection. Si vous voulez combler mes désirs, au lieu de mille sequins, je vais vous en donner deux mille, et je vous jure sur ma tête et sur mes yeux que je serai toute ma vie votre esclave.





XXXI JOUR

En parlant de cette manière, le trop passionné docteur, pour prouver par ses actions qu'il n'était pas moins épris qu'il le disait, s'approcha de la jeune femme et voulut la presser entre ses bras; mais elle le repoussa très-rudement et lui dit en le regardant d'un air qui ne lui présageait rien de favorable : — Arrêtez! insolent, et cessez de vous flatter que je vous écoute. Quand vous m'offririez toutes les richesses de l'Égypte, s'il dépendait de vous de me les donner, vous ne pourriez corrompre ma fidélité. Remettez seulement entre mes mains les mille sequins que vous devez à mon époux, et ne perdez pas le temps à contraindre un cœur qui se refuse à vos vœux.

L'alfakih avait trop d'esprit pour ne pas juger par ce discours de ce qu'il devait attendre de la vertueuse Arouya. Il perdit l'espérance de la réduire; et comme c'était un homme très-brutal, il changea bientôt de langage. — Il faut, lui dit-il avec beaucoup d'em-

portement, que tu sois bien effrontée, pour me demander de l'argent! Je ne dois rien à Banou, ton mari, et si ce vieux fou s'est ruiné par une conduite extravagante, je ne suis point assez sot pour contribuer à le rétablir. A ces mots, il la fit sortir brusquement de sa maison, et peu s'en fallut même qu'il ne la frappât.

La jeune femme s'en retourna tout en pleurs au logis. — Mon cher Banou, dit-elle à son mari, le docteur Danischmende n'est pas plus honnête homme que vos autres débiteurs. Il a eu le front de me soutenir qu'il ne vous devait rien. — O l'ingrat! s'écria le vieux marchand, est-il bien possible qu'il m'abandonne au besoin? Mais, que dis-je, m'abandonne? il est même d'assez mauvaise foi pour nier une somme qu'il a reçue. Le fourbe! il paraissait un homme de probité; je lui aurais confié toute ma fortune lorsqu'il m'a demandé mille sequins! A qui donc faut-il se fier aujourd'hui? Que ferai-je? poursuivit-il. Dois-je le laisser tranquille? Non, je veux en avoir raison. Va trouver le cadi : c'est un juge sévère et l'ennemi juré des injustices; conte-lui toute la perfidie du docteur. Je suis assuré qu'il aura pitié de moi et me rendra justice.





XXXII JOUR

La jeune femme du vieux marchand alla chez le cadi. Elle entra dans une salle où ce juge donnait audience au peuple, et elle se tint à l'écart. La majesté de sa taille et son grand air la firent bientôt remarquer. Le cadi aimait naturellement le beau sexe. D'abord qu'il aperçut Arouya, il lui fit signe d'approcher et la conduisit lui-même dans son cabinet. Il l'obligea de s'asseoir sur un sofa et de lever son voile; mais il ne vit pas plutôt l'extrême beauté dont elle était pourvue, qu'il en fut aussi charmé que l'alfakih. — O canne de sucre! s'écria-t-il, déjà tout transporté d'amour, belle rose du jardin du monde, apprends-moi de quoi il s'agit, et sois assurée par avance que je ferai pour toi tout ce que tu voudras!

Alors elle lui parla de la mauvaise foi de Danischmende, et le supplia très-humblement d'interposer son autorité pour obliger le docteur à restituer ce qu'il devait à son mari. — Cela est trop juste, interrompit le cadi, qui se sentait enflammer de plus en plus, je saurai bien l'y contraindre; il rendra les mille sequins, ou je lui ferai arracher les entrailles. Mais, charmante houri, continua-t-il en se radoucissant, songe, de grâce, que l'oiseau de mon cœur se trouve pris dans les filets de ta beauté; accorde-moi ce que tu as refusé à l'alfakih, et je vais tout à l'heure te faire présent de quatre mille sequins d'or.

A ce discours, Arouya fondit en pleurs. — O ciel! dit-elle, n'y a-t-il donc point de vertu parmi les hommes? Je n'en puis trouver un qui soit véritablement généreux. Ceux même qui sont chargés de

punir les coupables ne se font pas un scrupule de commettre des crimes.

Le cadi tâcha vainement d'essuyer les larmes de la jeune femme. Comme il persistait à exiger d'elle des faveurs et qu'il assurait que sans cela elle ne devait attendre de lui aucun service, elle se leva et sortit de son hôtel pénétrée d'une vive douleur.

Lorsque Banou vit revenir sa femme, il ne lui fut pas difficile de juger qu'elle n'avait pas une bonne nouvelle à lui annoncer. — Je vois bien, lui dit-il, que vous n'êtes pas fort contente du cadi; il vous a refusé sa protection : le docteur Danischmende est sans doute de ses amis? — Hélas! répondit-elle, j'ai perdu ma peine; il ne veut point nous rendre justice. Il ne nous reste plus aucune espérance. Qu'allons-nous devenir? — Il faut, reprit Banou, s'adresser au gouverneur de Damas. Je lui ai vendu plusieurs fois des étoffes à crédit; il me doit même encore de l'argent : implorons son appui. Je crois qu'il voudra bien employer son autorité pour nous.

Le lendemain, Arouya, couverte de son voile, ne manqua pas d'aller chez le gouverneur. Elle demande à lui parler. On la mène à son appartement. Il la reçut avec beaucoup de civilité et la pria de se découvrir. Comme elle en connaissait les conséquences, elle voulut s'en défendre, mais il n'y eut pas moyen; il la pressa si galamment de lever son voile, qu'elle ne put s'en dispenser.

Si la vue de cette jeune femme avait enflammé le docteur et le cadi, elle ne fit pas moins d'effet sur le gouverneur, qui était un de ces vieux seigneurs qui courent toutes les beautés qui se présentent à leurs regards. — Que de charmes! s'écria-t-il. Je n'ai jamais rien vu de si piquant. Ah! l'aimable personne! Dites-moi, poursuivit-il, qui vous êtes et ce qu'il y a pour votre service. — Monseigneur, répondit-elle, je suis femme d'un marchand nommé Banou, qui a eu quelquefois l'honneur de vous vendre des étoffes. — Oh! que je le connais bien, interrompit-il, c'est un des hommes du monde que j'aime et que j'estime le plus. Qu'il est heureux d'avoir une si charmante femme! Que son sort est digne d'envie! — Il est bien plutôt digne de pitié, interrompit à son tour Arouya. Vous ne savez pas, seigneur, dans quel état est réduit l'infortuné Banou. En même temps

elle lui représenta la mauvaise situation des affaires de son mari, et lui dit les raisons qui l'obligeaient à le venir chercher.

Le gouverneur, sachant de quoi il était question, fut fort prompt à promettre qu'il emploierait son autorité à contraindre le docteur Danischmende à payer ce qu'il devait à Banou, mais il ne fut pas plus généreux que le cadi. — Je vous accorde ma protection, dit-il à la jeune femme : j'enverrai chercher l'alfakih, et s'il ne restitue pas de bonne grâce les mille sequins qu'il a reçus, il pourra bien s'en repentir. En un mot, je m'engage à vous les faire rendre, pourvu que dès ce moment vous commenciez à reconnaître ce que je prétends faire pour vous, car, nous autres seigneurs, nous voulons que la reconnaissance précède le service.

Comme la belle Arouya n'avait pas plus d'envie de contenter la passion du gouverneur que celle des autres, elle se retira toute désolée. — O Banou ! dit-elle à son mari, il ne faut plus compter sur rien. Personne ne veut entrer dans nos peines ni nous secourir en quelque manière que ce soit. Ces paroles mirent le vieux marchand au désespoir. Il fit mille imprécations contre les hommes, et il allait les renouveler, quand sa femme lui dit : — Cessez de maudire les auteurs de nos maux. Quel soulagement recevrez-vous des plaintes vaines qui vous échappent? Il vaut mieux rêver à d'autres moyens de retirer votre argent, et j'en imagine un que Mahomet lui-même m'inspire. Ne me demandez pas, ajouta-t-elle, quel est ce moyen : je ne juge pas à propos de vous en instruire. Contentez-vous de l'assurance que je vous donne qu'il fera beaucoup de bruit et que nous serons pleinement vengés de l'alfakih, du cadi et du gouverneur. — Fais tout ce qu'il te plaira, lui dit Banou ; je m'abandonne à ton industrie.

La jeune marchande sortit aussitôt de sa maison, et après avoir traversé deux ou trois rues, elle entra dans la boutique d'un bahutier. Le maître la salua et lui dit : — Belle dame, que souhaitez-vous? — O maître! répondit-elle, j'ai besoin de trois coffres, je vous prie de me les donner bien conditionnés. Le bahutier lui en montra plusieurs de différentes grandeurs. Elle en choisit trois qui pouvaient sans peine contenir chacun un homme Elle les paya et les fit sur-le-champ

porter chez elle, puis elle s'habilla de ses plus riches habits, se para de toutes les pierreries que sa mauvaise fortune ne l'avait pas encore réduite à vendre pour subsister, et elle n'oublia pas les parfums.



XXXIII JOUR



ANS un état si propre à charmer, elle alla trouver l'alfakih, et employant tous les airs libres et gracieux qu'une fausse effronterie lui permettait de prendre, elle ôta son voile sans attendre que le docteur la priât de se découvrir; puis le regardant avec des yeux capables de donner de l'amour aux hommes les plus insensibles : — Seigneur alfakih, lui dit-elle, je viens vous prier encore de rendre les mille sequins que vous devez à mon mari. Si vous les restituez pour l'amour de moi, vous pouvez compter sur ma reconnaissance. — Belle dame, répondit le docteur, je suis toujours dans les mêmes sentiments : j'ai deux mille sequins à vous donner aux conditions que je vous ai proposées. — Je vois bien, reprit Arouya, que vous n'en démordrez point; il faut donc me résoudre de bonne grâce à vous satisfaire. Je vous attends cette nuit, poursuivit-elle en lui tendant une de ses belles mains qu'il baisa avec transport : apportez l'argent que vous m'avez promis et venez à dix heures précises frapper à la porte de ma maison. Une esclave fidèle vous ouvrira et vous introduira dans mon appartement, où nous passerons la nuit ensemble.

L'alfakih, à ces paroles qui lui promettaient tout ce qu'il pouvait souhaiter, ne fut pas maître de lui; il embrassa la jeune femme sans qu'elle pût s'en défendre. Mais elle se débarrassa de ses mains promptement, et le voyant dans une position à ne pas manquer au rendez-vous qu'elle lui donnait, elle sortit de chez lui pour aller faire le même personnage à l'hôtel du cadi.

D'abord qu'elle fut en particulier avec ce juge, elle lui dit : — O monseigneur! depuis que je vous ai quitté je n'ai pas goûté un moment de repos. J'ai mille fois rappelé dans ma mémoire toutes les

Il ne manqua pas de témoigner à la dame le plaisir qu'il avait de la voir dans des sentiments si favorables pour lui. Il lui fit des caresses dont elle eut soin de modérer la vivacité, et lui promit de se rendre chez elle à l'heure marquée. Là-dessus ils se séparèrent fort satisfaits, quoiqu'ils eussent tous deux des pensées bien différentes.

Voilà déjà deux amants disposés à donner dans le piége qu'elle leur tendait. Il ne restait plus que le gouverneur à tromper, ce qui ne fut pas fort difficile. La jeune marchande eut l'adresse de l'amorcer comme les autres. Il crut de bonne foi tout ce qu'elle lui dit, et le résultat de leur entretien fut qu'elle lui donna rendez-vous à minuit chez elle, et qu'il jura de s'y trouver seul pour faire les choses avec la discrétion qu'elle souhaitait.

— Grand prophète! dit Arouya lorsqu'elle fut hors du palais du gouverneur, ô protecteur des fidèles musulmans! Mahomet, vous qui du ciel où vous êtes avez les yeux ouverts sur les démarches que je fais, vous voyez le fond de mon âme; achevez de faire réussir mon dessein et ne m'abandonnez pas dans les périls de l'exécution!

Après cette apostrophe, qu'elle crut devoir faire pour parvenir plus sûrement au but qu'elle se proposait, elle se sentit remplie de confiance, et suivant tous ses mouvements comme autant d'avis secrets du prophète, elle alla acheter toutes sortes de fruits et des confitures sèches. Quand la jeune marchande aurait eu dessein de rendre heureux ses amants, elle n'aurait pas fait de plus grands préparatifs pour les recevoir.

Elle attendait leur arrivée avec une extrême impatience. Elle craignait même quelquefois qu'ils ne vinssent pas; mais sa crainte était fort mal fondée : les espérances qu'ils avaient conçues étaient trop agréables pour qu'ils pussent les abandonner. Le docteur Danischmende, entre autres, se tenait alerte, et comme premier en date, il ne manqua pas d'être à la porte de Banou à dix heures précises. Il frappe, la vieille esclave ouvre, le fait entrer et le conduit à l'appartement de sa maîtresse en lui disant tout bas : — Prenez bien garde de faire du bruit, de peur de réveiller le vieux marchand qui repose.

Aussitôt que Danischmende vit Arouya, qui s'était parée avec autant de soin que s'il eût été question de recevoir un amant aimé, il

fut ébloui de l'éclat de ses charmes et lui dit d'un air passionné : — O phénix de la prairie de la beauté, je ne puis assez admirer mon bonheur! Voilà, poursuivit-il en jetant une bourse sur une table, les deux mille sequins que je vous ai promis; ce n'est pas trop payer une si bonne fortune.

Arouya sourit à ce discours; elle tendit la main à l'alfakih, et après l'avoir fait asseoir sur un sofa, elle lui dit : — Seigneur docteur, ôtez votre turban et votre ceinture, mettez-vous à votre aise. Vous êtes ici comme chez vous. Dalla Moukhtala, continua-t-elle en s'adressant à la vieille esclave, viens m'aider à déshabiller mon amant, car ses habits le gênent. En parlant ainsi, la dame défit elle-même la ceinture de Danischmende, et l'esclave lui ôta son turban; elles le dépouillèrent ensuite toutes deux de sa robe, de manière qu'il demeura en veste et la tête nue. — Commençons, lui dit alors la jeune marchande, par les rafraîchissements que je vous ai préparés. En même temps ils se mirent à manger des confitures et à boire des liqueurs.

Sur la fin de ce repas, que la dame avait soin d'égayer par des discours qui charmaient l'alfakih, on entendit du bruit dans la maison. Arouya en parut alarmée comme si elle n'eût pas su ce que c'était. — Dalla, dit-elle à la vieille esclave d'un air inquiet, va voir ce qui peut causer le bruit que nous entendons. Dalla sortit de la chambre et y revint un moment après en disant à sa maîtresse avec beaucoup de trouble et d'altération : — Ah! madame, nous sommes perdues! votre frère vient d'arriver du Kaire; il est en ce moment avec votre mari, qui va vous l'amener ici tout à l'heure. — O fatale arrivée! s'écria la femme de Banou en affectant un grand chagrin, le fâcheux contre-temps! ce n'est pas assez qu'on vienne troubler mes plaisirs, il faut encore qu'on me surprenne avec mon amant et que je passe pour une femme infidèle dès le premier pas que je fais contre mon devoir! Que vais-je devenir? Comment puis-je prévenir la honte que je crains? — Vous voilà bien embarrassée, dit la vieille esclave. Que le seigneur Danischmende s'enferme dans un des trois coffres que votre mari a fait faire pour y mettre des marchandises qu'il veut envoyer à Bagdad : ils sont dans votre cabinet et nous en avons les clefs.



XXXIV JOUR

Le conseil de Dalla fut approuvé. Le docteur passa dans le cabinet et se mit dans un des trois coffres, qu'Arouya elle-même ferma à double tour en disant à Danischmende : — O mon cher alfakih ! ne vous impatientez pas. Aussitôt que mon frère et mon mari se seront retirés, je viendrai vous rejoindre et nous passerons ensemble le reste de la nuit d'autant plus agréablement que nos plaisirs auront été interrompus.

La promesse qu'Arouya faisait au docteur de le venir tirer de sa prison, et l'espérance qu'elle lui donnait de le bien dédommager des mauvais moments qu'il allait passer dans le coffre, l'empêchèrent de s'affliger d'une aventure qui devait avoir des suites encore plus désagréables pour lui. Au lieu de soupçonner la sincérité de la dame et de s'imaginer que l'état où il se voyait pouvait être un piége qu'on lui avait tendu, il aima mieux se persuader qu'on l'aimait, et se livrer aux plus douces illusions dont se repaissent les amants qui se flattent en vain d'obtenir l'accomplissement de leurs désirs.

La jeune marchande le laissa dans son cabinet et revint dans sa chambre en disant tout bas à son esclave : — En voilà déjà un qui a donné dans mes filets; nous verrons si les autres m'échapperont. — C'est ce que nous saurons bientôt, répondit Dalla, car il est près de onze heures, et je ne crois pas que le cadi manque de se trouver au rendez-vous. La vieille esclave avait raison de penser que ce juge ne serait pas moins exact que le docteur. En effet, on entendit frapper à la porte de Banou même avant l'heure marquée. Dalla courut ouvrir, et voyant que c'était un homme, elle lui demanda son nom. — Je suis, dit-il, le cadi. — Parlez bas, lui répondit l'esclave, vous pourriez réveiller le seigneur Banou. Ma maîtresse, qui a un grand faible pour vous, m'a ordonné de vous introduire dans son appartement; prenez, s'il vous plaît, la peine de me suivre, je vais vous y mener. Le juge sentit redoubler sa flamme à ces paroles. Il suivit Dalla, qui le conduisit à l'appartement de la jeune marchande.

— O ma reine! s'écria-t-il en abordant la belle Arouya, je vous vois enfin! Avec quelle impatience ai-je attendu cet heureux moment! Il m'est donc, ajouta-t-il en se jetant à ses pieds, il m'est donc permis de concevoir les plus charmantes espérances! Non, il n'est point de bonheur qui soit comparable au mien. La jeune marchande, relevant le cadi, le pria de s'asseoir sur le sofa et lui dit : — Seigneur, je suis bien aise que vous ayez un peu de goût pour moi, puisque vous êtes l'homme du monde pour qui j'en ai le plus, ou pour mieux dire la première personne qui se soit attirée mon attention. Cette vieille esclave vous le dira : depuis le dernier entretien que j'ai eu avec vous, je ne fais que languir; je lui parle de vous sans cesse, et ma passion ne me laisse pas un moment de repos.

Quand le cadi entendit parler Arouya dans ces termes, peu s'en fallut qu'il ne perdît l'esprit : — Haut cyprès! lui dit-il, vivante image des houris! vous m'enchantez par de si douces paroles : achevez, de grâce, de mettre le comble à mes vœux! Mais, ma princesse, hâtez-vous de me satisfaire, je vous en conjure, car vous m'avez mis hors de moi-même, et je ne me possède plus. — Je suis ravie, reprit la dame, de vous voir si amoureux. Cela flatte agréablement ma tendresse, et votre impatience me fait trop de plaisir pour différer plus

longtemps à la contenter. Je vous avais préparé des rafraîchissements et je voulais boire des liqueurs avec vous; mais puisque vous êtes si passionné, il faut que je cède à vos instances. Déshabillez-vous donc, et vous couchez dans ce lit que vous voyez. Je vais cependant dans l'appartement de mon mari pour savoir si le vieillard repose, et dans un moment je reviendrai vous trouver.

Le juge, à ce discours, s'imaginant qu'il tenait déjà dans ses bras l'objet de ses désirs, ôta promptement ses habits et se mit au lit. A peine fut-il couché qu'il entendit du bruit. Un instant après, Arouya revint fort émue et lui dit : — Ah! seigneur cadi, vous ne savez pas ce qui vient d'arriver? Nous avons ici un vieil esclave que je n'ai pas voulu mettre dans ma confidence, parce qu'il m'a paru trop attaché à mon mari : il vous a vu entrer dans ma maison, il en a averti son maître, qui l'a sur-le-champ envoyé chercher mes parents pour être témoins de mon infidélité. Ils vont tous venir dans mon appartement. Je suis la plus malheureuse personne du monde! En achevant ces paroles, elle se mit à pleurer, ce qu'elle fit avec tant d'art, que le cadi la crut fort affligée.

— Consolez-vous, mon ange, lui dit-il, vous n'avez rien à craindre. Je suis le juge des musulmans, et je saurai bien par mon autorité imposer silence à vos parents et à votre mari. Je les menacerai tous; je leur défendrai de faire aucun éclat, et vous devez être persuadée qu'ils craindront mes menaces. — Je n'en doute pas, monseigneur, reprit la jeune marchande; aussi n'est-ce pas le ressentiment de mon époux ni la colère de mes parents que j'appréhende. Je sais bien qu'appuyée de votre protection je suis à couvert des châtiments; mais, hélas! je vais passer pour une infâme, et je deviendrai l'opprobre et le mépris de ma famille. Quel sujet de douleur pour une femme qui jusqu'ici n'a pas donné la moindre occasion de soupçonner sa vertu! Que dis-je, soupçonner? j'ose dire qu'on me regarde comme le modèle des femmes raisonnables. Je vais perdre en un moment une si belle réputation! A ces mots, elle recommença à pleurer et à se lamenter d'un air si naturel, que le juge en fut attendri.





XXXV JOUR

— O lumière de mes yeux ! s'écria-t-il, je suis touché de ton affliction. Mais cesse de t'y abandonner, puisqu'elle t'est inutile. Que te sert-il de répandre tant de larmes pour un malheur inévitable ? Dalla Moukhtala interrompit en cet endroit le juge et dit : — Grand cadi des fidèles, et vous belle rose du jardin de la beauté, écoutez-moi l'un et l'autre. J'ai de l'expérience, et ce n'est pas la première fois que j'ai fait plaisir à des amants embarrassés. Pendant que vous ne songez tous deux qu'à vous attendrir, je pense aux moyens de vous tirer d'embarras; et si monseigneur le cadi veut, nous allons tromper le seigneur Banou et les parents de ma maîtresse. — Et comment cela ? dit le juge. — Vous n'avez, reprit la vieille esclave, qu'à vous enfermer dans un certain coffre qui est dans le cabinet d'Arouya. Je

suis bien assurée qu'on ne s'avisera pas de vous en demander la clef. — Ah! très-volontiers, répondit le cadi; je consens pour quelques moments de me mettre dans ce coffre si vous le jugez à propos. Alors la jeune dame témoigna que cela lui ferait plaisir et assura le juge qu'un instant après que son mari et ses parents auraient visité son appartement et se seraient retirés, elle ne manquerait pas de le venir tirer du coffre.

Sur cette assurance et sur la promesse que la marchande fit au cadi de payer avec usure la complaisance qu'il voulait bien avoir pour elle, il se laissa enfermer comme l'alfakih.

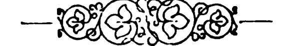
Il ne restait plus que le gouverneur, qui vint aussi à minuit se présenter à la porte. Dalla l'introduisit de même que les deux autres, et Arouya le reçut de la même manière. Elle lui fit bien des caresses, et lorsqu'elle s'aperçut que le vieux seigneur devenait trop pressant, elle fit un signe dont elle était convenue avec Dalla, qui sortit. Un moment après on entendit frapper assez rudement à la porte de la rue, et bientôt la vieille esclave entra dans la chambre avec précipitation en disant d'un air effrayé : — Ah! madame, quel contretemps! le cadi vient d'entrer, on le conduit dans l'appartement de votre mari. — O ciel! s'écria la jeune marchande, quel fatal événement! Ma chère Dalla, poursuivit-elle, va doucement écouter ce que ce juge dit à Banou et reviens nous en instruire. La vieille esclave sortit une seconde fois; et pendant qu'elle faisait semblant d'être occupée à s'acquitter de la commission dont sa maîtresse l'avait chargée, le gouverneur dit à la dame : — Qui peut amener ici le cadi à l'heure qu'il est? Banou aurait-il quelque mauvaise affaire? — Non, répondit Arouya, et je ne suis pas moins étonnée que vous de l'arrivée de ce juge.

Dalla, peu de temps après, revint sur ses pas et dit à sa maîtresse : — Madame, j'ai prêté une oreille attentive aux discours qui se tiennent dans l'appartement du seigneur Banou, et j'en ai assez entendu pour savoir de quoi il s'agit. Le cadi vient dans cette maison pour vous interroger en présence de Danischmende dont il est accompagné. Ce docteur soutient qu'il vous a rendu les sequins que votre époux lui a prêtés. Le grand-vizir, qu'on a informé de cette affaire,

les lui demander. Il m'a répondu qu'il ne devait rien à mon mari, mais qu'il me donnerait deux mille sequins si je voulais satisfaire les désirs qu'il m'a témoignés. J'ai été me plaindre au cadi de la mauvaise foi du docteur. Le juge m'a déclaré qu'il ne me rendrait pas justice, à moins que je n'eusse pour lui la complaisance que Danischmende a exigée de moi. Confuse, indignée du mauvais caractère du cadi, je l'ai quitté brusquement et me suis adressée au gouverneur de Damas, parce que mon mari est connu de lui. J'ai imploré son secours; mais je ne l'ai pas trouvé plus généreux que le cadi, et il n'a rien épargné pour me séduire.

J'avais de la peine à croire ce qu'elle me racontait, ou plutôt je soupçonnais Arouya d'inventer cette fable pour rendre auprès de moi un mauvais office à Danischmende, au cadi et au gouverneur. — Non, non, lui dis-je, je ne puis ajouter foi au discours que vous me tenez. Je ne saurais me persuader qu'un docteur soit capable de nier qu'il ait reçu une somme qu'on lui a prêtée, ni qu'un homme que j'ai choisi pour rendre justice au peuple vous ait fait une insolente proposition. — O roi du monde! me dit la femme de Banou, si vous refusez de me croire sur ma parole, du moins j'espère que vous en croirez les témoins irrécusables que j'ai de tout ce que je dis. — Où sont-ils ces témoins? repris-je avec étonnement. — Sire, repartit-elle, ils sont chez moi. Envoyez-les, s'il vous plaît, chercher tout à l'heure, leur témoignage ne sera point suspect à Votre Majesté.

J'envoyai sur-le-champ des gardes à la maison de Banou, qui leur livra les trois coffres où étaient les amants. Les gardes les ayant apportés en ma présence, Arouya me dit : — Mes témoins sont là dedans. En achevant ces paroles, elle tira de dessous sa robe trois clefs et ouvrit les coffres.





XXXVI JOUR

Jugez quelle fut ma surprise, de même que celle de toute ma cour, lorsque nous aperçûmes le docteur, le gouverneur et le cadi, tous trois presque nus, pâles, défaits et très-mortifiés du dénouement de l'aventure! Je ne pus d'abord m'empêcher de rire de les voir dans cette situation, qui ne manqua pas d'exciter les ris de tous les spectateurs; mais je pris bientôt un air sérieux et j'apostrophai les amants dans des termes qu'ils méritaient. Après leur avoir fait publiquement des reproches, je condamnai le docteur Danischmende à donner quatre mille sequins d'or à Banou, je déposai le cadi, et confiai le gouvernement de la ville de Damas à un autre seigneur de ma cour. Ensuite, ayant fait ôter les coffres, j'ordonnai à la jeune marchande de lever son voile : — Montrez-nous, lui dis-je, ces traits dangereux dont la vue a été si fatale à ces trois personnes qui s'en sont laissé charmer.

La femme de Banou obéit. Elle leva son voile et nous fit voir toute la beauté de son visage. L'émotion que cet événement et la nécessité de demeurer exposée aux regards de toute ma cour lui causaient, ajoutait un nouvel éclat à son teint. Je n'ai jamais rien vu de si beau qu'Arouya. J'admirai ses charmes et je m'écriai dans l'excès de mon admiration : — Ah! qu'elle est belle! L'alfakih, le cadi et le gouverneur ne me paraissent plus si coupables.





XXXVII JOUR

Je ne fus pas le seul qu'elle frappa. A la vue de son incomparable beauté, il s'éleva dans ma cour un murmure d'applaudissement. Tout le monde n'avait des yeux que pour elle; on ne pouvait se lasser de la regarder ni de la louer. Comme je témoignai que je souhaitais d'entendre un détail circonstancié de l'histoire qu'elle venait de nous conter succinctement, elle nous en fit un récit avec tant d'esprit et de grâce, qu'elle augmenta encore notre admiration : la salle d'audience retentit de louanges; et ceux qui connaissaient Banou, malgré le mauvais état de ses affaires, le trouvaient trop heureux d'avoir une si charmante femme.

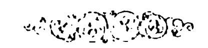
Après qu'elle eut satisfait ma curiosité, elle me remercia de la justice que je lui avais rendue et se retira chez elle. Mais, hélas! si elle cessa d'être devant mes yeux, elle ne cessa point de s'offrir à ma pensée. Je fus sans cesse occupé de son image, je ne pus m'en distraire un seul moment; et enfin, m'apercevant qu'elle troublait

mon repos, j'envoyai secrètement chercher son époux. Je le fis entrer dans mon cabinet, et je lui parlai de cette sorte : — Écoutez, Banou, je sais la situation où vous a réduit votre cœur généreux, et je ne doute point que le chagrin de ne pouvoir plus vivre comme vous avez toujours vécu jusqu'ici ne vous soit plus sensible que votre misère même; j'ai résolu de vous mettre en état de régaler vos amis, vous pourrez même faire plus de dépense que vous n'en aurez jamais fait sans craindre de retomber dans la pauvreté. En un mot, je veux vous accabler de biens, pourvu que de votre côté vous soyez disposé à me faire un plaisir que j'exige de vous. Je suis épris d'une passion violente pour votre femme : répudiez-la, et me l'envoyez. Faites-moi ce sacrifice, je vous en conjure, et par reconnaissance, outre toutes les richesses que je veux vous donner, je consens que vous choisissiez la plus belle esclave de mon sérail; je vais vous mener moi-même dans l'appartement de mes femmes, et vous prendrez celle qui vous plaira davantage.

— Grand roi, me répondit Banou, les biens que vous me promettez, quelque considérables qu'ils puissent être, ne sauraient me tenter, s'il faut les acheter par la perte de ma femme. Arouya m'est cent fois plus chère que toutes les richesses du monde. Jugez, sire, de mes sentiments par les vôtres, et vous verrez si je puis être ébloui de la fortune brillante que vous m'offrez. Cependant tel est l'amour que j'ai pour mon épouse, que je suis capable de préférer sa propre satisfaction à la mienne. Je vais de ce pas la trouver, lui apprendre l'effet que sa beauté a produit sur vous, et les offres que vous me faites pour que je vous cède sa possession; peut-être que, charmée d'une conquête si glorieuse, elle me laissera voir une secrète envie d'être répudiée, et si cela est, je jure que je la répudierai sans balancer, malgré la tendresse que j'ai pour elle. Je m'immolerai à son bonheur, quelque chagrin que me puisse causer sa perte.

Il ne me disait rien qu'il ne fût effectivement capable de faire. Aussitôt qu'il m'eut quitté, il alla chez lui rendre compte à sa femme de l'entretien qu'il venait d'avoir avec moi. — Arouya, lui dit-il, après lui avoir conté tout ce que je lui avais proposé; ma chère Arouya, puisque vous avez charmé le roi, profitez de votre bonne fortune;

allez vivre avec ce jeune monarque : il est aimable et plus digne que moi de vous posséder. En faisant son bonheur, vous jouirez d'un sort plus beau que celui d'être associée à mes malheurs. Il ne put achever ces paroles sans répandre quelques larmes. Sa femme en fut vivement touchée. — O mon ami ! lui répondit-elle, vous imaginez-vous me causer quelque joie en m'apprenant l'amour du roi? Pensez-vous que la grandeur me touche? Ah ! détrompez-vous, si vous avez cette pensée, et croyez plutôt, tout malheureux que vous êtes, que j'aime mieux vivre avec vous qu'avec aucun prince du monde.



XXXVIII JOUR



ANOU fut enchanté de ce discours. Il embrassa sa femme avec transport. — Phénix du siècle, s'écria-t-il, que vous méritez de louanges! vous êtes digne de régner sur le cœur auquel vous me préférez. Il n'est pas juste qu'une épouse si charmante soit le partage d'un homme tel que moi. Je suis déjà dans un âge fort avancé, et vous n'êtes encore qu'au commencement de vos beaux jours; je ne suis qu'un infortuné, et vous pouvez, en m'abandonnant, vous faire la plus heureuse destinée. C'est demeurer trop longtemps liée à un homme qui n'a rien qui vous parle en sa faveur que votre vertu. Ne vous refusez point au rang où l'amour vous appelle, et, sans envisager quelle sera ma douleur quand je vous aurai perdue, consentez que je vous répudie, pour rendre votre sort plus agréable.

Plus Banou témoignait vouloir me céder Arouya, plus elle résistait. Enfin, après un long combat où l'amour conjugal demeura le plus fort, le marchand dit à sa femme : — O ma chère épouse! contentez-vous donc de régner sur mon cœur, puisque vous bornez là tous vos désirs! Mais que dirai-je au roi? Il attend ma réponse, et il se flatte sans doute qu'elle sera telle qu'il la souhaite. Si je vais lui annoncer vos refus, que n'avons-nous point à craindre de son res-

sentiment? Songez que c'est un souverain. Vous savez qu'il peut tout; peut-être emploiera-t-il la violence pour vous obtenir. Je ne pourrai vous défendre contre un rival si puissant.

— Je vois bien, répondit Arouya, le malheur qui nous menace; mais il n'est pas impossible de l'éviter. Au lieu d'aller trouver le roi et de l'irriter en lui apprenant que je renonce à l'honneur qu'il me veut faire, prenez tout l'argent qui vous reste, emportons ce que nous avons de plus précieux, éloignons-nous de Damas; fuyons et nous recommandons au prophète : il ne nous abandonnera point. Banou goûta cet avis et résolut de le suivre.

Ils n'eurent pas plutôt formé cette résolution qu'ils l'exécutèrent. Ils sortirent de la ville dès le jour même et marchèrent vers le Grand Kaire. J'appris tout cela le lendemain de Dalla Moukhtala, qui n'avait pas voulu accompagner sa maîtresse, et qui me fut amenée par un homme de confiance que j'avais envoyé chez Banou, dans l'impatience où j'étais de le revoir. Si j'eusse été moins maître de mes passions et que j'eusse absolument voulu me satisfaire, j'aurais bientôt eu Arouya malgré elle dans mon sérail : je n'avais qu'à faire courir sur ses pas; mais c'eût été commettre une action injuste, et je n'ai jamais aimé à contraindre les cœurs.

Je laissai donc à la femme du marchand la liberté de me fuir et de se retirer où il lui plairait, et je m'étudiai à vaincre un amour malheureux, étude qui ne fut pas moins vaine que pénible. Arouya, malgré tous les efforts que je faisais pour l'éloigner de ma pensée, m'était toujours présente; sa beauté et sa vertu l'établirent dans mon cœur, et depuis plus de vingt années son souvenir me rend insensible aux charmes de mes esclaves les plus belles; les plus piquantes m'amusent sans m'occuper.

Bedreddin-Lolo finit en cet endroit son histoire. Le vizir Atalmulc et le prince Seyf-Elmulouk lui demandèrent s'il ne savait point ce qu'Arouya pouvait être devenue. Il répondit que non, et qu'il n'en avait reçu aucunes nouvelles depuis qu'elle avait quitté Damas.

Le sultan de Damas, par l'histoire qu'il venait de raconter, avait apporté un nouvel argument en faveur de l'opinion de son vizir, qu'il n'existait aucun homme parfaitement heureux; cependant, il ne se

tenait pas pour battu. — Atalmulc, vous excepté, il ne m'approche que des hommes avec des visages riants; il est impossible qu'aucun d'eux ne jouisse d'une félicité parfaite. Je veux interroger mes généraux, mes courtisans et tous les officiers de ma maison. Allez, vizir, ajouta-t-il ; faites-les-moi venir ici l'un après l'autre.

Atalmulc obéit; il amena d'abord les généraux. Le roi leur commanda de dire hardiment si quelque chagrin secret empoisonnait la douceur de leur vie, en les assurant que cet aveu ne tirerait pas à conséquence. Aussitôt ils dirent tous qu'ils avaient leurs déplaisirs, qu'ils n'avaient pas l'esprit tranquille. L'un confessait qu'il avait trop d'ambition, l'autre trop d'avarice ; un autre avouait qu'il était jaloux de la gloire que ses égaux avaient acquise et se plaignait de ce que le peuple ne rendait pas justice à son habileté dans l'art de la guerre. Enfin les généraux ayant découvert le fond de leur âme, et Bedreddin voyant qu'aucun n'était heureux, dit à son vizir que le jour suivant il voulait entendre tous ses courtisans.

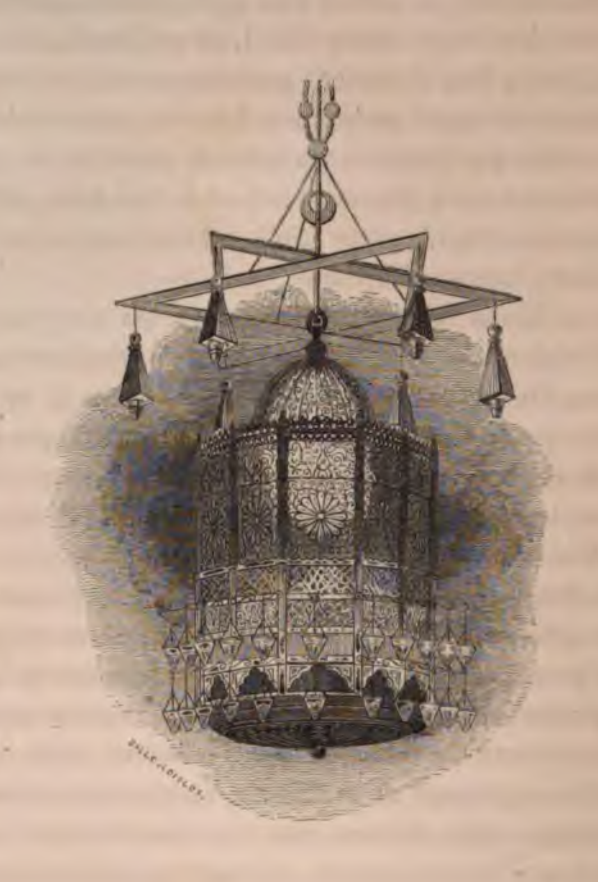
En effet, ils furent interrogés tour à tour. On n'en trouva pas un seul qui fût content. — Je vois, disait celui-ci, diminuer mon crédit tous les jours. On traverse mes desseins, disait celui-là, et je ne puis parvenir à ce que je souhaite. Il faut, disait un autre, que je ménage mes ennemis et que je m'étudie à leur plaire. Un autre enfin, qu'il avait dépensé tout son bien et même épuisé toutes ses ressources au profit de l'État et n'en était pas récompensé.

Le roi de Damas, ne trouvant point parmi ses courtisans, non plus qu'entre ses généraux, l'homme qu'il cherchait, crut qu'il pourrait être parmi les officiers de sa maison. Il eut la patience de leur parler à tous en particulier, et ils lui firent la même réponse que les courtisans et les généraux, c'est-à-dire qu'ils n'étaient point exempts de chagrin. L'un se plaignait de sa femme, l'autre de ses enfants; ceux qui n'étaient pas riches disaient que leur misère causait leur infortune, et ceux qui possédaient des richesses manquaient de santé ou avaient quelque autre sujet d'affliction.

Bedreddin-Lolo ayant interrogé tant de gens dont pas un n'était content de son sort, se rangea enfin à l'opinion d'Atalmulc, et, dans sa résignation à la destinée, dit à son favori et à son vizir : — J'en

suis convaincu maintenant, il n'est point d'hommes qui n'aient leurs chagrins; les plus heureux sont ceux dont les peines sont les plus supportables. Rendons grâces à Dieu de ce qu'il nous a favorablement traités en proportionnant nos malheurs au courage dont il nous a doués (1).

(1) Cette série de contes est traduite du persan par Cardonne et Petit De la Croix.





SIXIÈME SÉRIE

—

PREMIER JOUR

HISTOIRE DU DERVICHE ABOUNADAR

Un derviche vénérable par son âge tomba malade chez une femme veuve depuis longtemps et qui vivait dans une grande pauvreté dans le faubourg de Balsora. Il fut si touché des soins et du zèle avec lesquels il avait été secouru, qu'au moment de son départ il lui dit : — J'ai remarqué que vous avez de quoi vivre pour vous seule, mais que vous n'avez point assez de bien pour le partager avec votre fils unique, le petit Abdalla; si vous voulez me le confier, je ferai mon possible pour reconnaître en lui les obligations que je vous ai de vos soins. La bonne femme reçut sa proposition avec joie, et le derviche partit avec le jeune homme en l'avertissant qu'ils allaient faire un voyage qui durerait près de deux ans. En parcourant le monde, il le fit vivre dans l'opulence, lui donna d'excellentes instructions, le secourut dans une maladie mortelle dont il fut attaqué; enfin il en eut autant de



II JOUR

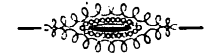
Ce ne fut à la vérité qu'après l'avoir suivi un assez long espace de temps qu'il aperçut une petite ouverture couverte de ronces et d'épines, par laquelle il revint à la lumière. Il regarda de tous côtés pour voir s'il n'apercevrait point le derviche; mais ses soins furent inutiles; il voulait lui remettre le chandelier qu'il avait tant d'envie d'avoir et formait le dessein de le quitter, se trouvant assez riche de ce qu'il avait pris dans le trésor pour se passer de son secours.

N'apercevant point le derviche et ne reconnaissant aucun des lieux où il avait passé, il marcha quelque temps au hasard et fut très-étonné de se trouver devant la maison de sa mère, dont il se croyait très-éloigné. Elle lui demanda des nouvelles du saint derviche. Abdalla lui conta naïvement ce qui lui était arrivé et le danger qu'il avait couru pour satisfaire une fantaisie très-déraisonnable qu'il avait eue; ensuite il lui montra les richesses dont il s'était chargé. Sa mère conclut en les voyant que le derviche n'avait voulu que faire l'épreuve de

son courage et de son obéissance, et qu'il fallait profiter du bonheur que la fortune lui avait présenté, ajoutant que telle était sans doute l'intention du saint derviche. Pendant qu'ils contemplaient ces trésors avec avidité, qu'ils étaient éblouis et qu'ils faisaient mille projets en conséquence, tout s'évanouit à leurs yeux. Ce fut alors qu'Abdalla se reprocha son ingratitude et sa désobéissance. Et voyant que le chandelier de fer avait résisté à l'enchantement, ou plutôt à la punition que mérite celui qui n'exécute pas ce qu'il a promis, il dit en se prosternant : — Ce qui m'arrive est juste, j'ai perdu ce que je n'avais pas envie de rendre, et le chandelier que je voulais remettre au derviche m'est demeuré : c'est une preuve qu'il lui appartient et que le reste était mal acquis. Les premières fautes que l'on commet sont ordinairement accompagnées de remords, mais ils ne sont pas de durée. En achevant ces mots, il plaça le chandelier au milieu de leur petite maison.

Quand la nuit fut venue, Abdalla, sans aucune réflexion, mit dans ce chandelier la lumière qui devait les éclairer. Aussitôt ils virent paraître un derviche qui tourna pendant une heure et disparut après leur avoir jeté un aspre (petite monnaie). Ce chandelier avait douze branches. Abdalla, qui fut occupé tout le jour de ce qu'il avait vu la veille, voulut juger de ce qui pourrait arriver le lendemain, s'il mettait une lumière dans chacune ; il le fit, et douze derviches parurent à l'instant : ils tournèrent également pendant une heure et leur jetèrent chacun un aspre en disparaissant. Il répéta tous les jours cette même cérémonie, elle eut toujours le même succès ; mais jamais il ne put la faire réussir qu'une fois dans les vingt-quatre heures. Cette somme modique que leur donnaient les derviches était suffisante pour les faire subsister dans une certaine opulence, sa mère et lui : pendant longtemps il n'avait pas désiré davantage pour être heureux ; mais elle n'était pas assez considérable pour changer avantageusement leur fortune. C'est toujours avec danger que l'imagination se repaît de l'idée des richesses : la vue de ce qu'ils avaient cru posséder, les projets qu'ils avaient formés sur l'emploi qu'ils en feraient, toutes ces choses avaient laissé des traces si profondes dans l'esprit d'Abdalla que rien ne pouvait les effacer. Ainsi, voyant le peu d'avantage qu'il

retirait du chandelier, il prit le parti de le reporter au derviche dans l'espérance qu'il pourrait obtenir le trésor qu'il avait vu ou du moins retrouver les richesses qui s'étaient évanouies à ses yeux, en lui rapportant une chose pour laquelle il avait témoigné un si grand désir. Il était assez heureux pour avoir retenu son nom et celui de la ville de Magrebi, qu'il habitait. Il partit donc au plus tôt pour s'y rendre, fit ses adieux à sa mère et se mit en marche avec ce chandelier qu'il faisait tourner tous les soirs, et qui lui fournissait par ce moyen de quoi vivre sur sa route sans avoir besoin d'implorer le secours et la compassion des fidèles. Quand il fut arrivé à Magrebi, son premier soin fut de demander à quel couvent ou dans quelle maison Abounadar était logé; il était si connu que tout le monde lui enseigna sa demeure. Il s'y rendit aussitôt et trouva cinquante portiers qui gardaient la porte de sa maison; ils avaient chacun un bâton avec une pomme d'or à la main; les cours de ce palais étaient remplies d'esclaves et de domestiques; jamais enfin le séjour d'aucun prince n'avait étalé tant de magnificences. Abdalla, frappé d'étonnement et d'admiration, ne pouvait se déterminer à passer plus avant. Certainement, disait-il en lui-même, ou je me suis mal expliqué, ou ceux à qui je me suis adressé ont voulu se moquer de moi en me voyant étranger : ce n'est point ici la demeure d'un derviche, c'est celle d'un roi. Il était dans cet embarras, quand un homme vint à lui et lui dit : — Abdalla, sois le bien arrivé, mon maître Abounadar t'attend depuis longtemps; ensuite il le conduisit dans un jardin magnifique, où le derviche était assis. Abdalla, frappé de toutes les richesses qu'il voyait de tous les côtés, voulut se prosterner à ses pieds; mais Abounadar l'en empêcha et l'interrompit quand il voulut se faire un mérite du chandelier qu'il lui présenta. — Tu n'es qu'un ingrat, lui dit-il; crois-tu m'en imposer? Je n'ignore aucune de tes pensées, et si tu avais connu le mérite de ce chandelier, jamais tu ne me l'aurais apporté. Je vais te faire connaître sa véritable utilité.





III JOUR

Aussitôt il mit une lumière dans chacune de ses branches, et quand les douze derviches eurent tourné quelque temps, Abounadar leur donna à chacun un coup de bâton, et dans le moment ils furent convertis en douze monceaux de sequins, de diamants et d'autres pierres précieuses. — Voilà, lui dit-il, l'usage que l'on doit faire de cette merveille. Au reste, je ne l'ai jamais désirée que pour la placer dans mon cabinet comme un talisman composé par un sage que je révère, et que je suis bien aise de montrer à ceux qui de temps en temps viennent me rendre visite. Et pour te prouver, ajouta-t-il, que la curiosité est le seul objet de la recherche que j'en ai faite, voici les clefs de mes magasins, ouvre-les, et tu jugeras quelles sont mes ri-

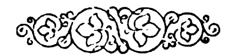
chesses, tu me diras si le plus insatiable des avares ne s'en contenterait pas. Abdalla lui obéit et parcourut douze magasins d'une grande étendue, si remplis de toutes sortes de richesses qu'il ne pouvait distinguer celles qui méritaient le plus son admiration, mais toutes méritaient et produisaient son désir. Cependant le regret d'avoir rendu le chandelier et celui de n'en avoir pas connu l'usage déchirèrent le cœur d'Abdalla. Abounadar ne fit pas semblant de s'en apercevoir : au contraire, il le combla de caresses, le garda quelques jours dans sa maison, et voulut qu'on le traitât comme lui-même. Quand il fut à la veille du jour qu'il avait fixé pour son départ, il lui dit : — Abdalla, mon fils, je te crois corrigé, par ce qui t'est arrivé, du vice affreux de l'ingratitude; cependant je te dois une marque de reconnaissance pour avoir entrepris un si grand voyage dans la vue de m'apporter une chose que j'avais désirée; tu peux partir, je ne te retiens plus; tu trouveras demain à la porte de mon palais un de mes chevaux pour te porter : je t'en fais présent, aussi bien que d'un esclave qui conduira jusque chez toi deux chameaux chargés d'or et de pierreries que tu choisiras toi-même dans mes trésors. Abdalla lui dit tout ce qu'un cœur sensible à l'avarice peut exprimer quand on satisfait sa passion, et vint se coucher en attendant le jour du lendemain fixé pour son départ.

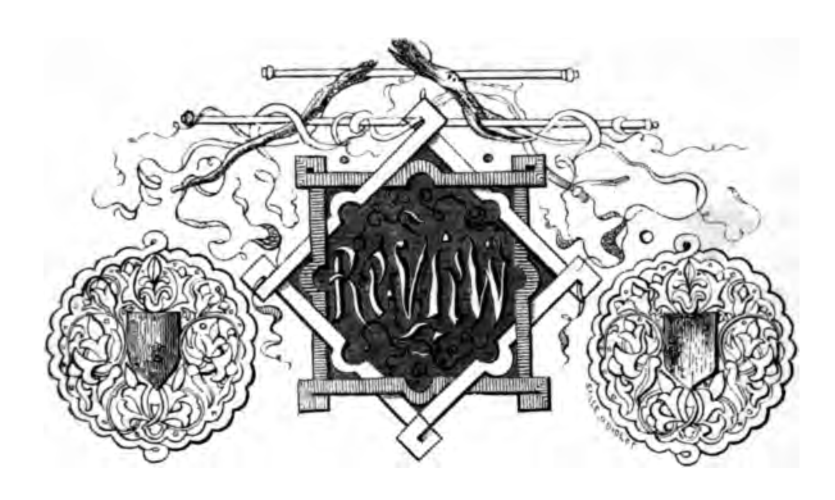
Pendant la nuit, il fut toujours agité, sans pouvoir penser à autre chose qu'au chandelier et à ce qu'il produisait. — Je l'ai eu, disait-il, si longtemps en ma puissance; jamais Abounadar n'en aurait été possesseur sans moi. Quel risque n'ai-je point couru dans le souterrain? Pourquoi possède-t-il aujourd'hui ce trésor des trésors? Parce que j'ai eu la bonne foi ou plutôt la sottise de le lui rapporter, il profite de mes peines et des dangers que j'ai pu courir dans un si grand voyage. Et que me donne-t-il en reconnaissance? Deux méchants chameaux chargés d'or et de pierreries; en un moment le chandelier en fournit dix fois davantage. C'est Abounadar qui est un ingrat, disait-il. Quel tort lui ferais-je en prenant ce chandelier? aucun assurément; car il est si riche, et moi que possédé-je? Ces idées le déterminèrent enfin à faire son possible pour s'emparer du chandelier; la chose ne lui fut pas difficile : Abounadar lui avait confié les

clefs de ses magasins. Il savait où le chandelier était placé, il s'en saisit, le cacha au fond d'un des sacs qu'il remplissait de pièces d'or et des autres richesses qu'on lui avait permis d'emporter, et le fit, comme tout le reste, charger sur ses chameaux. Il n'eut plus d'autre empressement que de s'éloigner, et, après avoir promptement dit adieu au généreux Abounadar, il lui remit ses clefs et partit avec son cheval, son esclave et ses deux chameaux.

Quand il fut à quelques journées de Balsora, il vendit son esclave, ne voulant point avoir un témoin de son ancienne pauvreté ni de la source de ses richesses. Il en acheta un autre et se rendit sans obstacle chez sa mère, qu'il voulut à peine regarder, tant il était occupé de ses trésors. Son premier soin fut de mettre les charges de ses chameaux et le chandelier dans une chambre au fond de la maison; et, dans l'impatience où il était de repaître ses yeux d'une opulence réelle, il mit des lumières dans le chandelier. Les douze derviches parurent; il leur donna à chacun un coup de bâton de toute sa force, dans la crainte de manquer aux lois du talisman; mais il n'avait pas remarqué qu'Abounadar tenait, en les frappant, le bâton de la main gauche. Abdalla, par un mouvement naturel, se servit de sa droite, et les derviches, au lieu de devenir des monceaux de richesses, tirèrent aussitôt de dessous leur robe chacun un bâton formidable, dont ils le frappèrent si longtemps et si fort, qu'ils le laissèrent presque mort, et disparurent en emportant les charges des chameaux, les chameaux, le cheval, l'esclave et le chandelier.

Ainsi, pour n'avoir pas su se contenter d'une fortune immense bien acquise, Abdalla retomba dans la misère et n'en sortit jamais: digne châtiment de son ingratitude et de sa sordide avarice.





IV JOUR

LE DÉPOSITAIRE INFIDÈLE

Un négociant sur le point de partir remit à un derviche de ses amis une bourse pleine d'or. De retour de voyage, il lui redemanda son dépôt; mais le perfide derviche nia d'avoir rien reçu. Le marchand, indigné, alla porter ses plaintes à Moavié, cadi de Bagdad. Si ce négociant, moins crédule, en remettant son or au derviche, eût pris des témoins, l'affaire eût été bien vite jugée; mais il avait négligé cette précaution. Le cadi sentit bien qu'il serait impossible de confondre ce dépositaire infidèle, il dit au négociant de revenir le lendemain, et il envoya sur-le-champ chercher le derviche.

Le cadi le reçut avec bonté et lui témoigna une estime qu'il ne ressentait pas, pour surprendre sa confiance. Après une assez longue conversation : — Des affaires importantes, lui dit-il, m'obligent de quitter ce pays pour quelque temps. J'ai une somme très-considérable en or, que je n'ose porter avec moi; je ne vous choisirais point pour mon dépositaire si je connaissais dans cette ville un plus honnête homme que vous. Comme il faut ici du mystère, je vous enverrai mon dépôt demain dans la nuit. Le derviche tout joyeux assura le cadi d'une fidélité qu'il était bien résolu de violer, et se retira chez lui.

Le marchand ne manqua pas de retourner le lendemain chez le juge. Aussitôt que celui-ci l'aperçut : — Allez, lui dit-il, chez votre

derviche, et, s'il refuse de rendre votre dépôt, menacez-le de me porter vos plaintes. Le marchand obéit avec empressement. Le derviche entendant parler du cadi, dont il croyait avoir tant d'intérêt de conserver la confiance, remit promptement le dépôt; le négociant, bien content, alla témoigner au juge sa reconnaissance.

Cependant le derviche attendait avec impatience l'effet de la promesse qui lui avait été faite. Surpris de ne recevoir aucune nouvelle, il se transporta chez le cadi; mais quel fut son étonnement, lorsqu'il s'entendit reprocher sa mauvaise foi par ce juge. Il se retira couvert de confusion et au désespoir d'avoir été la dupe de sa crédulité.



RÊVE EXTRAORDINAIRE D'UN TAILLEUR



Un tailleur étant dangereusement malade, eut un rêve qui lui sembla un avertissement du ciel. Il voyait flotter dans les airs un drapeau d'une grandeur immense, composé de tous les morceaux de différentes étoffes qu'il avait volés. L'ange de la mort portait le drapeau d'une main, et de l'autre il lui déchargeait plusieurs coups d'une massue de fer. Le tailleur, à son réveil, fit vœu, en cas qu'il guérît, d'être plus fidèle. Il ne tarda pas à recouvrer la santé. Comme il se défiait de lui-même, il recommanda à un de ses garçons de le faire ressouvenir du drapeau toutes les fois qu'il taillerait un habit.

Notre tailleur, pendant quelque temps, fut assez docile à la voix de son garçon; mais un seigneur l'ayant envoyé chercher pour faire un habit d'une étoffe très-riche, sa vertu, mise à une épreuve trop forte, fit naufrage : en vain son garçon zélé voulut lui rappeler le drapeau : — Tu m'ennuies avec ton drapeau, lui dit le tailleur; il n'y avait point d'étoffe comme celle-ci dans celui que j'ai vu en songe, et j'ai remarqué aussi qu'il y manquait quelques morceaux : celui que je viens de prendre le complétera.



V JOUR

HISTOIRE DU PRINCE MALIKNASIR

Calaoun, sultan d'Égypte, avait deux fils; sa tendresse était tranquille sur l'avenir de l'aîné, destiné à lui succéder; mais le second, le prince Maliknasir (le prince protecteur), l'occupait le jour et la nuit. Sa sollicitude le lui montrait désœuvré, corrompu par les flatteurs, échappant à ses conseils et succombant à la volupté.

Un jour qu'il faisait des réflexions sur l'inconstance de la fortune, qui se joue des princes comme des autres hommes, il résolut de faire apprendre à son second fils un métier qui pût lui servir de ressource en cas de besoin. Il le mit chez un fameux tailleur de la ville du Kaire, qui lui montra en peu de temps à coudre et à tailler des habits dans la dernière perfection.

D'abord on s'était fort étonné que l'empereur eût pris cette résolution; on traita sa prévoyance de crainte ridicule : on ne croyait

point que le fils d'un sultan d'Égypte pût un jour se trouver réduit à travailler pour vivre. Il arriva néanmoins bientôt dans l'empire un changement qui fit connaître à ceux qui n'avaient point approuvé en cela la conduite de Calaoun qu'ils avaient eu grand tort. Cet empereur mourut, et le prince Melikaschraf (le prince auguste), son fils aîné, monta sur le trône.

La première chose que fit le nouveau sultan fut d'ordonner à ses officiers d'aller chercher son frère, qui était encore chez le tailleur son maître, et de le lui amener, afin de prévenir par sa mort toutes les révoltes et les guerres qu'il pouvait exciter en Égypte; mais heureusement Maliknasir fut averti des cruelles intentions du roi son frère. Il se déguisa, sortit de la ville secrètement, se mêla parmi des pèlerins, et se rendit avec eux à la kaaba (c'est-à-dire au temple de la Mecque).

Pendant que les pèlerins et lui faisaient la procession, il sentit sous ses pieds quelque chose de dur; il regarda aussitôt ce que c'était, et vit une bourse fort enflée; il la ramassa, la mit dans sa poche sans qu'aucun des pèlerins s'en aperçût, et continua la procession. Il était assez en peine de savoir ce qu'il y avait dedans, mais il n'osait contenter sa curiosité devant tant de monde, et il attendait impatiemment la fin de la procession pour se retirer dans un lieu écarté, lorsqu'il entendit un cogia qui, tenant dans ses mains deux gros cailloux dont il se frappait rudement la poitrine, disait à haute voix : — Que je suis malheureux d'avoir perdu ma bourse! tout ce que j'ai gagné par mes travaux, tout le fruit de mes peines, toute ma fortune est dedans! O musulmans, mes très-chers frères! ayez pitié de moi. Si quelqu'un l'a trouvée, qu'il me la rende pour l'amour de Dieu et par respect pour le temple sacré de la Mecque; la moitié sera pour lui, et je déclare que cette moitié lui sera aussi légitimement acquise que le lait de sa mère.

Le malheureux docteur prononçait ces paroles avec de si vives marques de douleur et de désespoir que tous les pèlerins en étaient touchés. Maliknasir surtout en eut tant de compassion qu'il dit en lui-même : — Je ruine ce cogia et toute sa famille si je retiens cette bourse; il n'est pas juste que pour me rendre heureux je fasse des misérables. Quand je ne serais pas fils du roi, quand je serais le dernier des hommes, je ne voudrais pas avoir le bien d'autrui.

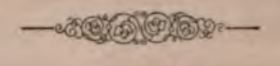
Après ces réflexions, il appela le cogia, et lui montrant la bourse : — O docteur ! lui dit-il, est-ce là ce que vous avez perdu ? Le cogia, transporté de joie à cette vue, porta brusquement la main sur la bourse, s'en saisit et la mit dans sa poche. — Et pourquoi, lui dit le prince, la prenez-vous avec tant de violence ? craignez-vous qu'elle ne vous échappe, ou n'avez-vous pas dessein de me donner la moitié de ce qu'il y a dedans, comme vous l'avez promis ? — Pardonnez-moi, répondit le cogia, pardonnez un transport dont je n'ai point été maître. Vous n'avez qu'à me suivre, je vais accomplir ma promesse. A ces mots, il le mena sous sa tente, où il tira sa bourse, la baisa, en rompit le cachet et la vida sur une table.

Maliknasir, qui s'attendait à voir des pièces d'or, fut assez surpris d'apercevoir des diamants, des rubis et des émeraudes. — Oh ! oh ! docteur ! s'écria-t-il, vous n'aviez pas tort de faire tant de bruit ; ce que vous aviez perdu en valait bien la peine. Le cogia assembla d'abord toutes ces pierreries en un monceau, qu'il partagea en deux ; il fit ensuite de l'un de ces tas deux lots égaux, et les présentant au prince : — O jeune homme ! lui dit-il, si vous voulez prendre ces deux lots, ils sont à vous selon ma promesse ; mais, pour vous dire franchement ma pensée, ce ne sera pas sans peine que je vous les verrai emporter. Au contraire, si vous êtes assez généreux pour vous contenter de l'un de ces lots, je vous jure que je ne serai point fâché que vous l'ayez.

Maliknasir, qui avait tous les sentiments d'un grand prince, lui répondit : — Puisque cela est ainsi, docteur, je n'en demande qu'un. Le cogia, charmé de ce désintéressement, fit du monceau pareil à celui du prince deux autres petits, et dit à Maliknasir : — Choisissez encore un de ces deux lots ; je proteste que je vous le donne aussi sans regret. — Non, répondit le prince, je suis satisfait de ce que j'ai. — O jeune homme ! répliqua le docteur, vous avez trop de modération ; il faut que vous le preniez, ou bien que vous veniez avec moi sous la gouttière d'or : j'y ferai pour vous à Dieu une prière qui vous sera très-avantageuse. Le prince alors, comme s'il eût été inspiré du ciel, rendit au cogia le lot qu'il avait pris en lui disant : — Docteur, puisque vous voulez faire une prière pour moi dans le sacré temple de la Mecque, j'aime mieux cela que toutes vos pierreries ; je vous les aban-

donne pourvu que vous fassiez cette prière avec toute la ferveur d'un bon docteur musulman.

A ces paroles, le cogia, étonné de l'excessive générosité du prince, le mena sous la gouttière d'or, leva les mains au ciel sans parler, et dit ensuite à Maliknasir : — Dites *amen*. Le prince dit *amen;* après cela le docteur remua quelque temps les lèvres, et puis, ayant passé ses deux mains deux ou trois fois sur son visage, il se tourna vers le prince et lui dit : — (eune homme ! je viens de faire pour vous une oraison ; vous pouve vous en aller à la garde de Dieu.



VI JOUR



Le prince Maliknasir prit congé du docteur ; mais à peine l'eut-il quitté qu'il dit en lui-même : — Que vais-je devenir présentement ? où faut-il que je porte mes pas ? Si je retourne au Kaire, mon barbare frère Melikaschraf me fera mourir. Il vaut mieux que j'aille avec ce cogia dans son pays ; mais je ne dois découvrir ma condition à personne, de peur que quelque traître ne m'assassine dans l'espérance d'en être récompensé ; car je ne doute pas que le nouveau sultan d'Égypte n'ait mis ma tête à prix. Après avoir fait cette réflexion et d'autres semblables sur l'état présent de ses affaires, il alla retrouver le docteur. — O cogia ! lui dit-il, je viens vous demander de quel pays vous êtes. — Je suis de Bagdad,

répondit le docteur, et je me nomme Abounaoüas. — Je serais bien aise de voir cette fameuse ville, reprit Maliknasir; voulez-vous bien m'y mener avec vous? j'aurai soin de vos chameaux et je les conduirai pendant le voyage. Le docteur y consentit, et rien ne les arrêtant plus à la Mecque, ils prirent tous deux la route de Bagdad.

D'abord qu'ils y furent arrivés, le prince dit au cogia : — Docteur, je ne veux point vous être à charge : je sais faire des habits en perfection; recommandez-moi, s'il vous plaît, à quelque tailleur de vos amis. Le cogia le mit chez le plus fameux tailleur de la ville, qui, pour éprouver son nouveau garçon, lui donna un habit à tailler et à coudre. Maliknasir, qui avait excité l'admiration des maîtres tailleurs du Kaire, ne pouvait manquer de réussir à Bagdad. Il fit un habit dont son maître fut tellement charmé qu'il voulut le montrer à tous les autres tailleurs de la ville, qui lui donnèrent mille applaudissements et qui avouèrent que, tant pour la coupe que pour la couture, c'était un chef-d'œuvre admirable. Le maître était si content d'avoir un garçon si habile, qu'il lui donnait douze sous par jour. Ainsi le prince avait de quoi passer agréablement la vie à Bagdad.

Sa fortune était dans cette situation lorsqu'un jour le docteur Abounaoüas, qui avait naturellement l'humeur violente, querella sa femme, et dans sa colère lui dit : — *Va, une fois, deux fois, trois fois, je te répudie.* Il n'eut pas plutôt achevé ces paroles, qu'il s'en repentit, parce qu'il aimait sa femme. Il voulut même la garder dans sa maison et vivre avec elle comme à l'ordinaire; mais le cadi s'y opposa, disant qu'il fallait qu'un hulla, ou licitateur, couchât avec elle auparavant, c'est-à-dire qu'un autre homme l'épousât et la répudiât, que le docteur ensuite l'épouserait de nouveau s'il voulait. Le cogia, se voyant obligé de se soumettre aux lois, résolut de prendre pour hulla le prince Maliknasir. — Il faut, dit-il en lui-même, que je choisisse pour licitateur ce jeune homme que j'ai amené de la Mecque à Bagdad; il est étranger et bon enfant, je lui ferai faire tout ce que je voudrai : je veux qu'il épouse cette nuit ma femme, et demain matin je la lui ferai répudier. Ayant pris cette résolution, il fit venir le prince chez lui, l'enferma dans une chambre avec sa femme et puis sortit.

La dame n'eut pas plutôt vu Maliknasir qu'elle en devint amoureuse. Le prince, de son côté, la trouva fort aimable. Ils se découvrirent leurs sentiments et ne manquèrent pas de se donner toutes les marques d'inclination que la conjoncture et le lieu leur permettaient. Après bien des caresses mutuelles, la dame montra au prince des cassettes pleines d'or, d'argent et de pierreries. — Savez-vous bien, jeune homme, lui dit-elle, que toutes ces richesses m'appartiennent? Voilà le kabin, c'est-à-dire la dot que j'avais apportée au cogia et qu'il a été obligé de me restituer en me répudiant : si vous voulez déclarer demain que vous prétendez me garder comme votre femme légitime, vous serez maître de tous ces biens et de ma personne. — Mais, madame, dit le prince, le docteur ne peut-il me forcer à vous rendre à lui? — Non, vraiment, répondit-elle, il dépend de vous de me répudier ou non. — Cela étant, répliqua Maliknasir, je vous promets de vous retenir; vous êtes jeune, belle et riche : je pourrais faire un plus mauvais choix. Laissez venir le docteur, vous verrez de quelle manière je le recevrai.

Le lendemain, le cogia vint de grand matin ouvrir la porte. Il entra dans la chambre. Le prince alla au-devant de lui d'un air riant : — O docteur! lui dit-il, que je vous ai d'obligation de m'avoir donné une si charmante femme! — O jeune homme! lui répondit le cogia, dis plutôt en la regardant : *Va, une fois, deux fois, trois fois, je te répudie.* — J'en serais bien fâché, répliqua Maliknasir; c'est un grand crime en mon pays que de répudier sa femme, c'est une action ignominieuse que l'on reproche sans cesse aux maris qui sont assez lâches pour la commettre. Puisque j'ai épousé cette dame, je veux la garder. — Ah! ah! jeune homme, s'écria le docteur, que signifie ce discours? Te moques-tu de moi? — Non, docteur, répondit le prince, je vous parle sérieusement; je trouve la dame à mon gré, et franchement je lui conviens mieux que vous, qui êtes chargé d'années. Croyez-moi, ne pensez plus à elle; aussi bien y penseriez-vous inutilement. — O ciel! reprit le docteur, quel hulla me suis-je avisé de choisir! Que les hommes sont sujets à faire de faux jugements! j'aurais juré que ce jeune garçon eût fait ce que j'aurais voulu. Hélas! j'aimerais mieux qu'il eût gardé ma bourse que de retenir ma femme.



VII JOUR

Le docteur conjura le prince de la lui rendre, il se jeta à ses pieds; mais quelques prières qu'il fît, quelque chose qu'il pût dire, le prince fut inexorable. Le cogia, s'imaginant que sa femme aurait plus de pouvoir que lui sur l'esprit de Maliknasir et qu'elle ne demandait pas mieux que d'être répudiée par ce prince, s'adressa à elle : — O matière de ma vie! lui dit-il, puisque ce jeune homme n'a nul égard à mes prières, emploie auprès de lui tout le crédit de ton visage de lune pour obtenir qu'il te rende à mon amour. — O mon cher docteur, mon ancien mari! lui répondit la dame en feignant d'être fort affligée, il est inutile d'attendre de lui cette grâce; c'est un petit obstiné qui n'en démordra point. Ah! que j'ai de douleur de ne pouvoir redevenir votre femme!

Ces paroles, que le cogia croyait fort sincères, redoublèrent son chagrin. Il pria de nouveau Maliknasir de répudier la dame, il en

pleura même; mais ses larmes ne furent pas moins inutiles que ses discours : le prince demeura ferme; de sorte que le docteur, perdant toute espérance de le fléchir, s'en alla chez le cadi se plaindre du hulla. Le juge se moqua de ses plaintes et déclara que la dame n'était plus à lui, qu'elle appartenait légitimement au jeune tailleur, et qu'on ne pouvait le forcer à la répudier. Le cogia fut au désespoir de cette aventure; il en pensa devenir fou. Il tomba malade, et les plus habiles médecins de Bagdad ne purent le guérir.

Lorsqu'il fut à l'extrémité, il demanda à parler au prince : — O jeune homme! lui dit-il, je vous pardonne de m'avoir enlevé ma femme; je ne dois point vous en savoir mauvais gré : cette chose s'est accomplie par l'ordre de Dieu. Vous souvient-il que je fis pour vous une prière à la Mecque sous la gouttière d'or? — Oui, répondit le prince; je me ressouviens même que je n'entendis pas un mot de toute votre oraison et que je ne laissai pas de dire pieusement *amen* sans savoir de quoi il s'agissait. — Voici, répliqua le docteur, quels furent les termes de ma prière : « O mon Dieu! faites que tous mes biens et tout ce que je chéris deviennent un jour le partage légitime de ce jeune homme! »

— Il est vrai, poursuivit le cogia, que vous ne m'avez pas tant d'obligation que vous pourriez penser, puisque je ne fis point cette prière de ma propre volonté. Je vous avoue que j'avais dessein d'en faire une autre; mais je ne sais quel pouvoir, quel mouvement divin m'entraîna et me fit malgré moi prononcer cette oraison. Elle a été exaucée, comme vous voyez, car presque tous les biens que je possédais appartenaient à ma femme, qui vous les donne avec sa foi. Je prends tous les assistants à témoin que j'entends et veux qu'après ma mort tout ce qui se trouvera de bien à moi appartenant soit à vous comme votre bien légitime. Il fit écrire ce testament et le fit signer par les témoins, il le signa aussi et mourut trois jours après.



VIII JOUR

Maliknasir alla demeurer avec sa femme dans la maison du docteur et se mit en possession de tous ses biens. Il cessa d'exercer le métier de tailleur, prit un assez grand nombre de domestiques, et ne songea plus qu'à vivre délicieusement à Bagdad. Il était charmé de sa condition et se croyait plus heureux que le sultan Melikaschraf, son frère. Il ne songeait qu'à se divertir tous les jours avec les jeunes gens de la ville; mais la fortune, qui se plaisait à le persécuter, ne le laissa pas mener longtemps une vie si agréable.

Un soir qu'il s'en retournait au logis, après avoir passé la journée à se réjouir, il frappa rudement à sa porte. Personne ne lui venant ouvrir, il redoubla ses coups et appela ses domestiques. Aucun ne répondit. — Oh! oh! dit le prince, il faut que tous mes gens soient morts ou qu'ils soient bien endormis. Enfin il frappa tant, qu'il enfonça la porte. Il entra, monta à l'appartement de sa femme, où il fut fort étonné de ne la point trouver; et ce qui augmenta sa surprise, c'est qu'il eut beau chercher par toute la maison, il ne vit pas même un de ses gens. Il ne savait ce qu'il devait penser, lorsque étant retourné dans l'appartement de sa femme, il s'aperçut que les cassettes où étaient l'or et les pierreries avaient été emportées. Il passa la nuit à faire les plus tristes réflexions.

Le lendemain matin, il s'informa dans le voisinage si le jour précédent, pendant qu'il se réjouissait en ville, on n'avait point remarqué qu'il se passât dans sa maison quelque chose d'extraordinaire. Tous ses voisins lui dirent que non, et il ne put tirer d'eux aucune lumière sur cette étrange aventure. Il fit toutes les perquisitions

qu'elle demandait; mais elles furent fort inutiles. Pour comble de malheur, le cadi, s'imaginant que Maliknasir avait peut-être tué sa femme et qu'il ne faisait semblant d'en être fort en peine que pour éloigner de lui le soupçon de cet assassinat, fit arrêter ce prince, qui, malgré son innocence, fut fort heureux de sortir de cette affaire aux dépens de tout son bien.

Voilà donc le prince Maliknasir dans le même état où il était avant qu'il eût épousé la femme du docteur Abounaoüas. Il se remit chez son maître et recommença d'exercer le métier de tailleur. Comme il était d'humeur à se consoler de tout, il oublia ses dernières disgrâces ainsi que les premières. Un jour qu'il travaillait dans la boutique de son maître, un homme qui passait s'arrêta tout à coup, et après l'avoir regardé avec attention : — Je ne me trompe point, s'écria-t-il, c'est le prince Maliknasir, c'est lui-même que je vois ! Le prince à son tour envisagea cet homme, et le reconnaissant pour le tailleur du Kaire chez lequel il avait fait son apprentissage, il se leva pour aller l'embrasser; mais le tailleur, au lieu de lui tendre les bras pour le recevoir, se jeta à ses pieds et baisa la terre devant lui en disant : — O prince ! je ne suis pas digne de vos embrassements; il y a trop de distance entre vous et un homme tel que moi. Votre sort est changé, et la fortune, qui vous a jusqu'ici persécuté, veut vous combler de ses plus précieuses faveurs. Le sultan Melikaschraf est mort; son trépas a excité des troubles dans l'Égypte : la plupart des grands voulaient faire monter sur le trône un prince de votre race; mais je soulevai tout le peuple contre eux en votre faveur et je parus à la tête de ma faction. Pourquoi, dis-je à ces grands, faut-il ôter la couronne à celui qui en est le légitime héritier? Le prince Maliknasir doit être notre sultan. Vous n'ignorez pas pour quelle raison il est sorti d'Égypte : vous savez que, pour dérober sa vie à la cruelle politique de son frère, il fut obligé d'abandonner sa patrie. Je suis témoin qu'il se déguisa et se joignit à des pèlerins qui allaient à la Mecque. Je n'en ai point ouï parler depuis ce temps-là, mais je suis persuadé qu'il vit encore; c'est un prince vertueux, Dieu l'aura conservé. Donnez-moi deux ans pour le chercher; pendant ce temps-là, que l'on confie la conduite de l'État à nos sages vizirs; et si mes re-

cherches sont vaines, vous pourrez alors choisir pour sultan le prince que vous souhaitez de couronner. A ce discours, poursuivit-il, que le peuple appuya de son suffrage, les grands consentirent que je vous cherchasse. Ils me donnèrent deux ans pour vous trouver; il y en a déjà un que je vous cherche de ville en ville chez tous les tailleurs du monde, et le ciel m'a sans doute conduit ici puisque j'ai le bonheur de vous y rencontrer. Allons, prince, venez, sans tarder davantage, vous montrer à des peuples qui vous attendent pour vous élever au rang de vos aïeux. Maliknasir remercia le tailleur de son zèle et lui promit de s'en souvenir en temps et lieu, et dès le même jour ils prirent ensemble la route du Kaire.

Dès qu'ils y furent arrivés, le prince Maliknasir se fit reconnaître, et les grands qui avaient été les plus ardents à l'écarter du trône se montrèrent les plus empressés à le couronner. Enfin il fut proclamé sultan, et il reçut les compliments de ses beys sur son avénement à la couronne.

Une des premières choses à quoi songea ce prince, ce fut à s'acquitter envers le tailleur. Il l'envoya querir et lui dit : — O mon père! car je ne puis vous appeler d'un autre nom après le service que vous m'avez rendu, je ne vous dois pas moins qu'au roi Calaoun : s'il m'a donné avec la vie le droit de lui succéder, mes malheurs m'avaient fait perdre ce droit, et sans vous je n'en aurais jamais joui. Il est juste que ma reconnaissance éclate : je vous fais grand-vizir. — Sire, lui répondit le tailleur, je remercie Votre Majesté de l'honneur qu'elle veut me faire, et je la supplie très-humblement de me dispenser de l'accepter : je ne suis point né pour être grand-vizir; cet emploi demande des talents que je n'ai point. Vous ne consultez que la bonté que vous avez pour moi; vous ne songez pas que je ne suis guère propre au ministère.





IX JOUR

Si par malheur les affaires de votre royaume allaient mal, tous les peuples me maudiraient et vous blâmeraient en même temps d'avoir fait d'un bon tailleur un mauvais vizir. Je ne suis point assez ambitieux pour vouloir remplir un grand poste que je ne dois point occuper. Si Votre Majesté veut me faire du bien, qu'elle le fasse sans intéresser le repos et le bonheur de ses sujets : qu'elle ordonne que j'aie seul le privilége de faire des habits pour elle et pour toute sa cour. J'aime mieux, sire, être votre tailleur que votre premier ministre, parce qu'il faut que chacun sache le métier dont il se mêle. Le sultan était trop judicieux pour ne pas voir que le tailleur avait raison de refuser d'être son vizir; il le combla de bienfaits : il ordonna que lui seul aurait la qualité de tailleur de la cour, et il défendit sous des peines très-rigoureuses à tous les autres tailleurs du Kaire de travailler pour ses courtisans.

Le sultan Maliknasir s'appliqua de tout son pouvoir à faire observer

les lois dont le roi Melikaschraf, son frère, s'était peu mis en peine. Il se faisait aimer de tous ses beys et signalait chaque moment de son règne par quelque action utile ou agréable au peuple. Un jour le cadi de la ville vint trouver ce jeune monarque : — Sire, lui dit-il, j'ai fait arrêter trois esclaves accusés d'avoir assassiné un marchand chrétien. Deux ont confessé leur crime et en ont déjà reçu le châtiment; mais le troisième m'embarrasse, car il dit qu'il est innocent mais qu'il mérite la mort. Je viens demander à Votre Majesté ce qu'elle veut que l'on fasse de cet homme-là. — Je veux le voir, répondit le roi, et l'interroger moi-même. Ces paroles qui se contredisent ont besoin d'un éclaircissement. Qu'on me l'amène ici tout à l'heure.

Le cadi sortit à l'instant et revint peu de temps après avec l'esclave et le bourreau. D'abord que le roi eut jeté les yeux sur l'accusé, il le reconnut pour un esclave qui l'avait servi à Bagdad. Il ne fit pas semblant de le reconnaître et lui dit : — O malheureux! on t'accuse d'avoir tué un homme. — Sire, répondit l'esclave, je suis innocent, mais je mérite la mort. — Comment accordes-tu ce que tu dis? reprit le sultan. Si tu es innocent, tu ne mérites point la mort, ou si tu mérites la mort, tu n'es point innocent. — Je suis innocent, repartit l'esclave, et toutefois je mérite la mort. Votre Majesté en sera persuadée si elle veut me permettre de lui raconter mon histoire. — Parle, répliqua le roi, je suis prêt à t'écouter.

— Sire, dit l'esclave, je suis natif de Bagdad. J'y servais un jeune homme qui avait été tailleur et avait hérité d'un cogia. Ce jeune homme était de fort belle taille, et pour son visage, je vous avouerai, sire, qu'il était si semblable à celui de Votre Majesté, que je n'ai vu de ma vie une si parfaite ressemblance; je crois le voir en vous voyant. Il possédait une femme d'une rare beauté; il l'aimait et il aurait fait son bonheur si elle eût été raisonnable; mais elle ne l'était pas. Un jour elle me dit en particulier qu'elle avait du penchant pour moi, et que si je voulais l'enlever, nous prendrions tous deux le chemin de Basra : — Nous y vivrons fort agréablement, ajouta-t-elle, parce que nous emporterons tout mon or et mes pierreries. Je rejetai la proposition : — Non, madame, m'écriai-je, je ne puis me résoudre à blesser mon devoir et l'honneur de mon maître! Elle se moqua de ma rési-

stance et détruisit mes scrupules à force de caresses. Il ne fut plus question que d'exécuter notre dessein sans que personne s'en aperçût et de manière que le mari ne pût apprendre, dans la suite, ce que nous serions devenus.

Pour cet effet, un jour qu'il se réjouissait en ville et que nous savions qu'il ne devait revenir au logis que fort tard, la dame tira tous les domestiques à part, et leur mettant à chacun une grosse poignée d'or entre les mains : — Allez-vous-en à Damas en Syrie, dit-elle à un, me chercher du hinna et du surmé, parce que c'est là qu'on en trouve d'excellent. Vous, dit-elle à l'autre, allez-vous-en à la Mecque accomplir un vœu que j'ai fait d'y envoyer de ma part faire un pèlerinage. Enfin, elle leur donna à tous des commissions qui demandaient des années entières, et elle les fit partir sur-le-champ. Quand nous fûmes tous deux seuls, nous nous chargeâmes de tout ce qu'il y avait de plus précieux, nous sortîmes à l'entrée de la nuit, nous fermâmes la porte à la clef et nous prîmes la route de Basra.

Nous marchâmes toute la nuit et la moitié du jour suivant sans nous arrêter. La dame commençait à se trouver accablée de lassitude; nous nous assîmes au bord d'un étang, d'où nous avions en face un palais magnifique. Nous le considérions avec attention et nous jugions qu'il devait appartenir à quelque grand prince lorsque nous en vîmes sortir un jeune homme suivi de plusieurs valets, dont deux portaient des filets sur leurs épaules. Comme ils venaient droit à l'étang, nous nous levâmes pour nous retirer; mais le jeune homme, dont la dame avait déjà attiré les regards, se hâta de nous joindre. Il la salua, elle lui rendit son salut. Il connut bien à son air qu'elle avait besoin de repos; il lui offrit son palais en lui disant qu'il s'appelait le prince Guayasaddin Mahmoud, neveu du roi de Basra. Elle ôta aussitôt le voile qui lui couvrait le visage pour faire voir au prince qu'elle méritait assez le compliment qu'il lui faisait. Elle accepta son offre, et il me parut qu'elle le regardait avec plaisir; je remarquai en même temps qu'elle produisait sur lui un puissant effet. Je conçus de cette rencontre un présage funeste, et je n'avais pas tort d'en craindre la suite.





X JOUR

Mahmoud oublia qu'il était venu pour prendre le divertissement de la pêche, il ne songea plus qu'à la dame. Il la conduisit au palais; il la fit entrer dans un appartement superbe; elle s'assit sur un sofa, et le prince s'étant mis auprès d'elle, ils commencèrent à s'entretenir tout bas, et leur conversation dura jusqu'à ce qu'un des domestiques vînt dire que l'on avait servi. Alors Mahmoud prit la dame par la main et la mena dans une chambre où il y avait une table à trois couverts et un buffet garni de tasses et de pots d'or massif remplis d'un excellent vin. Ils s'assirent tous deux et me firent occuper la troisième place. Un esclave avait soin de me verser à boire, et il s'en acquittait de sorte que je n'avais pas vidé ma tasse qu'il la remplissait jusqu'aux bords. Les fumées du vin me montèrent à la tête et bientôt je m'endormis.

Le lendemain, à mon réveil, je fus fort étonné de me trouver au bord de l'étang. Il faut, dis-je en moi-même, que les domestiques du prince Mahmoud m'aient porté en cet endroit pour se réjouir. Je me levai et marchai vers le palais. Je frappai à la porte, un homme m'ouvrit et me demanda ce que je voulais. — Je viens, lui répondis-je, voir la dame étrangère qui est dans ce palais. — Il n'y a point de dame ici, reprit-il en me fermant brusquement la porte au nez. Peu satisfait de cette réponse, je frappai une seconde fois. Le même homme se présenta et me dit : — Que souhaitez-vous ? — Ne me reconnaissez-vous pas ? lui dis-je. C'est moi qui accompagnais cette belle dame qui entra hier ici. — Je ne vous ai jamais vu, me repartit cet homme ; il n'est entré aucune dame en ce palais; passez votre chemin et ne frappez plus de peur de vous en repentir. A ces mots, il referma la porte avec précipitation. — Que dois-je penser de tout ceci ? dis-je

alors; est-ce que je suis encore endormi? non, et certainement je n'ai point rêvé ce qui se passa hier dans ce palais : il n'y a rien de plus réel. Ah! je devine ce que c'est : les gens du prince, qui m'ont transporté dans mon ivresse sur le bord de l'étang, veulent se donner le plaisir de voir comme je prendrai la chose. Je frappai pour la troisième fois. L'homme qui m'avait parlé ouvrit; mais en même temps il en sortit trois ou quatre autres armés de bâtons, qui se jetèrent sur moi et m'appliquèrent tant de coups qu'ils me laissèrent sur la place sans sentiment.

Je repris pourtant mes esprits. Je me relevai, et rappelant dans ma mémoire tout ce qui s'était passé à table le jour précédent entre le prince et la dame, je jugeai que l'on avait voulu se défaire de moi et que j'en étais même quitte à bon marché. Je commençai à me plaindre de ma mauvaise fortune; je fis mille imprécations contre la dame; mais je vous jure que j'étais moins affligé de me voir réduit à l'état où je me trouvais que pénétré de douleur et de repentir d'avoir trahi mon maître. Déchiré par mes remords, je m'éloignai de ce maudit palais; et, sans tenir de route certaine, errant de ville en ville, je suis venu jusqu'au Kaire, où j'arrivai hier au soir.

Comme la nuit s'approchait et que j'étais en peine de savoir où j'irais loger, je vis deux hommes qui en assassinaient un autre dans une rue détournée. Celui-ci, qui est, à ce que l'on dit, un marchand chrétien, poussa de grands cris; les assassins, craignant les caraouls (archers du guet), prirent la fuite de mon côté; et justement dans le temps qu'ils passaient près de moi, les caraouls les rencontrèrent. Ils crurent que j'étais de la compagnie de ces voleurs et ils me conduisirent en prison avec eux.





XI JOUR

Voilà, sire, ajouta l'esclave de Bagdad, ce que je voulais raconter à Votre Majesté. Je suis innocent de l'assassinat dont on me croit complice, mais je mérite la mort pour avoir été capable d'offenser mon maître et de me fier aux paroles perfides d'une femme.

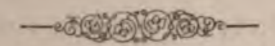
Le sultan Maliknasir, après avoir entendu ce récit, fit mettre en liberté l'esclave : — Va, lui dit-il, je te fais grâce, puisque tu te repens de t'être écarté de ton devoir; une autre fois, sois plus en garde contre les tentations de tes maîtresses, ne t'avise plus de les enlever : aussi bien, ces sortes d'enlèvements ne te réussissent pas. Le roi, pleinement informé de la mauvaise conduite de sa femme, rendit grâces à Dieu d'en être délivré. Il épousa une princesse pourvue d'une extrême beauté et qui lui donna un fils après dix mois de mariage. Tous les habitants du Kaire célébrèrent la naissance de ce jeune prince par des réjouissances qui durèrent quarante jours. Jamais sultan d'Égypte ne fut tant aimé de ses sujets que Maliknasir. Il est vrai qu'il justifiait parfaitement leur amour par le soin qu'il apportait à leur rendre son empire doux et agréable. La ville du Kaire, quoique d'une étendue immense, était si bien policée, le soubaschi (lieutenant de police) et les magistrats chargés de maintenir la tranquillité publique y veillaient de si près, qu'il ne se commettait pas le moindre désordre sans qu'ils en fussent avertis. Le sultan même, pour être plus assuré de la bonne police qui s'y observait, allait de

temps en temps, la nuit, dans les rues avec son premier vizir et quelques-uns de ses gardes.

Une nuit, qu'il passait près d'une grande maison, il entendit des cris et des plaintes comme d'une femme que l'on maltraitait. Il fit frapper à la porte par un de ses gardes, qui ordonna d'ouvrir de la part du sultan. L'on ouvrit, et le roi entra suivi de son vizir et des autres personnes qui l'accompagnaient. Ils ouïrent alors plus distinctement les cris, et, s'avançant vers le lieu d'où ils partaient, ils passèrent dans une salle basse, où ils aperçurent avec autant d'horreur que de surprise une femme nue et toute en sang que deux esclaves nerveux frappaient impitoyablement de verges devant un jeune homme qui semblait prendre plaisir à ce barbare spectacle. A la vue du sultan, les esclaves cessèrent de tourmenter cette misérable, qui, malgré l'état où elle était, fut reconnue par le roi pour la femme qu'il avait épousée à Bagdad. Il dissimula, et demanda pourquoi l'on maltraitait ainsi cette dame. Le jeune homme, ayant appris par ses gens que c'était le sultan d'Égypte qui lui parlait, alla se jeter à ses pieds et lui dit : — Sire, je suis le mari de cette malheureuse que vous voyez. Si vous saviez les raisons que j'ai de me plaindre d'elle, je ne doute point que Votre Majesté n'approuvât ma conduite. — Dites-moi ces raisons, répliqua le sultan, et j'en jugerai.

— Sire, reprit le jeune homme, je suis le neveu du roi de Basra et je me nomme le prince Guayasaddin-Mahmoud. J'étais dans un palais que j'ai à quelques lieues de Bagdad; j'en sortais un soir avec une partie de mes gens pour aller prendre le plaisir de la pêche, lorsque je rencontrai cette dame accompagnée d'un homme qui avait l'air d'un esclave. Je la saluai et la priai de venir se reposer chez moi. Elle y consentit. Je lui demandai qui elle était et où elle allait. Elle me répondit qu'elle était fille d'un officier du sultan de Bagdad; qu'elle s'était échappée la nuit de chez son père pour se dérober aux transports languissants d'un vieux bey avec qui son mariage était arrêté. — Et j'ai dessein, ajouta-t-elle, de me rendre à Basra sous la conduite de cet esclave dont je me suis fait accompagner. L'or et les pierreries dont elle était chargée me firent aisément ajouter foi à ses discours. — Madame, lui dis-je, si vous voulez demeurer ici, vous y

serez en sûreté. — Je le veux bien, répondit-elle, mais il faut que vous fassiez tuer mon esclave, afin que s'il lui prend envie de retourner à Bagdad, il n'aille pas découvrir le lieu de ma retraite.



XII JOUR



Quoique la politique voulût que je fisse ce que la dame souhaitait, je ne pus m'y résoudre. Je me contentai d'ordonner à mes gens d'enivrer l'esclave, de mêler dans son vin d'une poudre qui l'assoupît de manière qu'on pût le porter hors du palais sans qu'il se réveillât, et je commandai que quand il se présenterait à la porte, l'on ne fît pas semblant de le connaître et qu'on lui donnât, s'il le fallait, quelques coups pour l'écarter. Cela fut exécuté. L'esclave disparut. Je fis accroire à la dame qu'on l'avait jeté dans un précipice, et toutefois, en cas que cet esclave allât à Bagdad déclarer aux parents de sa maîtresse qu'elle était dans mon palais, j'en partis avec elle peu de jours après et nous nous rendîmes à Basra.

Nous y vivions charmés l'un de l'autre, quand j'appris que le sultan de Bagdad, pour des raisons que l'on ne disait point, avait résolu de déposséder le roi de Basra et de faire mourir avec lui tous les princes

de son sang. Sur cet avis, je pris tout ce que j'avais de plus précieux, je sortis la nuit de Basra, et je suis venu avec cette dame m'établir ici. Je ne l'ai jamais aimée avec plus d'ardeur; je ne songe qu'à lui plaire; je l'ai même épousée pour l'attacher à moi par un lien plus honorable et plus fort; et cependant l'ingrate, pour prix de tant d'amour, a proposé aujourd'hui à un de mes domestiques que, s'il voulait m'assassiner, elle était prête à se donner à lui et à le suivre partout où il voudrait la conduire. Ce serviteur m'est fidèle, il ne m'a point fait un mystère de cette horrible proposition. J'en ai frémi, et pour punir cette méchante femme, j'ai résolu de la faire fouetter tous les jours jusqu'au sang. — Non, non, interrompit le sultan d'Égypte sans dire l'intérêt qu'il prenait à la chose, une créature d'un si détestable caractère demande un autre supplice. Elle est indigne de vivre; c'est un monstre dont on ne saurait trop tôt purger la terre : j'ordonne qu'elle soit noyée tout à l'heure. Il n'eut pas achevé ces paroles que ses gardes se saisirent de la dame, qu'ils allèrent jeter dans le Nil.





XIII JOUR

LE DERVICHE ET LE VOLEUR

Un roi fit un jour présent d'une robe de grand prix à un derviche. Un voleur des plus fins et des plus adroits en eut nouvelle et conçut aussitôt le dessein de la lui enlever. Pour le faire réussir, il alla trouver le derviche à son ermitage et le pria de le recevoir à son service et sous sa discipline, en feignant qu'il voulait abandonner le monde et apprendre de lui les maximes de la vie spirituelle. Le derviche le reçut avec beaucoup d'humanité ; mais au bout de quelques jours, le voleur abusa de l'estime et de la confiance qu'il s'était déjà acquises auprès du derviche : il s'empara de la robe une belle nuit et disparut.

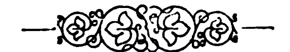
Le lendemain matin, quand le derviche ne vit plus ni le novice ni la robe, il n'eut pas de peine à juger que le novice était un voleur et qu'il l'avait emportée. Pour tâcher d'en avoir nouvelle, il sortit aussitôt de son ermitage et prit le chemin de la ville. Occupé de la perte qu'il avait faite, comme il marchait avec action, il rencontra

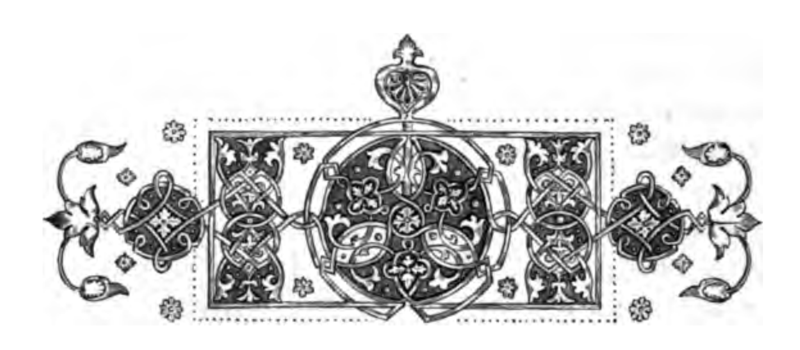
de la femme jusqu'au gosier. Le poison fit son effet avec tant de violence qu'elle mourut en peu de moments, et, par sa mort, elle confirma la maxime qui porte que celui qui creuse une fosse pour y faire tomber son frère y tombe lui-même, et que le diable est là pour emporter son âme au fin fond de l'enfer.

Le derviche, témoin de cette aventure, trouva cette nuit si funeste extraordinairement longue, et il n'en vit la fin qu'avec des peines inconcevables. Le jour parut enfin et il sortit d'un lieu si pernicieux. Il entra dans la ville, et comme il cherchait un autre gîte, il rencontra un cordonnier qui, par vénération envers les derviches, se fit un plaisir de le mener chez lui et d'ordonner à sa famille de prendre soin de lui et de le bien régaler pendant qu'il était obligé de faire compagnie à quelques amis qui l'avaient invité à un régal.

La femme du cordonnier avait une intrigue d'amour avec un cavalier qui n'avait pas moins d'amour pour elle qu'elle en avait pour lui. Leur entremetteuse était la femme d'un chirurgien, si adroite et si insinuante qu'elle eût été capable, par ses discours, d'accorder le feu et l'eau, de faire descendre les étoiles du ciel en terre, d'amollir l'acier comme de la cire et de réduire en poussière le rocher le plus dur, si elle s'en fût mêlée. La cordonnière ne vit pas plutôt que son mari s'absentait, qu'elle prit cette occasion pour se divertir et qu'elle manda à la chirurgienne de donner avis à son amant de venir la nuit suivante, en l'assurant que rien ne troublerait leurs plaisirs, que les mouches ne l'empêcheraient pas de goûter le sucre dont elle voulait le régaler, et qu'elle serait seule avec lui.

Sur cet avis, le cavalier ne manqua pas de venir au rendez-vous. Mais, dans le temps qu'il était à la porte et qu'il attendait que la cordonnière ouvrît, le cordonnier arriva et l'aperçut. Comme il avait déjà quelque soupçon de ce qui se passait, il ne fut pas plutôt entré chez lui, ardent de colère, qu'il pensa assommer sa femme de coups; non content de ce traitement, il l'attacha à un pilier et il se coucha.





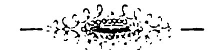
XIV JOUR

Cela scandalisa fort le derviche, qui crut d'abord que le cordonnier battait sa femme par caprice ou parce qu'il avait bu, et il se reprocha de ne s'être pas présenté pour empêcher ce désordre. Il était encore occupé de cette pensée lorsqu'il entendit la voix de la chirurgienne, qui avait trouvé la porte ouverte, le mari, dans sa précipitation, ayant oublié de la fermer : —Voisine, criait-elle à la cordonnière d'une voix basse, voisine, à quoi pensez-vous? pourquoi vous faites-vous attendre si longtemps? C'est une honte, venez vite et ne perdez pas l'occasion. La cordonnière l'appela d'une voix triste, et quand elle fut près d'elle : — Voyez, lui dit-elle, l'état où je suis et si vous êtes raisonnable de me reprocher ma négligence. Mon mari a vu l'ami à la porte, il est venu à moi comme un démon enragé, il m'a battue cruellement et liée comme vous voyez, et il dort présentement. Elle ajouta avec de grands soupirs : — Si, dans ce misérable état, je pouvais vous toucher de compassion, vous me détacheriez et vous souffririez que je vous attachasse à ce poteau pendant que j'irais m'excuser d'avoir fait attendre mon amant si longtemps, et je reviendrais d'abord vous délivrer et me remettre à la même place; vous feriez aussi plaisir à celui que j'aime, qui ne manquerait pas de vous en témoigner de la reconnaissance. Par amitié et par compassion, la chirurgienne lui accorda ce qu'elle demandait et se laissa attacher. La cordonnière alla trouver le cavalier, qui l'attendait avec impatience; et alors le derviche, qui entendait tout ce qui se passait, comprit le sujet de la colère du mari et jugea qu'il n'avait pas tort.

Pendant que la cordonnière était dehors, le cordonnier s'éveilla et l'appela. La chirurgienne se garda bien de répondre, parce qu'elle eût tout gâté. Après avoir appelé plusieurs fois sans tirer aucune parole, l'impatience prend au cordonnier, il se lève, court à la chirurgienne, qu'il croyait être sa femme, avec un couteau à la main, lui coupe le bout du nez et le lui met dans la main : — Envoie cela à ton galant, lui dit-il, c'est un beau présent à lui faire. La pauvre chirurgienne, de la peur qu'elle avait d'être découverte, souffrit cet outrage sans ouvrir la bouche, en disant en elle-même : — Étrange aventure! le personnage que je fais est singulier : la cordonnière se divertit, et moi j'en porte la peine.

La cordonnière revint enfin et fut extrêmement affligée quand elle sut que son amie était sans nez. Comme elle ne pouvait réparer ce qu'elle venait de souffrir pour elle, elle lui en demanda mille pardons les larmes aux yeux ; elle se remit à sa place et se fit attacher comme auparavant. La chirurgienne, qui n'avait pas d'autre parti à prendre, retourna chez elle dans une inquiétude extrême de savoir de quelle manière elle déguiserait la chose à son mari.

La cordonnière, rattachée au pilier, rompit le silence au bout d'une heure, et adressant cette prière à Dieu à haute voix afin que son mari l'entendît : — Seigneur, dit-elle, qui commandez dans tout l'univers, Dieu créateur de toutes choses, Dieu tout-puissant, qui maintenez et qui conservez toutes les créatures, rien ne vous est caché, la vérité vous est connue : vous savez que mon mari m'a fait ce mauvais traitement par une action condamnable et pour un fait dont je suis innocente. C'est pour cela que j'implore votre bonté et votre miséricorde. Je vous supplie de rétablir cette partie de mon visage, qui en faisait l'ornement, comme elle était auparavant. Faites paraître mon innocence avec éclat; ôtez le voile de l'imposture qui la cache, et délivrez-moi d'une infamie qui va me déshonorer pour jamais si je parais devant le monde en l'état où je suis.



XV JOUR



Le mari, qui s'était éveillé et qui avait entendu cette prière hypocrite : — Effrontée, lui cria-t-il, infâme, quelle sorte de prière adresses-tu à Dieu? Ignores-tu que les prières des femmes impures ne sont pas reçues à son tribunal et que la cour céleste est une cour où les impudiques n'ont jamais été écoutées? Pour être exaucée, il faudrait que tu eusses la bouche pure et le cœur net. Tremble que quelque mauvais génie ne vienne te prendre pour te reporter aux enfers d'où tu t'es échappée.

La femme, sûre de son fait, interrompit le mari : — Lève-toi, cruel ! s'écria-t-elle, viens, et vois une marque de la puissance infinie de Dieu, qui a eu pitié de mon malheur et qui a exaucé ma prière afin que mon innocence soit connue ! Oui, seigneur, vous savez que je suis innocente, et je vous remercie mille fois de la grâce que vous me faites et de ce que vous me lavez du déshonneur dont j'allais être noircie.

A ce discours, le mari, qui ne savait pas la fin de l'aventure et qui jamais ne se fût douté d'une si grande malice, se lève avec grand étonnement, se procure de la lumière, et voit en effet que sa femme avait le nez en son entier : — J'ai tort, lui dit-il en la déliant, et je vous demande pardon : jamais il ne m'arrivera de vous traiter de la sorte ; je vous laisse le gouvernement du ménage et la liberté entière de faire ce que vous voudrez.

La chirurgienne, avec le nez coupé, était chez elle dans une grande inquiétude, et elle cherchait de quelle manière elle cacherait son malheur, quel prétexte elle donnerait à son mari, à ses parents et

aux voisins, et comment elle se tirerait d'affaire. Elle était encore plongée dans ces pensées et dans l'irrésolution lorsque, un peu avant le jour, le chirurgien, qui s'était éveillé, se leva et demanda son étui pour aller panser une plaie. La chirurgienne lui dit de se donner patience, le fit attendre longtemps, et comme le mari la pressait, elle tira un rasoir de l'étui et le lui jeta en grondant et en demandant si c'était ce qu'il voulait. Le mari, qui était déjà dans l'impatience, lui rejeta le rasoir avec des injures, et c'était ce qu'elle demandait. Elle prit avantage de ce qu'il n'était pas encore jour et se mit à crier : — Ah ciel ! j'ai le nez coupé ! Et en même temps elle se jeta contre terre et se roula par la chambre avec grands cris. Le mari demeura confus, et les voisins et les parents qui accoururent furent dans un grand étonnement de voir sa femme sans nez et toute en sang. Ils chargèrent le mari d'injures, et le mari était tellement troublé qu'il ne pouvait même ouvrir la bouche pour nier ou avouer le fait. Le jour parut, les parents assemblés se saisirent de lui et le conduisirent au juge, chez qui le derviche était déjà, parce qu'il était sorti de chez le cordonnier de grand matin pour faire des poursuites contre le prétendu novice qui l'avait volé.

Les parents exposèrent le fait au cadi, qui demanda au chirurgien pourquoi il avait traité sa femme d'une manière si barbare, et parce qu'il ne put apporter une cause légitime, il allait le condamner à la mort, si le derviche, qui savait son innocence, ne se fût approché et n'eût pris la parole : — Seigneur, dit-il au cadi, cette affaire mérite plus d'attention que vous n'en donnez. Ce n'est pas le voleur qui a emporté ma robe, les béliers n'ont pas tué le renard, ce n'est pas aussi le poison qui a fait mourir la méchante femme, ni le cordonnier qui a coupé le nez de la chirurgienne : nous sommes tous nous-mêmes la cause de ces différents événements. A ces mots le cadi se tourna de son côté : — Ce que vous venez de dire, lui dit-il, est une énigme que l'on ne peut entendre si vous ne l'expliquez.

Pour développer toute l'affaire, le derviche raconta ce qui lui était arrivé et toutes les choses dont il avait été témoin, et en finissant il ajouta : — Si je ne me fusse pas laissé prévenir par l'ambition de faire des disciples, je n'eusse pas reçu un voleur dans mon ermitage et je

ne lui eusse pas donné lieu de me faire le vol qui m'a amené ici ; si le renard n'eût pas été gourmand et avide de sang, les béliers ne l'eussent pas écrasé ; la méchante femme ne se fût pas donné la mort à elle-même si elle n'eût pas entrepris de faire mourir le cavalier, et le cordonnier n'eût pas coupé le nez à la chirurgienne si elle ne se fût pas mêlée du négoce infâme que je viens de vous raconter. Pour conclusion, rien n'est plus vrai que ce que nous savons tous : Ne faites pas de mal, on ne vous en fera pas. Sur cette déposition du derviche, le chirurgien fut absous de la plainte, et aussitôt après il répudia cette méchante femme, que ses parents, honteux de leur méprise, ne voulurent ni recevoir ni regarder.





CONCLUSION

HISTOIRE DES AMOURS DU PRINCE DE PERSE

ET DE LA PRINCESSE DE LA CHINE

La nourrice conta encore beaucoup d'histoires, sans doute moins mémorables que celles qui ont précédé, puisque le souvenir n'en est pas venu jusqu'à nous. Il y avait déjà mille et un jours qu'elle amusait la princesse, lorsque le prince Farrukhrouz tomba malade. Le roi Togrul-bey, qui aimait tendrement son fils, fit appeler les plus habiles médecins de l'Indostan; mais ils ne pouvaient le guérir. La consternation que cette dangereuse maladie répandit à la cour interrompit tous les plaisirs. La princesse de Cachemire ne voulut plus entendre d'histoires. On n'était occupé que du prince; tout le monde tremblait pour ses jours. Le roi, qui allait souvent voir le chef du temple de Kesaya, dit à ce grand-prêtre : — Vous savez que j'aime mon fils plus que ma propre vie. Les médecins ont épuisé tout leur art sans pouvoir lui rendre la santé. Je n'attends plus rien de leurs remèdes, et j'ai recours à vos prières. Je me flatte que par votre intercession j'obtiendrai ce que je désire. — Il faut tout espérer, sire, lui répondit le grand-prêtre, quand on implore la bonté du ciel. Je vais passer la nuit dans le temple, je prierai Kesaya d'intercéder pour le prince, et demain je vous dirai si ces prières auront été exaucées.

Le lendemain matin le grand-prêtre alla trouver Togrul-bey, qui, plein d'impatience, s'avançait au-devant de lui : — Hé bien, saint derviche, lui dit-il, avez-vous obtenu la guérison de mon fils? — Oui, sire, lui répondit le grand-prêtre; Kesaya l'a demandée au Seigneur, qui a bien voulu la lui accorder. A cette réponse, le roi, saisi de joie, embrassa le saint homme et le conduisit lui-même à l'appartement du prince Farrukhrouz. Le derviche s'assit au chevet du lit du malade, et récita une oraison. Il ne l'eut pas achevée, que le prince, qui depuis longtemps avait perdu l'usage de la parole, fit un cri et dit : — O mon père, consolez-vous, je suis guéri! A ces mots, il se leva, et l'on ne parla plus dans la ville de Cachemire que de la sainteté du grand-prêtre.

Farrukhnaz ne put entendre vanter un si dévot personnage sans avoir envie de le voir et de l'entretenir. Pour cet effet, elle sortit du palais, accompagnée de ses femmes et de ses eunuques, et se rendit à la porte du monastère des prêtres de Kesaya; mais elle fut bien surprise lorsqu'on vint lui dire que le grand-prêtre lui défendait d'entrer. La princesse alla sur-le-champ s'en plaindre au roi, qui voulut en savoir la cause. Il va chez le grand-prêtre et lui demande pourquoi il a fait difficulté de recevoir la visite de Farrukhnaz. — Seigneur, lui répondit le derviche, c'est que cette princesse n'est pas obéissante au Très-Haut. Elle fuit les hommes, elle les regarde comme ses ennemis et marche dans la voie de l'oisiveté. A moins qu'elle ne change de sentiment, il ne m'est pas permis de lui parler, Kesaya me l'a défendu; mais, ajouta-t-il, si elle se corrige, je lui rendrai tous les services qui dépendront de moi. Le roi, n'ayant rien à répliquer à ce discours, s'en retourna dans son sérail.

Quelques jours après, Togrul-bey alla encore visiter le derviche, qui lui dit : — J'ai enfin obtenu du grand Kesaya la permission de parler à la princesse. Je veux lui faire un sermon; peut-être la mettrai-je dans le chemin du salut. Le roi, ravi que le saint homme eût pris cette résolution, en avertit Farrukhnaz, qui dès le jour suivant ne manqua pas de se présenter à la porte du monastère et de demander le saint derviche. Le portier la fit entrer et la conduisit, par ordre du grand-prêtre, dans une grande salle, où il la pria d'attendre un moment.

On voyait peints sur le mur, en trois endroits différents, une biche arrêtée dans un piége et un cerf qui faisait tous ses efforts pour la délivrer, et dans un endroit seulement étaient représentés un cerf pris et une biche qui le regardait dans le piége, sans se mettre en peine de le secourir. La princesse jeta d'abord les yeux sur les peintures et les considéra avec étonnement. — Que vois-je, dit-elle? Juste ciel! voici le contraire de mon songe! Ces trois cerfs font tous leurs efforts pour délivrer les biches, et j'aperçois une biche qui abandonne un cerf. Que dois-je penser de ces objets? Ah!

sans doute je me suis trompée dans le jugement que j'ai fait des hommes!

Pendant que la princesse faisait cette réflexion, le grand-prêtre arriva dans la salle d'un air grave. Elle voulut se jeter à ses pieds; mais il l'en



empêcha, et l'ayant fait asseoir, il lui dit : — O Farrukhnaz! le roi votre père est fort affligé de vous voir dans des sentiments si contraires à la nature et aux lois du Seigneur. Vous êtes sous la puissance du démon, c'est lui qui vous a prévenue contre les hommes. J'ai prié le grand Kesaya d'avoir pitié de vous; mais, malgré tout son pouvoir, ne pensez pas qu'il puisse vous tirer de l'abîme où vous êtes plongée, si vous ne faites de votre côté quelque effort pour en sortir.

Le derviche en cet endroit, remarquant que la princesse commençait à pleurer, tant elle était effrayée de ce discours, lui dit : — Ma fille, essuyez vos pleurs, je vois que votre cœur se dispose à changer. Je promets de vous arracher au démon, pourvu que vous vous abandonniez à mes conseils. Farrukhnaz promit de faire tout ce qu'il lui prescrirait, puis elle baisa la main du saint homme, et s'en retourna au palais.

Le jour suivant, elle se rendit encore au monastère, et quand elle fut seule avec le derviche, il lui dit : — Princesse, j'ai vu cette nuit en songe le grand Kesaya, qui m'a dit : — O religieux! Farrukhnaz n'est plus haïe du Très-Haut, elle n'a plus mauvaise opinion des hommes; mais il faut qu'elle ait pitié d'un jeune prince qui brûle et languit pour elle nuit et jour; car le Tout-Puissant a écrit sur la table de la prédestination qu'elle sera son épouse.

La princesse fut étonnée de ces paroles.—Hé, comment puis-je, dit-elle, soulager le jeune prince, si j'ignore qui il est?—Kesaya, répondit le grand-prêtre, m'a dit que c'est le prince de Perse, qu'il se nomme Farrukhschad : qu'il est si beau, si charmant, que jamais mère n'a mis au monde un homme si parfait. — O mon père! répliqua Farrukhnaz, ce discours me surprend. Un jeune prince qui ne m'a point vue peut-il être amoureux de moi? — Je vais, repartit le derviche, vous dire de quelle manière cela s'est fait, car Kesaya, qui a bien prévu toutes les questions que vous pourriez me faire là-dessus, a pris soin de m'instruire de toutes les circonstances de cette aventure. Le prince Farrukhschad a rêvé qu'il vous voyait dans une prairie. Charmé de votre beauté, il a voulu vous parler d'amour; mais vous l'avez quitté brusquement, en lui disant que les hommes n'étaient tous que des traîtres. La peine que vous lui avez causée en vous séparant de lui l'a réveillé, et à son réveil, loin de chercher à se distraire des images de ce triste songe, il a pris plaisir à se les rappeler. Il les a sans cesse présentes à sa pensée, et, quoique sans espérance de posséder vos charmes, il en conserve précieusement le souvenir.

A ce discours du grand-prêtre, la princesse cachemirienne fit un profond soupir, et levant les yeux au ciel : — O Dieu! s'écria-t-elle, est-il possible que ce prince ait fait le même songe que moi! Saint derviche, poursuivit-elle, Kesaya ne vous a pas tout dit. J'ai rêvé aussi que je voyais dans une prairie, parsemée de mille sortes de fleurs, le plus beau prince du monde; qu'il m'a fait une déclaration d'amour que j'ai mal reçue; mais dans le temps que je le maltraitais, j'ai senti que mon cœur commençait à s'intéresser pour lui, et j'ai été obligée de le fuir avec précipitation, de peur que par sa bonne mine et par ses discours flatteurs il ne triomphât de la haine que j'avais pour les hommes. Cette haine était l'effet d'un autre songe que démentent ces peintures qui s'offrent à mes yeux. Je reconnais mon erreur : je juge mieux des hommes, je les crois capables d'amitié, et si c'est la volonté du ciel que j'épouse le prince de Perse, je m'y soumets sans répugnance.

Le grand-prêtre fut charmé d'entendre parler la princesse, et profitant de la disposition où il la voyait : — Ma fille, lui dit-il, je veux aller passer cette nuit dans le temple, et consulter Kesaya sur ce qu'il faut que vous

fassiez pour parvenir au comble de vos vœux, je vous apprendrai demain sa réponse. Farrukhnaz se retira dans son palais, fort occupée du prince Farrukhschad; elle rappela cent fois dans sa mémoire ce songe où il lui avait paru si amoureux, et improvisa des vers à la louange de Kesaya, qu'elle chanta en s'accompagnant.



D'abord que le jour parut, elle se leva pour aller retrouver le derviche. Elle n'attendit pas qu'il lui apprît la réponse de Kesaya. — Hé bien! mon père, lui dit-elle, le ciel vous a-t-il fait connaître tout ce qu'il exige de mon obéissance? — Oui, ma fille, répondit le saint homme, le grand Kesaya m'a parlé. Il veut que vous vous engagiez par serment à faire tout ce que je vais vous ordonner. La princesse jura qu'elle exécuterait exactement ses ordres. Il faut donc, dit-il, que nous partions cette nuit. Je vous conduirai dans les États du prince qui vous aime, et qui vous donnera avec sa foi une couronne plus riche que celle de Cachemire. Vous êtes sans doute étonnée que je vous propose un enlèvement, mais Kesaya le veut ainsi.

— Hé quoi! interrompit Farrukhnaz fort surprise, il ordonne que, sans la participation du roi mon père, je quitte la cour de Cachemire pour aller chercher un prince qui n'est pas mon époux! — Je ne dis pas cela, répondit le grand-prêtre; Togrul-bey saura notre départ, je me charge de l'y faire consentir; mais Kesaya juge à propos que les choses se fassent de cette manière pour vous faire expier votre fierté. — Cette démarche, reprit la princesse, n'est pas de mon goût, je vous l'avoue; cependant, je suis

prête à vous suivre, pourvu que mon père y souscrive. — Je vous réponds de son consentement, reprit le derviche; reposez-vous de cela sur moi; retournez au palais et préparez-vous à partir. Farrukhnaz fit ce que lui prescrivait le saint homme, et lui se rendit un moment après chez le roi.

Il trouva Togrul-bey qui s'entretenait avec la nourrice de la princesse. Aussitôt que le roi le vit paraître, il lui dit : — Approchez, saint derviche; vous n'êtes point ici de trop. Nous parlons du prompt changement qui s'est fait dans le cœur de ma fille : vous êtes l'auteur de ce prodige. Elle haïssait les hommes; vous avez en un moment triomphé de cette haine. Un seul de vos entretiens a plus fait que toutes les histoires de Sutlumemé. — Sire, répondit le grand-prêtre, non-seulement Farrukhnaz ne hait plus les hommes, elle est même amoureuse du prince de Perse.

Alors le derviche conta tout ce qui s'était passé entre la princesse et lui, et déclara les volontés de Kesaya. Togrul-bey dit au grand-prêtre : — C'est à regret que je vois ma fille réduite à partir de cette sorte; mais puisque Kesaya l'ordonne, je me garderai bien de m'y opposer. Le roi consentit donc au départ de Farrukhnaz, qui sortit de Cachemire dès la nuit même avec sa nourrice et le derviche seulement.

Tous trois à cheval, ils marchèrent toute la nuit sans s'arrêter; ils arrivèrent avec le jour dans une prairie où mille espèces de fleurs réjouissaient la vue et l'odorat. La prairie aboutissait à un jardin dont les murs étaient de marbre blanc. A une extrémité du mur s'élevait un cabinet de bois de sandal rouge, avec un balcon doré, et dessous coulait un ruisseau de la plus belle eau, qui se répandait dans la prairie et arrosait les fleurs. La beauté du lieu les invitant à s'y arrêter, ils descendirent de cheval et s'assirent sur les bords du ruisseau.

Ils étaient charmés d'un endroit si délicieux; mais pendant qu'ils l'admiraient, le derviche changea tout à coup de couleur. Farrukhnaz et sa nourrice lui en demandèrent la cause. — O ma princesse! répondit le derviche, quel démon nous a conduits ici? Ce cabinet qui est au-dessus de nous, cette prairie, les murs de ce jardin, tout m'annonce que c'est ici la demeure redoutable de la magicienne Mehrefza. Si elle nous aperçoit, nous sommes perdus. Hélas! j'atteste le ciel que je ne tremble que pour vous : si j'étais ici seul, je formerais une grande entreprise, et je me sens assez de courage pour l'exécuter. — Faites, lui dit Farrukhnaz, comme si nous n'étions pas avec vous. Si notre mauvaise destinée veut que nous périssions dans ce lieu, du moins je remplirai mon sort avec une fermeté digne de la noblesse de mon sang.

— Ah! belle princesse, s'écria le derviche, la résolution où je vous vois dissipe toute ma crainte. Je vais acquérir une gloire immortelle ou me

perdre. Demeurez toutes deux dans cet endroit; si je ne viens pas vous retrouver dans une heure, ce sera une marque certaine que je n'aurai pas réussi dans mon dessein. En achevant ces mots, il tira son sabre et entra dans le jardin de la magicienne.

Après son départ, Farrukhnaz et sa nourrice se sentirent terriblement agitées. — Ah! malheureux derviche, disait Farrukhnaz, que vas-tu devenir? Je crains que tu ne perdes la vie. — Hé! ma princesse, lui dit Sutlumemé, n'appréhendez rien; le chef du temple de Kesaya peut-il succomber sous les coups d'une magicienne? Non, non, quelque périlleuse que soit l'entreprise qu'il a formée, ne doutez pas qu'il n'en sorte heureusement.

Au bout d'une heure elles le virent revenir. Il les aborda d'un air riant et leur dit : — Grâce au Tout-Puissant, Mehrefza ne saurait plus nous nuire, et ce séjour, que la cruelle rendait terrible par ses enchantements, n'a plus que des plaisirs à nous offrir. Mais il est temps, belle princesse, de vous faire connaître qui je suis. Ne me regardez plus comme un derviche, comme le chef de la pagode de Cachemire; voyez en moi le confident du prince Farrukhschad. Je vais vous conter mon histoire.



HISTOIRE DE SYMORGUE

ET DE LA PRINCESSE GHULNAZE

Le grand roi qui tient aujourd'hui la Perse sous sa puissance et sa cour à Schiras, a pour héritier un fils unique appelé Farrukhschad (heureuse joie). Un jour ce jeune prince, dont le mérite est accompli, tomba malade. Son père, qui l'aime avec toute la tendresse imaginable, en fut alarmé; il fit venir d'habiles médecins, qui dirent tous, après avoir bien observé Farrukschad, que sa maladie était telle qu'on n'en pouvait savoir la cause que de lui-même.

Le roi le pressa fort de la découvrir; mais ne pouvant lui arracher son

vous présenter les traits de la princesse que le ciel vous destine pour épouse. Allons, mon prince, allons de royaume en royaume chercher cette aimable personne ; nous pourrons la trouver et la voir plus réellement que vous ne l'avez vue. Je vais dire au roi votre père que votre mal ne vient que d'un violent désir de voyager, et je suis sûr qu'il vous permettra de satisfaire votre envie.

Farrukhschad, ravi de ce discours, m'embrassa, et je le quittai pour aller rendre compte au roi de cet entretien. Je lui répétai mot à mot tout ce que le prince m'avait dit. Ensuite j'ajoutai : — Je n'ai pas voulu combattre les illusions qui font tout son mal. Je les ai plutôt flattées, et je me suis aperçu que ma complaisance l'a fort soulagé. Pour achever de le guérir, il faudrait que Votre Majesté nous permît, à lui et à moi, de voyager. C'est le moyen de bannir la mélancolie de Farrukhschad et de lui faire oublier cet objet chimérique dont il est préoccupé. Le roi entra dans mon sentiment et ordonna qu'on fît un magnifique équipage pour le prince son fils, qui, suivi d'un très-grand nombre d'officiers, partit bientôt de Schiras avec moi.



Après une assez longue traite, nous arrivâmes à la ville de Gaznine, où règne un vieux roi qui aime autant ses sujets qu'il en est aimé. Ce bon vieillard envoya le capitaine de ses gardes au-devant de Farrukhschad pour lui témoigner la joie qu'il avait de son heureuse arrivée, et pour le prier en même temps de l'excuser s'il ne pouvait sortir de son palais pour l'aller recevoir. Mon prince fit beaucoup d'honnêteté au capitaine et lui demanda des nouvelles de la santé du roi. — Seigneur, lui dit l'officier, le roi mon maître est malade de chagrin. Il a perdu depuis quelques jours son fils unique, qui était un prince de grande espérance.

Nous fûmes touchés de ce récit et nous nous rendîmes au palais du roi, qui fit tous les honneurs imaginables à Farrukhschad, et qui, trouvant en lui quelque ressemblance avec son fils, ne put s'empêcher de répandre

des larmes. — Que vois-je, seigneur, lui dit mon prince? Faut-il que ma vue vous arrache des pleurs? Suis-je assez malheureux pour vous donner occasion de rappeler un triste souvenir? — Oui, mon prince, répondit le roi, le rapport que vos traits ont avec ceux de mon fils renouvelle ma douleur; mais je vous regarde comme un nouvel enfant que le ciel m'envoie pour me consoler de la perte de l'autre. Je commence même à sentir déjà pour vous une partie de la tendresse que j'avais pour lui. Demeurez, de grâce, auprès de moi. Tenez le rang qu'il tenait dans ma cour, et vous serez mon héritier. Farrukhschad remercia le roi de ses bontés, et résolut de faire un long séjour à Gaznine, plus par complaisance pour ce vieux monarque que pour s'assurer la possession du trône qu'il lui offrait.

On voyait tous les jours diminuer la douleur du vieux roi, qui prit insensiblement tant d'amitié pour le prince de Perse, qu'il ne pouvait plus vivre sans lui. Un jour qu'ils s'entretenaient tous deux, Farrukhschad s'avisa de demander de quelle maladie le prince de Gaznine était mort. — Hélas! dit le roi, la cause de sa mort est bien extraordinaire : c'est l'amour qui l'a mis au tombeau. Mon fils entendit parler de la princesse de Cachemire, et sur le portrait qu'on lui en fit, il en devint amoureux. J'envoyai aussitôt de riches présents au roi Togrul-bey par un ambassadeur, qui lui demanda la princesse sa fille pour mon fils. Le roi de Cachemire fit réponse qu'il tenait à fort grand honneur mon alliance, mais qu'il avait juré par Kesaya qu'il ne marierait point sa fille malgré elle; que cette princesse haïssait mortellement les hommes, et que cette aversion était l'effet d'un songe; qu'une nuit elle avait rêvé qu'une biche, après avoir délivré un cerf d'un piége où il était pris, s'était laissé prendre elle-même, et que le cerf avait été assez ingrat pour refuser de la secourir; que depuis ce songe, elle regardait les hommes comme autant de monstres que les femmes ne pouvaient assez éviter. Mon ambassadeur me rapporta cette réponse, et mon malheureux fils, perdant l'espérance d'épouser la princesse cachemirienne, tomba dans une langueur qui le consuma, malgré les remèdes que mes médecins purent lui donner.

Farrukhschad n'entendit point cette histoire sans être agité de divers mouvements. S'il avait le plaisir de penser avec fondement que son songe n'était pas une chimère, d'un autre côté, les rigueurs de sa princesse lui faisaient craindre la destinée du prince de Gaznine. Le roi s'aperçut de son agitation. — O mon fils, lui dit-il, pourquoi vous troublez-vous? Vous me paraissez tout hors de vous-même. — Seigneur, répondit le prince, je n'ai quitté ma patrie que pour cette inhumaine princesse.

Alors il lui raconta son songe, et le roi, après l'avoir écouté, dit en soupirant : — Juste ciel! pourquoi faut-il que ma vie soit un tissu de peines et d'ennuis? J'ai élevé mon fils avec un soin extrême; je l'ai perdu, et quand

je commence à me consoler de sa perte, une douleur nouvelle vient me faire sentir son amertume! Mais, mon cher Farrukhschad, poursuivit-il, prenez courage, ne vous livrez point à votre mélancolie; il n'est pas impossible de vaincre l'aversion que la princesse de Cachemire a pour les hommes. Hélas! le mal de mon fils n'était pas sans remède! s'il eût eu la patience d'attendre l'effet des stratagèmes qu'on eût pu employer pour lui, il ne serait point mort.

Le roi de Gaznine, après avoir donné quelque espérance au prince de Perse, alla trouver ses vizirs qui l'attendaient au conseil, et Farrukhschad, impatient de m'entretenir, m'envoya chercher et me conta tout ce qu'il venait d'apprendre. — O mon cher prince, lui dis-je alors, votre bonheur est certain, puisque nous savons à quelle princesse nous avons affaire. Si le roi veut me le permettre, j'irai dans le royaume de Cachemire; j'entreprends de vous amener ici l'objet de vos vœux. Ne me demandez point de quelle manière je prétends en venir à bout, car je ne le sais pas moi-même: je prendrai conseil de l'occasion. Le prince, ravi de voir avec quelle confiance je promettais de le rendre heureux, m'embrassa, et nous passâmes le reste de la journée à nous réjouir ensemble.

Le lendemain matin je pris congé de mon prince, et, avec la permission du roi de Gaznine, je partis pour le royaume de Cachemire, bien armé et monté sur un très-beau cheval. Après plusieurs jours de marche, je me trouvai dans cette prairie, du côté du palais où je vais bientôt vous conduire. Charmé de la beauté du lieu, je mis pied à terre, je laissai paître mon cheval et je m'assis sous un arbre touffu, au bord d'une fontaine, dont l'eau pure et transparente m'invitait à me désaltérer. Je ne pus me défendre d'en boire, je me couchai ensuite sur l'herbe et je m'endormis.

A mon réveil, j'aperçus six biches blanches qui avaient des housses de satin bleu et aux pieds des anneaux d'or. Elles vinrent à moi, je commençai à les flatter; mais en les flattant je remarquai qu'elles répandaient de grosses larmes. Cela me surprit, et je ne savais ce que j'en devais penser, lorsque, tournant les yeux vers le palais, je vis à une fenêtre une dame charmante qui me faisait signe d'approcher. Aussitôt je m'avançai pour l'aller joindre, quoique les biches semblassent vouloir m'en empêcher en me mordant le bas de ma robe et en se mettant même au devant de moi.

Ce n'est pas qu'étonné des mouvements comme des pleurs de ces animaux, je ne fisse réflexion dans le moment qu'il y avait peut-être du mystère là-dessous; mais l'attrait du plaisir étourdit ma prudence et m'entraîna. J'arrive à la porte du palais, j'entre. La dame, qui me parut encore plus belle de près que de loin, me fit un accueil favorable, me conduisit dans un appartement superbe et me fit asseoir avec elle sur un sofa. Après les premiers compliments, plusieurs esclaves apportèrent des fruits dans

un bassin de porcelaine de la Chine. La dame prit le plus beau, qu'elle me présenta; mais à peine en eus-je goûté qu'elle changea tout à coup de visage et me dit : — Téméraire étranger, éprouve le châtiment destiné à tous ceux qui, comme toi, sont assez hardis pour entrer dans le palais de Mehrefza! Quitte ta forme naturelle et prends celle d'un cerf; perds l'usage de la parole, mais conserve l'entendement humain pour sentir toujours ton malheur!



Elle n'eut pas achevé ces mots, que je me trouvai métamorphosé en cerf. On me mena dans un grand parc où il y avait plus de deux cents autres cerfs, ou plutôt c'étaient des hommes que leur mauvaise fortune avait attirés comme moi en cet endroit, et que la cruelle Mehrefza avait aussi changés en cerfs.

J'eus tout le loisir de faire des réflexions sur mon malheur, que je sentais moins pour l'amour de moi qu'à cause de Farrukhschad. — Hélas! disais-je en moi-même à tout moment, que deviendra mon cher prince? Comment pourra-t-il obtenir l'accomplissement de ses désirs? Il attend que je lui mène la princesse qu'il adore, et il ne me reverra jamais. J'étais sans cesse occupé de cette pensée qui me causait une affliction inconcevable.

Un jour, je vis entrer dans le parc huit ou dix dames, parmi lesquelles il y en avait une jeune parfaitement belle, et qui, par la richesse de ses habits, paraissait la maîtresse des autres. Elle avait auprès d'elle une gouvernante à qui elle dit en voyant tous les cerfs : — En vérité, je plains bien tous ces malheureux. Que la princesse Mehrefza ma sœur est inhumaine! Le ciel nous a donné à l'une et à l'autre des inclinations bien différentes. Appliquée sans relâche à les tourmenter, il semble qu'elle n'ait appris la magie que pour faire des misérables; et moi, si je possède quelques secrets, je ne les emploie uniquement qu'à procurer le bien; je me plais à

faire des actions charitables, et il me prend envie d'en faire une aujourd'hui, puisque ma sœur est absente. Allez, ma bonne mère, ajouta-t-elle, allez prendre un de ces cerfs et amenez-le dans mon appartement. En achevant ces mots, elle rentra dans le palais.

La gouvernante s'adressa à moi et me conduisit à sa maîtresse, qui chargea une de ses demoiselles de lui aller cueillir d'une certaine herbe qu'elle lui nomma. La demoiselle s'acquitta promptement de sa commission et revint avec une grosse poignée de cette herbe. La dame en prit la moitié qu'elle pressa elle-même, et dont elle me fit avaler le jus. Puis elle prononça ces paroles : — O jeune homme! quitte ta forme de cerf et reprends ta naturelle. Aussitôt je devins tel que j'étais auparavant, et je me jetai aux pieds de la dame pour la remercier. Elle me demanda mon nom et mon pays et ce qui m'avait attiré dans le royaume de Cachemire. Je répondis à toutes ses questions et ne lui déguisai rien.

Lorsque j'eus achevé de parler, elle me dit : —Je suis fille d'un prince de la cour où vous voulez aller. Je m'appelle la princesse Ghulnaze; celle qui vous a changé en cerf est ma sœur aînée et se nomme Mehrefza; c'est une magicienne dont le pouvoir est redoutable, personne que moi ne pouvait vous délivrer de ses mains; et quoique je sois sa sœur, si elle s'aperçoit de



ce que je viens de faire, je crains d'éprouver son ressentiment; mais, quel-

que chose qui arrive, je ne me repentirai point de vous avoir tiré de l'état où vous étiez. Je prétends même que vous m'ayez encore plus d'obligation ; je veux vous aider à rendre heureux le prince votre ami. J'avoue qu'il est très-difficile de faire son bonheur, car il faut pour cela gagner la confiance de la princesse qu'il aime, ce que vous ne pouvez faire qu'en passant dans la cour de Cachemire pour un saint personnage.

— Que dites-vous, ma princesse? m'écriai-je à ces derniers mots; et comment pourrai-je avoir cette réputation-là? — Vous n'avez, dit-elle, qu'à suivre exactement toutes les instructions que je vous donnerai. En parlant de cette manière elle entra dans une garde-robe, d'où elle sortit un moment après, tenant entre ses bras un habit de derviche, une ceinture, avec une petite boîte d'ébène. — Voici, dit-elle, tout ce qui vous est nécessaire pour venir à bout de votre entreprise. Emportez cela et marchez vers la ville de Cachemire, qui n'est pas loin d'ici; mais avant que d'y entrer, arrêtez-vous, ôtez vos habits, et frottez-vous tout le corps avec la graisse qui est dans cette boîte. Puis vous prendrez cet habit de derviche et cette ceinture magique dont vous vous ceindrez les reins, après quoi présentez-vous aux portes de la ville. Vous y trouverez des gardes qui vous diront : « O vénérable religieux! d'où venez-vous? » Répondez-leur : « Je suis prêtre, et je viens des extrémités de l'Occident en pèlerinage à Cachemire pour voir le grand Kesaya. »

Vous saurez, poursuivit-elle, que ce Kesaya est une célèbre idole que les peuples de ce royaume adorent. Dès que vous leur aurez dit que vous venez de si loin pour adorer cette idole, ils se jetteront à vos pieds et vous mèneront avec respect devant Togrul-bey leur roi, qui vous mettra entre les mains du grand-prêtre Ahran, chef du temple de Kesaya. Ce grand-prêtre et tous les autres ministres de l'idole vous conduiront à la pagode, qui, pour la beauté et la magnificence, est au-dessus de tous les palais du monde; mais elle est entourée d'un fossé profond de vingt coudées, rempli d'une eau qui bout sans feu; et au delà du fossé, il y a une plate-forme de lames d'acier qui sont rouges et brûlantes, en sorte que le temple paraît inaccessible. Alors Ahran vous dira : « O Phénix du siècle! tu as bien essuyé des périls et des fatigues avant que d'arriver ici. Le grand Kesaya, pour qui tu as fait un si long et si pénible voyage, demeure dans ce temple. Il est caché dans son sanctuaire; les hommes ne le sauraient voir. Tu n'as qu'à lui offrir d'ici tes adorations et tu t'en retourneras ensuite dans ton pays. »

Vous répondrez à ce discours, que vous êtes venu pour visiter Kesaya, et que vous voulez jouir de sa vue ravissante. Mais le grand-prêtre vous dira que, pour avoir cet honneur, il faut passer au travers de cette eau bouillante et marcher sur la plate-forme. Vous ferez alors un cri de joie et mar-

cherez hardiment. La graisse dont vous vous serez frotté vous empêchera d'être brûlé. Quand vous serez entré dans la pagode, vous verrez Kesaya et vous le servirez pendant un jour entier; puis vous rejoindrez Ahran, qui vous adoptera pour fils. Vous passerez quatorze jours avec lui, et le quinzième, tandis qu'il dormira, vous lui frotterez le nez d'une poudre blanche que je vais vous donner. Il ne l'aura pas plutôt sentie qu'il mourra, et le roi ne manquera pas de vous faire grand-prêtre à sa place. Quand vous serez parvenu à cette dignité, vous irez voir le prince de Cachemire, qui est malade depuis assez longtemps et abandonné des médecins. Vous réciterez sur lui une oraison que je vais vous écrire, et aussitôt il sera guéri.



Le bruit de cette cure se répandra parmi tous les peuples de l'Indostan, qui vous regarderont comme un saint, et Farrukhnaz, c'est le nom de la princesse de Cachemire, charmée de votre réputation, souhaitera de vous voir. Je ne vous en dis pas davantage, le reste dépend de votre adresse.

Je promis de suivre de point en point les instructions de Ghulnaze, qui me mit entre les mains une autre petite boîte où était la poudre blanche, et me donna l'oraison que je devais réciter sur le prince de Cachemire. — Partez, seigneur, me dit-elle ensuite, éloignez-vous promptement de ce palais. Je crains que ma sœur ne revienne. Hélas! ajouta-t-elle en soupirant, le mal qu'elle peut me faire pour avoir détruit son enchantement n'est pas ce que j'appréhende le plus.

Je sentis tout ce qu'il y avait d'obligeant pour moi dans ces dernières paroles. Je fis de nouveaux remerciements à Ghulnaze dans des termes qui marquaient une vive reconnaissance. Nous étions tous deux fort satisfaits l'un de l'autre, et nous aurions souhaité d'être plus longtemps ensemble; mais comme nous appréhendions que Mehrefza ne vînt nous surprendre, nous fûmes obligés de nous séparer; je pris le chemin de Cachemire. D'abord que je fus auprès de cette ville, je me dépouillai de mes habits et me revêtis de celui de derviche, après m'être frotté le corps avec la graisse que j'avais dans la boîte d'ébène. Je me présentai ensuite aux portes; les gardes me menèrent au roi, qui me mit entre les mains du grand-prêtre. Je marchai sur l'eau et sur la plate-forme de lames d'acier, sans me faire le moindre mal, puis j'entrai dans le temple, où je vis le grand Kesaya placé sur son trône. C'est, comme vous le savez, une idole de bois de sandal. Ses yeux sont deux grosses escarboucles. Il a sur la tête une couronne de rubis et il est ceint d'une ceinture de turquoises.

Je ne manquai pas de demeurer auprès de Kesaya jusqu'au lendemain. Alors j'allai retrouver le chef des ministres du temple, qui m'adopta pour fils et me retint auprès de lui. Enfin, de peur de perdre le fruit de toutes mes peines en omettant quelques circonstances, je me défis d'Ahran de la manière que Ghulnaze me l'avait prescrit, et je devins grand-prêtre à sa place. Je guéris peu de temps après le prince Farrukhrouz, ce qui me mit dans une si haute réputation que vous souhaitâtes de me voir. Vous savez le reste, et quelles impressions firent sur vous les peintures que j'avais fait faire dans la salle où je vous reçus. Je vous observai avant que de me montrer, et je m'aperçus qu'elles vous donnaient beaucoup à penser.

Voilà, charmante Farrukhnaz, ajouta Symorgue, ce que j'ai cru ne devoir pas plus longtemps vous laisser ignorer. Pardonnez-moi l'artifice dont je me suis servi pour vous ôter la fausse opinion que vous aviez des hommes, et pour lier votre sort à celui du plus aimable de tous les princes.

La princesse de Cachemire rougit pendant tout ce récit, qui lui faisait connaître qu'elle avait été trompée; mais l'amour qu'elle se sentait pour le prince de Perse l'empêcha d'en savoir mauvais gré au faux derviche. —Achevez, lui dit-elle, de nous apprendre ce que vous avez fait. —Belle Farrukhnaz, reprit-il, après vous avoir quittée, je me suis avancé vers le palais, j'en ai trouvé la porte ouverte, je suis entré, je n'ai vu personne, j'ai seulement entendu une voix plaintive dont les tristes accents m'ont attiré dans une chambre d'où elle partait. J'y ai trouvé, sur un grand sofa, une jeune dame qui avait au cou un carcan et aux pieds des chaînes de fer.

Ses bras étaient enfermés dans un sac de cuir lié avec des courroies, et cette malheureuse, accablée sous le poids de sa destinée, laissait tristement tomber sa tête sur ses genoux. Je me suis approché d'elle par pitié, dans le dessein de la soulager. Elle a levé la tête, et j'ai reconnu dans cette infortunée ma libératrice, l'aimable Ghulnaze.

A cet objet touchant, la fureur m'a transporté.—O ma reine! me suis-je écrié, dans quel état vous retrouvé-je! Quelles barbares mains ont pu vous charger de fers? — O mon cher Symorgue, a-t-elle répondu, est-ce vous que je vois? Quel mauvais génie vous a ramené ici? Hélas! vous serez bientôt la victime de ma cruelle sœur. Elle s'est aperçue que je vous ai délivré, et, pour m'en punir, elle me retient dans les chaînes. J'y suis déjà depuis longtemps; mais ce qui m'afflige plus que tout le reste, c'est le péril où vous venez vous jeter. Sauvez-vous promptement, tâchez de vous dérober à l'inhumaine Mehrefza. — Hé quoi! ma sultane, ai-je repris, vous voulez que je fuie et que je vous abandonne? Me croyez-vous capable d'une si noire ingratitude? Ah! j'aime mieux cent fois éprouver le ressentiment de votre sœur. La mort la plus terrible n'a rien qui puisse m'épouvanter lorsqu'il s'agit de vous tirer de la situation où je vous vois. Apprenez-moi, de grâce, ce qu'il faut faire pour vous délivrer.

— Puisque vous avez tant de courage, répliqua Ghulnaze, ma liberté dépend de vous. Allez dans le jardin du côté de l'occident, vous y trouverez ma sœur endormie sur un lit de gazon parsemé de fleurs; elle a sous la tête un sac de satin qui lui sert de chevet. Si vous pouvez prendre ce sac sans qu'elle se réveille, la clef de mes fers est dedans; mais si vous réveillez Mehrefza en vous saisissant du sac, vous êtes perdu : il n'y a point d'autres moyens de rompre mes chaînes, tout effort humain n'en saurait venir à bout. — Laissez-moi faire, dis-je alors à Ghulnaze, je vais vous apporter la clef.

Je sors aussitôt du palais, je m'avance dans le jardin du côté de l'occident et j'aperçois la magicienne endormie sur le gazon, la tête appuyée sur le sac dont j'entreprenais la conquête. J'ai demeuré quelque temps incertain du parti que j'avais à prendre; mais la crainte de réveiller Mehrefza m'a déterminé à lui couper la tête d'un coup de sabre. J'ai donc tué la magicienne, et j'ai porté le sac à sa sœur, qui m'attendait avec beaucoup d'inquiétude. Je lui ai conté ce que je venais de faire, et elle en a paru ravie; après cela, j'ai tiré la clef du sac, et j'ai mis ma princesse en liberté.

C'est ainsi, continua Symorgue, que je me suis défait de la plus méchante femme de la terre : nous pouvons présentement, divine Farrukhnaz, entrer dans le palais; nous y trouverons Ghulnaze qui se dispose en ce moment à vous revoir. Elle a autant de joie de votre arrivée ici que de

sa propre délivrance. A ces mots, il présenta la main à la princesse de Cachemire, et la conduisit au palais. Ils rencontrèrent Ghulnaze qui venait au-devant d'eux. Cette dame se prosterna aux pieds de la fille de son roi; mais Farrukhnaz la releva, l'embrassa tendrement, et lui fit mille amitiés.—Belle Ghulnaze, lui dit-elle, je suis charmée que le brave et généreux Symorgue vous ait si bien servie. Il est vrai, ajouta-t-elle en souriant, qu'il vous avait trop d'obligation pour ne se pas exposer aux plus grands périls, plutôt que de vous laisser dans les fers.—O ma princesse! lui répondit Ghulnaze sur le même ton, vous voyez que le cerf n'abandonne pas la biche lorsqu'elle a besoin de son secours.

Après quelques moments d'entretien, ils entrèrent dans le palais, que Farrukhnaz trouva très-beau. Puis ils en sortirent pour aller au parc, où il y avait plus de trois cents cerfs. La sœur de la magicienne leur fit reprendre leur forme naturelle de la manière qu'elle avait rendu la sienne à Symorgue. A mesure qu'ils redevenaient hommes, ils se jetaient aux pieds de leur charmante libératrice pour lui faire les remerciements qu'ils lui devaient. Ils étaient pour la plupart jeunes et bien faits.



Les uns se disaient Tartares, les autres Chinois ou Indiens; il en était

venu sur des chevaux, sur des chameaux, sur des éléphants, de tous les endroits de l'Asie, attirés par les enchantements de Mehrefza; mais le conducteur de Farrukhnaz fut bien surpris et causa un extrême étonnement aux princesses quand tout à coup, démêlant dans la foule des cerfs redevenus hommes le prince Farrukhschad, il courut se prosterner à ses genoux en lui disant: — O mon cher prince! est-il possible que je vous retrouve ici! — O mon ami! répondit le prince de Perse en le relevant, est-ce Symorgue qui se présente à mes yeux? — Oui, seigneur, reprit le confident, c'est lui-même; et pour comble de joie, il vous amène la princesse de Cachemire. A ces mots, il conduisit son maître à Farrukhnaz, qui reconnut dans le prince les traits qu'elle avait vus en songe, comme de son côté Farrukhschad reconnut d'abord en la regardant que c'était la princesse dont il conservait si chèrement l'image dans son cœur.

Tandis que le prince de Perse tâchait d'exprimer à sa maîtresse toute la joie dont il était animé, Ghulnaze alla dans la prairie où erraient les biches blanches. Elle leur rendit aussi leur première forme, et il se trouva que c'étaient de jeunes dames fort aimables que la magicienne sa sœur avait métamorphosées. Elle les mena devant Farrukhnaz, qui leur fit conter leurs histoires. Presque toutes ces dames avaient là leurs amants, qui furent ravis de les revoir affranchies comme eux du pouvoir magique qui les retenait sous des formes d'animaux. Pour surcroît de bonheur, chaque homme qui avait été changé en cerf retrouva sa monture dans les écuries du palais. Ainsi, après avoir de nouveau rendu mille grâces à Ghulnaze, tous prirent congé d'elle et s'en allèrent chacun dans son pays.

Il ne resta dans le palais que Farrukhnaz, Ghulnaze, Sutlumemé, le prince de Perse et son confident. Ils y demeurèrent quelques jours, ensuite ils partirent tous pour la cour de Gaznine, où ils arrivèrent heureusement. Le roi de Gaznine, pour célébrer le retour de Farrukhschad, fit orner la ville et ordonna des réjouissances publiques. Il maria ce prince avec la princesse de Cachemire, et Symorgue avec Ghulnaze. Pendant que la cour de Gaznine était dans la joie à l'occasion de ces noces, le vieux monarque voulut entendre toute l'histoire de Farrukhnaz. Symorgue lui raconta comment il était parvenu à gagner la confiance de cette princesse, et quand il eut achevé son récit, Farrukhschad conta de quelle manière il était tombé entre les mains de Mehrefza.

Peu de temps après, le roi de Gaznine tomba malade, et se voyant sur le point d'être enlevé par l'ange de la mort, il nomma pour son successeur à la couronne le prince Farrukschad, qui véritablement monta sur le trône aussitôt que le vieux roi fut mort; mais ayant envie de s'en retourner en Perse, il laissa le sceptre de Gaznine à Symorgue, ce qui fut

approuvé des grands et du peuple. Symorgue régna donc à Gaznine avec la princesse Ghulnaze, et Farrukhschad conduisit Farrukhnaz à la cour de Perse, où il succéda bientôt au roi son père, qui semblait n'attendre pour mourir que le retour de son fils (1).

(1) Les Contes de cette série sont traduits du persan, de l'arabe, du turc et de l'indien, par Petit De la Croix, Caylus, Cardonne et Gallaud.



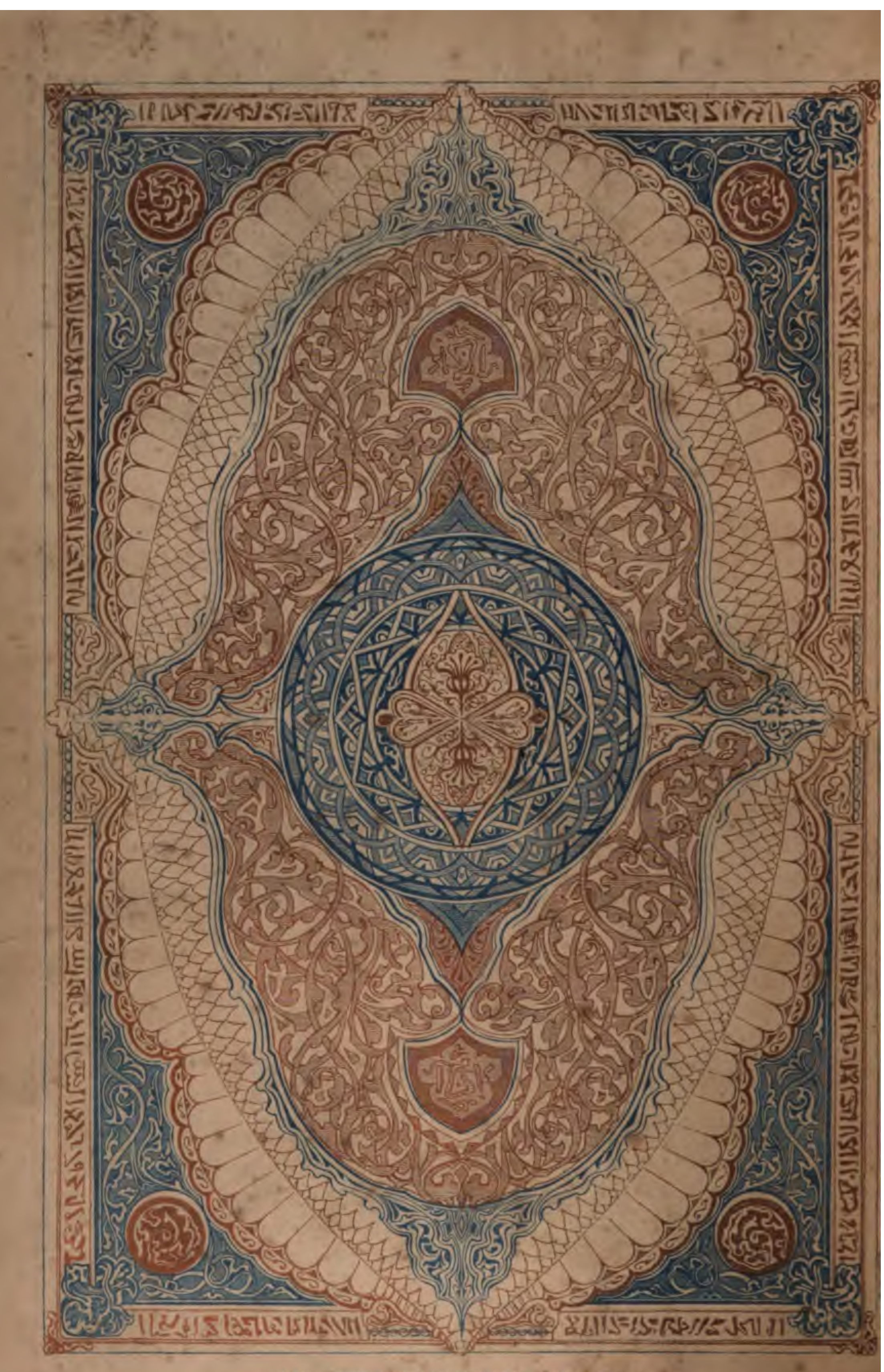
FIN DES MILLE ET UN JOURS.



TABLE

Pages





PARIS. — TYPOGRAPHIE LACRAMPE ET Co, RUE DAMIETTE, 2.

5½


Stanford University Libraries
3 6105 002 227 945

